Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis41839brux

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME QUATRIÈME.

AVRIL 1839.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE.

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1839

ROQUERÉAL.

L'auteur du *Notaire de Chantilly* et des *Méandres*, M. Léon Gozlan, publiera dans quelques jours la seconde série des *Influences :* les trois nouveaux volumes ont pour titre *le Médecin du Pecq*. Personne n'a oublié le succès de la première partie de cette galerie de mœurs. Dans la nouvelle publication se trouve tracé, avec la même vivacité dramatique, l'ascendant d'une profession redoutable par la souveraineté qu'elle exerce.

La *Revue de Paris* ne devancera pas l'opinion qu'elle se réserve d'exprimer sur l'ouvrage lorsqu'il aura été publié. Si elle donne maintenant quelques détails, c'est pour rendre plus clair le sens du morceau qu'elle lui emprunte.

Chargé de la guérison d'Abel, le docteur Calveyrac va commencer une suite d'essais sur l'esprit de son malade, jeune homme dont le mal a envahi la pensée comme il a atteint le corps. C'est le commencement d'une lutte contre les symptômes bizarres d'une de ces maladies mystérieuses classées par la science dans la catégorie des névroses. Dans les chapitres que nous insérons, et qui sont extraits du premier volume, se produisent déjà quelques caractères principaux : le médecin du Pecq, Dupuytren inconnu qui remplit tout le drame ; Abel, malade névralgique, traîné par son affection nerveuse jusqu'aux portes de la folie ; Bergeronnette-cinq-heures, fleur des champs que l'impiété de la science flétrit entre ses doigts ; l'abbé Vincent, douce et consolante opposition qui dispute sans cesse son pouvoir au matérialisme fatal de l'expérience ; Bergerin, bra-

connier incorrigible. L'action commence ici et marche de volume en volume jusqu'à un dénoûment d'une émouvante moralité.

— Quelle route suivrons-nous, docteur?

— Allons droit devant nous ; nous tracerons un crochet plus loin... Mais vos étriers sont bien haut.

— J'ai l'habitude de monter à l'anglaise.

— Voulez-vous ma cravache, monsieur Abel?

— Merci, docteur; je conduis à la voix.

Partis en même temps, les deux chevaux longèrent d'un trot régulier une des allées de la forêt qui aboutissent au château.

On touchait à la fin de novembre. Le ton général des arbres était plus pourpré que vert, les feuilles tombaient en tournoyant sur la largeur de la route ; de distance en distance s'ouvraient, dans l'épaisseur des massifs, des trouées profondes par où l'on découvrait déjà la charpente du vaste corps de verdure qui se dépouillait à sa base. Chaque souffle de vent, chaque frémissement d'arbre emportait une coulisse, déchirait une frise, détachait une dentelure fanée, quelques guirlandes, un rideau, un horizon du beau décor de l'été. Le grand spectacle s'achevait partout : voix d'oiseaux, lumières douces, tendres et radieux éclats de couleurs s'évanouissaient ; plus de cette confusion d'odeurs, de bruits et de clartés qui fait des bois une solitude animée, un temple où chacun croit trouver, au trouble de sa pensée, un écho consolateur : celui qui médite, la vérité, et celui qui aime, l'amour. Sur la bordure veloutée de la forêt, les petites fleurs jaunes, au parfum de miel et d'olive, ne se renouvellent plus, et, comme si elles savaient qu'elles sont les dernières, elles résistent, sur leurs tiges plus fortes, au vent qui rase la terre.

Abel se tenait en selle avec autant de grâce que de fermeté, sans songer même qu'il était à cheval. Si son visage n'eût été décoloré par l'élan de la course ; si son haleine, courte comme chez toutes les personnes mélancoliques, n'eût laissé entendre le bruit d'une oppression produite par un excès de respiration, on aurait dit qu'il passait silencieusement dans l'air, porté par des ailes. Légèrement penchée, sa tête pensive effleurait les

branches inférieures des tilleuls, en se rapprochant de la couche odorante de mousse sauvage répandue le long de la lisière.

Son cheval se prêtait à sa fantaisie, il ondulait avec l'élasticité d'une barque sur la mer. Sa crinière, ses naseaux blancs, charnus et roses, enveloppaient parfois d'un brouillard chaud et d'un reniflement d'amour la figure pendante de son maître. Au bout d'un temps de course, l'instinct de celui-là et l'intelligence de celui-ci se mettaient d'ordinaire si étroitement en rapport qu'ils n'avaient plus rien à faire ni l'un ni l'autre pour se diriger à travers des distances indéterminées, soit sur un terrain coupé par des ravins, soit dans une forêt, comme celle de Saint-Germain, sillonnée de routes de traverse, de ruelles inextricables. L'homme pensait et le cheval courait, chacun suivait, sa pente; et, après deux ou trois heures de promenade, cheval et cavalier se retrouvaient dans la cour d'où ils étaient partis, le cheval plus vigoureux pour la fatigue du lendemain, l'homme aussi triste qu'au départ, sans appétit, sans sommeil, rapportant de sa course le sillon au visage d'une branche d'églantier, ou quelques tiges de jonc arrachées, dans un geste amer, sur le bord du chemin.

Quoique monté sur un cheval beaucoup plus haut que celui de son compagnon, le docteur Calveyrac n'avait pas moins d'aisance et d'abandon; mais ce n'était pas la même négligence. Habitué à faire de l'équitation un but utile, et non le moyen de combler une heure de loisir, il était sur son cheval comme il eût été sur tout autre objet destiné à le transporter, dans le plus bref délai possible, d'un lieu à un autre.

Ils étaient parvenus, lui et le docteur, à l'extrémité de la Route-Verte et ils entraient dans le Buisson-Richard, quand un coup de fusil, tiré sournoisement dans le taillis, arrêta sur ses quatre sabots la jument du docteur.

— Fort bien ! je devine, dit celui-ci : Bergerin fait des siennes.

— Qu'est-ce que Bergerin ? demanda Abel, qui s'était aussi arrêté.

— Bergerin est le père de la laitière de la maison de santé. Bergeronnette-cinq-heures. Cet arrêt du cheval m'apprend que Bergerin chasse dans le taillis. Il a soin de ma jument quand je me repose parfois à sa ferme, il l'essuie et lui donne l'avoine; ce sont de vieilles connaissances. Que les gendarmes de Saint-

Germain seraient heureux d'avoir ma jument quand ils poursuivent Bergerin, le braconnier le plus incorrigible du département! Un lièvre sera parti sous ses pieds, et il n'aura pu résister à l'envie de le rouler.

— Cela est très-mal, c'est odieux, à mon avis, dit Abel.

— Je ne vois pas la chose aussi sévèrement que vous. Tenons compte de l'éternelle séduction placée auprès de ces braves gens-là. Bergerin a sa ferme à Fromainville, entre la Seine qui l'isole et le tiré du Roi, espace immense, toujours plein du meilleur gibier: les faisans et les poules d'eau viennent le défier, et, à moins de lui tomber rôties dans la main, les cailles ne peuvent lui faire de plus insidieuses avances.

— Vos raisons, docteur, ne me semblent pas concluantes. Nous sommes tous dans la vie plus ou moins exposés aux tentations : personne pour cela n'est excusable d'y céder. D'ailleurs de tous les voleurs les braconniers sont ceux que je déteste le plus. La chasse n'est, à mon sens, un droit que sur ses propres terres : tuer sans permission le gibier sur les terres du roi ou dans un parc privé est un abus qu'on ne saurait trop réprimer.

— Savez-vous, monsieur Abel, que si l'ombre de Louis XIV vous entendait, elle se réjouirait, surtout si elle s'éveillait ici, dans cette forêt remplie de la terreur de ses ordonnances, et dont chaque carrefour se souvient de quelque exécution pour crime de braconnage.

Je connais un trait charmant d'une reine de France, continua le docteur. Pour la consommation d'un hiver, qui s'annonçait comme devant être fort long et très-dur, on avait amoncelé dans la cour du palais royal une énorme quantité de bois; il y en avait jusqu'aux balcons. Chaque pauvre en passant lançait un œil de convoitise sur ces belles rangées de bouleaux. Quelles chaudes flammes jailliraient de ce bon bois si sec et si bien choisi pièce à pièce! quelle vivifiante clarté! C'étaient des désirs sous toutes les formes : on venait sentir ce bois, le toucher, l'adorer, c'est le mot. Une journée terrible éclata pendant cet hiver : la Seine prit, les rues étaient un tapis de verglas, on gelait dans les appartements s'ils n'étaient constamment chauffés. Ce jour, les pauvres souffrirent beaucoup. A la nuit, quelques-uns se hasardent à regarder de près, de bien près, et en pleurant des larmes glacées, ce bois empilé dans la cour.

Une pauvre femme exaspérée tire à elle une bûche et l'emporte sous son tablier; un autre suit l'exemple. Le désespoir a son courage et sa contagion. Bientôt tous les pauvres se mettent à démollir ce monument de tant d'envies, et se chargent en silence de tout le bois qu'ils ont dérobé. La garde du poste est enfin prévenue, elle accourt; mais une fenêtre du palais s'ouvre aussitôt : c'est la reine! « Laissez, dit-elle, laissez ces braves gens. C'est moi qui le leur ai permis. » Elle avait tout vu, la reine, et son humanité avait compris par ce tableau dont le hasard l'avait rendue spectatrice, que le luxe doit se cacher ou faire la part du pauvre, qui vole parce qu'il n'ose pas demander.

Emporté par son cheval à quelques cents pas en avant sur la route, le docteur s'était arrêté pour donner à son compagnon le temps de le rejoindre. Dans cette attitude d'attente, il put voir Abel en face, et lire sur son visage la marque évidente de la crise dont il subissait en ce moment même les sourdes atteintes, et tous les signes précurseurs d'une lutte semblable à celle qu'il avait peinte avec des couleurs si personnelles à Mme Pingray.

Malgré les tortures de son martyre, Abel accourait en souriant vers le docteur, qui lui souriait de son côté.

La douleur avait son masque, la science le sien.

Abel frissonnait; il touchait aux limites de l'état si affreux pour lui où il doutait de la valeur de sa conscience après avoir mis en doute l'intégrité de chacun de ses sens; état singulier qui, en brisant les appuis de la certitude, amène une somnolence intellectuelle semblable à l'existence des rêves. Le jugement fléchit, l'imagination surabonde, elle voile la volonté. Ce n'est plus la raison, ce n'est pas la folie; c'est une défaillance plutôt qu'un dérangement; la création chancelle, se décolore, balbutie; le cerveau, qui est peut-être l'univers pour chaque créature au lieu de n'en être que le simple miroir, s'endort.

Quand Abel ne fut plus qu'à vingt pas du docteur, celui-ci fit une autre remarque effrayante : après avoir été frappé de la décoloration d'Abel, de la sueur brillante de sa peau, et plus particulièrement encore de la molle tension de son bras droit qui tenait la bride, de l'irrésolution de ses jambes, de la faible prise de ses pieds sur les étriers, et enfin de l'abandon et, pour ainsi dire, de la fuite de tout son corps, il fut épouvanté de voir com-

bien Abel faisait d'efforts pour raffermir son bras, roidir ses jambes et s'asseoir avec aplomb sur son cheval.

Il lutte corps à corps avec la pensée de se laisser tomber de cheval, se dit le docteur; une volonté le pousse, l'autre le retient. Dans ce moment la volonté conservatrice l'emporte.

— Mon ami, lui dit alors en riant le docteur, puisque la route est belle, je veux vous montrer de quelle manière, en Hongrie, deux amis dont l'un va quitter l'autre pour un long voyage, procèdent à leurs adieux. Donnez-moi votre main gauche, mettez-la dans ma main droite ; tenons-nous bien, et allons ainsi de toute l'haleine de nos chevaux. On fait ainsi en Hongrie. Quand les chevaux se séparent, les amis se quittent sans tourner la tête; et ils ont ainsi la consolation de se dire que leur volonté n'est pour rien dans leur séparation.... Y êtes-vous ?

— Oui, docteur.

— En avant donc!

— Nous allons comme le vent !

— N'est-ce pas que c'est original?

— Docteur, quel excellent cavalier vous êtes ! Il n'y a qu'un instant que vous vous teniez comme un fermier ; j'ai rarement vu si bien monter.

— C'est que j'ai été un peu soldat.

— Où donc ?

— Un peu partout. Je vous raconterai cela un jour.

— C'est merveilleux de vous voir, docteur !

— Ce qui est plus merveilleux, c'est ceci.

— Ah ! la Seine !... Comme elle est limpide ! Quelle agréable surprise !

— Regardez ces beaux villages, Abel. Herblay, Lafrette, ces élégants clochers, ces jolis parcs, ces petits bois ! Est-ce frais ! est-ce tranquille !

Puisque Abel et le docteur avaient aperçu la Seine, c'est qu'ils avaient abandonné la route de l'Épine pour la route du Bout-du-Monde, qui coupe le tiré du Roi et mène droit à Fromainville.

Du pas qu'ils allaient, ils furent en peu de minutes tout près de la Seine, et à la porte d'une ferme devant laquelle aboyèrent trois chiens.

Après avoir quitté la main moins brûlante d'Abel, le docteur descendit de cheval. Celui-ci en fit autant ; ils entrèrent dans

une première cour où il y avait encore plusieurs chiens enchaînés, dont Abel reconnut au premier coup d'œil les races distinguées, danoises et anglaises.

— Est-ce que c'est ici un rendez-vous de chasse, docteur?

— Pas précisément. Entrons dans la seconde cour.

— L'abbé Vincent ici!... Où sommes-nous donc?... Bergeronnette aussi!

— Nous sommes chez elle, monsieur Abel, chez son père, Bergerin.

— Le braconnier!

— Tout juste.

— Mon père! mon père! cria tant qu'elle eut de voix Bergeronnette-cinq-heures, mon père! voici M. le docteur et le monsieur dont je vous ai parlé, le monsieur qui m'a prêté sa belle voiture l'autre jour.

Tandis que Bergeronnette-cinq-heures faisait le tour de la ferme, appelant toujours son père, l'abbé Vincent quitta la boîte en fer-blanc qu'il avait sur les genoux et vint toucher amicalement la main au docteur et à Abel.

Ces messieurs vont se rafraîchir fut la première phrase de Bergerin en saluant le docteur Calveyrac et Abel.

— Bergerin, mon ami, nous ne refusons pas tes offres, mais nous les souhaiterions plus complètes.

— Vous vous rafraîchirez deux fois.

— Ce n'est pas cela : la forêt nous a éveillé l'appétit.

— Oh! quel bonheur! s'écria Bergeronnette en sautant. Justement mon père a rapporté un lièvre que lui a donné M. l'inspecteur.

Le docteur sourit en regardant Abel, qui ne se souvenait déjà plus du coup de fusil tiré dans le taillis.

— La moitié en civet, la moitié rôtie. J'ai des œufs : je vous ferai une omelette au lard; vous prendrez une bonne tasse de café à la crème là-dessus.

— Tout ceci est parfait, mais....

— N'est-ce pas?

— Oui, mon enfant.

— Parfait, parfait... répéta Bergerin... Tu n'as oublié que le vin. Dam! il est ce qu'il est; vous y goûterez.

— Mais nous n'acceptons votre déjeuner, poursuivit le doc-

teur en reprenant sa phrase interrompue, que tout autant que M. l'abbé Vincent restera avec nous pour le partager.

— J'ai pris mon café avant de venir ; cependant, pour ne pas vous désobliger, messieurs, je m'assiérai à table avec vous. Permettez-moi de mettre un peu d'ordre dans ma boîte à papilons.

— Chacun à ses affaires, dit le docteur : vous à vos scarabées ; toi, Bergerin, à ton lièvre ; moi à nos chevaux, que je vais remiser ; et toi à tout le monde, Bergeronnette.... Tu sais ce que je t'ai promis pour ta fête.... Monsieur l'abbé, j'aime cette enfant ; si vous êtes son directeur spirituel, je suis son médecin ; j'ai connu sa mère.

— Voyons ! dit Bergerin en roulant son poing terreux sous son œil attendri, vous avez aidé la mère à mourir et cette follette à venir au monde.... Va donc à ton feu, toi ! que cela flambe bien partout ; étale ensuite la braise près du fourneau ; allume aussi le fourneau ; au reste, je te suis.... Ça n'est pas méchant, ça n'est que léger comme une feuille de vigne dans cette saison.

Abel et le docteur Calveyrac examinèrent les gracieux mouvements de Bergeronnette, à qui la joie d'apprêter à déjeuner à l'abbé Vincent, au docteur et à Abel, avait donné des ailes. Les bras à demi nus, les cheveux à peine retenus dans un petit bonnet qui ne lui cachait pas les deux tiers de la tête, les joues, les lèvres, les mains rosées, elle s'échappait en courant de la porte de la cuisuine pour entrer dans la vacherie, d'où elle sortait aussitôt avec de la paille aux pieds et du foin dans les cheveux, s'apercevant qu'elle s'était trompée de porte et que c'était au poulailler qu'elle avait eu l'intention d'aller. Elle soulevait la porte treillagée du poulailler, qu'elle ébranlait dans sa vivacité turbulente, et elle en sortait avec des œufs dans le coin de son tablier vert relevé presqu'à la hauteur de sa taille. Ensuite, elle s'arrêtait, pensait, ne remarquait même pas qu'on la regardait ; et du bout du doigt et du bout des lèvres, elle comptait, recomptait les œufs qu'elle emportait. Toujours pensive, préoccupée, elle revenait sur ses pas, et allait ramasser près du mur attenant au poulailler une poignée de fagots, qu'elle plaçait tant bien que mal sous son bras droit. Ainsi embarrassée dans ses mouvements, mais toute gracieuse de cet embarras même, elle n'avançait qu'en murmurant : — Est-ce que je n'ai rien oublié ! est-ce que j'oublie quelque chose?

Pendant un temps assez long, l'abbé Vincent et Abel se trouvèrent seuls dans la cour, dans un endroit éclairé en plein par le soleil si doux de l'automne. Vêtu d'une redingote de lasting noir dont la forme ne s'écartait pas avec trop de licence du costume ecclésiastique, et dont l'ampleur modérée permettait aux membres d'agir à l'aise, abrité sous un chapeau de paille également de couleur foncée, pesamment chaussé afin de pénétrer sans danger dans les buissons, où se logent de préférence certains insectes, l'abbé n'aurait mérité pour son costume aucun reproche de son archevêque, si celui-ci l'eût rencontré loin du rayon du presbytère. Pour étudier de plus près, sous une large diffusion de lumière, le caractère des insectes de sa dernière chasse, l'abbé Vincent avait ôté son chapeau dont l'ombre l'eût gêné, et posé la boîte en fer-blanc sur ses genoux. Son attention agrandissait l'ovale de sa physionomie juvénile, un peu osseuse comme dans une adolescence prolongée, et ayant plus d'une ressemblance avec la figure des prêtres allemands, tels qu'ils sont représentés dans les peintures sur bois de Holbein. Ses yeux fins, d'un noir tranquille, attestaient une profonde innocence de mœurs jointe à une curiosité enthousiaste. Dans un homme du monde ses lèvres minces eussent laissé craindre un ambitieux ; chez l'abbé Vincent, elles n'étaient que le signe d'un désir ardent, mais réglé, de posséder quelques secrets particuliers à l'existence des papillons. Il avait trente-deux ans environ, mais il ne les accusait pas ; sans être forte, sa santé lui permettait de se livrer aux travaux de sa cure et à ses études d'entomologie. Peut-être avait-il perdu dans cette double activité la fraîcheur de son teint, demeuré d'une blancheur mate après avoir subi la perte d'un éclat peu regrettable chez un jeune homme grave.

Tandis qu'il piquait dans le fond en liége de sa boîte les insectes pris depuis le matin dans la forêt, il portait de loin en loin son attention sur un livre ouvert près de lui ; sans doute il comparait ses espèces à celles dont la description et l'image étaient renfermées dans ce livre. Il procédait à une classification provisoire avec la délicatesse d'un mosaïste ; son regard était fixe, les muscles de son visage étaient tendus, sa bouche suivait la direction de ses doigts, tantôt armés d'une épingle, tantôt d'une petite éponge imbibée d'alcali ; et chaque fois qu'il avait

placé un insecte avec succès, content de son adresse, il posait sa boîte sur le banc où il était assis, décroisait ses jambes et frottait avec joie ses mains l'une dans l'autre. Sa satisfaction avait besoin d'être savourée.

Abel contemplait l'abbé Vincent d'un air d'envie et d'incrédulité ; il ne croyait pas à un bonheur si peu difficile. Cependant il n'osait pas le nier en voyant la sérénité de cette grave satisfaction, où régnaient la quiétude d'un saint qui sait le monde et est parvenu, à force de résignation, à le méconnaître, et l'insouciance charmante d'un enfant.

— Eh bien! Bergeronnette! s'écria le docteur en revenant de l'écurie, avançons-nous?.... Elle ne m'entend pas, tant elle est à son affaire.... Comment trouvez-vous cette situation, monsieur Abel?

— Délicieuse, docteur.

— Après le déjeuner, nous parcourrons ensemble le tiré du Roi ; Charles X y a passé les plus douces heures de son règne. Dans ses chasses, il a souvent causé avec Bergerin, dont il connaissait l'adresse, qu'il redoutait un peu.

— Qu'il redoutait beaucoup, reprit l'abbé Vincent en fermant sa boîte aux insectes. Le bon Heuri, tout bon qu'il était, n'aurait pas eu en matière de chasse l'indulgence de son petit-fils pour Bergerin. Mais Bergerin est incorrigible.

— N'affligeons pas sa fille..... Bergeronnette!

— Monsieur!

— Et ce déjeuner?

— Il est prêt ; je vais mettre le couvert.

— Et nous t'aiderons tous trois, monsieur l'abbé, monsieur Abel et moi, n'est-ce pas?

— Comment! de tout mon cœur, répondit l'abbé Vincent. Que faut-il faire?

Bergeronnette-cinq-heures avait rougi comme une cerise à la proposition du docteur.

— Vous voudriez avoir tant de bonté!

— Avance la table ici ; nous déjeunerons en plein air. Et d'abord fais-toi aider par monsieur Abel. Nous, monsieur l'abbé, cueillons quelques-unes de ces capucines qui bordent la haie pour en parer la salade.

— A vos ordres, monsieur le docteur.

Bientôt on vit paraître une longue table portée d'un bout par Bergeronnette-cinq-heures et de l'autre par Abel. Elle était émaillée d'une foule de menus détails appétissants, petites raves, beurre, céleri, salade ; mais tous ces frais accessoires étaient dans un équilibre douteux. Bergeronnette n'était pas assez hardie pour recommander un peu plus d'adresse à Abel, et celui-ci ne savait comment se tirer de la charge qu'il avait acceptée. Un moment la table resta suspendue, aucun des deux porteurs ne sachant où la poser. Bergeronnette-cinq-heures rougissait jusqu'au front, n'osant rire ni de son embarras ni de celui d'Abel ; et Abel, qui aurait désiré inspirer un peu de familiarité à Bergeronnette-cinq-heures pour qu'elle prît sur elle de terminer cette scène, la regardait avec une bonté, avec une indulgence dont la jeune fille fut tout à la fois ravie et troublée. Ses deux mains tremblèrent, et tout trembla, les raves, le céleri, le beurre, la salade, les verres à côtes, les fourchettes de fer et les assiettes écornées. Une sueur rose ruisselait de son visage ; ses yeux ne quittaient plus ceux d'Abel, et, l'un par l'autre, lui et elle semblaient se retenir à la même place.

— Est-ce que vous êtes pétrifiés ? s'écria le docteur en accourant les mains pleines de capucines. Lâchez donc tous les deux, si vous voulez que nous déjeunions.

Enfin la table toucha la terre ; mais, tandis qu'Abel se prêtait aux plaisanteries de Calveyrac et de l'abbé Vincent sur sa gaucherie, Bergeronnette avait disparu en courant dans la maison. Celui qui l'aurait accompagnée du regard aurait remarqué qu'elle n'était entrée ni dans la garenne ni dans la salle où était son père; quelques minutes après son échappée on aurait vu le rideau à carreaux rouges de sa chambrette glisser sur la tringle, et Bergeronnette, qui était montée avec un bonnet de drap noir, redescendre avec un bonnet de velours grenat qui lui découvrait le front et partageait ses cheveux, tout frais unis par le peigne.

— A table qui veut manger ! cria Bergerin en apportant sur ses deux mains l'énorme plat où était le civet.

— Est-ce que Bergeronnette ne se mettra pas à table avec nous ? s'informa Abel fâché de la voir debout, une serviette à la main.

— A moins que notre bon ange ne nous serve de domestique.

répondit Bergerin, il faut bien que vous vous contentiez de notre fille, toute maladroite qu'elle est.

L'observation d'Abel était trop délicate pour que Bergerin l a saisit.

— Vous êtes content de ses progrès, n'est-ce pas, monsieur l'abbé?

— Oui, docteur, fort content; elle travaille avec un zèle dont je la félicite devant vous. Elle compose très-bien; je vous montrerai une lettre fort heureusement tournée qu'elle m'a écrite la semaine dernière. Aussi lui ai-je promis, pour le jour de sa première communion, les œuvres de Fénelon en un volume, édition de Lefèvre.

Bergeronnette n'avait plus sa pauvre petite tête en entendant M. l'abbé dire tant de bien d'elle.

— Tu auras là un excellent sujet, Bergerin, dit Calveyrac. Dans deux ans elle te donnera les conseils d'une femme.

— Hum ! murmura Bergerin qui avait trois fois vidé son verre à toutes sortes de santés depuis les premiers morceaux.

— Et nous avons tous besoin de conseils, ajouta le docteur en regardant Bergerin.

— Je sais que je ne suis pas un saint Hubert, répliqua Bergerin qui s'enferrait de lui-même.

— Il n'était pas braconnier celui-là, repartit l'abbé Vincent qui, sur ce mot, enfonça avec quelque appréhension sa fourchette dans une cuisse du lièvre.

— Monsieur Bergerin, dit Abel, j'avais dans mes fermes un homme fort enclin au braconnage. Je lui dis un jour : « Tu gagnes deux cents francs par an, n'est-ce pas, en volant mon gibier ? En voilà trois cents : ne le tue plus. » Je lui donnai trois cents francs, et m'engageai à compter la même somme à tous ceux qui me causaient les mêmes dégâts. Si l'on vous eût offert ces conditions, les eussiez-vous acceptées ?

— Je ne dis pas non.

— Mais mon père, s'empressa d'ajouter Bergeronnette en se levant, ne les accepterait plus maintenant, puisqu'il ne se livre plus au braconnage.

Abel allait reprendre; le docteur fit un signe qui l'en empêcha.

L'abbé Vincent regarda avec une douce expression Berge-

ronnette-cinq-heures et Abel : l'ingénieuse générosité de l'un et l'admirable instinct de délicatesse de l'autre l'avaient touché.

— Il serait temps de prendre le café, dit le docteur. Avant de rentrer à Saint-Germain, je veux, s'il est possible, montrer le pavillon de La Muette à M. Abel.

— Je vais servir ces messieurs, répondit Bergeronnette-cinq-heures en se hâtant d'aller chercher le café.

Sur un plateau, dont le vernis avait disparu écaille à écaille, Bergeronnette-cinq-heures apporta le café et la crème. Une tasse plus haute s'élevait du milieu des autres tasses ; les bords avaient presque disparu sous l'écume d'un lait onctueux qui exhalait le parfum de l'étable et celui de la prairie ; il était pur comme l'eau de la source.

Soulevant cette tasse dans ses deux mains agitées, Bergeronnette la posa devant Abel et lui dit :

— Voilà, monsieur Abel, la tasse de lait que je vous avais promise l'autre jour après que vous m'eûtes sauvé la vie.

Bergeronnette-cinq-heures n'eut pas la force d'en dire davantage ; ses bras fléchirent, elle pâlit. Abel lui prit la main, et la remercia de son souvenir reconnaissant.

— C'est bien peu, monsieur.

L'abbé Vincent resplendissait de joie.

Le docteur était ravi du trait de Bergeronnette.

— Ah ! pour le coup, cria Bergerin en quittant la table et en courant dans la salle de toute la rapidité de ses jambes nerveuses, et comme si un chien l'eût mordu ; ah ! pour le coup, c'est trop beau ! saint Hubert ne résisterait pas... Trois perdrix ensemble !

Aller, revenir, ne fut qu'un mouvement pour Bergerin. Il avait pris son fusil ; du bas de la porte, il ajuste les trois perdrix, tire et les abat. Des plumes ensanglantées tombèrent sur la table, les perdrix de l'autre côté du mur. Bergerin courut les ramasser.

— Je m'en vais ! dit le pauvre abbé Vincent, confondu de l'endurcissement de Bergerin. Braconner sur nos têtes ! c'est le comble de l'impénitence ! Je ne veux pas m'exposer à lui débiter un sermon tout aussi inutile que le premier... Adieu, messieurs, dit-il à Calveyrac et à Abel. Essayez de le convertir, si vous vous en sentez la force ; moi, j'y renonce. Adieu, messieurs

Après avoir placé sa boîte aux insectes sous le bras, l'abbé

Vincent quitta la ferme, et descendit vers la Seine pour la traverser au bac voisin.

Tandis que le docteur était allé faire sortir les chevaux de l'écurie, Abel essaya de consoler Bergeronnette, fort affligée de l'incartade de son père devant l'abbé Vincent.

— Ne vous désolez pas ainsi, lui disait Abel ; l'âge le rendra plus raisonnable.

— Mon père ne changera jamais.

— Vous n'avez pas à vous en plaindre personnellement ?

— Oh ! non : il m'aime beaucoup ; je ne manque de rien.

— Si vous souffriez, vous le confieriez au docteur, je pense ?

— Le docteur connaît mon père aussi bien que moi ; il sait que je n'ai rien à dire contre lui.

Un tendre intérêt animait chaque parole d'Abel, étonné de l'indulgence de cette enfant, grave dans les choses graves, autant qu'étourdie dans d'autres moments.

— Quand vous voudrez partir, nous sommes prêts, cria le docteur du milieu de la première cour... Au revoir, Bergeronnette, au revoir.

— Bonjour, monsieur le docteur ; un bon voyage, monsieur Abel.

— Merci, Bergeronnette.

Une pièce de quarante francs tomba des doigts d'Abel dans sa poche. Il fut honteux de ce mouvement inaccompli ; il eut raison de le comprimer.

Au moment où le docteur et Abel quittaient la ferme, Bergerin, ivre de son coup de maître, y rentrait avec ses trois perdrix. Le docteur descendit de cheval et alla vers lui ; il lui parla tout bas.

Après que le docteur eut parlé, Bergerin fit un geste affirmatif de la tête.

— En route ! monsieur Abel, en route ! nous n'avons pas de temps à perdre. C'est par ici le chemin.

Le tiré du Roi est un beau champ de terrain pris entre les limites de la forêt et la rivière ; il va de Maisons à Conflans. Un arc de verdure, un arc d'eau limpide, l'enferment dans un ovale constamment parcouru, au temps de la cour de Charles X, par les chasseurs privilégiés du chevreuil, du lièvre et du faisan.

Cette vaste étendue forme un contraste imprévu avec la forêt, dont elle est la bordure agreste. Le regard n'est plus obligé de s'enfoncer dans de longues gaînes d'allées; il nage en plein air sur la cime de petits arbres noueux plantés l'un près de l'autre, emmêlés, tordus, hérissés, n'écartant leurs pieds de biche et n'effaçant leurs dures branches, qui ont de la ramure du cerf, que pour ouvrir un passage à l'oiseau qui fuit et au chasseur qui le guette. Si dans la forêt le calme est plus majestueux, le silence plus soutenu, on respire dans le tiré du Roi avec plus de facilité, on voit le ciel dans un développement illimité; et tout ce que la rivière, les coteaux voisins, les berges de gazon exhalent de fraîcheur, arrive sans obstacle à la poitrine pour la remplir, au front pour le glacer, au cœur pour l'imprégner d'émotions veloutées. Ces courants qui passent et vous traversent établissent entre vous et le paysage une communication à laquelle participent chaque sens et chaque objet qui les frappe : c'est en vous que l'eau lointaine reluit, que la feuille verdoie, que le ciel se dilate, que l'herbe fine et soyeuse s'effile au vent, que l'oiseau chante et que les îles de saules se balancent. En prenant ces âmes éparses, vous leur distribuez un peu de la vôtre, si elle est jeune : l'horizon a vingt ans comme vous, et, comme vous, le tilleul s'incline pour penser, le peuplier soupire, le buisson aime, la fleur espère, l'arbuste isolé attend un ami qui viendra ce soir. Que de tendres paroles échangées tout bas dans cette mystérieuse alliance! que de pieux baisers appliqués avec les lèvres de l'âme à ces muettes figures de la création auxquelles nous tenons par des liens que Dieu suspend dans sa main!

— Il a manqué quelqu'un à notre partie pour qu'elle fût complète. Ne devinez-vous pas qui, docteur?

— Tous ceux que nous aimons. Le nombre en est un peu grand, mon cher monsieur Abel, pour que je devine du premier coup.

— Il nous a manqué Mme Dalzonne.

— Vous avez raison; j'aurais dû la nommer la première.

— Quand je lui raconterai, docteur, l'agrément de cette journée, elle regrettera, j'en suis sûr, de n'être pas venue avec nous; vous verrez qu'elle nous boudera de ne l'avoir pas invitée.

— Elle m'excusera quand vous l'aurez convaincue que le hasard seul nous a dirigés vers Fromainville. Je compte sur votre éloquence pour obtenir mon pardon.

— Vous n'avez pas besoin de mon intervention, je pense, pour être cru de Mme Dalzonne. Il vous serait difficile de perdre la confiance qu'elle a en vous sur toutes choses, même dans celles qui ne sont pas entièrement du ressort de votre qualité de docteur; votre opinion est la loi pour elle.

— J'avoue avoir bien peu fait pour mériter tant de crédit; mais vous savez, mon cher monsieur Abel, qu'elle étend cette indulgence sur tout le monde.

— Plus ou moins, docteur, plus ou moins. Je défierais M. Hourdon, tout savant que vous le dites, ou M. de Fourneuf, malgré son esprit insinuant, de prendre quelque autorité sur le caractère de Mme Dalzonne; elle choisit ses confidents.

— Oui, reprit le docteur, mes fonctions dans la maison de santé m'attirent peut-être quelques attentions particulières de Mme Dalzonne; mais je n'oserais attribuer à ma personne un avantage qui ne s'adresse qu'à ma position.

— Ah! docteur, penseriez-vous que l'affectueuse estime qu'elle a pour vous eût pour base l'intérêt de vous avoir à la tête de son établissement et la peur de vous perdre?

— Ai-je dit cela? interrompit Calveyrac en posant sa main sur l'épaule d'Abel; il est impossible que vous l'ayez cru... L'intérêt!... Comprenez-moi mieux: j'ai voulu dire, et je me suis mal exprimé, très-mal, qu'il n'y avait que de la considération dans la déférence de Mme Dalzonne pour son docteur.

— Il y a pour vous de l'amitié, une vive amitié dans son cœur. Aucune occasion de la manifester ne lui échappe: elle ne me parle jamais que de vous, de vos lumières, de votre attachement pour elle, de votre désintéressement envers vos clients, du bien...

— Assez, mon ami; voilà trop de preuves de son affection; je m'en veux de paraître en avoir eu besoin. Mais vous me rendez si heureux en me faisant sentir mes torts que je n'ai plus le courage de m'excuser; ce serait de l'hypocrisie. Oui! je suis heureux de ce que vous me dites; et vous le comprenez, mon cher monsieur Abel: notre profession est une œuvre si mercenaire pour beaucoup de ceux qui l'exercent et pour tous ceux

qui y ont recours, que c'est toujours une nouveauté consolante pour moi d'apprendre qu'il y a quelqu'un qui ne croit pas m'avoir entièrement payé quand il m'a mis son argent dans la main. Oui, je suis heureux ; pourquoi vous le cacherais-je ?

— Il est affligeant pour l'humanité, reprit Abel, que vous soyez obligé de vous réjouir d'un acte de justice si naturel, et que je sois dans la nécessité de vous attester à mon tour, comme je l'ai déjà fait au nom de notre amie commune, que je me regarderais comme un homme sans honneur si je ne plaçais vos services au rang des plus difficiles à récompenser.

— Je ne prétends pas élever si haut ma profession, mon cher Abel, et je n'ai jamais douté non plus de votre bon sens en toutes choses. Votre amitié, celle de quelques autres personnes, voilà où j'aspire.

— Comptez en tout temps sur celle de Mme Dalzonne surtout. Si l'amitié avait ses jalousies, je serais votre rival auprès d'elle, et votre rival malheureux, car je vous crois le préféré.

Une allégresse de cœur, qu'un démenti obligé et poli ne domina pas, éclata sur le visage du docteur à ces paroles d'Abel, qui n'attachait pas de son côté la même importance à la conversation.

— Mon cher monsieur Abel, elle ne vous aime pas moins que moi, puisque vous m'admettez au partage de ses affections ; et si le contraire n'est pas, si elle ne penche pas un peu de votre côté, c'est qu'on ne doit pas toujours, dans les considérations d'amitié, regarder comme absolues les raisons de beauté et de jeunesse. Elle nous aime tous deux, il faut le croire, par le côté sérieux de nos caractères. Je n'aurais aucune confiance dans l'opinion où vous êtes que nous sommes en égale mesure d'affection auprès d'elle, si elle avait consulté ses goûts de jeune femme au lieu de n'obéir qu'à la rectitude de son bon sens de femme raisonnable.

Le pauvre Abel ne descendait pas si avant dans l'analyse des causes qui avaient déterminé Mme Dalzonne à partager son attachement entre lui et Calveyrac. Par quelle voie serait-il parvenu à prêter au docteur des motifs impérieux pour engager le propos sur ce terrain, lui dont l'attention n'avait la force de se fixer sur rien, lui, étourdi de l'activité imprimée à ses sensations depuis le matin, et près de descendre dans son silence à l'aspect

de la somnolence universelle de la nature loin du soleil, onduleusement bercé sur les dernières lignes de l'horizon?

— Qu'importe à Mme Dalzonne, dit-il, que je sois jeune et que vous ne le soyez plus, pour nous accorder son amitié? L'autre jour précisément, en me répétant combien elle vous devait de reconnaissance pour la renommée que vous avez acquise à sa maison, combien vous lui êtes cher pour les soins particuliers que vous lui avez donnés pendant une douloureuse maladie, et combien le charme de votre société adoucit les ennuis dont elle est quelquefois assaillie, précisément ce jour-là elle ajoutait : Mais il a vieilli aussi, ce bon docteur; ses études l'ont fatigué, ses travaux ne l'ont pas épargné... Je vous redis là ses propres paroles. Demeurez donc dans l'opinion, docteur, que Mme Dalzonne ne proportionne pas son amitié à nos âges différents.

Si le docteur n'eût pas été un cavalier consommé il serait tombé sur-le-champ sous les pieds de son cheval. Il ne sentit plus ni les étriers, ni la bride; il s'écroula. Mais ce ne fut que la commotion du boulet qui asphyxie un instant et passe ; on ne meurt pas.

— Votre remarque est sensée, mon cher monsieur Abel : Mme Dalzonne ne puise ses affections que dans sa raison, et pour la raison il n'y a heureusement ni âge ni beauté.

L'effort avait réussi. Combien il avait été écrasant pour Calveyrac ! Il ne se sentit pas assez fort pour le renouveler. Mais qu'avait-il besoin de tant se déguiser en face d'un homme incapable de poursuivre l'induction la plus claire dans le moment, et ce moment était venu, où sa langueur fatale l'envahissait? Il laissa passer Abel devant lui, se bornant de loin en loin à l'accoster pour le quitter aussitôt.

Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient deux figures singulièrement pâles.

De l'endroit où étaient arrivés Abel et le docteur on apercevait Conflans à droite, et à gauche les premiers arbres de la longue allée de Brige, qui aboutit au pavillon de La Muette.

Pour indiquer le chemin à son compagnon, fort insoucieux d'en changer, le docteur le devança de quelques pas, et le suivit ensuite comme pendant la dernière moitié de la course à travers le tiré du Roi.

L'aspect du paysage allait se modifier ; du plein jour il passait

à l'aube. Abel et le docteur rentraient dans le bois. L'Élysée païen n'est pas plus beau, il n'est pas différent. Ce qui éclaire la forêt, ce n'est ni le jour produit par le soleil, ni la lueur qui émane de la lune, c'est un jour distinct, vert et tendre comme celui des rêves. On dirait une clarté qui coule des feuilles, une lumière qu'elles ont bue au soleil pour la teindre ensuite et la rendre. Il n'y a pas de vent; un air doux et petit côtoie les allées. Le silence surtout est surprenant. Apparition gracieuse et muette, un cerf se montre parfois au fond de la perspective; il déploie sa ramure, mais aucun cri ne part de sa poitrine blanche; c'est un cerf somnambule. Chaque objet de ce monde animé et inanimé exerce un magnétisme sur l'autre : la terre endort l'arbre, l'arbre fait ployer la branche qui s'assoupit sous l'oiseau, l'oiseau baisse la tête et ne remue plus; la forêt entière rêve. Si par hasard l'oiseau maudit, si le corbeau jette tout à coup son cri dans l'air en trouant l'espace, alors la forêt entière ondule et tressaille; puis elle se rendort.

Ces vastes familles d'arbres, derniers vestiges des couches végétales du monde primitif, s'en vont comme s'en sont allées les créations monstrueuses qui les peuplaient. Elles étaient la longue chevelure d'un sol sauvage, et les grandes tempêtes se plaisaient à marcher, à courir là-dedans avec leur cortége majestueux de vents et de tonnerres; c'étaient les endroits où les orages faisaient leurs nids, nids détruits, écrasés sous les pieds de la civilisation. Aussi les orages se sont envolés; ils n'éclatent plus maintenant que dans l'air, où, faute d'appui, ils ont peine à se former. La terre devient chauve.

Comme on éprouve une pieuse terreur, écho des incantations druidiques, des frémissements inconnus, d'ineffables extases, à marcher à travers ces solitudes dont aucune interprétation humaine ne donnera une idée à nos descendants, qui, ne les ayant pas connues, en parleront peut-être comme des villes englouties, des religions mortes, des règnes éteints! Qui leur dira ces milliers de colonnes flexibles portant et balançant à leur fût un ciel de verdure, de fraîcheur et de chants? Qui leur dira ces inextricables soies lumineuses arrachées au soleil, immense cocon d'or, et dévidées autour de chaque branche pendant les jaunes journées d'été? Et ces rues de gazon, verdoyantes échelles par où montent les oiseaux pour voler aux

nuages, et d'où descendent, humant l'air et la lumière, des biches marbrées, jeunes femmes par la grâce et la souplesse? A quel instrument demanderont-ils les sons de ce chœur immense où le chêne a sa note qui effraye en le charmant le sanglier attentif dans sa bauge, et où le jonc a sa voix aiguë et sifflante pour amuser le petit oiseau qui écoute? A quelle palette auront-ils recours pour comprendre cette pluie de neige répandue par la lune sur la mousse des bois, toute bouillonnante de cette clarté, et sur le duvet de chaque feuille, qui se replie comme la langue d'un chevreau pour goûter à ce lait de la nuit? Magnificences évanouies, indescriptibles, perdues, perdues comme l'haleine amère qu'exhalent les bois, et qui, au printemps, s'en va de leur écorce dilatée, comme des ardentes aisselles d'une jeune créole sort une sueur qui enivre!

Sauront-ils jamais non plus les radieuses chutes du jour derrière ces tissus de branches et de feuilles qui détachent leurs formes déliés sur un horizon de feu, et qui prennent une expression et des attitudes humaines comme si elles avaient une intelligence? Les peupliers se penchent et se caressent du bout des lèvres; les vieux chênes aux fortes membrures méditent; les sapins s'écartent en éventail comme pour aspirer toute la brise de la nuit; les bouleaux au corset de satin luisent dans l'ombre, et forment des rondes qu'on croit voir s'agiter. C'est à souffrir pour toutes ces créatures, qui, avec la conscience de leur vie incomplète, restent attachées à la terre; et leur éternel murmure est l'accent de la contrainte douloureuse qu'elles éprouvent à n'être ni l'oiseau qui vole, ni l'homme qui marche.

Encore un jour, et les grands mystères des forêts auront disparu du monde, car les forêts ne seront plus.

Remis de sa secousse, Calveyrac, rasséréné, rendu à son sang-froid d'habitude, courut ranger son cheval auprès de celui d'Abel, qui ne s'aperçut pas de la diversion.

— Abel! Abel!

Abel n'entendit pas d'abord; il répondit ensuite en homme qu'on arrache au premier sommeil.

— Quoi, docteur?

— Ce n'est pas seulement Mme Dalzonne qui aurait été charmée d'être venue avec nous à Fromainville : nous avons oublié quelqu'un autre, Mlle Laure de Touralbe.

— Croyez-vous, docteur? répliqua Abel en passant la main sur son front pour se forcer à être attentif.

— Je le crois très-certainement : c'est un esprit si poétique.

— Oui, très-élevé.

— Vous l'auriez conduite dans l'une des jolies îles d'Arblay, qui sont au bas de Fromainville, sous les saules, et là vous auriez lu ensemble ou causé pendant quelques heures.

— Que vous connaissez bien, docteur, les penchants de Mlle de Touralbe! Les scènes de la nature l'émeuvent jusqu'à l'extase.

— La connaître n'est pas difficile ; elle porte son caractère sur son beau visage.

— Un noble visage, docteur, n'est-ce pas?

— Adorable! Il l'aime, murmura Calveyrac, qui continua : Quels yeux expressifs! quelle bouche intelligente! quel teint suave!

— Et quelle divine taille! ajouta Abel. Sa mère était sans doute fort belle.

— Elle est un peu romanesque... Oh! oui, il l'aime, tout le prouve.

— Ah! ne vous en plaignez pas, docteur! c'est l'excès d'une riche organisation.

— Je ne m'en plains pas. D'ailleurs vous êtes sur ce point, mon cher Abel, un appréciateur autrement infaillible que moi. Il l'aime! il l'aime! se dit de nouveau le docteur, ravi du succès de ce premier examen de conscience ; il l'aime! Qu'avais-je dit à Mme Dalzonne le jour de notre visite au château de Saint-Germain? *Ceci guérira cela*. Me voilà tranquille. Qu'ai-je à savoir maintenant? Que je n'ai presque plus rien à craindre, si je n'ai pas tout à espérer.

Le dialogue fut suivi du repos silencieux qui l'avait précédé ; mais Abel n'en avait pas plus remarqué la fin que le commencement. Il avait parlé pour répondre ; il ne disait plus rien depuis que le docteur avait cessé de l'interroger. Libre de ses obsessions personnelles, Calveyrac s'appliqua, revenu à sa tâche, à saisir encore quelques saillies du caractère d'Abel, dont le front se rembrunissait d'allée en allée, et où la nuit s'épaississait comme sur la forêt entière.

Et le docteur consultait encore le visage fermé d'Abel, sa

main gauche flottante, sa transfiguration graduelle, quand celui-ci, se relevant sur les étriers et haussant la tête, s'écria :

— Mais n'est-ce pas, docteur, que Bergeronnette-cinq-heures est encore plus belle que Mlle de Touralbe?

Une rapide surprise courut sur le visage de Calveyrac. La comparaison et le ton avec lequel elle avait été émise l'auraient jeté dans un monde de perplexités, si Abel, dans ce moment, malgré la spontanéité de sa réflexion, n'eût plutôt appartenu à la vie du sommeil qu'à la vie réelle. Pour le docteur, la réponse d'Abel ne fut donc que le cri d'une fantaisie du cerveau. Son premier étonnement tomba, et il n'aurait plus eu qu'à combattre ou à approuver, comme un objet de discussion ordinaire, l'opinion d'Abel, si Abel, à cause de son état même, avait eu l'esprit assez éveillé pour la défendre.

Sans manquer de pitié, Calveyrac n'aurait pu tourmenter par de nouvelles questions son compagnon, de plus en plus faible à mesure que la lueur symbolique de la forêt était absorbée par la teinte noire de la nuit. Le docteur calcula alors qu'il serait au moins sept heures et demie quand ils arriveraient au pavillon de La Muette, et que de La Muette à Saint-Germain ils mettraient au moins une heure. Cette lenteur l'affligeait beaucoup pour Abel, dont l'état maladif avait à redouter la fraîcheur aigre du soir. Il eût mieux valu se rendre directement de Fromainville à Saint-Germain, sauf à visiter un autre jour le pavillon de La Muette. La réflexion venait trop tard. Elle était d'autant plus affligeante que le docteur s'aperçut avec un pénible désappointement qu'il s'était trompé de route, comme cela est si facile dans la forêt de Saint-Germain. Au lieu de dessiner un coude au point de rencontre de l'allée du Cordon et de celle du Corra, il avait suivi la route du Cordon parallèle et non perpendiculaire à La Muette. Au bout de vingt minutes d'erreur ils s'étaient trouvés, lui et son compagnon, à la Croix-du-Maine, rond-point abandonné, à l'extrémité occidentale du bois. Calveyrac ne communiqua pas la mésaventure à Abel; il revint sur ses pas par l'allée d'Andresis, mais d'un trot pressé, et qu'il aurait voulu précipiter encore, tant il était consterné du renversement total de la physionomie d'Abel, couché plutôt qu'assis sur son cheval, rendant l'haleine par saccades, ne voyant plus ni le ciel étoilé,

ni la terre qui se plombait d'ombre, ni les arbres, et ne répondant plus aux paroles du docteur.

Enfin ils arrivèrent au pavillon de La Muette, où les deux chevaux s'arrêtèrent. Calveyrac sauta en bas du sien, et courut aider Abel à descendre. Connu du garde, Calveyrac fit aussitôt ouvrir le salon où le roi Charles X admettait dans l'intimité ses nobles compagnons de chasse pendant l'heure de la halte; Abel fut placé dans l'un des grands fauteuils rouges à filets d'or qui y sont encore.

— Laissez-nous, je vous prie, dit Calveyrac au garde; j'ai besoin d'être seul. En attendant que nous continuions notre chemin, donnez à manger aux chevaux. Ne les faites pas boire tout de suite, entendez-vous?

Quelle altération sur le visage d'Abel! quelle fixité dans son regard vitreux! quelle sinuosité de dédain et d'effroi dans le contour de ses lèvres! quel reflet de terreur sur ses membres inquiets, sans repos! Sa belle et pauvre tête est pleine de souffrances; ses cheveux sont abattus comme le sont les branches du saule quand l'orage règne; il est sous le coup d'une des plus violentes tempêtes nerveuses qu'il ait éprouvées depuis longtemps.

Adossé à la cheminée, Calveyrac regarde Abel; il l'étudie dans ses plus faibles mouvements, il sollicite de chaque veine gonflée le mot de l'énigme, il le cherche de près, face à face; il croise son souffle curieux avec ce souffle brisé; il engage le fer de son regard avec ce regard inflexible. Il le peut: Abel est ailleurs que sur la terre; il flotte dans une région intermédiaire où Dieu ne descend pas et où les hommes ne montent jamais.

Ne cherchez plus dans le docteur l'homme du monde: ses doigts soucieux se croisent, se replient; il les enfonce dans ses cheveux pour surprendre une idée; quelquefois il les pose en forme de serre sur ses lèvres. L'orage briserait en poussière les carreaux du pavillon, il n'entendrait rien, il ne remuerait pas. Ici, il n'y a qu'un homme qui souffre et qu'un homme qui cherche, une chose douloureuse et une chose occupée, un cri et une pensée; la pensée aura raison du cri.

— Je sais son mal! je le sais! murmura le docteur. Il soupira, et, fermant les yeux: oui, je le sais.

Calveyrac ne se trompait pas, il connaissait le mal dont gémissait Abel ; mal inconnu aux générations anciennes, et que les nouvelles n'ont reçu d'aucun pays ; qui ne leur arrive point tout à coup comme la peste des marais infects de l'Orient ou comme la fièvre jaune des forêts spongieuses de l'Amérique. Il a sa source en nous, dans notre sang, dans nos os, dans nos chairs, dans notre cerveau, et tient d'un bout à l'hypocondrie et de l'autre à la folie. Mystère entre deux mystères, il avait pris Abel pour victime ; depuis trois ans il en subissait, sous quelque climat que ce fût, les intolérables douleurs. Douleurs infinies, la science a renoncé à les classer ; elle manque de termes pour les distinguer entre elles et les définir. Elles embrassent dans leur empire illimité le domaine des sens et celui de l'intelligence ; ce sont des douleurs centaures, moitié physiques, moitié morales, faisant ployer le corps, exaspérant l'âme par des tortures dont l'imagination ne sait pas le nombre. Tantôt elles s'attachent à un membre et le rongent pendant vingt ans, tantôt elles vacillent comme une flamme de place en place et disparaissent. Quand elles s'attaquent à un être faible, elles le tourmentent sans pitié ; alors le froid l'aigrit, la pluie l'accable, le perce de part en part, l'orage le martyrise, le bruit aigu le corrode, le vent l'exalte jusqu'au délire ; il suffit d'un son nouveau, d'une couleur particulière, d'une odeur ennemie pour qu'il tremble jusqu'à la pointe des cheveux. Et la durée de ces accidents finissant par constituer en lui un effroi perpétuel, il tombe dans un abîme d'idées où quelquefois sa raison se trouve compromise. Le névralgique reste des années sans parler, quand il ne renonce pas pour toujours à regarder de sang-froid le spectacle d'une nappe d'eau ; l'eau l'épouvante ; s'il traverse un ruisseau, sa jambe se ploie, son pied se crispe. Cet autre névralgique croit pouvoir voler dans l'espace ; son désir est de s'élancer de la pointe d'un rocher dans l'immensité de l'air. Cet autre se hérisse devant l'éclat d'une rose et s'évanouit en touchant à l'épiderme lisse d'une pomme. Une mélancolie caverneuse est le caractère général de cette affreuse maladie, née, si l'on peut hasarder une conjecture, de l'exercice abusif du cerveau, aux dépens du système musculaire, par un déplacement des forces vitales. Le genre humain n'est qu'un être collectif, et cet être, depuis trois siècles, s'est fatigué l'intelligence au delà de

toute mesure. Les spéculations religieuses du XVe et du XVIe siècle, les veilles, les luttes, les révolutions sociales qui les ont suivies, les terreurs, les colères, les désespoirs, fruits éternels de ces révolutions, ont élevé aux plus hautes notes les vibrations nerveuses. L'homme était sang et muscles, il n'est plus que nerfs ; il vit par le cerveau, foyer de toutes les lignes nerveuses. Héritiers de l'organisation des pères, et ne tentant rien pour la modifier, les enfants, au premier choc qu'ils éprouvent, sont livrés à la névralgie. Pour prix de tant de maux, de tant de souffrances, il leur est accordé une perspicacité de poëte, une vue perçante, le don des pressentiments tristes et lointains, celui des rêves pendant lesquels on marche et l'on voit les yeux fermés ; et ils sont d'autant plus près de l'énigme de la création, qu'ils sont éloignés du monde réel et du contact grossier de la matière.

C'était ce mal horrible et curieux qui tenait renversé dans le fauteuil le pauvre Abel, et le livrait aux réflexions du docteur qui avait bien pu nommer sans erreur la maladie, mais qui pour cela n'en devinait pas plus la cause qu'il n'en aurait assuré la guérison.

Depuis une demi-heure il assistait aux soupirs douloureux, aux bâillements, aux sanglots d'Abel, sans s'occuper de lui donner des soins dont l'efficacité était douteuse, et dont le succès, si par hasard ces soins avaient réussi, aurait été un réel obstacle à l'étude complète du mal observé au moment d'une de ses plus larges crises. Né d'une cause, irrité par plusieurs, élargi par la tristesse morale qui s'y était jointe, ce mal, dont les nerfs et le cerveau étaient le double siége, s'incarnant par là dans la partie organique et dans la partie intellectuelle de l'homme, ce mal, obscur et cruel à tous les degrés, semblait enfin être arrivé aux limites extrêmes de la névralgie. Le docteur prononça même, à voix basse, le mot *catalepsie*.

Sa satisfaction fut un instant sans mélange de pitié ; il avait mieux à faire qu'à s'attendrir devant l'effrayant problème que n'ont pu résoudre ni le profond Fothergill, ni l'ingénieux Louyer de Villermay.

Depuis une demi-heure, les attitudes étaient les mêmes : le docteur n'avait pas quitté sa place contre la cheminée, Abel était anéanti sous l'accablement de son mal. Soit hasard, soit

intention d'aérer la pièce, Calveyrac alla vers la croisée et l'ouvrit. Aussitôt une senteur des bois, sauvage et résineuse, emplit l'appartement de milliers d'atomes vivifiants; Abel, surpris par cette immersion douce, releva un peu la tête et parut se ranimer. Il rouvrit tout à fait les yeux, et il entrevit, derrière le rideau de larmes qu'il commençait à répandre, les étoiles qui brillaient par réflexion au fond de la glace placée sur la cheminée.

— Docteur, cria-t-il en se levant, j'entends une cloche!... Écoutez! N'est-ce pas celle de mon château de Roqueréal?

Un geste de mécontentement échappa à Calveyrac; cette divagation ne lui plaisait pas.

— Que dit-il de Roqueréal?

— Ah! pardon, docteur, se reprit Abel retrouvant aussitôt sa présence d'esprit. J'oubliais que nous ne sommes pas dans les Pyrénées; ce son m'a trompé; je me croyais chez moi, dans mon château de Roqueréal.

Le docteur prit la main d'Abel et le pria de se rasseoir.

— Mon ami, dit Abel d'une voix émue, mais libre de douleurs, mon ami, que je suis content de vous avoir connu! quelle consolation dans ce moment de vous sentir près de moi! Asseyez-vous là, je vous en prie.

Calveyrac s'assit près d'Abel.

— Oui, cette cloche, docteur, cette cloche a retenti jusqu'au fond de mes souvenirs les plus chers; elle m'a transporté dans mon pays, que je ne reverrai jamais plus, sous le toit paternel, d'où je suis exilé.

Les paroles et les sanglots roulaient confondus dans la bouche d'Abel, que le docteur écoutait maintenant avec une tendresse attentive et comme le prêtre auquel le condamné à mort confie une dernière révélation. Mais sa pitié luttait avec une curiosité haletante, elle l'importunait; il aurait voulu savoir, et non s'attendrir.

— On n'est jamais exilé pour toujours, répliqua-t-il. Les résolutions extrêmes ont un terme; et c'est le temps, plus juste que les hommes, qui l'a réglé ainsi. Si c'est votre patrie que vous regrettez, ne renoncez pas à l'espérance de la revoir; vous vous tourmenteriez sans raison.

— Sans raison! docteur, j'ai, moi aussi, une forêt aussi vaste que celle-ci, plus belle peut-être.

— Plus belle ! interrompit Calveyrac, cherchant à tout prix des moyens pour animer une conversation dont il attendait beaucoup, y pénétrant par le chemin sinueux de la contradiction, — plus belle ! Permettez-moi d'en douter, quoique je ne sois pas le propriétaire de celle-ci. La forêt de Saint-Germain n'est pas un parc bourgeois.

— Mais l'Arriége, mon beau fleuve, ne l'arrose pas, et du milieu des arbres de la forêt où nous sommes, des montagnes ne s'élèvent point couvertes, de la base à la cime, de pins et de genêts.

— Je conviens, mon cher Abel, que l'Arriége est un fleuve plus sauvage que la Seine, et que des montagnes font bien au milieu d'un bois. Vous êtes donc né dans les Pyrénées ?

— Ma famille n'en est jamais sortie ; je suis le premier qui les ait quittées, par je ne sais quelle punition du ciel.

Le mal du pays est au fond de sa mélancolie. Est-ce tout? se demanda Calveyrac.

— Je me trompe, reprit Abel en posant sa tête sur l'épaule du docteur ; mon père aussi s'en alla de nos montagnes et vint à Paris pendant sa jeunesse. Il ne prévoyait pas le funeste chemin qu'il traçait à son fils ! C'est lui qui fut réellement le premier de notre famille, et sans doute de sa race, qui voulut connaître si au delà de nos rochers il y avait des hommes meilleurs et des existences plus enviées. Mon père est mort, que Dieu le prenne en pitié ! moi je n'ai aucun respect pour sa mémoire. L'aveu me soulage, il m'absout de toute accusation de complicité avec lui. Je porte son nom, c'est vrai ; mais je n'accepte que cela de lui, rien que cela. Est-ce que je lui ai demandé de me faire riche ? Exécrable richesse ! que ne l'a-t-il emportée dans la terre ! Que ce château qu'il m'a laissé pèse sur sa tombe au jour de la résurrection, afin que le château l'écrase ou qu'il ne sorte jamais de sa tombe !... Qui me délivrera de ce château?...

— Modérez-vous, mon ami ; vous parlez d'un temps éloigné. — Comme son regard est désolé ! se dit le docteur. Ce n'est donc pas le mal du pays ! Qu'est-ce donc?

— Du haut de ses créneaux pourtant on découvre l'Espagne, la France et la mer ; et puis j'y suis né, j'y ai vécu, j'y ai été élevé par des hommes sauvages dont les mœurs sont aussi inconnues que celles des premiers peuples de l'Amérique.

— Quelle curieuse contrée ! interrompit Calveyrac.

— Roqueréal, poursuivit Abel, est dans un pays indépendant de l'Espagne et de la France, quoiqu'il appartienne à la France et que son évêque soit nommé par la cour de Madrid. On ne sait ni d'où nous venons ni si nous sommes une colonie de Romains, d'Arabes, de premiers chrétiens. Nous avons la liberté des uns, le teint basané des autres, la piété sévère de ceux-ci. Nous choisissons nos chefs politiques et nous ne faisons la guerre pour le compte de personne. Tous égaux, nul n'est pauvre chez nous. Dedans, la liberté; à l'entour, des montagnes; sur nos têtes, le ciel.

— J'ai lu, dit Calveyrac, une relation de votre province dans une statistique dressée sous l'empire.

— Vous avez peu lu sur notre pays : on ne le visite pas, et les habitants n'en sortent jamais. Les familles ne vont pas chercher d'alliances étrangères au dehors; nous n'aimons guère les Français, et nous ne sommes pas trop liés avec les Espagnols. On nous appelle égoïstes, parce que nous ne demandons rien à personne. Nos lois sont des habitudes antiques comme nos rochers, que rien n'entame. Parmi ces habitudes ou ces lois, il est d'usage que les plus vieilles familles aient titre de noblesse et qu'elles se gouvernent comme elles l'entendent.

— La féodalité et le patriarchat, vieux types des sociétés primitives, sont, je le vois, dit le docteur, la base de votre aristocratie.

— J'appartiens, continua Abel, à cette aristocratie, ou plutôt j'en faisais partie il y a quelques années. Mon père, étant le second fils de sa famille, n'avait que la jouissance partielle des opulentes propriétés laissées par son père; son frère en était de droit l'unique possesseur, et il les avait reçues pour les transmettre directement et sans altération à son fils aîné, mon cousin. Ces propriétés étaient comme une couronne royale, qui ne passe pas sans usurpation sur le front d'une branche collatérale. Comprenez-vous, docteur?

— Votre récit m'intéresse vivement, répondit Calveyrac, qui ne semblait écouter Abel qu'avec le plaisir d'un auditeur ordinaire; cette histoire vous touche de trop près pour que je ne désire pas en savoir la suite.

— Mon père entendit parler un jour de Paris par quelque

voyageur égaré. La France sortait alors de la révolution pour entrer dans la guerre ; elle était curieuse ; il s'y faisait de grands noms et d'immenses fortunes en quelques mois. Le premier consul ne défendait l'ambition à personne ; tandis qu'il prenait des royaumes il laissait conquérir des richesses à qui voulait ; on était fournisseur, entrepreneur, concessionnaire ; on bâtissait, on reconstruisait avec les débris de tous genres de la révolution ; l'or coulait après le sang. Mon père était un ambitieux : il abandonna pour aller à Paris sa jeune femme, l'amitié de son frère, de bons et simples cœurs qui auraient vieilli avec lui. Il ne nous apprit son arrivée à Paris que pour nous dire les merveilleuses occasions de faire fortune qui affluaient vers lui de toutes parts. Dans quelques affaires, qu'il ne considérait que comme de simples essais, il avait déjà, assurait-il, obtenu d'immenses bénéfices ; les quarante mille francs de sa première mise de fonds avaient été décuplés. Quand sa prospérité fut connue dans le pays, elle troubla le sommeil de ses compatriotes, qui tous rêvèrent alors des opérations brillantes, et commencèrent à regarder avec mépris leur commerce de pailles tissées. Plus près du miracle, mon oncle ne résista pas à l'éblouissement. Confiant dans l'habileté de son frère autant qu'enivré de sa réussite, il emprunta sur son château et envoya à mon père tout l'argent qu'il put réaliser. En quelques mois les premiers gains permettraient de couvrir les remboursements et de rentrer dans la possession intégrale de l'immeuble sacré de la famille.

Attentif, Calveyrac remarquait que les paroles d'Abel, à mesure qu'il était plus sûr de lui-même, se dégageaient mieux, coulaient plus nettement et se creusaient pour ainsi dire leur lit.

— L'association, reprit Abel, ne fut pas aussi avantageuse que l'avait fait espérer d'abord une série de belles chances. On ne perdait pas, mais les bénéfices n'étaient pas assez considérables pour être détachés du capital, qu'il était urgent au contraire de grossir si l'on tenait à donner de l'extension à l'entreprise, mise en péril à la moindre suspension. C'était là, du moins, ce que mon père écrivait à son frère en l'initiant par une correspondance active aux combinaisons de hautes spéculations de bourse.

Aucune voix n'avertissait mon oncle du danger vers lequel il

courait ; il n'avait à attendre de conseils de l'expérience de personne dans un pays privé des lumières de l'industrie.

D'emprunts en emprunts, toujours garantis par le domaine de la famille, et contractés sous l'espoir d'un remboursement immédiat, mon oncle risqua tout ce qu'il possédait.

Son frère le fascinait. Une victoire de Bonaparte opérerait une diversion foudroyante en faveur de leur commune entreprise, lui marquait mon père avec assurance. La victoire fut gagnée, mais la crise attendue n'eut pas lieu. « Nous sommes ruinés, écrivait-il à son frère, le sort nous a trahis. »

Alors ceux qui avaient prêté à mon oncle firent vendre le château, sans pitié respectueuse pour les descendants malheureux de la race qui l'avait bâti autrefois; mon oncle, son fils, sa femme furent obligés d'en sortir pour aller habiter un village près de Pamiers. Je fus témoin de leur fuite; elle me serra le cœur. C'était au milieu de l'hiver. Leurs voisins, leurs amis, leurs vassaux les suivirent en larmes, maudissant mon père qui était la cause de cet exil. L'outrage ne me révolta pas : mon père le méritait; oui! il le méritait, docteur.

Abel s'étant reposé pour prendre haleine, Calveyrac lui fit observer que, sans être un malhonnête homme, on était souvent exposé à compromettre les intérêts d'autrui, et que dans le commerce le plus sûr il y avait constamment une large place remplie par le hasard. Le naufrage des co-intéressés n'était pas toujours, en bonne justice, imputable au directeur malheureux d'une entreprise.

— Cette vérité, continua Abel, n'est pas un doute pour moi, mais elle n'a aucune application à recevoir ici; car au bout de cinq ou six ans mon père, qu'on croyait réduit à vivre à Paris des modiques appointements d'employé, reparut avec un éclat qui démentait ces prévisions. Son premier acte fut d'aller s'installer dans le château de son frère et de prendre possession, avec des titres légalement reconnus, de toutes les terres attachées à ce riche domaine. L'événement exerça les conjectures : on sut bientôt qu'il avait fait acheter le château sous main, si toutefois il n'avait pas été le prêteur usuraire auquel son frère, par l'entremise d'un tiers officieux, avait eu recours pour réunir les sommes dont il avait eu besoin pendant leur association.

On se confirma dans cette idée déshonorante pour mon père

lorsqu'il fut démontré qu'il n'avait pas éprouvé de pertes à l'époque où les intérêts de mon oncle avaient été liés aux siens; les preuves abondèrent. Son unique calcul avait été de s'approprier le domaine de la famille pour le transmettre à sa branche, dont j'étais le seul rameau. Le pays fut indigné de sa conduite; on le prit en horreur et moi en pitié.

— On devine votre réprobation filiale, interrompit le docteur appuyant de l'assentiment du geste chaque passage de cette sombre élégie domestique.

— Quoique je fusse encore enfant au temps de cette spoliation, je n'ai pas oublié le cercle de solitude que le mépris avait tracé autour de nous. Les vieilles amitiés de mon père, dit Abel, se rompirent; ceux de notre rang cessèrent toutes relations avec nous; les paysans n'approchèrent plus des limites de nos terres qu'avec effroi. Notre château devint une apparition exécrée, permanente; il ne tarda pas à fournir à la crédulité des habitants des récits de fantômes vengeurs comme aux siècles passés. La terreur nous rejeta ainsi dans les ténèbres de la féodalité ténébreuse.

Je grandis sous l'anathème; et, quoique mon père me cachât l'histoire de sa vie, j'en devinais chaque jour quelque page. Quand je fus enfin assez éclairé pour comprendre qu'il avait feint de jouer la fortune de mon oncle pour la lui voler, et que nous étions dans un château et sur des terres qui ne nous appartenaient que par fraude et usurpation, je fus pour mon père ce qu'était tout le monde, un ennemi impitoyable; l'air du château me fut lourd. Si je regardais parfois la vallée du haut des murailles, ma vue tourbillonnait, ma tête m'attirait en bas.

— Je ne l'arrêterai pas au moment où la véritable source de ses douleurs a brisé les digues, se dit le docteur. Je prévois de sourdes convulsions. Mais je suis là.

— Mon père remarqua ma langueur; il en pénétra la cause, et se tut; mais son silence lui fut un poison lent. C'était pour moi qu'il avait dépouillé son frère, et moi je repoussais la dépouille. Dès lors, la pensée de ce crime inutile le dévora jour et nuit : il vieillit, il souffrit, il sécha. Quelle agonie ! Il se renferma dans le creux de sa tour, et il y mourut sans espace, sans air, sans lumière, comme un reptile pris entre deux pierres.

A peine fut-il mort, que je me rendis à Pamiers, chez mon

oncle, qui jamais ne s'était plaint au milieu de la misère que son frère lui avait faite, et qui jamais n'avait consenti à recourir aux tribunaux pour essayer de le déposséder. Afin de ne pas rester à sa charge, son fils était passé en Espagne; lui s'était fait batelier sur l'Arriége.

Je proposai à mon oncle de lui rendre son domaine et ses terres. — Il refusa.

Quand je lui demandai avec étonnement la raison de ce refus, il me répondit qu'en acceptant ma proposition il confirmerait à tout le pays l'opinion où l'on était que mon père avait réellement volé le château de Roqueréal.

— Et j'aime mieux, ajouta-t-il, manger toute ma vie le pain du travail, que d'avoir une tache à mon nom. Le château vous a été légué : gardez-le.

— Mais, mon oncle, m'écriai-je, il est à vous; reprenez-le!

— Non, répliqua-t-il, non! il est bien à votre famille, comme j'espère qu'il retournera un jour à ma famille, ajouta-t-il avec la même fermeté.

— Vous voulez donc que je le cède à votre fils? Eh! que m'importe, pourvu que je m'en débarrasse! Soit, que votre fils le reprenne; je le lui rends.

— Mon fils pas plus que moi, reprit mon oncle, ne l'acceptera, et ni ses fils, ni, ses petits-fils, ni aucun de ses descendants. Il faut que le droit lui rende ce que l'injustice lui a enlevé.

— Et quel est ce droit? répliquai-je.

— Le droit sacré des héritages. Si vous mourez sans enfants, Roqueréal passera à mon fils; si, au contraire, vous en laissez, vos enfants jouiront du château. Ainsi Roqueréal ne fera retour à ma branche qu'à l'extinction de la vôtre. Ceci arrivera quand Dieu voudra. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais alors, m'écriai-je, vous ne voulez reprendre Roqueréal qu'à la condition que je meure! Vous ai-je bien compris?

— Vous m'avez bien compris. Pour cela je ne désire pas votre mort. Je l'attendrai; et si elle n'arrive pas pendant le cours de mon existence, ce qui est dans l'ordre des choses, mon fils me remplacera dans mon attente; ses fils hériteront des mêmes conditions de patience à l'égard de vos petits-fils; et nos deux générations, la vôtre et la mienne, marcheront ainsi côte à côte

jusqu'à ce que la vôtre s'éteigne, si la mienne ne disparaît pas la première.

— Et vous dites, répondis-je à mon oncle, que vous ne souhaitez pas ma mort! et que feriez-vous de plus si vous la souhaitiez? Existerai-je sous le poids de cette idée infamante que les terres qui me nourrissent, que le toit qui m'abrite, vous ont été volés, à vous, à votre fils, forcé de mendier à l'étranger pour gagner sa vie? existerai-je en sachant que je ne puis sortir de cet état d'injustice que par la mort? Mais vous me condamnez à ne vivre qu'au prix d'un crime! Non, je ne vivrai pas ainsi! Répétez-moi votre refus pour que j'y croie.

— Je vous le répète, me dit mon oncle.

— Alors, répliquai-je, le château ne sera à personne; Roqueréal appartiendra aux vautours, jamais la bêche ne labourera ses champs; ses fruits pourriront sur l'arbre.

— Si telle est votre volonté, il en sera ainsi, acheva mon oncle; je n'ai pas à m'y opposer.

Ceci dit, il me quitta, et moi je ne rentrai plus au château de Roqueréal; je quittai le pays, je voyageai. Mais ma santé était perdue, ma raison affaiblie. Pour achever de les ruiner toutes deux, j'appris, au bout d'un an, que mon oncle était mort de froid sur l'Arriége, pendant une nuit de décembre, en transportant des ballots de marchandises d'une rive à l'autre. En expirant, il ne dit que ces mots, qu'on m'a rapportés et que je pus seul comprendre : « Mon fils attendra; c'est son tour. »

— Et il attend! docteur; il attend, courbé sous la misère. Vous savez ce qu'il attend! ma mort! Il faut donc que je meure! Voilà à quel prix je suis riche! Merci, mon père!

— Ami! lui dit Calveyrac, il me fut raconté une fois par un de mes malades une histoire semblable à la vôtre.

— Dites-vous vrai?

— Je guéris le malade, et je fus assez heureux pour arranger ses affaires.

— Docteur! Et ce malade ne vous a pas donné la moitié de sa fortune?

— Il me donna son amitié.

Abel se précipita au cou de Calveyrac et l'embrassa en pleurant. Il tremblait dans les bras du docteur, qui sentit battre, avec une violence alarmante, le cœur d'Abel sous ses habits. Son

front brûlait ; il ne cessait de murmurer, en collant sa bouche ardente sur l'épaule de Calveyrac :

— Et vous l'avez sauvé ! Sauvez-moi comme lui ! me m'abandonnez pas que vous ne m'ayez sauvé ! Je vous ai tout dit, ma vie, mes terreurs, mes souffrances ; prenez-moi en pitié : sauvez-moi de moi-même. Vous ne sauriez croire, mon ami, le bien-être que je ressens depuis que je vous ai fait ma confession. Il me semble que j'ai secoué la moitié du fardeau qui pesait sur moi. Que l'air est bon ! que ces étoiles sont belles ! que vivre est doux en ce moment !

Une touchante extase avait mis les deux mains d'Abel dans les deux mains de Calveyrac et arrêté face à face leurs visages transfigurés, celui d'Abel par la joie d'avoir vaincu la honte de l'aveu, celui de Calveyrac par tout ce qu'il y a d'humain dans la science.

Quand Abel fut enfin plus calme, Calveyrac ordonna de faire approcher les chevaux.

Un instant après ils foulaient l'allée qui conduit en ligne directe au château de Saint-Germain. Quoiqu'ils allassent très-vite, le docteur n'avait aucune crainte pour Abel, dont il savait l'état moral.

Comme ils mettaient pied à terre, onze heures sonnèrent à l'horloge de la maison de santé, où l'on était dans la plus vive anxiété à cause de l'inexplicable lenteur de leur retour.

LÉON GOZLAN.

SALON DE 1839.

Une exposition était encore un événement sous l'empire. La foule, qui trouve surtout du prix aux choses en raison de leur rareté, y accourait avec empressement; c'était une fête à laquelle on prenait d'autant plus de part, qu'on l'avait longtemps attendue et qu'elle ne devait point se répéter de sitôt. Toutes les curiosités étaient excitées, toutes les intelligences tendues, toutes les admirations en éveil; on achetait aux portes du Louvre des couronnes de laurier que l'on allait jeter devant les tableaux de Guérin ou de Gérard.

Malheureusement le repos de la restauration peupla les ateliers d'une jeunesse qui prit son impatience pour du génie; le nombre des artistes alla toujours croissant; les nouveaux venus se plaignirent de ne pouvoir se produire assez souvent ni assez vite, et lorsque la révolution de juillet arriva, l'exposition annuelle fut demandée comme une mesure libérale à laquelle le nouveau gouvernement ne pouvait se refuser.

De tous les moyens de nuire à l'art véritable, c'était sans contredit le plus sûr. On rendait ainsi l'étude des grands maîtres impossible pendant six mois, on excitait les artistes à une production exagérée, en les obligeant à exposer chaque année, sous peine de tomber dans l'oubli; on blasait enfin le public par un spectacle trop fréquemment reproduit pour conserver son charme et son importance.

A ce dernier égard, le résultat ne s'est point fait attendre. L'indifférence a déjà succédé à l'empressement d'autrefois; le salon n'est plus qu'une représentation ordinaire à laquelle on va parce qu'elle est gratuite, dont on parle en passant, et que les

journaux jugent par habitude. Il en sera bientôt des œuvres d'art exposées chaque année, comme des livres qui paraissent, le plus souvent, sans qu'on les juge, toujours sans qu'on les aime, n'éveillant d'écho que dans une douzaine d'annonces qui applaudissent à prix débattu.

Et cependant jamais les talents ne furent plus nombreux! Notre froideur d'aujourd'hui n'est pas plus juste que nos adorations d'hier; ces toiles et ces statues que nous effleurons d'un regard distrait, l'emportent sur celles que nous avons couronnées naguère. Nous déplorons à tort la perte de l'art; ce que nous avons perdu, c'est la noble faculté de nous émouvoir en sa présence, l'aspiration ardente, le naïf besoin d'admiration qui fait les peuples grands, même dans leurs erreurs. La nourriture nous manque moins que l'appétit. Nous mourons de dégoût, comme Vert-Vert, sur des monceaux de sucre et de dragées.

Ces vérités sont tristes à dire; mais l'avenir est grand et l'art immortel! En attendant qu'une heureuse évolution de l'intelligence humaine vienne rendre à celui-ci son importance, constatons les progrès entrevus ou accomplis. Le salon de 1839 mérite d'autant plus un examen attentif que la critique n'a jamais eu peut-être à signaler de plus sérieux efforts.

SCULPTURE.

S'il est un art extérieur, et pour ainsi dire public, c'est à coup sûr la sculpture. Il lui faut de l'air, de l'espace, un grand monument à faire vivre, un fond de ciel ou de verdure à décorer. La peinture peut se mêler à la vie domestique et orner le foyer; mais la place de la sculpture est dans les palais, dans les temples, au bord du fleuve et sur le forum. Son premier caractère est la grandeur. Elle ne peut y renoncer sans cesser d'être elle-même.

Aussi est-il impossible de voir sans affliction la route suivie depuis quelque temps, en France, par la plupart de nos jeunes sculpteurs. Ces statuettes et ces figurines dont ils garnissent les magasins de curiosités ne sont point seulement des œuvres sans valeur, propres à entretenir le mauvais goût de la foule; ce sont de dangereux essais qui transforment des artistes d'avenir en

fabricants de jouets. Certes, il serait possible de mettre du génie dans de telles œuvres; mais alors il faudrait s'y livrer tout entier et en faire son art. La première chose est de choisir la route que l'on veut suivre et d'être statuaire ou ciseleur, car il n'y a rien de commun, que la supériorité, entre Michel-Ange et Benvenuto.

Mais il existe une cause encore plus sérieuse à la décadence de la vraie sculpture; c'est cette prétention à la vérité absolue qui l'éloigne chaque jour davantage de sa noblesse primitive pour la faire descendre au laid ou au trivial. L'exposition de cette année, si remarquable sur d'autres points, n'accuse aucune réaction à cet égard. On y compte à peine deux ou trois statues qui échappent à cette vulgarité des formes, et toutes manquent d'élévation.

Nous n'exceptons point de cette critique le *Jeune Tambour* de M. David. A moins que la tête n'ait le mérite d'une ressemblance, dont nous devrions alors nous plaindre, il est étrange que l'artiste n'ait point cherché à lui imprimer plus de noblesse. C'est surtout lorsque la statuaire veut donner une grande leçon qu'elle doit revêtir des formes sublimes. Chez elle, le beau est l'expression du bon; elle parle avant tout à nos yeux, et c'est l'impression reçue par ceux-ci qui se transmet à notre âme. Le premier devoir de celui qui taille des demi-dieux pour la foule est donc de les faire dignes d'être contemplés. Ce n'est pas seulement l'inscription placée à leurs pieds qui doit nous révéler ce qu'ils sont, mais leur pose, leur geste, leur visage. Que m'importent les traits exacts de ce courageux enfant qui mourut dans la Vendée en serrant sur son cœur la cocarde nationale; ce n'est point à sa laideur que l'on dresse une statue, mais à son action : c'est elle qui doit se traduire dans le marbre, en lui communiquant sa beauté.

Nous appuyons d'autant plus sur ces vérités, que M. David, si supérieur du reste, n'en a point paru assez persuadé jusqu'à ce jour. Un sentiment plus élevé de la forme compléterait les précieuses qualités de cet artiste, que le public se plaît à regarder comme le premier des sculpteurs contemporains, et qui doit beaucoup faire pour soutenir une pareille opinion. Nul n'admire plus que nous la science de modelé dont il a fait preuve dans son *Barrat*. A part ce bas cachant le pied droit, et qui nous

paraît mieux imaginé que rendu, tout est irréprochable dans l'exécution, et l'on ne saurait trop en louer la finesse et la fermeté. Nous ne connaissons aucun statuaire qui sache reproduire la peau avec cette vérité, aucun qui étudie avec ce soin les veines et les attaches. Le *Jeune Tambour* est une leçon de conscience et de dévotion pour l'art, dont nous voudrions voir profiter nos artistes, toujours flottant entre l'incorrection de l'esquisse et le maniéré de la ciselure. Malheureusement on s'occupe moins d'étudier les qualités d'un rival que ses défauts, et l'on se réjouit plus de ses échecs que de ses enseignements.

Parmi ceux auxquels l'exemple de M. David pourrait être profitable, nous citerons M. Étex, dont le talent original n'a besoin que de patience pour ne rien laisser à désirer.

M. Étex doit ce qu'il est déjà à sa courageuse volonté : c'est à Rome, au fond d'une cave obscure, qu'il acheva cette magnifique esquisse de Caïn, dont le succès fut si grand. L'artiste était alors pauvre, triste, malade, et telle était l'insalubrité du réduit au fond duquel il travaillait, que le médecin évitait d'y descendre, et l'appelait au dehors pour lui donner ses consultations. Lorsqu'il eut achevé son œuvre, il fit venir en tremblant M. Ingres, alors directeur de l'école française. Celui-ci regarda longtemps, fit quelques sèches observations sur l'impuissance de l'art moderne, et se retira. Le sculpteur s'assit, désespéré, aux pieds de son groupe, et se demanda s'il ne devait point tout briser. Mais l'espoir surnage toujours au fond d'un jeune cœur : Caïn fut envoyé en France, et plaça, du premier coup, son auteur au rang qu'il occupe aujourd'hui.

C'est ce groupe, exécuté en marbre, que M. Étex a exposé au salon cette année. On y retrouve toutes les qualités de force, d'expression et de grandeur auxquelles il dut son succès lors de son apparition. Nous eussions désiré seulement que l'artiste eût apporté plus de science dans l'exécution, et plus sérieusement étudié les détails. Michel-Ange affectionnait aussi les grandes lignes et les entrelacements hardis, mais il n'en analysait pas moins les formes ; il poursuivait jusqu'au fond tous les secrets de la nature humaine et les faisait sentir sous la pierre.

Ces observations adressées à M. Étex s'appliqueraient encore mieux à M. Louis Rochet. Il y a une heureuse intention dans la pose de son *Ugolin ;* mais que dire de ses fils, dont les cadavres

forment à ses pieds un monceau confus? Nous aimons encore moins l'*Uncas* de M. Schey. Il peut y avoir de la vérité dans l'audace sans dignité de la tête, dans l'appauvrissement des formes et le développement disgracieux des extrémités; mais cette vérité est gauche, sèche, prétentieuse. Le *Joueur d'onchets,* de M. Dubois, est bien posé. Nous préférons pourtant la *Jeune fille avec une chèvre,* de M. Garraud; le rire éclate franchement sur ce visage. Le *Vendangeur napolitain* a toutes les qualités et tous les défauts que l'on connaît déjà à M. Duret. C'est toujours une finesse de modelé portée jusqu'à la ciselure, une rigueur d'expression rappelant le comédien qui pose. L'œil rit, mais de parti pris; la bouche parle, mais elle répète un rôle. Combien la *Petite paysanne,* de M. Grass, nous semble plus naïve; quel vague sourire sur ses lèvres, tandis que d'un pied joueur elle effleure des ossements humains! Quelle grâce antique dans ce corps qui annonce déjà la beauté de la jeune fille, et conserve encore celle de l'enfant! Puis, cette pose ne vous a-t-elle point rappelé les bergers du Poussin? Les membres pourraient être plus étudiés; le visage un peu court, les narines légèrement gonflées, laissent désirer plus d'élégance; mais ce n'est ici qu'un modèle dont l'exécution en marbre fera sans doute disparaître les imperfections. L'*Esclave suppliant,* du même artiste, est une étude sérieuse évidemment faite sous la préoccupation de l'antique. M. Grass est, du reste, un de ces courageux travailleurs vivant uniquement pour l'art, et peu soucieux de célébrité, parce qu'ils sont pleins de leur amour. Et voyez comme les destinées des hommes de volonté se ressemblent! A la même époque où M. Étex modelait son *Caïn* dans une cave de Rome, M. Grass modelait sa *Suzanne* dans un grenier de Paris! La maison était vieille, le plancher fléchissait sous l'énorme statue, et le jeune sculpteur s'éveillait chaque nuit en sursaut, rêvant que son œuvre s'abîmait dans l'étage inférieur. *Suzanne* parut pourtant à l'exposition sans encombre, et mérita une médaille à son auteur. Ce succès en amena d'autres. Une statue de *Kléber* ayant été mise au concours, le jeune artiste l'emporta sur M. Pradier. Peu après Strasbourg le choisit comme sculpteur de sa cathédrale, et la vie de M. Grass est désormais consacrée à l'achèvement de cette œuvre immense.

Nous rappelons ces faits, parce qu'ils prouvent combien les

commencements sont difficiles pour tous, et parce qu'ils donnent en même temps aux jeunes artistes une leçon de persévérance. Les débutants ne voient généralement que le succès de ceux qui sont arrivés, sans s'informer des études, des déceptions et des souffrances qu'ils ont eues à subir d'abord. Ce serait un livre à la fois curieux et instructif que celui qui raconterait par quelles épreuves les artistes les plus célèbres de nos jours ont acheté leur illustration. Malheureusement, la plupart des parvenus de la gloire ressemblent aux parvenus du hasard, et cachent avec soin la misère de leurs premières années; car la folie de tous les heureux est de mettre leur orgueil à n'avoir point mérité de l'être, comme si le nombre des obstacles surmontés n'était pas une gloire de plus.

Cette gloire, au moins, ne manquera pas à M. Maindron; car peu de talents ont été soumis à un aussi rude apprentissage que le sien. Timide et s'ignorant lui-même, M. Maindron a longtemps travaillé comme simple ouvrier, taillant silencieusement le marbre pour les autres, et supportant sans murmure sa misère; non cette misère d'attente du jeune artiste que les rêves consolent, mais celle du peuple, qui économise, calcule et n'espère pas! On a pu voir alors, le dimanche, aux guinguettes de la barrière, le statuaire qui devait nous donner plus tard le général *Travot* et *Velleda*, gagnant comme ménétrier de quoi faire vivre sa famille.

Nous ne doutons pas, du reste, que M. Maindron n'ait dû à une vie si durement éprouvée le sentiment profond qui respire dans toutes ses œuvres. On pourrait désirer, sans doute, dans sa *Velleda*, un type plus noble et des lignes plus simples; la recherche de la *couleur* a fait exagérer à M. Maindron l'enfoncement des yeux et l'indication des prunelles; l'affaissement du visage s'harmonise mal avec les formes puissantes du corps, et il y a disproportion entre la maigreur des jambes à partir du genou et l'ampleur surabondante des parties supérieures. Mais, à travers toutes ces incorrections, que de mérites touchants, quelle vérité dans le désespoir de la prêtresse, quelle sauvage grandeur dans son attitude! Figurez-vous cette forte esquisse corrigée et exécutée en marbre avec la souplesse que nous admirions tout à l'heure dans le *Tambour* de M. David, et vous aurez une œuvre du premier ordre.

Nous n'avons rien à dire des deux statues de M. Pradier (*le Comte de Beaujolais* et *le Lieutenant général de Damrémont*); le public connaît depuis longtemps la mollesse gracieuse de l'auteur; ces deux nouveaux ouvrages n'accusent dans son talent ni progrès ni décadence. La *Jeune fille confiant son secret à Vénus*, de M. Geoffroy, est une figure pleine de délicatesse, de candeur et de charme. *Céphale et Procris*, de M. Ramus, est un groupe correct, mais froid; la *Danseuse comédienne*, de M. Lévêque, a, au contraire, du mouvement et de l'ardeur.

Pourquoi le *Saint Paul* de M. Suc ne parle-t-il point debout? Ses lèvres semblent s'ouvrir, non pour haranguer le peuple, mais pour jeter un cri. En revanche, *le Chien qui a perdu son maître*, du même artiste, est une composition remarquable par la vérité et le sentiment. Nous préférons de beaucoup la *Sara* de M. Mesnard au *Forban* et au *Condamné*, qu'il avait exposés aux salons précédents; le dessin en est plus naturel et plus pur. MM. Mesnard et Suc habitent Nantes, ils y ont travaillé sans modèles, sans encouragements, sans maîtres; ils ne doivent leur talent qu'à une persévérance soutenue par leur piété pour le beau; cette glorieuse nouveauté mérite d'être signalée dans l'histoire de l'art contemporain.

M. Rouillard, élève de l'école gratuite si habilement dirigée par M. Belloc, a exposé une planche d'animaux qui accusent du goût et de l'étude. Le petit cheval en bronze de M. Grass a de l'allure; les statuettes de MM. Jouffroy, Chenillon et Hollin, méritent d'être signalées.

Parmi les bustes, nous avons remarqué ceux de MM. Dantan, Grass, Suc, Elschoet; mais là, comme dans la statuaire, M. David occupe le premier rang. Il était difficile de rendre avec plus de fermeté les traits pensivement chagrins de l'abbé de La Mennais, le front digne et serein de l'abbé Grégoire, la bonhomie ingénieuse de M. de Tracy. Nous aimons moins la tête de M. Arago, dont les proportions colossales nous paraissent choquantes. Quant au buste de Mlle Mars, quoi qu'en dise le livret, il remonte évidemment à la première jeunesse de la célèbre actrice, et l'on ne peut aujourd'hui juger de la ressemblance.

Nous n'avons vu que deux ou trois bas-reliefs dont il y a peu de choses à dire, le jury ayant repoussé, cette année, comme

toujours, celui de M. Préaux. Il y a, dans ce parti pris de fermer la carrière à un artiste parce qu'il n'accepte point la poétique de l'Institut, au moins autant de cruauté que d'injustice. Nous ne croyons point à toutes les plaintes portées contre la commission d'examen, et nous faisons une part à l'amour-propre froissé des artistes; mais comment admettre l'impartialité d'un jury quand il accepte les tableaux de M. Forbin, et rejette ceux de M. Delacroix? Comment croire à sa capacité, quand il repousse comme *dégoûtante*, l'admirable peinture de Decamps (*le Supplice des crochets*); à son attention, quand il accueille, cette année, l'*Esclave suppliant*, de M. Grass, refusé par lui l'an dernier? Qu'on interroge, d'ailleurs, en particulier, chaque membre de la commission, aucun ne pourra donner une raison des admissions ou des rejets dont on se plaint; on dirait que tout se fait sans examen, sans discussion, à l'aventure.

Et lors même qu'ils examineraient avec plus de soin, qu'attendre d'hommes qui en sont toujours à la peinture et à la statuaire de l'empire; qui ont méconnu, qui méconnaissent encore le seul vrai génie qu'ait produit l'art moderne! Car il ne faut point qu'on l'oublie : Géricault, ce créateur d'une peinture qui égale tout ce qui a été fait avant lui, Géricault n'a point été compris par ceux qui jugent en maîtres l'art contemporain. Peu s'en est fallu que sa sublime toile n'ait été dépecée sous leurs yeux, pour être vendue par morceaux à des curieux; et, il y a peu de temps encore, nous entendions l'un d'eux gémir de ce qu'il y eût plus d'élèves devant *le Radeau de la Méduse*, que devant *le Déluge* de Girodet!

PEINTURE.

On l'a dit depuis longtemps, les Français ont le grand malheur d'avoir trop d'esprit. Ils en mettent partout; dans la politique, dans la législation, dans l'industrie; ils en ont mis dans la peinture, le plus naïf de tous les arts.

Grâce à nous, le pinceau est devenu l'auxiliaire de la plume; nous lui avons appris la convenance et l'à-propos. De là ces *manières* qui appartiennent, non à des individualités, mais à des époques; car notre peinture rend bien moins les émotions

de l'artiste que celles du public; c'est une écriture coloriée qui entretient celui-ci de ce qu'il aime; une habile traduction d'opinions plutôt qu'une expansion de sentiments intimes.

Tel n'était point évidemment l'art des maîtres de l'école italienne, flamande ou espagnole. Uniquement occupés de leurs perceptions, ils rendaient la nature comme ils la voyaient, ne cherchant leur poésie que dans son imitation attentive et passionnée. Ils ne songeaient que secondairement à poser des personnages, à leur donner un geste précis, à les lier à une action ou à un fait; ils prenaient les œuvres de Dieu comme elles se présentaient, en étudiaient avec tendresse tous les mystères, et croyaient avoir assez fait, quand ils avaient pu traduire sur la toile leur manière de sentir la création. C'est à cette simplicité qu'ils ont dû la perfection aisée qui fait de leur peinture une manifestation heureuse, spontanée, et, pour ainsi dire involontaire.

— Un tableau est comme un enfant, disait le Dominiquin, il faut le créer dans les joies de l'amour!

Naïves et profondes paroles qui résumaient toute une manière de comprendre et de pratiquer l'art.

Est-ce à dire qu'il faille revenir à cette bonhomie savante des anciennes écoles et ramener la peinture à la pure imitation? Nous ne le pensons pas. A mesure que les ressources de celle-ci sont devenues plus nombreuses, l'intelligence qui les emploie doit devenir plus difficile et plus délicate. Si la peinture ne pouvait satisfaire, dans son domaine, aux nouveaux besoins de l'esprit, il faudrait la regarder comme un emploi dangereux des facultés humaines, et la condamner à périr. Héritiers des génies qui nous ont précédés, nous ne pouvons les égaler qu'à la condition d'ajouter à leurs conquêtes; ainsi, tout en conservant la sincérité des maîtres, nos artistes sont tenus à une composition plus habile, à une expression plus logique, à un costume moins arbitraire, et il ne serait plus permis à celui qui peindrait *l'Annonciation*, de poser la vierge Marie à genoux devant un crucifix, parce que nous sommes maintenant trop éclairés pour n'être point choqués par certaines ignorances.

C'est donc au juste équilibre du raisonnement et de l'art que doit tendre l'école moderne. Jusqu'à présent, il faut le reconnaître, le raisonnement l'a trop emporté; mais une réaction

heureuse commence à se faire sentir. Ainsi, sans parler de Géricault, de Decamps, de Delacroix, nous avons des exemples du retour vers le pittoresque parmi les hommes qui avaient jusqu'à ce jour le mieux usé du raisonnement; nous citerons surtout le peintre du *Roi de Thulé*, chez qui ce retour nous semble remarquable.

M. Ary Scheffer a des qualités depuis longtemps reconnues et hors de discussion. Outre l'habileté et le soin qui distinguent ses œuvres, on y trouve toujours une expression vive, une mélancolie pénétrante, une élévation qui ennoblit vos propres sensations. Le sens moral domine dans ce talent et semble en être la source même. Les coloristes peuvent lui reprocher un manque de solidité et d'éclat; mais ce qu'ils voudraient en vain lui nier, c'est cette abondance de tendresse qui fait aimer ses œuvres à cause de l'âme qui les a conçues. Parmi les quatre tableaux exposés par lui cette année, il en est un d'ailleurs qui, sous le rapport de la peinture proprement dite, laisse peu à désirer, et tous révèlent, au plus haut degré, les qualités de l'artiste.

M. Scheffer a encore peint, cette année, une *Marguerite*. La jeune fille sort de l'église, les yeux baissés, son livre de prières à la main : une modestie sereine respire dans tout son être, et une piété céleste couronne son front. Elle marche, les clefs du ménage suspendues à sa ceinture, et l'on reconnaît la sainte et douce enfant dont la vie s'écoule à prier, à coudre près de la fenêtre ouverte, ou à chanter à demi-voix le soir en regardant les étoiles du ciel. Méphistophélès la montre à Faust qui, le corps penché et la tête en avant, la regarde, ravi d'admiration et d'amour! Cette tête, la plus belle du tableau à notre gré, a d'autant plus de prix, qu'elle ne porte aucune trace des ravages de l'étude. Pour peindre la victoire de l'intelligence, M. Scheffer n'a point eu besoin de montrer le dépérissement de la matière. Une chevelure abondante couronne le front de Faust; aucune ride n'accuse sur son visage le sillon de la pensée; on sent en lui, à la fois, la plénitude de la science et de la jeunesse.

Ce n'est pas à une ballade de Gœthe, comme le prétend le livret, mais à un roman, *Wilhelm Meister*, que M. Scheffer a emprunté le sujet des deux tableaux placés à côté de celui de *Faust et Marguerite*. *Mignon* est une enfant née en Italie, et que des bohémiens enlèvent à ses parents. Recueillie plus tard

par Wilhelm, elle le suit partout comme un ange gardien, et lui voue un amour silencieux dont elle finit par mourir. Lorsque Wilhelm interroge le médecin sur elle : — « Il n'y a, répond le docteur, qu'un principe de vie dans cette enfant ; le désir profond de revoir la patrie et vous, ce sont les seules choses terrestres qui soient en elle. »

Toute l'Allemagne connaît et répète les deux chants de *Mignon;* le premier semble avoir inspiré M. Scheffer dans sa ravissante figure de *Mignon exprimant le regret* de *la patrie.*

« As-tu vu la terre où les citronniers fleurissent, où les oranges couleur d'or brillent dans le sombre feuillage; où l'on respire, sous un ciel bleu, des brises parfumées; où le myrte de l'amour s'enlace aux orgueilleux lauriers? C'est là, mon ami, c'est là que je voudrais t'entraîner avec moi.

» As-tu vu ces monuments immenses qui réveillent tant de souvenirs, ces colonnades splendides, ces salles où brille l'or et les chefs-d'œuvre de l'art, ces statues si belles, qu'en leur parlant il semble qu'elles vont s'animer et répondre? C'est là, mon ami, c'est là que je voudrais t'entraîner avec moi.

» As-tu vu ces montagnes aux cimes nébuleuses, où le mulet patient cherche sa route à travers les nuages? As-tu vu le serpent sortir des cavernes sombres, les rochers rouler dans l'abîme, et les fleuves, s'élançant des sommets lointains, se confondre en tombant comme une pluie?... O toi! qui m'as servi de père, c'est là, mon ami, c'est là que je voudrais t'entraîner avec moi. »

Dans le roman de Gœthe, Mignon, qui a pris un costume d'ange pour une cérémonie religieuse, ne veut plus le quitter. Déjà mourante, elle le garde comme un symbole de son aspiration vers le ciel. C'est dans ce costume et peu de temps avant le jour fatal, qu'elle chante les strophes suivantes, que M. Scheffer semble s'être rappelées en peignant son second tableau :

« Ne m'ordonne point de parler, ordonne-moi plutôt de me taire; car mon secret est un devoir pour moi. Je voudrais te montrer mon cœur tout entier, mais le destin ne le veut pas!

» A l'heure marquée, le soleil chasse la nuit, et l'obscurité s'épanouit en lumière; le dur rocher ouvre ses flancs et accorde à la terre ses flots limpides.

» Chacun cherche le repos dans les bras d'un ami. Là, le cœur

oppressé peut se fondre en plaintes !... Mais un serment retient mes lèvres closes, et Dieu seul pourra les ouvrir ! »

Le regret et l'aspiration sont exprimés avec un égal bonheur dans les deux figures de M. Scheffer. L'attitude du corps y rend bien l'attitude de l'âme ; les mouvements du visage, ceux de la pensée. C'est bien Mignon, l'être mystique et charmant qui entend les voix des mondes supérieurs, et qui peut faire entendre la sienne à celui où nous vivons ; Mignon, femme, enfant et ange à la fois.

Le Christ au jardin des Oliviers est une œuvre moins parfaite, mais plus forte. Si l'ange n'a point assez de fermeté, et s'il plaint plus qu'il ne soutient, si les tons sont gris et trop uniformes, en revanche quelle navrante énergie dans l'agonie de Jésus ! Et ne dites pas que la divinité lui manque, car ce n'est point le dieu qui souffre, mais l'homme ! Cette sueur de sang est le tribut que le Christ paye à son essence mortelle. Tout ce qu'il y avait d'humain dans son être s'est révolté à l'image de la destruction ; il a senti son cœur défaillir, il a crié à son père : « Éloignez de moi ce calice ! »

Et cependant, il faut le dire, quelque élevée que soit cette composition, quelque charmante que nous paraisse *Mignon*, nous préférons encore *le Roi de Thulé*. En effet, tout nous semble réuni, sentiment, science et couleur. La peinture est plus nourrie, plus étoffée ; on sent davantage l'amour ingénu de l'art pour lui-même. Quant à l'expression, on ne peut en comprendre complétement le charme touchant, sans connaître la ballade de Gœthe.

« Un roi de l'île de Thulé donna un grand exemple de fidélité et d'amour. Il n'aima qu'une femme ; la femme mourut, et à sa dernière heure elle lui donna une coupe d'or.

» Le roi s'en servit pendant de longues années, et chaque fois qu'il la portait à ses lèvres, de grosses larmes coulaient sur la coupe d'or.

» Quand il sentit que le dernier jour était proche, il dit adieu sans regret à ses trésors, à ses villes et à ceux qui devaient régner après lui ; sa coupe, sa coupe seule, il l'aimait encore !....

» Et comme il était à table, entouré de tous ses chevaliers, dans une des salles de son palais dont les fenêtres s'ouvraient sur la mer.

» Il fit remplir sa coupe pour la dernière fois, et quand il eut bu lentement, il lança dans la mer ce gage d'un saint et triste amour !

» Il la vit tournoyer sur les flots, s'emplir, puis disparaître ! Alors la vie l'abandonna, et ses yeux se fermèrent pour ne plus s'ouvrir au jour. »

Passer de M. Scheffer à M. Decamps, c'est quitter le domaine de la poésie épique pour celui du caprice ; c'est aller de Gœthe à Hoffmann. L'admiration change d'empire sans se refroidir. Tout à l'heure nous nous laissions charmer par la mélancolie, la délicatesse et la grâce du pinceau ; maintenant c'est le tour de l'originalité, de la force et de l'*humour*. Nous voici revenus à la *manière* des anciens, et cependant il y a dans cette touche plus d'intelligence poétique. C'est la naïveté de La Fontaine ; on sent l'esprit au-dessous.

Et quelle richesse de palette ! quelle solidité de tons ! que de vérité pittoresque dans les détails ! quelle verve inépuisable surtout ! Ce massacre des Philistins par Samson ne vous rappelle-t-il pas les mêlées de Salvator Rosa ? *Le Supplice des crochets, le Café de l'Asie mineure, les Bourreaux à la porte d'un cachot, les Cavaliers turcs,* tout cela ne vous semble-t-il pas quelque chose de curieux et d'étrange ? Est-ce bien l'Orient ? Que sais-je et que m'importe ? C'est l'Orient que le peintre a senti, l'Orient triste et monotone jusque dans sa beauté. Il faut bien que ce pays existe quelque part, car tout cela est vrai sur la toile.

M. Decamps descend en ligne droite de Géricault, non par l'imitation, mais comme Van Dyck descendait de Rubens. Sa place était déjà belle dans les arts avant l'exposition de cette année ; aujourd'hui cette place est au premier rang.

M. Vernet a aussi choisi deux de ses sujets dans le pays du soleil ; mais sa peinture lâche et brillantée se trouve soumise à une trop dangereuse comparaison près de celle de M. Decamps. Nous avouerons que, pour notre part, son *Agar renvoyée par Abraham* et sa *Chasse aux Lions* ne produit sur nous d'autre effet que de nous ramener au *Samson* et au *Joseph vendu par ses frères.* Quant aux grandes toiles représentant les trois principaux épisodes de la prise de Constantine, on y trouve les qualités qui distinguent M. Horace Vernet. Le soldat y est bien posé et bien compris, les groupes sont bien distribués, les gestes

vrais, les mouvements clairs; tout est à sa place, et si rien n'entraîne, rien ne choque. Ces pages ont l'intérêt du récit même; ce ne sont pas des poëmes, mais des chapitres d'histoire. Ce mérite soutenu est, du reste, le caractère même de M. Horace Vernet; ses tableaux ressemblent aux femmes de Genève : ils sont toujours bien, jamais mieux.

En peignant la *Esmeralda*, M. Steuben ne s'est nullement inquiété de reproduire la capricieuse bohémienne aux formes fines, à la peau dorée aux regards enivrants, demi-femme et demi-sylphide, qui chante sans règle et aime sans honte comme l'oiseau des bois ! il nous a donné simplement une jolie pensionnaire toute rose qui joue avec un chevreau avant de lacer son corset. Il y a du reste dans cette *Esmeralda* de la fraîcheur, de l'éclat. Aussi attire-t-elle les regards du public.

Pourquoi le *Saint Luc* de M. Ziegler tient-il d'une main ce godet à faire boire des serins, tandis que de l'autre il peint l'image de la Vierge qui pose d'un air d'ennui sur son nuage? Où sent-on le prestige et l'enchantement de la céleste vision? qui nous avertit de l'extase du saint dans cette attitude compassée? Pourquoi tout est-il terne et glacé dans cet intérieur qu'illumine *l'étoile du paradis?* M. Ziegler nous a prouvé, par son *Daniel*, qu'il pouvait arriver à l'expression la plus profonde et nous a donné le droit de beaucoup exiger de lui.

On a répété depuis quelques années le nom de M. Gigoux avec de tels éloges qu'il est devenu indispensable d'en discuter la valeur. Si l'on avait seulement applaudi les courageux efforts qui l'ont fait sortir du peuple pour prendre son rang parmi les artistes; si l'on s'était contenté de louer une certaine originalité qui ne manque point de grâce malgré son affectation, nous n'aurions eu qu'à nous joindre à ces applaudissements; mais on a présenté M. Gigoux comme un chef d'école, on a parlé d'un nouveau système de peinture, d'un style inconnu avant lui; dès lors, on nous a obligé à être plus attentif. Annoncer un artiste comme un successeur de Rubens ou du Poussin, c'est demander qu'on l'examine sévèrement.

M. Gigoux a exposé cette année trois tableaux : *le Christ au jardin des Oliviers*, la *Madeleine*, et *Héloïse recevant Abeilard au Paraclet*. Le premier est une réminiscence d'un tableau de M. Delacroix sur le même sujet, et c'est là, certes,

son moindre défaut. La *Madeleine*, également posée de souvenir, ne présente ni une plus grande richesse de peinture, ni des détails mieux étudiés; on dirait une lithographie enluminée qui, derrière ses molles couleurs, laisse encore voir le crayon. Quant à l'*Héloïse recevant Abeilard au Paraclet*, nous n'avons pu rien trouver de touchant dans ce maigre moine qui arrive avec un commissionnaire et dit : Me voilà ! encore moins dans l'Héloïse suivie de religieuses coquettes qui se ressemblent toutes et qui rappellent bien plus les nonnes de *Vert-Vert* que celles du Paraclet. Comment se fait-il que M. Gigoux, qui a illustré les *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard* de tant de dessins énergiques ou charmants, tels que la *Prédication d'Abeilard au Paraclet*, sa *Maladie*, *les Quatre Assassins*, etc., ait précisément choisi la moins heureuse de ses compositions pour la peindre et l'exposer?

La figure de *l'Envie*, par M. Brune, n'est point une allégorie, encore moins une symbolisation ; c'est tout simplement une femme dans une pose contrainte, mais fièrement dessinée et largement peinte. Nous mettons cette belle étude à côté de la *Suzanne* de M. Chasseriau, qui est moins hardie de lignes, mais plus harmonieuse. M. Muller a prouvé qu'il connaissait toutes les ressources de la palette et qu'il savait s'en servir avec habileté; il est fâcheux qu'il n'ait vu dans *Diogène* qu'un chiffonnier hargneux, et que l'extase ait si peu idéalisé son *Saint Jérôme;* avec plus de noblesse, ces deux figures laisseraient peu à désirer.

Tout le monde se rappelle encore *les Moines* de M. Granet, le seul peintre, depuis Lesueur, qui eût saisi la poésie pittoresque du cloître. M. Granet continue aujourd'hui son œuvre d'une manière étrange; il la reprend du côté de la parodie. Aux novices rêvant de ciel et d'amour, il a substitué des frères cantiniers portant des cruches de vin; aux Chartreux en prières, des pénitents qui s'enivrent. Aussi plus rien de ce mystère mélancolique ni de cette gravité douce qui faisait aimer sa peinture. On cherche en vain l'artiste d'autrefois; c'est à peine si, dans les *Funérailles célébrées aux Invalides*, quelques touches heureuses, jetées au milieu de la monotonie officielle du tableau, rappellent encore, de bien loin, le peintre de *la Mort du Poussin*.

Nous avons déjà dit que M. Delacroix avait eu trois tableaux refusés pour l'exposition de cette année. Nous ne doutons pas que ces tableaux ne fussent les plus importants, et que l'on n'ait admis de préférence les toiles qui ne pouvaient rien ajouter à sa réputation. La *Cléopâtre* se faisant apporter un aspic a cette grande tournure que l'artiste sait donner à ses personnages, et l'esquisse d'*Hamlet* retrouvant le crâne d'Yorick reproduit toute la poésie de Shakspeare. C'est bien là le pâle amant d'Ophélia ; c'est bien ce front marqué d'un signe fatal, ce regard qui voit des fantômes, ces lèvres qui murmurent de mélancoliques sentences !

La Charité de M. Champmartin n'est pas une œuvre élevée, mais la peinture en est large, et nous la préférons de beaucoup à la fade composition de M. Decaisne.

M. Flandrin a exposé une grande toile représentant Jésus auquel les femmes amènent les petits enfants. Il y a certes un style sévère dans ce tableau dont toutes les parties sont travaillées avec le même soin ; il lui manque seulement la vie ! M. Flandrin est engagé dans une route difficile où nous craignons que ses forces ne s'épuisent. Peindre avec un système, ce n'est pas seulement s'exposer à se tromper sans retour, c'est augmenter à plaisir les difficultés de l'art et s'interdire toutes les spontanéités de l'inspiration. Le plus souvent, ces poétiques adoptées d'avance n'aident pas plus la marche que les lourds bâtons dont se servent les pèlerins. On dépense beaucoup de forces, et l'on arrive à la fatigue sans résultat, comme le danseur aux pieds duquel on a attaché des semelles de plomb. La peinture demande, plus qu'aucun art, une liberté complète ; elle doit être, avant tout, l'expression passionnée de notre impression. En faire la déduction d'une règle, c'est l'anéantir.

Les nombreux tableaux, exposés cette année par M. Jacquand, n'accusent point de remarquables progrès. La peinture du jeune artiste n'est ni plus serrée, ni plus épaisse ; on sent la pauvreté de la chaîne sous cette trame brillantée.

Il serait difficile de reconnaître une différence de style entre *la Visitation* peinte par M. Achille Devéria, et la *Psyché* de son frère Eugène. Toutes deux ressemblent beaucoup aux figures qui décorent les panneaux de nos cafés modernes.

Outre plusieurs portraits dont l'un (celui de M. Petrus Borel)

nous a rappelé les admirables études du même genre qui se trouvent au musée espagnol, M. Boulanger a exposé un tableau, *la Mère et la Fille,* dont le sujet est emprunté aux *Dernières paroles d'un Croyant.* C'est une composition simple et touchante qui a plus de mérite que d'effet. A en juger, du reste, par les deux dernières expositions, M. Boulanger semble abandonner la grande peinture pour le portrait. Ceux qui se sont intéressés à ses brillants débuts ne verront point sans affliction une pareille tendance. Si les hommes d'imagination et de ressources, comme l'auteur du *Triomphe de Pétrarque,* consentent à s'amoindrir, s'ils ne se font point un glorieux devoir d'employer tout ce que Dieu a mis en eux de fécond et d'élevé, qu'attendre de l'avenir pour l'art? Sommes-nous donc condamnés à ne voir aujourd'hui que des médiocrités qui osent ou des capacités qui hésitent? Pourquoi M. Boulanger n'a-t-il point continué la grande manière tant admirée dans son *Mazeppa ?* Quand tous espéraient en lui, est-il donc le seul qui n'ait pas eu confiance? Que cherche-t-il? Ce qu'on appelle le succès, c'est-à-dire l'approbation vulgaire? Il ne l'obtiendra pas! Il y a des talents qui voudraient en vain s'accommoder à la foule, et que leur originalité naturelle retient toujours dans l'exception. Géricault avait voulu peindre des portraits, de son propre aveu il ne put jamais leur donner que des physionomies terribles; toutes ses femmes ressemblaient à des lions. M. Boulanger non plus n'est point destiné à peindre des portraits. Quelque mérite qu'il y ait dans les siens, nous ne pourrions nous résoudre à le voir borner là son ambition; la gloire de M. Dubuffe ne l'empêche pas sans doute de dormir, et ce n'est point là le Miltiade dont il envie les triomphes.

Jusqu'à présent nous n'avons rien dit des tableaux de M. Biard, en possession plus qu'aucun autre pourtant de la faveur publique. M. Biard est évidemment un homme d'un esprit peu ordinaire. Nul ne sait mieux que lui ce qui peut exciter l'intérêt de la foule, amuser le regard ou frapper la pensée; il a l'instinct de la réussite. Ajoutez à cela une conception qu'on ne peut appeler profonde, mais qui n'est point non plus vulgaire, une facilité brillante, un goût heureux, enfin ce qu'il faut de science pour traduire ses inventions. Il est évident que M. Biard a tous les éléments du succès comme il en a l'instinct, et il n'eût pas

obtenu moins d'applaudissements comme journaliste, romancier ou dramaturge que comme peinture. Or c'est précisément dans cette aptitude générale et sans caractère que se trouve son principal défaut. On ne sent point que M. Biard soit un peintre plutôt qu'autre chose. Ce qu'on remarque dans ses tableaux, ce n'est jamais la puissance du dessin ou de la couleur, c'est le choix du sujet, la fable, l'à-propos, c'est l'idée, enfin, et non pas l'art. Ainsi, que l'on mette les toiles de M. Decamps à côté de celles de M. Biard, on pourra trouver dans celles-ci un drame bien combiné ou une satire spirituelle, tandis que les autres ne présenteront au regard que quelques chameaux ou quelques Turcs appuyés contre une porte; mais ce qui leur donnera du prix ce sera la manière dont l'artiste aura senti et rendu ces Turcs et ces chameaux; ce sera, en un mot, la peinture elle-même.

Nous nous arrêtons sur ces observations parce qu'elles nous semblent d'une grande importance. Depuis l'immense développement de la presse, tous les arts en France menacent de perdre leurs caractères propres. La musique par la chanson, la sculpture par la statuette, la peinture par la composition, tendent à se confondre avec la littérature. On peint à l'huile *la nouvelle*, on la taille en marbre, on la chante; elle a tout envahi. Qu'est-ce, par exemple, que l'*Embarcation attaquée par les ours blancs*, sinon un touchant article de revue? *L'Exorcisme de Charles VI* ne semble-t-il pas une scène à effet pour Frédéric ou Bocage? *Le Concert de famille, les Suites d'un Bal masqué, la Poste restante*, un spirituel feuilleton? L'impression laissée par les œuvres de M. Biard n'est donc point au profit de la peinture, mais de l'esprit de l'auteur. On ne se demande même pas si l'art y est entré pour quelque chose; on sort du salon comme d'une représentation de Bouffé ou d'Arnal, amusé mais non relevé ou instruit. On n'est pas plus habile à reconnaître les chefs-d'œuvre des maitres, on n'aime pas davantage ce qui est beau avec simplicité, au contraire!

On comprend que cette rapide revue ne nous permet point d'examiner tous les tableaux exposés au salon; beaucoup de noms que nous sommes forcé de passer sous silence mériteraient d'être signalés. Ainsi nous aurions voulu parler des intérieurs exposés par M. Henri Scheffer, des toiles de MM. Monvoisin, Bellangé et Lepoitevin, du *Découragement*, de M. Lafaye,

charmante composition dont nous aimons l'idée et la couleur; du *Cromwell*, de M. Eugène Lami, des *Chrétiens livrés aux bêtes*, de M. Leullier; mais l'espace et le temps nous manquent. Nous ne pourrions d'ailleurs que répéter ce que nous avons dit à propos d'œuvres plus importantes.

M. Winterhalter tient cette année le premier rang parmi les portraitistes; mais nous craignons que sa peinture, déjà légère et molle, ne s'affadisse bien vite dans la nouvelle route qu'il paraît prendre. M. Winterhalter est précisément sur le bord de ce précipice doré au fond duquel M. Dubuffe a dressé son chevalet. Qu'il y prenne garde.

Nous avons déjà parlé des portraits de M. Louis Boulanger; nous avons encore remarqué ceux de MM. Champmartin, Amaury Duval, Auguste Charpentier, Alphonse Bennassi, Lépaulle, Rouget. Mlle Jenny Belloc a une touche fraîche et naturelle, qui donne à ses portraits une grâce toute naïve.

Les marines et les paysages sont en grand nombre au salon de cette année. La plupart témoignent d'études sérieuses, et beaucoup méritent des éloges.

M. Gudin a exposé, lui seul, douze toiles de grande dimension, représentant presque toutes des épisodes célèbres de nos guerres navales. M. Gudin est l'Horace Vernet de la marine; c'est la même facilité brillante, avec plus d'ardeur et de fracas peut-être. Quant à l'étude patiente, à la vérité sérieuse et détaillée, il n'en faut point parler; M. Gudin les a remplacés par *l'effet*. Ne demandez pas si cette mer est telle que Dieu l'a faite; elle est telle qu'il la fallait pour la composition de M. Gudin. Un marin vous dira bien que les flots ont leur physionomie comme les pays et les peuples; que l'océan d'Afrique ne ressemble point à l'océan du Nord, et que M. Gudin a peint les batailles navales comme Vertot écrivait ses siéges; mais ne vous en inquiétez point; ne songez qu'à la variété pittoresque jetée par l'artiste sur ces scènes uniformes, qu'à la fécondité des inventions, à l'adresse des moyens. Puis, si vous tenez à la vérité des formes et de la couleur, allez regarder les marines de M. Tanneur, de M. Perrot, et vous aurez connu successivement le roman et l'histoire de la mer.

Les mêmes éloges et les mêmes reproches s'appliquent à M. Eugène Isabey pour le *Combat du Texel*.

Les paysages de M. Dupré, remplis d'air et de soleil, ne laisseraient rien à désirer, si l'œil pouvait s'y arrêter avec plus de calme. Mais le papillotage continuel du feuillé et des nuages vous éblouit. Nous avons remarqué deux *vues* de M. Dagnan, peintes avec une grande science, un *Souvenir des Hautes-Alpes*, par M. Joly, un *Effet de soleil couchant*, de M. Calame, plusieurs *Études* de Mlle Élise Collin, de MM. Funck, Dupuis, Siméon Fort, et de Mme Rodet.

On peut citer parmi les gravures celles de MM. Prevot, Sixdeniers et Bovi, les eaux fortes et les dessins de M. Hawke d'Angers. Une chose qui nous a frappé en parcourant le salon, c'est le nombre toujours croissant des femmes qui se livrent à la peinture. On compte cette année cent soixante-dix-sept *exposantes*, parmi lesquelles plusieurs annoncent ou montrent déjà un incontestable talent. Il y a évidemment dans ce fait nouveau quelque chose qui ne relève ni du hasard ni de la fantaisie. Si tant de femmes se livrent aujourd'hui à l'étude des arts, c'est qu'il s'est éveillé chez toutes un besoin de travail et d'action qui ne peut trouver autrement à se satisfaire. On a pu rire des programmes ridicules publiés dans ces dernières années par quelques Spartacus en jupons, prêchant la révolte au profit de leurs vices; mais, tout en faisant justice d'extravagances dangereuses, il faut reconnaître que la position de la femme tend à se modifier dans l'avenir, et que, dans une société où l'avantage de la force va toujours s'amoindrissant, et où celui de l'intelligence grandit, le travail de l'être le plus faible, mais non le moins doué, devra acquérir une importance toute nouvelle.

E. Souvestre.

Critique Littéraire.

ALLEMAGNE ET ITALIE.

PAR M. EDGAR QUINET.

Ce livre est le résultat d'une longue suite d'études et de réflexions. L'auteur en écrivait les premières pages, il y a huit ans, dans la *Revue des Deux Mondes,* et les dernières, il y a quelques mois, dans la même Revue. A voir les différents chapitres réunis dans ces deux volumes, on se figurerait peut-être voir apparaître encore un de ces recueils d'articles épars et décousus, disséminés çà et là, sans ordre et sans suite, puis rassemblés un beau jour par quelque éditeur confiant, et livrés au public sous un titre commode et élastique. Il suffit d'y regarder d'un peu plus près pour être bien convaincu qu'il ne s'agit plus ici d'une de ces œuvres disjointes, mais d'un travail longtemps contenu, dont toutes les parties ralliées l'une à l'autre sont comme les rameaux d'une même fleur, comme les émanations successives d'une même pensée. La distribution même de l'ouvrage indique la méthode d'après laquelle il a été fait : ici, les récits de voyage ; là, les études de critique. C'est ainsi que l'artiste, le poëte, ou le philosophe, procède dans ses compositions. Il va, il vient, il observe; il s'inspire de l'aspect des lieux

qu'il parcourt; il s'associe au mouvement d'une époque, au caractère d'une société; puis, de retour dans sa retraite, il mûrit par la réflexion les idées recueillies dans leur première spontanéité; il achève par l'étude des livres l'étude de la nature et des hommes.

Avec sa rare facilité à saisir un point de vue, et ses habitudes de généralisation, M. Edgar Quinet s'arrête peu aux abords d'un fait ou d'un paysage; il va droit à la sommité, et, de là, plane hardiment sur tout ce qui l'environne. Ne vous attendez donc pas à trouver dans les pages qu'il a écrites en pays étranger ce luxe de détails, cette chaîne de descriptions qui se lient par tant d'anneaux dans l'album des voyageurs. S'il est en face d'un monument, il en saisit le côté le plus pittoresque, il en indique par quelques traits rapides et précis le caractère réel ou symbolique, puis il s'en va, laissant l'âme du lecteur se prendre à l'émotion qu'il lui a donnée et poursuivre son rêve. S'il visite une nouvelle contrée, il l'observe dans son ensemble, il en trace d'un coup de pinceau habile la physionomie générale, et cette esquisse souvent plus large, plus profondément marquée que ne le serait un dessin mieux nuancé, se fixe dans le regard, se grave dans la mémoire par quelques points essentiels et quelques longues lignes.

Une grande pensée d'ailleurs l'accompagne et le domine dans toutes ses excursions. Dès les premières pages de son livre, on voit bien que ce n'est plus là le voyageur ordinaire qui s'en va de ville en ville, de bourgade en bourgade, pour crayonner les pilastres d'un château, ou les scènes d'une comédie de société. Ce qu'il cherche partout, c'est le mouvement de l'esprit humain; c'est le progrès ou la transformation des idées d'un autre temps dans les temps actuels; c'est l'état de l'édifice social préparé par l'antiquité, élargi par la main religieuse du moyen âge et renié ou délaissé par l'orgueil des siècles modernes. Toute cette étude, entreprise avec enthousiasme, poursuivie avec ardeur, éclairée par le contact des différents peuples, par l'expérience d'une jeunesse laborieuse, n'a produit, faut-il le dire? qu'une amère solution. Celui qui osa l'essayer la regardait sans doute comme une plante généreuse et féconde qui devait s'épanouir au printemps de sa vie, et lui garder une moisson de fleurs pour l'avenir. La plante a grandi; ses racines se sont enfoncées dans le

sol ; sa tête audacieuse s'est élancée vers le ciel, mais quand le laboureur crédule a voulu se reposer au pied de ce chêne cultivé avec tant de soin, il n'a trouvé sous ses rameaux qu'une ombre plus perfide que celle du mancenillier, et sur sa cime un fruit plus amer que l'absinthe, le fruit du scepticisme.

Vous vous rappelez cet autre livre, publié, il y a quelques années, par M. Quinet, cette douloureuse odyssée d'Ahasverus condamné à errer à travers les débris des empires, les ruines des cités, les sépulcres de toutes les croyances et de tous les peuples? L'ouvrage qui nous occupe en ce moment est comme la partie réelle d'un fragment de cet immense tableau dont *Ahasverus* était le rêve. Otez à ce personnage symbolique le manteau de pourpre, la tunique romaine, le pourpoint féodal qui tour à tour a couvert ses épaules; ôtez-lui la harpe de fer et la lyre d'argent avec laquelle il a proclamé ses paroles d'angoisse, ou soupiré son élégie, et regardez : n'est-ce pas le même homme au front soucieux, au cœur inquiet, poussé par une main fatale dans les détours d'une route sans fin, partout leurré par un vain espoir, et partout regrettant la paix de sa demeure, l'ombre de son figuier? Car à chaque pas une nouvelle déception le saisit, un nouveau doute ronge dans son cœur une ancienne croyance. Si, pour échapper à la discussion des intérêts matériels qui nous préoccupent, il cherche à se réfugier dans l'idéalisme de l'Allemagne, écoutez ce qu'il dit de cette contrée qui a été autrefois l'asile des rêves les plus fervents, le sanctuaire de la poésie : « L'enthousiasme du commencement de ce siècle, tant de fois trompé et flétri, s'est converti en fiel, et l'Allemagne a retrouvé le sarcasme de Luther pour railler ses propres rêves et sa candeur passée. Hospitalière, qui en doute? facile à contenter dans ses relations privées, c'est ce qu'elle sera toujours; mais pour l'exaltation naïve, l'ancienne foi, l'abnégation, le recueillement, l'insouciance politique, vous arrivez trop tard. Les faits l'ont trop rudement meurtrie dans ses chimères, et il ne lui en reste plus, à vrai dire, qu'une amertume sans bornes. »

S'il s'enfuit vers l'Italie, à Venise, il voit l'homme du peuple qui regarde les ruines des vieux édifices, et s'écrie : *C'é da piangere, signor!* A Ferrare, son cœur s'indigne à la vue des soldats étrangers qui oppriment les lieux consacrés par les

chants de l'Arioste et du Tasse. A Florence, le tombeau des Médicis est pour lui comme l'immense tombeau dont la lourde pierre pèse sur l'Italie. A Rome il assiste à une bénédiction du pape, et la tête baissée, il murmure en s'éloignant ces tristes et solennelles paroles :

« Pèlerin du doute, j'ai fait ce que font les pèlerins de la foi : j'ai visité les tombeaux, j'ai touché dans les catacombes les os des martyrs. Les passants qui me voyaient auraient pu dire : Voilà un fidèle croyant. Mais eux priaient, et moi j'écoutais ; eux adoraient, et moi je cherchais à adorer ; et quand je m'agenouillais comme eux, mon esprit rebelle se tenait debout, au milieu de l'église, en face de l'hostie. J'aurais pu, comme un autre, prendre pour une marque de foi les amusements de ma fantaisie et les ébranlements de mon imagination; mais ce leurre, à mon avis, plus impie que le blasphème, ne m'a point séduit. Entre le poëte qui rêve et le fidèle qui croit, il y a, quoi qu'on en dise, tout un abîme. Je préfère ne rien croire, je préfère ne rien aimer, plutôt que de croire ou d'aimer quelque chose à demi.

» Je ne crois pas en toi, reine de toute croyance, et s'il en était autrement, je le confesserais de même; mais je t'adore, mère de toute beauté. Tu es pour moi l'éternelle madone, assise sur tes ruines et pleurant dans ta campagne au pied de la croix du monde ; et si tu veux que je te dise quelque chose de plus, je le dirai encore : mon cœur privé de toi est plus vide en te quittant que ta vide maremme, et mon désert plus grand que ton désert, depuis le pied des montagnes jusqu'aux rives de la mer. »

Gœthe et Byron ont aussi exprimé, avec une profond énergie, les angoisse du doute. Mais, dans les monologues de *Manfred* et de *Faust*, je ne connais rien de plus saisissant que cet isolement de l'âme au milieu de la foule qui prie, cet abandon au pied de l'église, ce cri de l'incrédulité dans le sanctuaire de la croyance.

Toute la partie de l'ouvrage de M. Quinet, relative à l'Allemagne, est très-remarquable, et, sous plusieurs rapports, très-neuve. Mme de Staël n'avait pas analysé avec autant de rigueur et de fermeté l'état social du peuple germanique. Son livre est comme un lac riant et paisible où l'Allemagne se reflète avec les

nuances les plus douces et les tons les plus harmonieux. Mais les mouvements orageux qui se préparaient au fond de ces ondes limpides ; les haines traditionnelles cachées sous le manteau du stoïcisme ; les misères politiques voilées par le voile d'or de la poésie, elle ne les a pas vues ou n'a pas voulu les voir. Elle-même cherchait en Allemagne un refuge contre notre agitation ; elle y entrait avec un besoin d'idéalisme ; elle aimait ce pays et n'a pas eu de peine à nous le faire aimer, en le représentant avec ses vives et fraîches couleurs et son pinceau plein de charme. Son ouvrage s'arrête d'ailleurs à l'époque où l'Allemagne sort de son repos factice, et se lève comme la *Teutonia* des anciens jours, pour secouer le joug qui l'humilie, pour laver dans le sang des batailles la honte de sa défaite, et enterrer dans ses plaines de sable les légions de Varus.

M. Quinet a raconté, dans son style chaleureux et éloquent, cette noble révolte de l'Allemagne, ce patriotisme que nous sommes forcés d'admirer, et cette mâle et ardente poésie qui éveillait le soldat au bivouac, et retentissait sur le champ de bataille, avec le cliquetis du sabre et le bruit du clairon.

Il est bien évident, comme le dit M. Quinet, que ce mouvement de nationalité allemande, si énergique dans son principe, si large et si vite restreint par les froides délibérations de la diète germanique, n'a pu être étouffé dans son germe, ni paralysé dans son développement. Il est évident que cette idée d'émancipation politique, de liberté nationale, qui enthousiasma l'Allemagne en 1813, subsiste encore au fond des esprits, se propage parmi la nouvelle génération, et s'annonce chaque jour de plus en plus comme la condition nécessaire de l'avenir. Mais quand et comment cette condition sera-t-elle accomplie? C'est ce que les plus sages parmi les sages ne peuvent assurément prévoir. Les Allemands sont d'une nature trop patiente et trop résignée, pour renverser tout d'un coup le vieil échafaudage d'institutions féodales ou oligarchiques dont ils comprennent si bien aujourd'hui le vice radical. Le respect héréditaire qu'ils portent à leurs princes les maintiendra encore longtemps dans leur état de passivité souffrante, et la division du pays par royaumes, par duchés et seigneuries, entrave leur volonté, et dans une époque décisive, neutraliserait leurs efforts. Tout se passe, d'ailleurs, chez eux, en théorie. Il n'est pas un professeur émérite,

pas un *bursch* intelligent, qui ne se soit fait, dans une heure de méditation sublime, une constitution politique qu'il polit, qu'il façonne, qu'il élabore comme une œuvre d'art, qu'il modifie selon le temps et les circonstances, et qu'il pourrait présenter un jour à l'assemblée nationale de la Germanie comme le critérium de la sagesse gouvernementale. Mais vienne l'instant où ces docteurs de la science pourraient mettre en pratique le résultat de leur combinaison, c'en est fait de leur audace; le président de la diète anéantit d'un trait de plume l'œuvre de leur imagination, et la férule du prince les fait rentrer comme des écoliers indociles dans la loi du devoir. Qu'a produit le mouvement violent et subit imprimé à l'Allemagne par la révolution de 1830? Quelques émeutes populaires qui ont abouti çà et là à quelques pâles constitutions. Qu'a produit le coup d'État du roi de Hanovre et la noble protestation des professeurs de Gœttingue? Une vague rumeur, une plainte timide. Les ordonnances antilibérales ont été maintenues, le peuple s'est soumis, et les signataires de la protestation expient aujourd'hui dans l'exil l'audace qu'ils ont eue d'exprimer en termes énergiques une pensée nationale.

Quant au mouvement de philosophie sceptique et railleuse qui a inspiré à M. Quinet un regret touchant, nous ne le croyons pas à beaucoup près aussi avancé que ses paroles sembleraient l'indiquer. Il est bien vrai que dans cette arène scolastique de l'Allemagne tous les systèmes ont été à diverses reprises mis en présence l'un de l'autre; que l'idéalisme, le rationalisme et le matérialisme, se sont tour à tour enlacés, meurtris, froissés, traînés dans la poussière, tandis que les chefs d'école, travestis en picadors, aiguillonnaient du bout de leur pique les taureaux déchaînés, et que les disciples, rangés sur le gradin universitaire, insultaient à l'humiliation du vaincu. Il est bien vrai que la sagesse allemande a tour à tour renié ce qu'elle avait adoré, et adoré ce qu'elle avait renié; qu'elle est descendue un beau jour, comme une divinité de théâtre, des nuages de son spiritualisme dans la vie des coulisses. Mais toutes ces révolutions de systèmes, tous ces changements de croyances, où se sont-ils passés, si ce n'est dans le monde ergoteur des écoles? Le peuple a pu être étourdi parfois du bruit de leurs orgueilleuses discussions; mais nous ne croyons pas que les voix de ces faiseurs

d'idées transformées en idoles, aient jamais pénétré au cœur de la nation allemande. Un temps viendra peut-être où les besoins de l'industrie et les agitations de la vie publique arracheront aussi le peuple allemand à ses joies d'intérieur, à ses habitudes simples et paisibles; mais ce peuple n'en est pas encore là : tout son bonheur repose encore sur ses mœurs patriarcales, toute sa paix sur sa vie de famille, toute sa force sur ses croyances. Que lui restera-t-il donc si les philosophes lui enlèvent la Bible, qui lui fut transmise par ses pères, et l'hymne d'amour qu'il chante à son foyer?

M. Quinet traite avec un légitime sentiment d'amertune cette cohorte d'écrivains récents qui s'intitulaient les hommes de la *jeune Allemagne*, et croyaient régénérer leur pays en lui enseignant le dogme de l'épicuréisme et les doctrines d'une philosophie moqueuse renouvelée de Voltaire. Il aurait pu ajouter que le retentissement de leurs œuvres n'a pas duré longtemps, et que les germes de leur pensée n'ont pas porté de moisson. Eux-mêmes se sont bientôt lassés de leur stérile mission d'apôtres. Après s'être égarés dans le vague de leur vie excentrique, on les a vus entrer fort débonnairement dans la vie vulgaire. Ceux qui avaient le plus blâmé l'institution du mariage ont été les premiers à se marier; ceux qui traitaient avec un souverain mépris la chétive existence des bourgeois d'Allemagne, sont devenus bourgeois à leur tour, et ceux qui étaient le plus en hostilité avec les lois et les autorités allemandes, sont, à l'heure qu'il est, très-humblement soumis au bourgmestre de leur petite ville. Leur poésie s'en est allée comme l'écume de la coupe qu'ils remplissaient dans leurs banquets, et leur ardeur de prosélytisme s'est éteinte comme celle de ces étudiants valeureux qui, après avoir conquis à l'université le titre superbe de *renommist*, deviennent, en sortant de l'école, de très-honnêtes *philistins*.

Le second volume de l'ouvrage de M. Quinet est tout entier consacré à la critique. Il renferme un chapitre très-étendu et très-poétique sur les Mémoires de M. de Châteaubriand, puis une série de dissertations sur l'épopée antique et l'épopée moderne. Il est à regretter que dans ce travail d'analyse, dont le but doit être évidemment d'instruire plutôt que d'émouvoir, M. Quinet n'ait pas modifié sa manière habituelle d'écrire, si

fortement colorée, si vive et si entraînante. Nous sommes sûrs qu'avec son esprit consciencieux et ses connaissances philologiques, il aura préparé chacune de ses dissertations par une étude approfondie du sujet qu'il voulait traiter. Mais, ici, l'imagination du poëte l'emporte sur les recherches de l'érudit, et l'analyse historique tourne au dithyrambe. Pour ceux qui ont déjà l'intelligence des diverses épopées que l'auteur a dépeintes, rien de mieux que ces tableaux animés et ces groupes d'images qui représentent la tradition favorite de tout un peuple et la pensée dominante de tout un siècle ; mais ceux qui n'en ont encore qu'une vague compréhension aimeraient sans doute mieux trouver dans le travail de M. Quinet un plan plus méthodique, un développement plus régulier, et un ensemble plus complet de dates, de faits, et de citations.

Si nous ne craignons pas d'adresser à l'éloquent auteur d'*Allemagne et d'Italie* cette observation, c'est que nous savons qu'il n'est pas de ceux qui n'ont qu'une idée à émettre et une forme d'art à élaborer. Dans son travail sur le livre du docteur Strauss, M. Quinet a prouvé qu'il pouvait faire de la critique selon les principes des gens les plus systématiques et les plus rigoureux. Tout ce travail est sans contredit l'une des dissertations analytiques les plus nettes et les plus habilement raisonnées qui aient paru parmi nous depuis longtemps. Il faudrait, pour pouvoir faire apprécier comme elle le mérite cette étude philosophique, entrer dans des détails trop longs pour l'espace qui nous est prescrit; mais nous ne pouvons résister au désir d'en citer un fragment. C'est le dernier mot de toutes les pérégrinations de l'auteur, de toutes ces heures de lutte, de doute, d'angoisses, et ce mot, grâce à Dieu, nous ramène à l'idéalisme de la pensée humaine, à la foi.

« Si parmi mes lecteurs, dit M. Quinet, il en est qui, dans ce spectacle des agitations religieuses de leur temps, ne voient qu'une image de ruines; surtout s'il en est auxquels les pages précédentes aient causé, malgré moi, une de ces douleurs qui sont sacrées pour tous, je leur rappellerai qu'un jour aussi les disciples, ayant vu leur maître descendre dans le sépulcre, se prirent à douter et à désespérer de l'avenir. Ils ne savaient que pleurer en secret. Ce qu'ils avaient attendu n'étant pas arrivé; ils étaient tous près de ne plus croire à aucune chose. Ils se di-

saient les uns aux autres : Celui que nous avons connu n'était pas le fils de Dieu, car il est mort sur la croix. Ils disaient encore : Qui soulèvera pour nous la pierre de son sépulcre? Nous ne sommes point assez forts pour l'entreprendre. Mais quelques-uns d'eux, s'étant approchés du Calvaire, aperçurent leur maître dans toute la splendeur des cieux, et ils se réjouirent en commun jusqu'à la fin des temps. De même, aujourd'hui, le monde entier est le grand sépulcre où toutes les croyances, comme toutes les espérances, semblent pour jamais ensevelies, et le sceau du doute y a été apposé par une main invisible; et nous nous demandons les uns aux autres, saisis de crainte, qui soulèvera la pierre de ce tombeau. Il en est un grand nombre d'entre nous qui pleurent en secret et qui n'ont plus de confiance dans ce qu'ils ont le plus aimé. Mais cette pierre qui nous opprime tous sera à la fin brisée, fût-elle plus pesante mille fois que tous les mondes ensemble, et, du sein de nos ténèbres, le Dieu, éternellement ancien, éternellement nouveau, renaîtra, vêtu d'une lumière plus vive que celle du Thabor. »

Nous acceptons avec joie la prophétie de cette aurore de salut, et puisse le monde, qui l'appelle depuis si longtemps, la voir briller bientôt !

X. Marmier.

Le Médecin du Pecq (1),

PAR M. LÉON GOZLAN.

Il n'y a pas, dans la littérature militante et moderne, d'esprit plus tranché, d'imagination plus complétement étrangère à l'imitation, de caractère d'écrivain plus reconnaissable et plus individuel, que celui dont nous parlons. Oubliez le nord, rompez avec ses habitudes, ne vous attendez pas à ses analyses glacées, ne cherchez pas ses supputations d'arithmétique morale. Vous marchez vers le midi, vous vous dirigez vers la chaleur et le soleil; voici ses rayons qui dardent à plomb sur la tête du voyageur, ses rocs rouges à la tête jaune, ses oliviers qui

(1) Société Typographique Belge, Ad. Wahlen et comp.; 3 vol. grand in-18, pap. vél. sat.

jettent dans la plaine un murmure passionné, ses bois d'orangers dont l'ombre même est chaude, et ses sables qui réflètent la lumière, fondue en un miroir gigantesque. Allez toujours, notre ami vous donnera des caractères, des personnages, des hommes vivants; mais tous pris dans l'heure de la colère ou de l'amour, sous le prisme ou l'ardeur de la passion. Il leur donnera naïveté et force : la naïveté de l'émotion intense, la force de l'élan vigoureux. Il aura peu de caractères reposés; et quand il s'avisera de les essayer, il les effleurera, comme si ce n'étaient pas des gens de son domaine, des vassaux de son empire. Les êtres secondaires, si nombreux dans notre vie commune, lui causeront en général un peu de dégoût ou de peur; il les tranfigurera de temps à autre, donnant une séve plus brûlante à des tiges serviles ou faibles, et de plus robustes nervures à des feuillages étiolés. Ce défaut ne sera pas chez lui exagération, ce qui serait abominable, mais emploi involontaire de la vie méridionale qu'il possède; ce ne sera pas manque de goût, car on ne peut lui reprocher la moindre affectation. Je ne lui reconnais pas une de ces fatuités du langage qui trahissent l'indigence intellectuelle; il n'a pas le style faraud, doré, enluminé, prétentieux d'un dandy populaire qui suspend trois chaînes de chrysocale à son gilet chamarré d'or et d'argent; non, mais il déploie avec une vigueur inaccoutumée ses muscles orientaux, drapés de larges étoffes aux puissantes couleurs. Ses finesses mêmes et ses délicatesses sont diamants du Midi; les broderie et le luxe de sa phrase se développent avec une fécondité forte. C'est une étrange étude à faire que celle-là pour les gens d'analyse dont l'épigramme est de glace ou d'acier, dont la verve est réfléchie.

Ne croyez pas, toutefois, que l'observation manque à ce talent né et mûri sous le soleil; non, certes, mais c'est une observation animée, ardente, pleine d'élan et d'impulsion. M. Léon Gozlan s'était l'autre jour emparé du Notaire; il l'avait montré pesant dans sa main toutes les consciences pécuniaires, allant au fond de toutes les bourses, sachant exactement qui vous êtes; vous, c'est-à-dire vos écus; vous, c'est-à-dire votre portefeuille, ce que la société d'aujourd'hui estime surtout en vous. Il avait fait voir ce confesseur fiscal d'une société qui n'a plus que l'or pour âme, usant et abusant de la religion qu'il a sous la main. Belle idée, ne le pensez-vous pas? Cruelle et misanthropique façon de

voir les choses; vérité redoutable dont il a tiré (comme c'est son usage) des effets dramatiques d'une haute puissance. Aujourd'hui, c'est le Médecin qu'il nous fait voir : le médecin, le notaire du corps, de même que le notaire est le prêtre de la bourse; le médecin descend dans toutes nos faiblesses et sait par cœur toutes nos détresses. Entre votre notaire et votre médecin, que vous reste-t-il de secret et de caché? Voilà ce que le romancier a compris; il voulait retourner les poches et détruire les voiles de la société moderne. Du Notaire il a fait deux volumes, et du Médecin trois; il a été éloquent, ironique, ardent, passionné, tout à son aise. En effet, il avait beau jeu.

J'ai d'abord eu peur pour le romancier, quand je l'ai vu se placer dans l'atmosphère malsaine d'une maison de santé. Triste scène, défavorable au jeu des passions franches et au développement des caractères complets. Là tout est misère et douleur. Les rayons du jour extérieur n'y pénètrent que brisés et assombris; les ridicules y sont chétifs comme les existences, et la névralgie y règne avec l'hystérie. Que d'économies pauvreteuses exercées sur des bourses souffreteuses! quel singulier mélange des épargnes du maître de pension et des terreurs médicales. Un analyste pur, un écrivain de l'école anglaise aurait rendu ce tableau insupportable à force de le compléter et de le détailler. Nous aurions eu la liste infinie des bols et des cataplasmes, et toutes les pauvres guenilles morales et matérielles de notre espèce humaine auraient offert l'étalage le plus hideux qui se puisse inventer. Les premières pages du livre se ressentent de ce malheur. Il y a là un Cabassol et un M. de Fourneuf pour lesquels ou contre lesquels ma répulsion est grande; personnages déjetés, dont l'intelligence se trouve nouée comme le corps, et qui ne peuvent compter dans le monde vivant que comme échantillons d'atrophie morale et de laideur physique. Je vous assure que je n'aurais pas pensé à rédiger cet article, et à dire ce que je pense du livre de M. Léon Gozlan, si ces messieurs eussent envahi l'espace dont ils occupent, grâce à Dieu, une faible partie. D'autres figures se présentent, et celles-là sont excellenles.

Sur le premier plan, voici Mme Dalzonne, la maîtresse de la maison de santé; une espèce de reine dont le domaine ne s'étend pas loin, mais dont la volonté, la finesse, le talent conciliateur,

les vues d'ensemble, l'habileté de détail mériteraient un sceptre réel et le soutiendraient bien. Une saveur d'abbesse des temps anciens respire chez cette femme encore jeune, qui, si elle eût vécu cent ans plus tôt, aurait dirigé merveilleusement un monastère. Imaginez une personne blanche, ronde, grasse, potelée, aux épaules magnifiques, à l'œil noir, fin et doux, dont le commandement a toujours l'air d'une caresse et dont les plus douces prières ont quelque chose d'impérieux et d'inévitable. Elle dirige tout, elle sait tout, elle connaît tous les caractères à fond ; rien ne lui échappe, et les fils qu'elle réunit dans sa main sont mis en mouvement avec une prestesse, une dextérité tellement insensibles, tellement invisibles, que vous diriez une magie. Ce n'est pas un petit mérite d'avoir compris ces caractères doux et veloutés en apparence, mais auxquels revient en réalité tout le pouvoir, on ne sait pourquoi. Ils s'agitent peu, n'affectent pas la domination et l'obtiennent. Ils ne semblent ni manœuvrer, ni observer; et vous trouvez, en définitive, que toutes choses ont subi leur impulsion et que les manœuvres se sont opérées d'elles-mêmes. Quand les passions les saisissent, ils ne craignent rien pour les satisfaire; ils s'emparent des événements et des accidents avec peu de scrupule. Vous diriez qu'ils ont la conscience d'un pouvoir secret et intime qui brave tout et saura bien se débrouiller de tous les réseaux et de toutes les embûches. Au surplus cette Mme Dalzonne, Napoléon en cornette, qui fait, pour son amant (car elle a un amant), des sacrifices incroyables et extraordinaires, est excellente à voir à l'œuvre ; M. Gozlan nous la montre sous toutes ses faces, dans toutes les nuances, dans tous les détails; nous recommandons au lecteur une scène de nuit, pendant laquelle elle oublie ses intrigues de souveraine, ses devoirs de position, ses combinaisons savantes, pour ne penser qu'à son âge, à sa beauté encore vivante, à sa peau encore blanche et satinée, à ce qui lui reste encore d'influence féminine à exercer. Ce mélange de Machiavel et de la femme un peu coquette, un peu passionnée, un peu sensuelle, fait grand honneur à la sagacité de l'écrivain. Si Mme Dalzonne était tombée sous notre plume, nous l'aurions traitée peut-être avec une sévérité plus amère ; il nous semble que ce caractère, né de la civilisation française la plus moderne, usurpe les défauts virils sans corriger les faiblesses de

l'autre sexe; nous aurions peut-être essayé, à ce propos, nous qui ne sommes pas un amusant et intéressant romancier, quelques moralités rigides. M. Gozlan a mieux fait; il a montré le personnage, homme par la vigueur du cerveau, dominateur par la volonté, femme par les émotions, dangereux par le sang-froid, se fiant trop à ce mélange d'habileté et de force. Portrait compliqué, dont l'excellence est incontestable.

Le Médecin, tel que notre auteur le présente, s'est dédoublé sous sa main, pour produire deux personnages fort différents, le docteur Hourdon et le docteur Calveyrac. Il a plu à M. Gozlan de les offrir séparément; pour moi, je les ai vus souvent réunis. Hourdon, c'est l'observation du corps tourné au seul bénéfice des sens; un satyriasis perpétuel; un appétit sans fin de tout ce qui flatte la sensualité; un goût voluptueux poussé jusqu'à la brutalité; une ignorance crasse des facultés intellectuelles et des émotions de l'âme. Calveyrac, c'est au contraire l'idéal du médecin; la sagacité appliquée au perpétuel soulagement de l'humanité; l'étude infatigable de nos besoins et de nos douleurs. M. Gozlan a mieux réussi à peindre le médecin-bon-ange que le médecin-satyre. En général, ce sont les beaux côtés et les saillies éclatantes des caractères que l'écrivain adopte avec le plus de bonheur et fait ressortir avec le plus de succès. On s'attendrit d'un amour plein de vénération pour cet excellent Calveyrac, si fin, si doux, si désintéressé, si enthousiaste de la science, se livrant à elle comme à une passion et comme à une étude. Il a aussi ses attachements déplacés et ses faiblesses du cœur; il se trompe quelquefois, il est homme; mais rien ne l'arrache au dévouement médical, à la mission qu'il s'est choisie. Héroïque par la pensée et par l'âme, simple mortel dans la vie mortelle, Calveyrac me plaît par cette ingénuité qui ne l'élève pas trop au-dessus de la sphère possible. Bichat, Boerhaave, Sydenham ont vécu ainsi. Si vous lisez ces pages, vous qui vivez à Paris, spirituel et excellent Réveillé-Parise, médecin de l'âme et du corps, mon bon docteur, qui avez décrit avec une philosophie si ingénieuse et une si charitable raison la vie de l'homme de lettres, ses effets et la dégradation physique qu'elle entraîne; si vous parcourez le portrait que Léon Gozlan a tracé du médecin par excellence, vous reconnaîtrez dans ce miroir une grande portion de votre vie active, savante et dévouée. Quant à la majorité

des médecins, elle concilie, ce me semble, un peu du Hourdon et un peu du Calveyrac. Le sensualisme sert de doublure à l'observation. Habitués à confesser l'humanité dans son alcôve, ils la méprisent un peu; diplomates qui traitent avec les maladies du corps, ils ont peu de penchant à reconnaître l'âme vivante derrière les voiles de la vie physique. Fraction de la société actuelle, qui se mêle peu aux troubles des ambitions publiques, mais beaucoup aux intérêts secrets et profonds de nos familles; classe importante, et qui, se contentant d'une influence domestique et inévitable, laisse le talent du bien-dire, la faconde fluide, l'audace de la discussion, la facilité à déclamer sur tout, prétendre aux grands emplois et y parvenir.

Vous voyez que la maison de santé de Mme Dalzonne est déjà fort éclairée par ces figures bien choisies, bien posées, bien étudiées, et lumineuses. Voici la plus jolie création du roman; c'est une petite fille qui aime, et qui aime au-dessus d'elle. Bergeronnette-Cinq-Heures est bien la plus charmante laitière qu'un romancier ait fait sortir de son cercle féerique ou qu'il ait empruntée au monde des laitières. J'aurais peut-être, dans un excès de sévérité critique, certains reproches à faire aux autres personnages. Je pourrais trouver Calveyrac trop amoureux pour un savant, trop idéal pour un médecin; je pourrais regretter, dans le cours du roman, quelque chose de cette amertume misanthropique à laquelle la société moderne prête si bien le flanc et qui trouve une si vaste carrière dans l'observation et la correction des individualités égoïstes, des passions étiolées et des cupidités charlataniques qui nous environnent. Je pourrais quereller cette nature méridionale et ardente, qui couvre de son éclat jusqu'aux naturels rachitiques de la maison de santé et fait rayonner les caractères les plus complexes et les plus obscurs, les moins simples et les moins purs, que nos raffinements sociaux ont développés. Mais cette délicieuse Bergeronnette-Cinq-Heures impose silence, même à la critique excessive; à cette critique sans équité, qui veut imposer aux talents d'une autre espèce, les couleurs et les exigences de notre propre nature. En faisant le portrait de Bergeronnette, M. Gozlan s'est placé non plus devant une société fort compliquée que l'on peut juger avec bienveillance ou malveillance, selon son bon plaisir,

mais devant une naïve et aimante créature, qu'il a peinte de couleurs admirables et charmantes.

Les scènes dans lesquels paraissent Bergeronnette et son père, sont exquises. Celles dont les hôtes de la maison de santé font les frais, nous satisfont beaucoup moins. Il est évident que cette imagination africaine est mal à l'aise, quand elle veut s'attaquer aux infiniment petits du vice et de la laideur, aux animalcules de la sottise et du ridicule. Le pinceau de notre artiste, chaud et fécond, essaye en vain une charge de Callot ou un intérieur flamand de Van Ostade. Sur les rides de ses vieilles figures et sur les haillons de ses gueux, il jette un rayon d'or, comme c'est la coutume du Murillo et des grands artistes espagnols. Ses chaumières sont ravissantes, baignées de soleil ou resplendissantes de neige. Chez lui, les lambeaux se cachent ou se dorent. Nous pourrions nous élever contre ce luxe et cette chaleur, si nous voulions asservir les procédés de l'art, à une seule forme et à une seule méthode. Critique bornée, exigence ridicule. L'art est plus libre. Il y a pour chaque artiste et pour chaque poëte une vérité relative, une naïveté qui est l'expression de son sentiment propre. Il voit la nature à travers un certain voile, tissu d'or ou d'azur, sombre ou éclatant, que vous ne pouvez déchirer sans détruire sa puissance. Je crois Rembrandt aussi vrai que Raphaël, et Racine aussi vrai que Shakspeare.

Il faut blâmer l'écrivain qui cesse d'être fidèle à ce souffle intérieur, qui court à la poursuite d'inspirations étrangères, et qui détruit son moyen de force en établissant une théorie destructive des ressources qui sont en lui. C'est par là surtout que les littératures qui s'appauvrissent, atteignent le dernier terme de leur décadence. Toutes les originalités s'éteignent; tous les esprits écrivent de même; toutes les œuvres sont jetées dans le même moule régulier. Quand on est bien fatigué de cette abominable monotonie, on fait une réaction, l'on se jette dans toutes les débauches de la phrase; on essaye toutes les extravagances du style, et l'on n'obtient qu'une autre forme de l'ennui, l'autre monotonie, celle du désordre volontaire. M. Gozlan est évidemment l'homme de son style, et l'artiste complet de son œuvre; c'est un grand mérite; c'est comme la loyauté de l'art.

Lui reprocha-t-on d'avoir fait un tableau sans moralité, et une œuvre éclatante qui subsiste par elle-même, pour elle-même,

sans prétention doctorale? Ici naîtrait une question majeure : — Quelle est la moralité nécessaire à un roman?

Il a le droit de répondre à qui l'accuse : « Telle j'ai vu la société, telle je la présente, ne voulant lui donner ni éloge ni blâme, et estimant assez difficile la tâche de la reproduire. » Le romancier-peintre, qui ne prétend pas juger les objets copiés par lui, correspond fort bien à cette insouciance universelle pour les principes, qui caractérise l'époque où nous sommes. Voici des passions, des portraits et des paysages : les reconnaissez-vous? êtes-vous émus? Sont-ce là des passions et des caractères contemporains? Oui, sans doute. Eh bien! mon œuvre est terminée. Si je voulais vous juger, vous me récuseriez; car dans ce temps confus, tout le monde récuse tout le monde, et la plupart d'entre nous se récusent eux-mêmes. Sous ce rapport, le roman que M. Léon Gozlan vient de publier, n'est pas seulement un livre plein d'intérêt, une dépense magnifique de talent, de coloris et d'observation; c'est une date, et une date qui restera. PHILARÈTE CHASLES.

Éthel,

PAR M. DE CUSTINE.

Dans son nouveau roman, M. de Custine paraît s'être proposé le développement de cet aphorisme : « Une femme fait ce qu'elle veut de l'homme dont elle est aimée, quand elle l'aime véritablement. » Sur cette base, il s'est mis à l'œuvre, établissant, à dessein peut-être, une ressemblance entre *Éthel* et *Paméla,* qui, dans la première partie, nous offre une drame touchant, un gracieux modèle. Le héros du roman est Montlhéry, le libertin élégant, dont M. de Custine a découvert le type dans le grand monde. Une teinte de la philosophie républicaine de Rousseau, de l'orgueil sceptique et nobiliaire de Byron, de la fatuité caustique de l'Anglais Brummel, du libertinage de Lovelace, telle est la *mixture* que l'auteur appelle Montlhéry. D'ailleurs, ni bon, ni, méchant, ni fou, ni raisonnable : un composé indécis, comme le dit l'auteur, qui se plie constamment à la volonté d'Éthel, et qui ainsi introduit un nouvel élément de froideur dans cette analyse de l'amour stagnant. D'après les combinai-

sons de ce livre, nous serions autorisés à penser encore que M. de Custine y a fait entrer le développement de cette autre pensée : « La femme qui brave les convenances encoure la flétrissure du monde. » Et cette complication ne nous paraît pas compenser, par l'intérêt qu'elle répand sur l'ouvrage, l'unité qu'elle lui enlève.

C'est aux courses d'Ascot que le comte de Montlhéry, marié à une Irlandaise, rencontre, pour la première fois, sa belle-sœur, lady Éthel Macnally. Orpheline et riche héritière, lady Éthel est sous la protection de sa tante et tutrice, lady Buckland, dont le trait caractéristique est la passion des chats et des chiens turcs ; lady Buckland a une autre manie, celle de marier Éthel. Quant aux personnages principaux, ils ont la prétention d'être exceptionnels, et ils le sont, en effet, dans leur manière d'agir, jusqu'à l'invraisemblance. Éthel a été élevée dans son château d'Irlande ; jetée, par la mort de son père, hors de cette solitude, elle apporte dans le monde « le naturel, la simplicité et toutes les incertitudes de l'ignorance. Mais si elle n'a pas l'expérience des choses, elle a le don d'observation et le tact du cœur, qui lui font deviner le monde. Sa modestie, sa politesse d'instinct, font pressentir qu'elle a aussi l'instinct de la vertu, et réellement Éthel retournerait à Dieu, dont elle émane, plutôt que sa conscience fléchît. » Voilà, du moins, les traits de ce caractère que nous pouvons saisir à travers des redites et des sophismes qui s'entre-détruisent.

Jusqu'alors Montlhéry avait aimé pour séduire ; cette fois encore il voudrait vaincre, mais c'est parce qu'il aime. Cette nouvelle passion, qui l'enlève aux amours vulgaires, a pour lui tous les attraits du vice et tous les charmes de la vertu. Le lendemain de sa rencontre avec Éthel, il se promet de lui consacrer sa vie, et il pressent que son amour ne sera pas repoussé. Les affections de famille sont si puissantes, en effet, sur le cœur d'Éthel, que déjà son beau-frère y occupe beaucoup de place.

Bientôt, dans la liberté d'une promenade à cheval, hors de Hyde-Parck, il fait une déclaration *nette et formelle* de ses sentiments. « D'après toutes les règles traditionnelles et convenues de la modestie féminine, dit l'auteur, Éthel aurait dû montrer une grande colère, affecter un changement de conduite ; bien plus, une jeune personne parfaitement élevée aurait

averti sa tante ; mais rien de tout cela ne vient à l'esprit d'Éthel. » Rien, en vérité. Son *sûr instinct* lui fait pressentir la passion de son beau-frère, mais non pas l'inconvenance de sa déclaration. La conscience d'Éthel, le seul guide qu'elle reconnaisse, au milieu des incertitudes que lui cause son ignorance, ne lui crie même pas d'une voix indignée et alarmée : Le mari d'une sœur ! Et la pudeur, la délicatesse, innées dans le cœur de la femme, se taisent chez cette fille exceptionnelle, aussi bien que la conscience. Éthel reçoit affectueusement son beau-frère ; elle témoigne de l'intérêt pour les souffrances qu'il prétend éprouver, et naturellement il espère.

Lady Buckland, cependant, se propose de marier Éthel à un duc ; mais celui-ci renonce tout à coup à la beauté adoptée par la mode, à une noble et riche héritière : pourquoi ? le croira-t-on ? Parce qu'il a appris du colonel Lindsay qu'elle s'est promenée hors du parc avec Montlhéry. Sans doute il importait plus à l'auteur de rompre ce mariage que de justifier cette rupture. Peu de personnes ignorent aujourd'hui que, dans les mœurs anglaises, la réputation d'une jeune miss ne saurait souffrir d'une promenade avec un parent, et, quelques pages plus loin, M. de Custine lui-même invoque cette liberté accordée aux jeunes Anglaises. Lady Buckland, dont on connaît la manie matrimoniale, ne pouvant supporter le changement subit du duc à l'égard d'Éthel, est frappée d'apoplexie au milieu d'un bal. Désormais Éthel est privée de cet appui ; et de même que Paméla tombe au pouvoir d'un séducteur par la mort de sa protectrice, de même Éthel, par la mort de sa tante, tombe au pouvoir de Montlhéry, son plus proche parent, devenu son tuteur.

La mort de sa tante lui rappelant la perte récente de son père, elle pleure près du corps inanimé ; puis tout à coup elle essuie ses larmes, et, s'approchant de Montlhéry : « Vous ne me quitterez pas, » dit-elle. Cependant : « Vous me conduirez à ma sœur ! » aurait été plus naturel. Cette jeune fille eût-elle dix-huit ans, eût-elle été élevée dans un château irlandais par un seigneur féodal et par un prêtre, eût-elle précédemment passé quelque temps dans la société de Dublin et morigéné les officiers du 100e, *dandies* raffinés, comme nous l'apprend l'auteur, elle ne saurait que mieux que la protection la plus convenable pour elle est celle de Mme de Montlhéry. A la singulière question que fait

Éthel, Montlhéry s'agenouille et jure de l'aimer comme un frère. Elle lui prend la main et l'embrasse. Au même instant la porte s'ouvre, on les voit dans cette attitude, et la réputation d'Éthel essuie le premier échec. Ce sont là, il faut en convenir, des combinaisons qui n'exigent ni beaucoup d'imagination, ni beaucoup d'art.

« Le monde, qui est tout convention, dit M. de Custine, ne saurait deviner cette âme, où tout est inspiration. » Ici l'auteur oublie que primitivement les convenances du monde ont dû s'établir d'après le sentiment du bien, et que ce sentiment, plus ou moins développé, selon les individus, n'existe pas moins chez le plus grand nombre. « Il résulte, continue l'auteur, que cette jeune fille devait nécessairement être méconnue de tout esprit vulgaire, et surprendre même les esprits les plus distingués par l'inattendu de ses procédés et l'inconséquence apparente de sa conduite. » Réellement on ne comprend guère par quelle *inspiration* lady Éthel, qui a, pour se diriger, « un *sûr instinct*, et le tact du cœur, qui lui fait deviner le monde, » consent à suivre Montlhéry et à vivre sous le même toit, sans autre compagnie que celle des domestiques.

Mais que devient Montlhéry à Cheltenham où il s'est retiré avec Éthel? Déjà la figure que nous devions voir se développer s'efface : le philosophe, l'orgueilleux, le fat, le séducteur, tous ces différents traits, à peine ébauchés, s'évanouissent. L'esprit de Rousseau, de Byron, de Brummel, de Lovelace, disparaît; le composé emprunté à ces figures tranchées se simplifie au point de n'être plus qu'une ombre indécise, ce qui ne rend pas la domination d'Éthel difficile à établir. Ainsi nous sommes bien moins appelés à observer l'attaque et la défense, que la docilité toujours croissante de Montlhéry. Nous n'avons, dans cet homme qui s'est réjoui de voir l'orpheline sans appui, de la voir soupçonnée, flétrie par le monde, qu'un *libertin* passif; nous n'avons dans Éthel qu'une jeune fille qui suit volontairement son séducteur, et trop souvent nous l'oublions pour songer à cette autre jeune fille emprisonnée, forcée de partager le lit de sa geôlière, essayant de fuir, en franchissant de hauts murs, usant sa force et sa vie en vains efforts, et retombant sanglante, désespérée, mourante, entre les mains de ses oppresseurs. Il y a entre Paméla, que nous suivons émus à travers les

péripéties de sa simple histoire, et Éthel, toute la différence qui existe entre le naturel et l'invraisemblable. Paméla fuit pour n'être pas vaincue, Éthel cherche le combat pour vaincre. Attaquée, elle menace d'appeler la loi à son aide, de braver l'éclat d'une requête en protection adressée aux magistrats et au curé de Macnally-Castle, et cette résistance légale, très-peu poétique, rappelle encore ridiculement l'idiotisme anglais : *A great noise for nothing.* C'est cependant cette résolution d'Éthel qui *chaperonne l'épervier*, comme dit M. de Custine. Le libertin se détermine, par une suite de raisonnements qui ont forme proverbiale, à s'appuyer, pour captiver la *colombe*, sur la douceur et la confiance qui naît de l'habitude. Le premier triomphe d'Éthel lui a donné la mesure de son pouvoir, elle se flatte de dominer son amant. Elle se dit que peut-être elle a mission de rendre Montlhéry meilleur. C'est cette pensée qui donne à la jeune fille la force d'affronter et la séduction, et les dangers de l'isolement, et l'opinion du monde. Modestement, M. de Custine laisse apercevoir qu'il n'est pas l'inventeur de ce sophisme : « Toutes les femmes vertueuses qui succombent, dit-il, se perdent pour s'être efforcées de croire qu'elles voulaient convertir un homme. »

L'amour que Monthéry éprouve pour Éthel, amour assez paisible cependant, lui fait oublier les intérêts de fortune de sa pupille. Cette ruine d'Éthel, dans sa réputation et dans ses biens, a sans doute été imaginée par l'auteur dans l'intention d'augmenter l'intérêt dramatique de son récit, et, on ne peut en disconvenir, Éthel compromise, ruinée par excès de passion, pourrait nous toucher. Mais Éthel calme, raisonneuse, devinant les tentatives que rêve Montlhéry, et s'y exposant non par amour, mais par un vain sentiment d'orgueil, malgré l'empressement des amis de sa tante qui s'offrent à la tirer d'une situation inconvenante; Éthel, disons-nous, peut être, pour les buveurs d'eau de Cheltenham, un sujet d'étonnement, de mépris, de scandale, sans que nous en prenions beaucoup de souci. Nous plaindrions Montlhéry, si les exigences d'une passion réelle lui faisaient perdre sa position dans le monde ou sa propre fortune; mais exposer, ou ne pas défendre l'héritage d'une femme aimée, paraîtra toujours une lâcheté.

Un jour le marquis de Broadlands et le colonel Lindsay arri-

vent à Cheltenham. Ce qui étonne dans le livre de M. de Custine, qui s'est annoncé comme peintre ou historien du monde, ce n'est pas que le marquis vienne offrir sa main à Éthel, qui *vit si singulièrement avec un Français :* on sait assez sous quel point de vue les Anglais excentriques envisagent le mariage avec les femmes qui ont occupé la médisance ; ce n'est pas non plus que le colonel ait tenu, contre le marquis, un pari qui a pour objet la chute d'Éthel, pari que M. de Custine appelle *singulier,* et qu'il justifie longuement, et inutilement, puisque, depuis la restauration, on a vu en France plus d'un exemple de cette sorte d'anglomanie galante, surtout dans les mœurs des courtiers de bourse et des étudiants ; mais c'est que ce colonel, dandy et sceptique, croie nécessaire de venir s'assurer si Montlhéry a triomphé d'Éthel, quand, pour le monde, elle s'est livrée depuis six mois.

Jaloux du marquis et las de ramper en esclave aux pieds d'Éthel, Montlhéry jure de réussir, fallût-il *commettre des crimes;* mais, si l'on se souvient du passé, il est aisé de pressentir déjà qu'une nouvelle victoire se prépare pour Éthel. Une citation fera juger de la grâce souveraine qui distingue la femme adorée par Montlhéry. Ce dernier supplie Éthel de ne pas aller à Paris, *le paradis des colombes,* comme dit M. de Custine. « Vous me donnez grande envie d'y aller, répond-elle : » Puis : « J'y veux aller, moi, vous dis-je. » Puis encore. « J'y veux aller tout de suite. — Éthel, accordez-moi un délai. — Huit ou dix jours, pourvu que vous employiez ce temps à faire tout ce que je voudrai. » Jusqu'ici les femmes avaient pu supposer que le meilleur moyen de dominer était de dérober à l'esclave sa servitude ; erreur ! M. de Custine démontre précisément que la mutinerie, le parler impérieux, sont ce qu'il y a de mieux pour dominer un homme élégant. Les belles lectrices d'*Éthel* ne manqueront pas, sans doute, de profiter de la leçon.

En arrivant à Paris, Montlhéry oublie tous ses projets de révolte pour se glorifier de son esclavage. Obéir à Éthel, c'est un bonheur qui suffit à Montlhéry. Il obéira pour être aimé. En conséquence, il persiste dans un rôle passif, jusqu'à ce que Mme de Villemagne, sorte de Merteuil des *Liaisons dangereuses,* qui prend, dans le roman, l'emploi de la geôlière de Paméla, ait entrepris de livrer Éthel à M. Savardy, et, par réflexion,

à Montlhéry. Pourquoi, en second lieu, met-elle sa complaisance au service de ce dernier? C'est que le colonel Lindsay, gagnant son pari, doit laisser à son alliée, Mme de Villemagne, l'enjeu qui est de cinq mille livres (120,000 fr.). Montlhéry, jaloux maintenant de M. Savardy, apprend encore l'arrivée du marquis de Broadlands; il apprend que son amour soumis l'a rendu la risée du monde; il se croit bravé, trompé; il s'abandonne à la direction de Mme de Villemagne, qui lui livre Éthel dans un lieu où aucun secours humain ne peut lui être donné. Mais la force morale supplée la force physique : contre toute apparence, Éthel est sauvée, et la première pensée de l'ouvrage reste triomphante.

A Éthel, la femme ignorante qui brave le monde et que l'opinion punit, l'auteur oppose Mme de Montlhéry, la femme vicieuse qui s'enveloppe dans le voile de la religion et dont le monde vante la vertu. Toute sa vie *visible* n'est que bonnes œuvres. Elle quête, elle danse, elle vend des *joujoux* pour soulager toutes les indigences; séparée de son mari, elle se retire au couvent, et acquiert ainsi le privilége de donner, sous les yeux du monde et sans être blâmée, des rendez-vous à mille amants dont les principaux sont le colonel Lindsay et M. Savardy. Forte de sa vertu apparente, elle calomnie, déshonore sa sœur compromise; elle plaide contre son mari, et la seconde pensée de l'ouvrage triomphe encore, jusqu'à ce que l'auteur, prenant en pitié ceux qu'il a opprimés, fasse mourir la comtesse après un bal, où elle a appuyé son épaule, nue et moite, contre une colonne de stuc. Alors, de même que Paméla, conseillée par son maître, pardonne à sa persécutrice, la récompense et l'éloigne, de même le comte de Montlhéry pardonne à Mme de Villemagne ses complaisances intéressées, de même enfin il la récompense et l'éloigne de la nouvelle comtesse de Montlhéry.

Mme de Fraines, la tante du comte, est un aimable portrait de la vertu. Quant à Lindsay, ce n'est ni un caractère, ni un portrait ni un personnage; c'est une pâle réminiscence de Lovelace où l'on retrouve le scepticisme qui est devenu un des éléments obligés du roman moderne. C'est d'ailleurs l'homme-pari. Il va à Cheltenham, il vient à Paris, à Ivrée, dans l'intérêt de sa gageure. Bien plus, il est témoin invisible de la lutte finale entre Éthel et Montlhéry, et cela pour surveiller l'exécution de la même gageure.

Le style d'*Éthel* est pittoresque et chaleureux, autant toutefois que l'exagération ne vient pas l'affaiblir. Le dialogue est naturel, peut-être même au delà de ce que le goût peut approuver. Au reste, ce n'est pas l'esprit qui manque à ce livre, où l'on trouve des pensées justes, des aperçus nés de l'observation. Ce qui lui manque, c'est la logique, un peu plus d'originalité et des combinaisons appropriées au sujet. Mais nul doute qu'un talent d'écrire qui à travers quelques défauts, se montre si remarquable, ne force bientôt la nature à lui fournir des effets dramatiques, et le drame à reproduire la nature.

Mme M.....

MADELINE,

I.

PAUL A GUSTAVE.

Aux Charmilles, le 6 mai 18...

« Eh bien! Gustave, tu l'avais prédit; je ne passerai pas l'année, je me marie; que veux-tu! il faut faire une fin; j'ai vingt-cinq ans, et quand j'attendrais jusqu'à trente, qu'y gagnerais-je? quelques années de liberté que peut-être j'emploierais mal; et puis, je suis amoureux..., c'est-à-dire, j'ai été amoureux pendant quinze jours de la femme que je vais épouser. Alors, je n'osais prendre une résolution; je me méfiais de moi-même; à présent que je suis de sang-froid, tout à fait de sang-froid, il me semble que ce que je vais faire est parfaitement convenable, et je m'y décide sans peur; si c'est une folie, je t'assure qu'on ne saurait la faire plus raisonnablement. Pour que tu en conviennes, il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé depuis un mois.

Tu m'as vu partir pour cette terre de mon oncle, où je suis appelé à passer chaque année trois ou quatre mortelles semaines au milieu des plaisirs de la campagne. Ce n'est pas ma faute, certainement, si la chasse me fatigue, si le whist me donne des tiraillements de nerfs, si les parties de pêche et de promenade me causent un mortel ennui. Je m'ennuyais donc, je m'ennuyais beaucoup lorsque j'appris, par hasard, que nous avions pour

voisine de campagne Mme de La Javy; te rappelles-tu Mme de La Javy? C'est cette petite femme si jolie, si blonde, si élégante, que nous avions remarquée au bal de la comtesse D... Elle arrivait alors d'Allemagne; et toute Française qu'elle nous parût, elle n'avait jamais quitté Vienne avant de venir à Paris l'hiver dernier. Son père, le marquis de Savenay, avait épousé une Allemande; elle mourut jeune en lui laissant cette fille unique qui fut élevée dans sa famille maternelle et mariée ensuite à M. de La Javy dont elle portait encore le deuil cet hiver. Le marquis de Savenay a voyagé presque toute sa vie; il y a quelques années cependant qu'il vint s'établir dans cette maison de campagne que sa fille habite maintenant; ensuite, poussé par le besoin de changer encore de place, il s'embarqua au Havre, et depuis dix-sept ans on reçoit de lui des lettres datées de toutes les parties du monde.

Savenay est à une petite lieue des Charmilles, et je fis ma visite comme voisin; Mme de La Javy me reçut fort gracieusement et me présenta aux personnes qu'elle avait amenées à la campagne; ce sont trois ou quatre femmes de sa société intime, toutes spirituelles et toutes charmantes. Alors, je ne m'ennuyai plus. Au bout de huit jours, je vis bien que j'étais amoureux de Mme de La Javy, et pourtant, faut-il te le dire, elle ne me semblait plus si fraîche ni si jolie qu'à Paris, mais il y a en elle une si grande perfection de manières, un soin si continuel de plaire, une élégance si rare, que je m'y laissai prendre. Alors, alors... tiens, en deux mots, je l'aimai, je voulus lui plaire, je réussis, et mon bonheur angmenta mon amour; puis, je ne sais ni comment ni pourquoi, cela s'est attiédi, et j'ai réfléchi sur ma position. J'ai vu que Mme de La Javy était un fort beau parti et que je pouvais faire par raison ce que j'avais d'abord été tenté de faire par inclination; j'ai parlé très-sérieusement de mariage, et comme Mme de La Javy y pensait de son côté, tout a été bientôt conclu. A présent, je vais à Savenay tous les jours; c'est une délicieuse vie, et pourvu que cela dure quand je serai marié!... Vois-tu, Gustave, il me vient comme cela des idées; et puis.... tu vas me dire que je suis un fou, n'importe, il faut que je te dise tout. Mme de La Javy est belle, agréable, charmante; mais j'ai découvert..., il me semble..., enfin, je me suis aperçu qu'elle n'est plus jeune; je m'en suis aperçu

tout à coup, hier seulement; c'est un peu tard, n'est-ce pas?

Hier, j'allais à Savenay; il n'était guère que midi, et d'habitude je n'arrive pas avant deux heures. Je mis pied à terre dans l'avenue, et je pris un autre chemin à travers le parc. Tu sais comme les campagnes du Valois sont belles au mois de mai; les bois sont entièrement reverdis, et les oiseaux chantent sous les jeunes feuilles. Il y a partout comme un parfum sauvage; de tous côtés s'élèvent de doux bruissements : c'est le printemps, le jeune printemps qui revient. J'allais lentement, sans songer à rien, content de vivre, heureux sans savoir pourquoi. Tout à coup j'entendis, à dix pas devant moi, comme un doux caquetage mêlé de petits éclats de rire. J'avançai avec précaution; c'étaient Mme de La Javy et trois autres femmes qui étaient là, assises en rond sur le gazon, à l'ombre des lilas. Elles formaient ainsi un groupe ravissant; la taille souple de Mme de La Javy était serrée par une large ceinture, dont les bouts flottaient sur une robe de mousseline blanche; son chapeau détaché laissait voir les boucles légères de ses cheveux blonds; une gaze environnait son cou un peu frêle. Il y avait dans cette simple toilette un air et une coquetterie qui dissimulaient tout ce qu'il était possible de dissimuler. Mais un rayon de soleil tombait d'aplomb sur ce visage que je n'avais guère aperçu qu'à la lueur des bougies, ou bien dans le demi-jour d'un salon, sous les reflets des rideaux de soie, et je ne retrouvai plus ce teint, cette peau satinée, dont j'avais tant de fois admiré l'éclat. Mme de La Javy avait bien toujours ses beaux yeux, son gracieux sourire, ses dents brillantes; mais tous ces charmes étaient encadrés dans une multitude de rides si fines, qu'il fallait le grand jour pour les découvrir. Ses joues n'avaient plus la pâleur animée que j'aimais; elles étaient d'une blancheur morbide; enfin, je n'admirai plus rien en elle que ses deux petits pieds, si jolis, si à l'aise dans un charmant soulier vert comme la pantoufle de Cendrillon, et qu'elle allongeait mollement sur l'herbe. Les femmes qui l'accompagnaient me semblèrent aussi horriblement pâles et fatiguées.

Tandis que je les regardais ainsi, caché derrière les lilas, une petite paysanne s'était arrêtée à l'entrée du bosquet, et considérait de loin ce groupe de belles dames. La pauvre enfant portait un méchant chapeau de paille sur sa coiffe d'indienne, et sa

jupe de laine avait plus d'une pièce. Une chemise bien blanche, dont les manches n'allaient qu'au coude, laissait voir ses bras brunis par le soleil, et elle s'appuyait sur le manche d'un long rateau qui lui servait à ratisser les allées. Ces dames ne prenaient pas garde à elle ; une singulière question de vanité féminine les préoccupait en ce moment. Elles en étaient à disserter sur leur chaussure et à faire comparaison de leurs pieds. Toutes quatre avaient le pied fin et charmant ; il eût fallu, en vérité, une grande justesse de coup d'œil pour apprécier la différence. Il n'y avait qu'un moyen de juger la chose. Mme de La Javy dédétacha son petit soulier vert, et le mit au milieu du cercle ; chacune de ces dames l'essaya à son tour, et ce fut comme pour la fameuse pantoufle de verre ; personne ne put le chausser.

— Je le voyais bien ! murmura Mme de La Javy avec un petit sourire de triomphe.

— En vérité, ma chère, vous avez un pied d'enfant ! dirent ces dames ; personne au monde, si ce n'est vous, ne pourrait mettre ce petit soulier.

Alors la jeune paysanne, qui s'était peu à peu rapprochée, s'écria d'un air naïf et confiant, le plus drôle du monde :

— Oui dà ! Si madame voulait, j'essayerais un peu.

— Toi, Madeline ! approche ; nous le voulons bien, s'écrièrent ces dames en riant aux éclats.

La paysanne rejeta en riant aussi ses sabots de bois ; elle avança son pied couvert d'un épais bas bleu, et s'écria avec une joie et une vanité enfantine :

— Voilà !

En effet, elle avait chaussé le petit soulier vert sur ses gros bas de laine.

— C'est étonnant ! dirent ces dames ; cette jeune fille a des pieds comme si elle n'eût jamais marché que sur des tapis de Sallandrouze !

— Et Dieu sait ! répliqua-t-elle en riant ; ma plus belle jupe n'est pas si belle que ces tapis, et je n'ai garde de marcher dessus.

— Rendez-moi donc mon soulier, Madeline, dit Mme de La Javy avec humeur ; vous allez le salir.

— Vous devriez plutôt l'envoyer au château vous chercher

une autre chaussure, et lui laisser celle-ci pour danser les dimanches, dit une de ces dames.

— Oui, cela serait d'un bel effet, des souliers verts et des bas bleus ! interrompit Mme de La Javy avec un rire contraint ; les gens du village se moqueraient d'elle !....

— Oh ! certainement, madame a bien raison, dit la paysanne avec une petite mine naïve, d'ailleurs ses souliers me seraient trop grands !

A ce mot je me mis à rire, sans songer que j'étais là incognito; toutes ces dames jetèrent un cri; Madeline s'avança résolument, écarta les branches des lilas, et me découvrit dans ma cachette.

— Oh ! oh ! fit-elle en me poussant légèrement, c'est un beau monsieur !

Ces dames se reprirent à rire de plus belle ; mais Mme de La Javy avait rougi jusqu'au blanc des yeux, et elle ne riait que du bout des lèvres.

— Vous étiez donc là à nous épier, monsieur ? me dit-elle avec une gaieté contrainte ; puis, se tournant vers Madeline, elle ajouta sèchement : Que faites-vous là ? Est-ce ici votre place ? Allez-vous-en !

Nous sommes rentrés au château ; je donnais le bras à Mme de La Javy. Pendant le reste de la journée, elle a été parfaitement aimable; par une sorte de convention tacite, il semblait que chacun évitait de reparler de ce qui s'était passé le matin. Le soir, en m'en allant, j'ai repris le chemin du parc; il faisait un beau clair de lune; on y voyait comme en plein jour. En passant devant les lilas, j'ai aperçu une femme assise sur le carré de gazon ; c'était Madeline.

— Bonsoir, ma belle enfant, lui ai-je dit; seule ici, toute seule et si tard ! Vous m'avez tout l'air d'attendre quelque beau berger.

— Nenni, monsieur, m'a-t-elle répondu en se levant; vous voyez bien que je garde la Noire, cette pauvre Noire, qui me suit comme un chien. Ici, la Noire !

Une vache qui paissait près de là vint de notre côté ; la jeune fille allant au-devant d'elle, lui mit ses deux bras sur la tête comme un joug; puis elle l'amena ainsi devant moi. Tu aurais fait un petit tableau de cela, Gustave. Figure-toi cette enfant

appuyée au cou robuste de l'animal qu'elle caressait de ses deux petites mains, ce corps svelte et gracieux sous cet horrible jupon de laine, cette belle tête si riante, si fraîche, si jeune, et ces cheveux abondants qui s'échappaient de la petite coiffe d'indienne. J'ai dit bonsoir à Madeline, et je me suis éloigné. Cette nuit, j'ai mal dormi, et ce matin je t'écris tout ce qui m'a passé par la tête depuis hier. Il faut avoir confiance en ta patiente amitié pour te conter tous ces petits détails de la vie intime, toutes ces divagations de tête et de cœur.

A présent, tu es averti, tu sais que bientôt tu seras de noce, et probablement je ne t'écrirai plus que pour t'annoncer le jour heureux. Nous attendons M. de Savenay ; une lettre datée de la Nouvelle-Orléans annonce son retour en France. J'habiterai les Charmilles jusqu'à l'époque de mon mariage ; je ne retournerai à Paris que marié. Est-ce que tout ceci ne t'étonne pas, mon vieil ami de collége ? Oui, nous sommes vieux, tous vieux ; nous allons avoir des cheveux blancs. Adieu, Gustave. »

II.

Paul repartit pour Savenay après avoir écrit cette longue lettre où, comme tous ceux qui font des confidences, il avait rapporté fort exactement les faits sans en déduire les conséquences véritables. En passant par l'avenue, il rencontra Louisot, l'un des valets de la ferme, qui courait après Madeline ; la petite paysanne fuyait comme une biche. Tout à coup elle se retourna brusquement et dit avec un air de tête fier et résolu : « Louisot, je te défends de me suivre ! » et elle s'en alla tranquillement, tandis que le rustre interdit restait là en murmurant : Diablesse ! va !

Paul mit son cheval au pas pour l'attendre.

— Dis-moi, Louisot, lui demanda-t-il, quelle est cette petite fille ?

— C'est la fille à mamzelle Colette, répondit Louisot.

— La fille à mamzelle Colette ! qu'est-ce que ça veut dire ? Et son père ?

Le paysan haussa les épaules et dit en clignant de l'œil :

— Son père ! qui le sait ? Oh ! c'est ça une histoire ! elle n'a pas sa pareille dans les livres.

— Conte-moi donc cela, Louisot.

— Tout ce que j'en sais c'est par ouï-dire, parce que je n'ai que vingt-trois ans ; mais c'est égal, la mère Frachot me l'a tout conté et elle le savait de la bonne source, ayant vu la chose de ses yeux. Vous saurez donc que mamzelle Colette était la fille du père Pichon, le fermier d'ici, et qu'elle était jolie, jolie comme on ne peut pas plus, ce qui faisait qu'on l'appelait partout la belle Colette. Bonne sainte Vierge! il aurait peut-être mieux valu pour elle être laide comme le péché ! Vous pensez bien qu'avec ce visage et les mille écus de dot que lui faisait le père Pichon, elle ne manquait pas de partis ; mais elle riait avec tout le monde et elle ne se souciait de personne, comme Madeline. Pourtant ses parents voulaient l'établir, car elle approchait de ses vingt ans, et ils l'accordèrent avec Simon Toutel, un grand bel homme qui commençait dans le négoce des bestiaux. Vous comprenez bien ça, monsieur?

— Parfaitement.

— M. le marquis de Savenay était pour lors au château, reprit le paysan, et si vous le connaissiez, il pourrait vous raconter cela encore mieux que moi ; car le repas des fiançailles se fit dans la grande salle, et même il y assista ; tout le monde s'en souvient ; il avait un habit noir et tous ses rubans à la boutonnière; c'était un bel homme, à ce qu'on dit, et bien bon pour le pauvre monde : malheureusement il devait partir le surlendemain...

— Après, après! interrompit Paul, vous perdez le fil de votre histoire, ami Louisot.

— M'y voici. La belle Colette fut donc fiancée avec Simon Toutel qui en était amoureux et jaloux comme un tigre; mais bah! elle s'en gaussait, elle le faisait enrager avec ses airs gracieux pour tout le monde; si bien qu'il avait dit qu'aussitôt le mariage fait, il ne la mènerait plus à la danse ni nulle part. Voilà cependant qu'il lui vient une lettre et qu'il est obligé d'aller recueillir un petit héritage dans son pays qui est à cent lieues d'ici. Le père Pichon décida que le mariage ne se ferait qu'à son retour, et Colette n'en parut ni bien aise, ni fâchée. A cette époque-là pourtant, chacun remarqua qu'elle était pâle et qu'elle n'allait plus à la danse. La mère Frachot ne sait pas au juste ce qui se passa alors; mais elle a vu une lettre que la mère Pichon écrivit à Simon Toutel, deux mois après son dé-

part, et où elle lui disait : « Revenez, il en est bien temps, Simon, ça pourrait faire des malheurs dans la maison si le père Pichon se doutait de quelque chose. » Simon Toutel revint sans rien comprendre à cette lettre, et quand il arriva, la mère Pichon vint tout de suite le trouver et lui dit en pleurant que, puisqu'il s'était passé de notaire et de curé, il fallait aller bien vite à la mairie : c'était clair, ça. Comprenez-vous, monsieur?

— Eh ! oui; continue.

— Je vous laisse à penser ce que répondit Simon Toutel, lui qui n'avait rien comme ça sur la conscience. Il s'en alla comme un furieux à la ferme. Il trouva le père Pichon qui dînait, et Colette assise au coin du feu sous la cheminée. La mère Frachot était là par hasard ; elle a tout vu, et elle dit que Simon Toutel entra avec son chapeau sur la tête, et qu'il alla droit à Colette en criant : Mamzelle, la mère Pichon vient de me parler.... mais qu'est-ce que vous avez dit là?... qu'est-ce que vous voulez dire?... Vous avez eu le front de me mettre en avant, et pourquoi?... Pour sauver votre honneur. Mais ce n'est pas moi qui l'ai taché, votre honneur, vous le savez bien... Je n'ai rien à voir dans tout ce qui va arriver, rien du tout... — Ah çà ! qu'est-ce qu'il veut donc dire, lui? demanda alors le père Pichon qui s'était levé d'un air en colère, et en toisant Simon Toutel des pieds à la tête avec ses gros yeux.—Rien! mon père, rien! dit Colette en se mettant entre eux les bras étendus; mais les forces lui manquèrent; elle tomba sur ses genoux. La mère Frachot dit qu'elle la crut morte; il fallut lui donner du vinaigre pour la faire revenir. La pauvre mère Pichon arriva comme sa fille reprenait connaissance. Elle avait couru de toutes ses forces après Simon Toutel; mais c'était trop tard. Le père Pichon avait pris son couteau; il pleurait, et il voulait tuer sa fille. Tous les gens de la ferme étaient accourus; on le retenait : sans cela il y aurait eu un malheur. Colette était à genoux; elle se cachait le visage et faisait des gémissements pitoyables. — Parle, parle donc, malheureuse ! criait le père Pichon; dis quel est cet infâme, que j'aille le chercher, puisqu'il se cache !..., car il faut qu'il t'épouse, il le faut, sinon je le tue !... Son nom ! dis-moi son nom !... — Mais Colette ne disait rien, et cela dura ainsi jusqu'au soir. Vous sentez que Simon Toutel n'était pas resté là. On enferma Colette dans sa chambre, et la pauvre mère

Pichon essaya de toutes les manières de lui faire confesser la vérité; elle n'avouait jamais rien, elle ne faisait que pleurer. Simon Toutel se maria au bout d'un mois pour faire voir qu'il était consolé de tout cela, et on fit deux ou trois chansons dans le pays. Colette ne reparut plus; elle était toujours enfermée. Au bout de cinq ou six mois elle mit au monde cette petite Madeline, et peu de temps après elle mourut. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le père et la mère Pichon gardèrent l'enfant. Cela ne leur porta pas bonheur; il y eut de mauvaises récoltes; le travail ne se faisait peut-être pas bien; bref ils se ruinèrent, et ils moururent, ne laissant rien que des dettes. Heureusement les nouveaux fermiers sont de braves gens, et ils ont gardé Madeline pour mener les vaches; elle a vingt écus de gage. C'est bien, ça, de leur part; car enfin l'enfant leur a coûté : ils l'ont prise à l'âge de dix ans, et elle n'en a guère que seize. La voilà, cette histoire.

— Merci, Louisot.

— Bonjour, monsieur, dit le paysan en tirant son chapeau; je vas au foin, sauf votre respect; voilà les faucheurs qui sont déjà dans le pré.

Paul arriva tout pensif au château, il se serait volontiers dispensé de cette visite pour aller se promener seul dans le parc, à l'endroit où Madeline menait ses vaches; le souvenir de cette enfant le préoccupait. Mme de La Javy était seule; elle attendait Paul depuis une heure. En l'entendant venir, elle avait quitté précipitamment la fenêtre et baissé les rideaux.

— Mon Dieu! dit-elle avec un sourire boudeur et mignard, je croyais que vous ne viendriez pas aujourd'hui!

— Pardon, répondit-il, j'ai été retenu bien malgré moi; une visite, des lettres à écrire...

— Et une conversation de trois quarts d'heure dans l'avenue avec Louisot, le valet de ferme; mais vous faisiez donc un cours d'agriculture?

— Eh! non, madame, répondit Paul étourdiment; il me racontait l'histoire de cette petite Madeline.

— Ah! ah! fit dédaigneusement Mme de La Javy, elle est donc fort intéressante?

— Vous n'en avez rien entendu dire, madame?

— Non ; mais je me figure ce que ce doit être : les amours champêtres d'une vachère et d'un valet de charrue.

— Point du tout, madame, cette enfant n'aime personne...

— C'est fort intéressant à savoir, interrompit Mme de La Javy avec ironie ; mais vous me raconterez cela une autre fois. Je n'ai pas l'esprit tourné à l'idylle aujourd'hui.

Paul ne répondit rien ; il alla s'asseoir devant la table et se mit à parcourir un album ; Mme de La Javy se placa devant une glace, arrangea les nœuds de ruban bleu qui retenaient ses cheveux blonds, s'impatienta tout haut contre sa levrette, contre le temps, contre Paul lui-même ; mais il ne releva pas la tête. Alors elle sonna.

— Avertissez Mlle Leblanc, dit-elle au domestique.

Un moment après, Mlle Leblanc entra. C'était une de ces pauvres filles qui ont passé trente ans et auxquelles il ne reste plus que les ruines d'une beauté parfaite ; ses traits étaient flétris, creusés par une extrême maigreur ; elle avait une physionomie douce et malheureuse, un maintien modeste et ce qu'on appelle l'air comme il faut. Depuis longtemps elle vivait près de Mme de La Javy, dans cette situation équivoque qui n'est ni l'indépendance ni la domesticité ; elle était demoiselle de compagnie.

— Mademoiselle Leblanc, je voudrais faire de la musique, dit Mme de La Javy ; vous allez m'accompagner, n'est-ce pas?

Mlle Leblanc connaissait cette façon d'intimer un ordre auquel il fallait sur le champ obéir ; elle avança les tabourets, ouvrit le piano et prépara les partitions.

— Mon Dieu ! ce n'est pas cela ! dit Mme de La Javy avec impatience : voyons des romances.

Mais le piano n'était pas d'accord, Mlle Leblanc accompagnait sans expression, et Paul n'avait pas l'air d'écouter.

— Assez, assez de musique pour aujourd'hui, dit Mme de La Javy en tâchant de dissimuler son dépit et sa mauvaise humeur. Mademoiselle Leblanc, voulez-vous nous lire quelque chose ? Nous avons là les journaux, les revues de cette semaine ; voyons.

Et Mlle Leblanc se mit à lire. Au bout d'un quart d'heure, Paul se leva, fit un tour dans le salon et sortit. Mme de La Javy n'essaya pas de le retenir. Un moment après, elle dit à sa demoiselle de compagnie :

— Je vous remercie, mademoiselle Leblanc ; vous pouvez monter dans votre chambre ; je n'ai plus besoin de vous.

Quand elle fut seule, elle se mit devant une glace et se regarda longtemps avec une sorte de frayeur et de découragement. Elle était encore belle, pourtant, mais pas si belle qu'autrefois, et elle se dit, dans l'amertume profonde de son cœur : Est-ce que j'ai vieilli ! Puis elle s'assit et fondit en larmes. Paul rentra en ce moment.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'avez-vous, qu'avez-vous donc? Qu'est-ce qui vous afflige ainsi?

Elle ne pouvait certainement pas l'avouer.

— J'ai du chagrin, répondit-elle en se couvrant la figure de son mouchoir ; vous me boudez.

— Allons donc ! vous êtes....

Il allait dire : Vous êtes un enfant ! Mais il sentit que cela avait l'air d'une impertinence, et il s'arrêta court.

— Je suis une folle, n'est-ce pas? dit Mme de La Javy en lui tendant la main ; c'est vrai peut être; mais que voulez-vous ! je vous aime !

— Et moi aussi, Nanine, je vous aime, répondit-il en baisant la main qu'elle lui abandonnait.

La paix fut ainsi faite. Un moment après il vint du monde, et le reste de la journée s'écoula fort paisiblement.

Mais c'en était fait, Paul en était décidément aux regrets, et il considérait l'avenir avec une sorte d'effroi. Vingt fois le jour, il se faisait à lui-même cette question : Qui sait quel âge a Mme de La Javy ? Et, comme il ne pouvait se dissimuler qu'elle avait quelques années de plus que lui, il se trouvait tout à fait ridicule. — Si elle était ma maîtresse, se disait-il, cela ne serait rien ; mais ma femme! Une femme qui dans dix ans sera tout à fait vieille, tandis que moi!... Aussi où diable ai-je été chercher une veuve ! Nanine est belle ; mais y a-t-il quelque chose de comparable à la grâce, aux charmes d'une jeune fille ! Qu'est-ce qui vaut ces formes juvéniles, cette fraîcheur de seize ans ! Tous les artifices du goût et de l'élégance, tous les prodiges de la coquetterie n'en approchent pas.

Le résultat de ces réflexions fut un refroidissement involontaire et très-marqué dans les relations de Paul avec Mme de La Javy. Elle en éprouva une vive douleur et une sourde colère;

mais comme toutes les femmes dont le cœur en est à son dernier enjeu, elle n'abandonna pas la partie. Elle savait bien que des plaintes, des reproches, ne ranimeraient pas cet amour qui s'éteignait; elle craignait de donner un prétexte de rupture à cet homme qu'elle allait épouser, et elle dissimula ses larmes. Paul la trouvait toujours calme, affectueuse, point du tout exigeante. Elle ne lui demandait compte ni de ses froideurs, ni de ses inégalités, et il finit par convenir avec lui-même que, du moins, Mme de La Javy avait un cœur indulgent et un charmant caractère.

Cependant il ne pouvait chasser de son esprit certaines idées, et, malgré lui, il faisait souvent une comparaison bizarre: il s'appliquait à établir un système de compensation entre la petite paysanne mal vêtue, aux mains rudes, au teint hâlé, et la grande dame élégante, habillée avec tant de goût, et dont le teint délicat n'avait jamais affronté le soleil. Mais il en venait toujours à cette conclusion que quelques soins et un peu de toilette ajouteraient sur-le-champ ce qui manquait à la beauté de Madeline, et que toutes les ressources de la plus habile coquetterie ne pourraient pas remettre en sa fleur celle de Mme de La Javy.

Paul ne cherchait pas Madeline, mais il la rencontrait souvent, et toujours il lui adressait quelques mots en passant; elle s'était ainsi habituée à le voir. Une fois, il la trouva dans le parc, assise au pied d'un arbre, avec un livre ouvert sur ses genoux.

— Comment, vous savez lire? dit-il un peu étonné.

— Oui dà! répondit-elle d'un petit air glorieux, et écrire, et compter aussi; la mère Pichon m'a envoyée à l'école quand j'étais petite.

— Cela ne vous sert pas à grand'chose à présent?

— Si fait, cela m'amuse.

— Ah! ah!

— Quand j'ai filé tout le lin de ma quenouille, en gardant les vaches, quand je me suis fait de beaux bouquets de violettes et de muguet, je me mets à l'ombre sous un arbre et je lis.

— Et qui donc vous donne des livres?

— Ah! c'est une personne bien bonne et que j'aime bien, c'est Mlle Leblanc.

Paul prit sans rien dire le volume que tenait la petite vachère : c'était Robinson Crusoé.

— Et cette lecture vous plaît ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, oui, monsieur ! Que je serais heureuse, si je pouvais, comme cela, aller dans une île, avoir une petite cabane sous de grands arbres, et un troupeau de chèvres !

— Il me semble qu'il y a mieux que cela ici.

— Oui ; mais ce n'est pas à moi, répondit-elle.

— Ainsi, vous consentiriez à passer votre vie toute seule ?

— Oui, répondit-elle sans hésiter, oui, si le malheur faisait que la mère Panou mourût.

— La mère Panou ! Qui est-ce que la mère Panou ?

— C'est la fermière d'ici, une bien brave femme.

— Celle qui vous donne vingt écus de gages ?

— Oui, monsieur, répondit simplement Madeline, et, en vérité, je ne les gagne pas ; mais la mère Panou dit que c'est pour m'aider à faire mon trousseau.

— Ah ! ah ! vous vous mariez donc ?

— Est-ce que j'ai un amoureux ? répondit-elle en secouant la tête.

— Si vous voulez les écouter, vous n'en manquerez pas ; il y a d'abord M. Louisot.

— Ni lui, ni un autre ! répliqua-t-elle vivement et avec une décision qui annonçait quelque arrière-pensée ; d'amoureux, de mari, je n'en veux point !

— Eh ! pourquoi ? dit Paul d'un air surpris et incrédule.

— Pourquoi !.. elle hésita un moment, en cherchant comment exprimer sa pensée ; puis elle reprit d'une voix plus basse et avec une légère rougeur : Parce que je n'ai ni père, ni mère, et qu'un homme pourrait me le reprocher quand je serais sa femme.

A ces mots elle s'éloigna lentement, et Paul fit un grand tour dans le parc avant d'arriver au château. Ce jour-là, chacun remarqua qu'il était préoccupé et qu'il répondait d'un air contraint aux prévenances de Mme de La Javy. Pourtant, leur mariage était toujours une chose arrêtée, et l'on continuait à s'occuper de cette foule d'arrangements qui précèdent le grand jour. On attendait, d'une semaine à l'autre M. de Savenay.

Un soir, Paul venait de quitter Mme de La Javy, et, selon

son habitude, il traversait le parc pour aller rejoindre son domestique, qui l'attendait avec les chevaux à la petite porte. En passant près d'une haie, il entendit de l'autre côté des sanglots étouffés, de profonds soupirs, comme ceux d'un cœur oppressé par quelque affreuse douleur. Il s'avança vivement pour voir qui pleurait ainsi : c'était Madeline.

Elle était assise par terre, les coudes sur ses genoux, le visage caché dans ses mains.

— Mon enfant, que vous est-il donc arrivé? s'écria-t-il.

— Vous ne savez donc pas le malheur? dit-elle en sanglottant; la pauvre mère Panou...

— Eh bien?

— Elle vient de mourir... il y a peut-être une heure... pas davantage... et ce matin elle se portait bien... Le mal l'a tuée comme un coup de tonnerre!

— Une apoplexie!

— Oui, le médecin a dit que c'était cela.... et il n'a rien fait!..... Quand il est venu du village, tout était déjà fini!.. Oh! mon Dieu! mon Dieu! demain on enterrera la mère Panou!

Paul s'assit près de la petite paysanne; ces plaintes, cette douleur profonde et vraie le touchaient au cœur; il avait des larmes dans les yeux.

— Mon enfant, dit-il doucement, ne pleurez pas comme cela, songez que la mère Panou est à présent avec le bon Dieu, puisqu'elle était une si brave femme.

— Mais je ne la verrai plus! s'écria Madeline.

Et elle se remit à pleurer.

Il y eut un long silence; puis Paul reprit :

— Il faut rentrer à la ferme, mon enfant.

— Oh! non, non, s'écria-t-elle, cela me ferait trop de peine! La mère Panou est là.... sur son lit.... toute blême.... Quand je l'ai vue comme ça, il m'a pris comme un serrement de cœur... je ne pouvais pas pleurer... ça m'étouffait...

— Mais vous ne pouvez pas rester ici, seule, toute la nuit! vous aurez peur, vous aurez froid. Voyez comme la rosée tombe.

— Non, non, je n'ai pas peur, je n'ai pas froid, dit-elle en ramenant ses petit pieds sous sa jupe et en baisant la tête dans l'attitude d'un morne désespoir.

Paul insista encore pour la reconduire à la ferme; mais elle s'y refusa avec l'obstination d'une douleur qui redoute tout ce qui peut l'accroître. Alors Paul alla dire à son domestique de l'attendre à cent pas de la petite porte du parc, sur le chemin des Charmilles ; puis il revint s'asseoir à côté de Madeline.

— Je vais rester encore un peu avec vous, dit-il ; puis, quand vous serez plus tranquille, je m'en irai.

— Ah ! monsieur, vous avez bon cœur ! s'écria Madeline; je ne suis qu'une pauvre fille; mais allez, je n'oublierai jamais que, quand j'avais tant de peines, vous avez voulu me consoler.

Paul la regardait tandis qu'elle lui parlait ainsi ; jamais il n'avait vu une telle beauté d'expression dans une tête de femme. La lune qui venait de se lever éclairait en plein le visage de Madeline et adoucissait les reflets bruns de sa peau ; ses grands yeux brillaient à travers un globe de larmes qui roulaient lentement sur ses joues, et de temps en temps elle les essuyait avec une mèche de ses longs cheveux. Ce désordre, cet élan de douleur donnaient à sa physionomie un caractère indicible. Peu à peu cependant son désespoir fit place à l'abattement; elle devint plus tranquille et elle se mit à rappeler avec un profond attendrissement les vertus de la mère Panou.

— Elle avait toujours la main ouverte pour les pauvres, disait-elle; elle travaillait depuis l'aube jusqu'au soir; quand je faisais mal, elle ne me reprenait pas avec des paroles dures ; j'étais comme sa fille.... Je l'aimais tant ! Ah ! si Dieu avait voulu me prendre à sa place, je serais morte de bon cœur !...

— Est-ce qu'elle laisse des enfants ? demanda Paul.

— Oui, monsieur, une fille et un gendre ; mais....

Elle secoua tristement la tête.

— Est-ce que vous ne resterez pas avec eux ?

— Non, répondit-elle.

— Et alors où voulez-vous aller ?

— Je n'y ai pas encore songé.

— Et cela ne vous inquiète pas ?

— Pourquoi ? dit-elle étonnée, est-ce qu'on ne gagne pas toujours son pain en travaillant ?

— Si jeune, toute seule au monde, vous serez perdue si vous ne rencontrez pas toujours d'honnêtes gens.

— Non, non, monsieur, répondit-elle avec confiance; je suis

une honnête fille et je ne crains rien ; personne n'aura le cœur de me faire du mal.

Paul ne songeait pas à s'en aller ; il ne savait ce qui se passait en lui. Quelque habitué qu'il fût à analyser ses impressions, il ne pouvait se rendre compte des sentiments que lui inspirait cette jeune fille. C'était tout à la fois de la pitié, une secrète admiration, un tendre intérêt, une sorte de respect. Il ne vint pas une seule fois à sa pensée de profiter de cette situation pour essayer de faire naître au cœur de Madeline quelque chose pour lui. Il ne lui dit pas qu'elle était belle et qu'il était heureux près d'elle, dans le silence de cette nuit sereine et douce, à l'abri de cette haie d'aubépine qui secouait autour d'eux ses parfums. La jeune fille ne songeait pas à lui dire de partir ; elle lui parlait toujours avec effusion, elle pleurait, elle se laissait aller à toutes ces alternatives de déchirements et de repos auxquelles sont sujettes les grandes douleurs. La nuit entière passa ainsi ; quand l'aube parut, Paul se leva et tendit une main à Madeline, qui sans hésiter avança la sienne.

— Ma chère enfant, dit-il, voici le jour. Il faut aller au château maintenant, si vous ne voulez pas rentrer tout de suite à la ferme. Bientôt les gens seront levés ; vous irez trouver Mlle Leblanc, qui est bonne pour vous, et elle vous gardera jusqu'à ce que tout soit fini. N'est-ce pas, Madeline, que vous n'allez pas rester toute seule ici à vous désespérer, que vous allez faire ce que je vous dis?

Elle fit signe que oui, et, pressant la main de Paul sur son front, elle dit : — Le bon Dieu vous bénira, monsieur, parce que vous êtes bien bon !

III.

PAUL A GUSTAVE.

Aux Charmilles, le 1er juin 18...

Tu avais encore raison, Gustave, ce mariage ne se fera pas. Tu l'as deviné, j'aime Madeline ; je l'aime avec tendresse, avec jalousie, avec passion, comme je n'ai jamais aimé aucune femme ; car elle ne ressemble à aucune de celles que j'ai jus-

qu'ici rencontrées. Je t'ai écrit, le lendemain de cette nuit que je passai tout entière dans le parc avec elle. Depuis... mais comprendras-tu tout ce que je vais te dire ? C'est que je... c'est bien étrange, c'est que je suis fou ! Le lendemain, en retournant à Savenay, je n'avais qu'une volonté, c'était de revoir Madeline ; je la cherchai dans le parc, près de cette haie où nous avions passé la nuit ensemble ; elle n'y était pas, et j'en eus autant de douleur et de peine que si elle eût manqué à un rendez-vous promis. Il fallut entrer au château, aller trouver Mme de La Javy qui m'attendait peut-être depuis deux heures. Elle me reçut comme toujours ; elle me tendit la main ; elle me dit avec tendresse, et sans la moindre nuance d'humeur, que j'avais bien tardé, et qu'elle était inquiète. Moi, je me sentais confus, et j'avais comme un remords. J'essayai de répondre à cet accueil, d'être à mon tour affectueux, empressé ; mais je fus pris aussitôt d'une tristesse affreuse, d'un mortel découragement, d'une sorte de dédain pour tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais. La grâce de Mme de La Javy me semblait de l'afféterie, son sourire une grimace, son parler un jargon vide et prétentieux. Je trouvai tout mal en elle, tout, jusqu'à ses cheveux, dans lesquels elle met de la poudre blonde pour en rendre les boucles plus légères, il y a cependant un mois que je trouvais cela charmant. J'étais maussade, ennuyé, et je ne suis sorti de cet état qu'à l'aspect de Mlle Leblanc, tu sais, cette pauvre demoiselle qui tient compagnie à Mme de La Javy quand elle s'ennuie. Tous mes empressements ont été pour elle, et cela a dû paraître fort étrange. Mme de La Javy n'a pu en concevoir aucune jalousie ; cependant la demoiselle de compagnie n'a plus, littéralement parlant, que l'ombre de sa beauté ; et puis elle a l'air si triste, si humble, si souffrant ; on s'intéresse à une femme comme ça, mais on ne l'aime pas. Je sus par elle que Madeline allait rester au château ; qu'on lui avait trouvé un emploi à la basse-cour. — A la basse-cour ! m'écriai-je avec un étonnement qui dut paraître risible à la bonne Mlle Leblanc. — Mais oui, me répondit-elle avec simplicité, il n'y a pas eu moyen de la placer dans les cuisines.

J'éprouvais une indignation, une rage que je ne saurais exprimer, et qu'il fallait bien taire, sous peine de passer pour un fou ridicule.

Le soir je cherchai Madeline, je la cherchai encore le lendemain, toujours sans succès; enfin, le matin du troisième jour, je la rencontrai dans le parc. Elle était en deuil, avec une petite jup e noire et une coiffe noire serrée sous le menton. Cet habit eût enlaidi toute autre femme; mais ses traits sont si purs, si délicats, l'ovale de son visage est si parfait, que rien ne peut diminuer sa beauté. Elle fut contente en me voyant. Je ne sais ce que je lui dis; mais je lui parlai avec respect, avec tendresse, comme on parle quand on a dans le cœur un sentiment véritable. Il fallut la quitter enfin et aller trouver cette femme que je n'aime plus, que je n'ai jamais aimée; c'était un supplice!

Le lendemain, presque tous les jours suivants, je revis Madeline. Si tu savais comme cette enfant est bien douée! quel esprit fin et naïf, quelle belle intelligence! quelle âme élevée. Tous les nobles sentiments sont innés chez elle, et, malgré son ignorance, elle a les idées les plus justes sur ce monde qu'elle voit de si loin; mais il y a aussi en elle le germe de passions ardentes, profondes..., le cœur de cette femme sera dévoué, fidèle jusqu'à la mort, à son premier amour. Un soir, c'était avant-hier, je rencontrai Madeline plus loin que de coutume, près de la petite porte du parc: elle était là, assise sur le gazon, ses vaches paissaient devant elle; Pacha, mon lévrier, était déjà venu se coucher à ses pieds, et elle le flattait de ses deux petites mains.

La nuit était sereine, mais sans clair de lune; cette demi-obscurité redoublait le frisson de bonheur et d'amour qui parcourt mon être quand j'approche de Madeline. Je m'assis près d'elle, mon cœur battait violemment; je ne distinguais pas ses traits, mais j'entendais sa respiration précipitée; il me sembla qu'elle était émue comme moi. Je lui pris la main et je lui dis en la mettant sur mon cœur: Madeline, ma chère Madeline! Elle ne me répondit rien et ne retira pas sa main; il y eut un moment de silence; puis, je dis en me penchant vers elle: Madeline, je vous aime! alors je m'aperçus qu'elle pleurait.

— Ah! Seigneur mon Dieu! ayez pitié de moi, murmura-t-elle.

Je la pris dans mes bras, je la serrai contre ma poitrine, je baisai ses cheveux.

— Ah ! monsieur, monsieur ! dit-elle d'une voix plaintive, vous ne voudrez pas perdre une pauvre fille !

— Écoute, lui dis-je en la retenant toujours dans mes bras et en appuyant ma tête sur son épaule, je jure sur mon honneur que tu n'as rien à craindre de moi, rien. Je t'aime et je ne veux pas faire de toi ma maîtresse; non, je ne le veux pas. Ce que je veux, je n'en sais rien... Je t'aime, voilà tout ce que je peux dire à présent.

Elle se rejeta en arrière et dit avec une sorte d'indignation :

— Vous allez épouser madame !

— Non, je ne l'épouserai pas, lui répondis-je; ce mariage n'est plus possible à présent.

Elle laissa aller sa tête sur ma poitrine avec un long soupir et dit d'une voix entrecoupée :

— Monsieur de Chameroy, vous dites que vous êtes un honnête homme? Eh bien ! il faut le prouver, il faut vous en aller à Paris dès demain.

Alors, s'animant par degrés, elle me parla de ma position, de mes devoirs, des siens, avec des expressions si vives, si vraies, si touchantes, que je ne savais quelle raison lui opposer. Je n'avais que mon amour; mais c'était assez puisqu'elle m'aimait. Je finis par lui faire promettre que rien ne serait changé entre nous, que nous nous reverrions souvent. Je la quittai, et je te jure, Gustave, que cette enfant que j'aime, dont je suis aimé, qui était à ma merci, est sortie de cet entretien sans que mes lèvres aient seulement glissé de ses cheveux à son front.

Le lendemain, c'était hier, je revins à Savenay de bonne heure; je voulais trouver Mme de La Javy seule; je voulais lui avouer mon amour sans lui dire qui j'aimais, et me mettre à sa merci pour tout le reste. Elle était dans sa chambre, et, en m'apercevant, elle s'écria avec son éternel sourire :

— C'est vous, mon cher Paul ! si matin ! quelle aimable surprise !

Puis elle me fit un geste mignard et se rassit en étalant sa robe. Il me sembla que c'était absolument comme une première scène des vaudevilles du Gymnase, et je restai là déconcerté comme un débutant qui ne sait pas bien son rôle.

—Mais, qu'avez-vous donc? grand Dieu, reprit Mme de La Javy du même air enjoué; je vous trouve une physionomie étrange.

— C'est que je viens vous faire des aveux, des aveux pénibles, lui répondis-je en reprenant courage. Et aussitôt je lui dis tout d'un trait ce qui se passait dans mon cœur depuis tantôt un mois. Dès les premiers mots, Mme de La Javy était devenue très-pâle. Elle me laissa achever sans m'interrompre; et après un moment de silence elle me dit :

— Vous n'avez oublié qu'une chose, c'est de me dire à quand votre mariage, et qui vous allez épouser....

— Il n'est pas question de mariage, répliquai-je un peu confus.

— Ah ! Ah !

— J'ai dû vous avouer les dispositions de mon cœur; il n'était pas loyal de me taire avec vous; mais je ne puis vous confier un nom qui est le secret d'une autre.

— Je n'insiste pas, dit-elle en effectant un grand calme, mais je voyais bien, au frémissement de ses lèvres, à l'altération de sa voix, qu'elle était violemment émue, et je sentais un remords du mal que je lui faisais.

— Monsieur de Chameroy, reprit-elle après avoir réfléchi un moment, vous comprenez que tout projet de mariage est maintenant rompu entre nous; mais il me semble que nous ne devons pas, pour cela, cesser de nous voir; je veux rester votre amie. Vous reviendrez chez moi tous les jours comme par le passé, et d'abord nous ne dirons rien de notre rupture; puis peu à peu, ce qui avait été renvoyé se trouvera définitivement rompu, et tout sera dit.

Cette fois, je baisai, avec une véritable tendresse, la main que me donnait Mme de La Javy. Je l'assurai de mon amitié, de mon dévouement; j'étais si content d'elle!

— A demain, me dit-elle en se levant; aujourd'hui, je vous congédie; allez à vos amours.

Et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. Vois-tu, j'avais été injuste à son égard; d'abord j'avais cru qu'elle était susceptible, jalouse; comme je me trompais! Elle est douce, raisonnable, charmante. C'est étrange pourtant qu'elle ait pris la chose ainsi, qu'elle n'ait pas manifesté plus de dépit, de curiosité! Cette femme a certainement un grand empire sur elle-même; car, vois-tu, il est impossible qu'elle ait vu rompre ainsi notre projet d'union sans une vive douleur. Elle

m'aimait ! Est-ce par fierté ou par dévouement qu'elle se sacrifie ainsi ?

A présent, je ne sais... non, je ne sais rien, si ce n'est que j'aime Madeline.... J'ai besoin de tes conseils, Gustave ; il faut me venir trouver aux Charmilles, et je te ferai voir cette enfant. Serait-ce donc une si grande folie ?... Je suis riche, maître de mes actions ; peu m'importe d'épouser une femme sans fortune. Adieu. Gustave, point de réponse à cette lettre ! je t'attends. »

IV.

Deux jours plus tard, Mme de La Javy avait découvert que Paul rencontrait Madeline dans le parc, et qu'ils avaient ensemble de longs entretiens. Quand elle vit que c'était cette petite paysanne qui lui avait ôté l'amour de M. de Chameroy, elle en ressentit la plus profonde humiliation, la plus cruelle jalousie dont un cœur de femme soit susceptible. D'abord elle pleura ; ensuite elle songea aux moyens d'humilier, d'écraser sa rivale, et de ramener son amant. Au premier abord, cela ne paraissait pas difficile. Mme de La Javy calcula qu'il fallait dissimuler avec Paul, et attaquer Madeline par tous les côtés de sa position si humble et si dépendante.

Le lendemain matin, Mme de La Javy descendit au jardin. Ordinairement elle ne parlait pas à Madeline qu'elle rencontrait parfois sur son chemin ; la petite paysanne était ce jour-là dans les allées, le râteau à la main, et elle travaillait sous les ordres du jardinier, en attendant l'heure de conduire les vaches au pré. Mme de La Javy la regarda un moment de loin et sourit avec un morne dédain ; mais au fond de son âme bouillonnait une âpre jalousie, un regret douloureux : cette petite paysanne, mal vêtue, soumise à de vulgaires travaux, lui faisait envie ; elle avait seize ans !

Mme de La Javy alla s'asseoir au fond du jardin, après avoir ordonné en passant à Madeline de lui faire un bouquet. Un moment après, la petite paysanne accourut avec une touffe de fleurs à la main : C'est bien ! dit sèchement Mme de La Javy : mettez-les là. Il faut que je vous parle.

Madeline fit un pas en arrière et devint tremblante. — Écou-

tez, continua Mme de La Javy avec sévérité; je n'aime pas avoir dans ma maison des filles d'une mauvaise conduite. On m'a rapporté bien des choses qui ne sont pas à votre honneur; vous savez ce que je veux dire. Vous êtes la maîtresse de M. de Chameroy...

— Oh! oh! madame! s'écria Madeline éperdue.

— Ne m'interrompez pas! reprit Mme de La Javy; je sais que vous êtes la maîtresse de M. de Chameroy, qu'il vous a perdue déjà. Mais vous voulez donc finir comme votre mère?... Elle, du moins, avait pour amants des hommes de sa condition; elle pouvait espérer que celui qui l'avait séduite prendrait la place de son fiancé; il l'abandonna pourtant, et elle n'a jamais osé avouer seulement son nom..... Et vous croyez peut-être que M. de Chameroy vous traitera autrement? Mais vous êtes folle! regardez ce qu'il est et ce que vous êtes!

Madeline était tombée à genoux sur le gazon; elle cachait son visage dans ses mains, et fondait en larmes.

— Si vous aviez de la religion, de l'honneur, vous comprendriez tout cela, et vous n'auriez pas fait ce que vous avez fait, continua impitoyablement Mme de La Javy; mais la vanité vous a perdue. M. de Chameroy a eu un caprice pour vous, et vous vous êtes abandonnée à lui; pensez-vous vous en faire aimer davantage ainsi? Allez! au fond de son âme il vous méprise!

A ce mot Madeline leva la tête.

— Non, non, madame! s'écria-t-elle avec énergie; il ne me méprise pas! je n'ai rien fait pour qu'on me méprise! J'ai eu tort, c'est vrai, de parler avec M. de Chameroy, de l'écouter, quand il m'a dit qu'il m'aimait, de l'aimer, moi aussi!... Mais pourtant je suis une honnête fille, madame!

— Qui le croirait, si on savait vos rendez-vous? répliqua Mme de La Javy en haussant les épaules.

— Oui, c'est mal ce que j'ai fait! dit Madeline en pleurant; mais je le jure devant le bon Dieu qui m'entend, je ne mérite pas qu'on me méprise! Je ne savais pas... Vous, madame, vous ne seriez pas tombée en faute comme moi, parce que vous avez de l'expérience... mais une pauvre fille!... Je n'ai que seize ans; à seize ans on n'est pas sage et avisée comme à votre âge...

Mme de La Javy avait rougi; sans le savoir, cette enfant venait de lui rendre en une parole toutes les humiliations qu'elle-

même avait subies depuis qu'elle était là, tremblante et prosternée.

Il y eut un silence, puis Mme de La Javy reprit froidement : Il faut que tout cela finisse. Il y a un moyen ; malgré votre conduite, je veux faire quelque chose pour vous : allez trouver Mlle Leblanc, elle vous le dira. Mais souvenez-vous bien qu'avant tout je veux que vous ne parliez de rien à M. de Chameroy, de rien absolument. Je connaîtrai ainsi la vérité ; je verrai si vous n'avez pas menti en me disant que vous n'êtes pas encore sa maîtresse. Allez !

Madeline se releva lentement et dit avec soumission : Le bon Dieu me punit !

La bonne Mlle Leblanc avait été avertie par Mme de La Javy ; quand la jeune fille frappa timidement à la porte de sa petite chambre, elle accourut et dit en la prenant par la main : Entre, entre, Madeline. Ah ! pauvre enfant, qu'as-tu fait ! Madame sait tout, et elle ne te pardonnera pas ! Mais ne savais-tu pas qu'elle doit se marier avec M. de Chameroy ?

— Je le savais, et cela me faisait bien du chagrin, répondit ingénument Madeline ; ah ! Mlle Leblanc, je ne suis pas si coupable qu'on vous l'a dit peut-être. Si vous saviez comme madame m'a parlé d'une façon méprisante !... Comme elle me regardait !... J'aurais dû lui raconter tout ce qui s'était passé... mais son air m'empêchait, je ne pouvais rien dire... J'avais le cœur fermé... Je vous confesserai tout, à vous...

Alors elle lui avoua avec une entière sincérité ses relations avec M. de Chameroy, et comment il avait renoncé à son mariage avec Mme de La Javy.

Pendant ce récit, Mlle Leblanc secouait la tête d'un air consterné.

— Ma pauvre enfant, dit-elle, la plus malheureuse dans tout ceci ce sera toi ! Si tu savais ce que c'est d'aimer un homme au-dessus de soi, un homme qui ne peut vous épouser ! M. de Chameroy t'aime à présent, et il a rompu pour toi son mariage ; mais dans un an, plus tôt peut-être, il en aura du regret... Vois-tu, il faut prendre une bonne résolution, et renoncer à lui...

— Je le vois bien ! dit Madeline en pleurant.

— Mais madame ne croira pas que tu y renonces si tu ne fais pas tout ce qu'elle veut.

— Je le ferai.

— Elle me l'a dit ce matin, ce qu'elle veut : elle veut te donner une dot et te faire épouser Louisot...

— Oh! non, non! interrompit Madeline avec effroi, non, cela n'est pas possible... Je ne serai jamais la femme de Louisot ni de personne. Oh! que je suis malheureuse! Mon Dieu, faites-moi mourir!...

— Écoute, reprit Mlle Leblanc en pleurant avec elle, si tu n'épouses pas Louisot, tu deviendras infailliblement la maîtresse de M. de Chameroy, et alors tu seras encore plus malheureuse. Je sais ce qu'on souffre ainsi... Madeline, quand j'avais seize ans, j'étais belle comme toi, j'étais pauvre et abandonnée en ce monde comme toi, et je fus aimée par un homme d'une autre condition que la mienne, par un homme noble, riche comme M. de Chameroy. Je l'aimai aussi, et... je devins sa maîtresse... oui, que Dieu me pardonne! J'ai assez pleuré cette faute!... Pendant trois mois je fus heureuse... trois mois de bonheur dans toute ma vie! puis M. de Savenay partit!...

— M. de Savenay! le père de madame! s'écria Madeline.

— Tais-toi! tais-toi! interrompit Mlle Leblanc en lui mettant la main sur la bouche, son nom m'est échappé!... C'est un secret, Madeline! Tu n'en diras jamais rien! il n'y a que Mme de La Javy au monde, qui le sache.

— Mme de La Javy, mon Dieu!

— Oui, et elle en a bien abusé, dit amèrement Mlle Leblanc; va, j'ai été bien malheureuse!... Crois-moi, reprit-elle après un silence, épouse Louisot.

— J'aime mieux mourir! répondit Madeline en sanglotant.

Mlle Leblanc laissa ce flot de larmes s'épuiser; puis elle embrassa la jeune fille et lui dit doucement : Eh bien! puisque tu ne veux pas épouser Louisot, dis-moi ce que tu veux faire.

— Tout ce que vous me commanderez. Je ne parlerai plus à M. de Chameroy, je n'irai plus dans le parc ni au jardin, ni dans les endroits où je peux le rencontrer. On me donnera de l'ouvrage, et je filerai tout le jour, enfermée dans ma chambre; je ferai tout ce que vous voudrez, tout! mais je n'épouserai pas Louisot.

Rien ne put vaincre cette résolution de Madeline; elle ne ré-

pondit plus que par des larmes aux raisonnements et aux instances de Mlle Leblanc. Lorsque Mme de La Javy apprit cela, elle se contenta de répondre : C'est bien : Mademoiselle Leblanc, vous mettrez cette fille dans une chambre des combles, et vous la surveillerez. On ne peut certainement pas la marier malgré elle !

Le même jour, Mme de la Javy annonça qu'elle allait donner une série de fêtes auxquelles tous les châteaux voisins seraient conviés. On devait avoir bal et comédie, de la musique sur l'eau, des danses dans le parc, et même des tableaux animés. Mme de La Javy avait vu ce dernier divertissement en Allemagne, et elle prétendait à la gloire de l'importer en France. Pendant toute la soirée, il ne fut question que de cela. Paul se prêtait avec empressement à tous ces projets ; il prit d'avance ses rôles, et fut d'un entrain que tout le monde remarqua : pourtant il avait les yeux sur la pendule, et quand dix heures sonnèrent, il partit.

— Bonsoir, dit Mme de La Javy en lui barrant le passage d'un air riant ; ne vous pressez pas, je crois que Dominique n'a pas encore amené les chevaux.

— Il m'attend à la petite porte ; je vais traverser le parc à pied, répondit Paul d'un air indifférent, le temps est superbe.

— Oui, va, va, murmura Mme de La Javy, tu n'y trouveras personne !

V.

PAUL A GUSTAVE.

« Je t'attendais, et tu n'es pas venu ; j'ai besoin de toi, pourtant. Gustave, je suis l'homme du monde le plus malheureux ! je crois que je deviens fou ! Depuis une semaine je n'ai pas vu Madeline ! Elle est au château, cependant ; je le sais, j'en suis sûr, les domestiques l'ont dit à Dominique ; mais elle ne quitte pas sa chambre, une chambre tout en haut de la maison, où il est impossible d'arriver sans être rencontré par dix personnes. Je voulais lui écrire, je ne l'ai pas fait... Si on venait à le savoir ! je serais ridicule... Ah ! je suis bien malheureux, et j'en rougis, je suis jaloux ! C'est un mot de Mme de La Javy qui m'a jeté dans l'âme ce doute cruel. Hier, elle a dit devant moi à une

de ses femmes : — Louisot, le garçon de ferme, était ce matin dans l'escalier. D'où venait-il? Je n'entends pas que ces gens-là rayent les parquets du château avec leurs souliers ferrés.

— Madame n'a qu'à le lui faire signifier, a répondu la camériste avec un malin sourire; cela contrariera peut-être la femme de chambre que vient de prendre Mlle Leblanc, Madeline la vachère.

— Allons, taisez-vous, Juliette, a dit Mme de La Javy en riant.

Ainsi Louisot monte dans sa chambre; elle parle à ce rustre... Qui sait, peut-être se sont-ils aimés quand elle était à la ferme..... Je serais le rival malheureux de Louisot! il faut avouer que ce serait là un plaisant rôle!

On prépare ici des bals, des comédies, des tableaux animés, que sais-je! Mme de La Javy a invité beaucoup de monde; c'est bientôt sa fête, et, ce jour-là, il y aura grand spectacle. Mais je ne verrai peut-être pas tout cela : il est possible que je quitte la campagne, que je retourne à Paris... J'y retournerai si je ne puis voir Madeline, si elle continue à me fuir.

J'oubliais de te dire que M. de Savenay est arrivé hier. C'est un beau vieillard. Malgré ses soixante ans, il a des habitudes de jeune homme; il s'habille à la mode, il monte à cheval; en vérité, on ne le croirait pas d'un autre temps, s'il n'était pas d'une politesse aussi empressée près des femmes. Sa fille m'a présenté à lui; mais il n'a été question ni de mariage rompu, ni de rien. Adieu, Gustave, j'ai comme un pressentiment que je suivrai de près cette lettre, et que tu me reverras bientôt. »

Deux jours plus tard il y avait grande compagnie au château de Savenay, et on débattait le programme de la première fête qu'allait donner Mme de La Javy. Il s'agissait d'arranger les tableaux animés, et de distribuer les rôles dans cette comédie immobile et muette. La scène était le cadre où devaient se grouper les personnages pour représenter la *Corinne* de Gérard.

Tandis qu'on s'occupait des costumes, Mme de La Javy prit le bras de Paul, et lui dit à voix basse : — Venez! Il faut que je vous montre quelque chose, mon pauvre ami.

Il y avait dans la manière dont ce mot fut dit une nuance de moquerie et de pitié que M. de Chameroy comprit sur-le-champ; il vit que Mme de La Javy savait tout, et il en eut une certaine

honte. Elle l'emmena dans sa bibliothèque, et déployant un papier qu'elle roulait entre ses doigts, elle dit d'un air convaincu : Mon cher Paul, il faut avouer que vous êtes un grand fou !

— C'est vrai, répondit-il simplement ; mais dites-moi, madame, comment ce billet est-il entre vos mains ?

— Rien de plus simple : Madeline, qui peut-être n'a pu le lire, l'avait laissé tomber dans l'escalier ; une de mes femmes l'a trouvé.

Paul déchira le billet avec une sourde rage et s'assit vis-à-vis de Mme de La Javy.

— Voilà donc qui vous aimiez ! reprit-elle d'un air de compassion ; qui s'en serait douté, bon Dieu ! Mais vous allez donc sur les brisées de Louisot ?

— Ne vous moquez pas de moi, madame, dit-il sourdement ; je suis fou, c'est vrai !.... Mais je ne suis peut-être pas si ridicule que vous le croyez. Cette fille que j'aime est une pauvre enfant plus humble, plus dédaignée que la dernière de vos femmes, mais elle est belle, elle est sage !...

Mme de La Javy haussa les épaules.

— Oui, c'est un ange ! continua M. de Chameroy ; si vous la connaissiez, si vous saviez...

— Je sais qu'elle est la maîtresse de Louisot, dit froidement Mme de La Javy.

— On vous a trompée, madame, s'écria Paul, cela n'est pas vrai ! Je ne le crois pas ! Je ne le croirais que si je le voyais !

Mme de La Javy réfléchit un moment, puis elle dit tranquillement :

— Eh bien je le vous le ferai voir !

Le lendemain matin il y eut répétition des tableaux animés, et tous les gens de la maison y assistèrent. Paul aperçut de loin Madeline assise derrière Mlle Leblanc, à côté de Louisot ; elle ne tourna pas une seule fois les yeux vers lui.

Le même soir, au moment où Paul se retirait, Mme de La Javy vint à lui et lui dit tout bas :

— Restez ; j'ai promis de vous faire voir quelque chose.

Puis elle retourna s'asseoir tranquillement au milieu du cercle. Paul, morne, agité, stupéfait, resta debout dans l'embrasure d'une fenêtre ; une heure après Mme de La Javy le retrouva à la même place.

— Allez m'attendre un moment dans le jardin, lui dit-elle rapidement, près de la pièce d'eau, comme il y a trois mois... Comme il y a trois mois, quand vous m'aimiez, ajouta-t-elle entre un soupir et un sourire.

Il la salua profondément et sortit.

Un moment après toutes les fenêtres du château de Savenay s'éclairèrent successivement; chacun était remonté chez soi. Mme de La Javy rentra la dernière dans sa chambre. Elle congédia Juliette, et vint regarder la pendule. Son regard pensif semblait interroger l'aiguille dont le pas invisible avançait vers minuit; puis elle se souleva brusquement et alla ouvrir une porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. La nuit était fort sombre; pas une seule étoile ne brillait au ciel couvert de nuages immobiles.

— Saint Jean! dit Mme de La Javy à voix basse.

— J'ai fait exactement ce que madame m'a commandé, répondit quelqu'un qui attendait sur la terrasse.

— C'est bien; allez tout surveiller comme je vous l'ai dit.

Elle s'enveloppa d'un long cachemire et descendit vers la pièce d'eau. Paul vint au-devant d'elle; il avait comme un frisson d'impatience et d'inquiétude.

— Monsieur de Chameroy, dit-elle en lui prenant le bras, je veux bien remplir ma promesse, mais ce ne peut être qu'à certaines conditions. Songez au rôle que je joue ici : j'épie les amours de Mlle Madeline et de M. Louisot, je vous découvre leurs rendez-vous; il fallait, certes, un grand désir de vous convaincre, de vous prouver que vous êtes trompé, joué par cette Agnès en sabots, pour me résoudre à ce que je vais faire, et, je vous le répète, ce ne peut être qu'à certaines conditions.

— Dites, madame.

— Il faut que, quoi que vous voyiez, vous soyez assez maître de vous pour ne rien manifester; il faut qu'il ne vous échappe pas une parole, pas un geste.

— Je vous le promets, madame, répondit Paul.

Alors Mme de La Javy l'amena dans le parc; tous deux marchaient en silence, haletants et troublés. Ils allèrent ainsi jusqu'à un endroit qu'on appelait l'ermitage. C'était un petit bois de pins, au milieu duquel il y avait une maisonnette surmontée d'une croix.

— C'est par ici que ces amants ont leur rendez-vous, dit Mme de La Javy en s'arrêtant.

Paul regarda autour de lui.

— Je ne vois rien, murmura-t-il.

En ce moment, une faible lueur parut à l'unique fenêtre de la maisonnette. Mme de La Javy entraîna Paul de ce côté sans rien dire. On n'y voyait pas à deux pas devant soi, et le vent soufflait bruyamment dans le feuillage sonore des pins. Mme de La Javy s'approcha de la fenêtre, et regarda au joint des volets; puis elle serra violemment le bras de Paul en lui disant à voix basse :

— Eh bien! voulez-vous voir?

Il appuya son front contre le volet vermoulu, et ne jeta qu'un coup d'œil dans l'intérieur. Madeline était là, accoudée sur une table, dans une attitude d'abandon et de repos; Louisot, assis devant elle, lui tenait la main; une lampe accrochée au mur éclairait ce groupe.

Paul s'éloigna sans proférer un seul mot; il était sous le coup d'une de ces cruelles déceptions qui brisent subitement l'affection la plus puissante; il éprouvait tout ce que le cœur d'un homme peut ressentir de regrets, d'indignation, de mépris amer. Mme de La Javy le laissait à ses impressions, et marchait silencieusement à côté de lui. Ils s'en retournèrent ainsi jusqu'à la place où Paul avait attendu Mme de La Javy. Elle allait le quitter, il la retint et la fit asseoir près de lui.

— Nanine, dit-il, j'étais fou; mais me voilà redevenu sage. Il faut que j'efface tous les souvenirs de cette honteuse et ridicule folie; il faut que je retrouve tout ce que j'ai perdu. Ne voudrez-vous pas me le rendre?

— Je ne vous l'avais pas ôté, répondit-elle en serrant les mains de Paul contre son cœur.

Il avait froid, il frissonnait.

— Mon Dieu! reprit-elle effrayée, qu'avez-vous?

— Rien, je suis heureux. Oui, Nanine, je suis bien heureux puisque vous m'aimez toujours!... Demain vous parlerez à votre père; rien ne s'oppose maintenant à notre mariage; plus d'attente, plus de délais... Dans quinze jours, Nanine, le jour de votre fête, le jour du bal, vous pouvez être ma femme.

— Mon Dieu! répliqua-t-elle en souriant, on va dire que nous

avons fait des mystères, et que j'ai voulu inviter tout ce monde à mes noces.

Paul ne retourna aux Charmilles qu'au petit jour. Dans la matinée, Mme de La Javy fit partir Madeline pour sa terre de Louvignes, à trente lieues de là, et renvoya Louisot, en lui payant trois années de gages.

VI.

Le mariage de Paul et de Mme de La Javy devait se faire le 1er juillet. Deux jours avant, dans l'après-midi, M. de Savenay et Mlle Leblanc faisaient une partie d'échecs dans le vestibule. La chaleur était accablante; chacun faisait la sieste, et Mme de La Javy, retirée dans sa chambre avec Paul, préparait les lettres de faire part et réglait le programme de la fête qu'elle devait donner le lendemain de ses noces.

M. de Savenay était accoudé sur l'échiquier, et il avait interrompu son jeu.

— Mademoiselle Leblanc, disait-il, je puis vous le confier, à vous; je ne suis pas content de ma fille; je ne vois pas avec plaisir son mariage. M. de Chameroy est un galant homme, plein d'esprit et de belles qualités; il a de la fortune, une bonne position dans le monde, mais il est trop jeune. Entre nous, vous savez l'âge de Nanine, j'avais dix-neuf ans quand j'épousai sa mère, et elle naquit la première année de notre mariage. Il y a longtemps de cela.

— Hélas! monsieur, elle aime M. de Chameroy! dit la bonne Mlle Leblanc.

— Mais lui, l'aime-t-il?

— Elle le croit, et puisqu'il l'épouse...

— Voilà une raison! Ma chère mademoiselle Leblanc, Nanine va faire une folie. Mais le moyen de l'empêcher! elle veut ce qu'elle veut.

— Oh! certainement. Quand vous êtes arrivé, monsieur, ce mariage était rompu. Eh bien! elle a trouvé moyen de le renouer. Comment, je n'en sais rien...

— Ni moi non plus. M. de Chameroy s'en repentira peut-être; elle ne sera pas heureuse. Du moins je ne verrai pas de près ce mauvais ménage....

— Vous voulez repartir, voyager encore? s'écria Mlle Leblanc avec une triste surprise.

— Je veux m'en aller, répondit le marquis. J'avais compté retrouver ici un intérieur, une famille; je m'étais trompé. Ce n'est pas ma fille qui rendra ma vieillesse heureuse; je le sens bien, et vous le savez bien aussi, vous qui la connaissez.

Mlle Leblanc hocha tristement la tête.

— L'avenir me paraît bien triste à présent, reprit le marquis avec amertume; ma fille n'a pour moi que des semblants de respect et d'affection, et souvent même elle ne prend pas la peine de déguiser l'espèce de gêne que je lui cause. Dans toute cette affaire, je me suis aperçu que je n'avais pas même le droit de remontrance; mes conseils ont été fort mal reçus. Mademoiselle Leblanc, c'est bien cruel de ne compter pour rien dans le cœur de sa fille, de son unique enfant!

— Hélas! je savais que vous éprouveriez tous ces mécomptes, mais je croyais que vous y seriez moins sensible. Autrefois vous vous passiez aisément de cette vie intérieure.

— J'ai vieilli, ma chère mademoiselle Leblanc! répondit le marquis avec un long soupir.

— Et alors vous avez senti votre isolement. Ah! monsieur, il y a des êtres dont la vie s'écoule ainsi dans la solitude et l'effroi de l'avenir....

— Qui est-ce qui pleure là dehors, interrompit M. de Savenay.

Mlle Leblanc alla regarder à travers les lames des persiennes.

— Seigneur mon Dieu! s'écria-t-elle, c'est Madeline! Madame lui avait défendu de reparaître ici.

La jeune fille arrêtée devant la porte voulait entrer absolument et un domestique la rudoyait pour la renvoyer. Alors M. de Savenay lui-même alla ouvrir.

— Qu'est-ce donc, mon enfant? dit-il; que voulez-vous?

La jeune fille entra toute rouge et haletante. Ses souliers étaient poudreux et son gros chapeau de paille lui tombait en gouttière sur les épaules; on voyait qu'elle venait de faire une longue route.

— Oh! mademoiselle Leblanc, dit-elle en joignant les mains, faites-moi parler à M. de Chameroy! Je suis venue à pied depuis Louvignes, j'ai marché nuit et jour!

— Ah ! mon Dieu ! interrompit Mlle Leblanc étonnée, et que veux-tu lui dire ?

— Je veux lui dire que je suis une honnête fille, répondit-elle en pleurant; que Louisot n'est pas mon amoureux, et que madame lui a fait une tromperie abominable !

— Tais-toi, tais-toi, Madeline ! interrompit Mlle Leblanc effrayée.

Quelques domestiques étaient déjà accourus et écoutaient aux portes.

— Venez, mon enfant, dit M. de Savenay, venez avec moi et vous m'expliquerez tout cela.

Il l'amena dans son appartement; Mlle Leblanc les suivit toute consternée et prévoyant bien quelque chose d'extraordinaire.

Madeline était si fatiguée que M. de Savenay fut obligé de la soutenir ; elle tomba épuisée sur un fauteuil et dit en baisant les mains de Mlle Leblanc :

— Ma bonne demoiselle ! j'avais promis de ne pas revenir ici; mais ce que je ne savais pas... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! C'est Louisot qui est venu à Louvignes et qui m'a tout raconté... Il était de moitié dans cette tromperie; il y allait sans malice lui et de tout son cœur, parce qu'il voudrait m'épouser.... Je lui pardonne....

— Mais que veut-elle donc dire ?... interrompit M. de Savenay impatienté ; le ciel me confonde si j'y comprends un seul mot ! Qu'est-ce qu'il y a de commun entre cette enfant et M. de Chameroy ?

Alors Mlle Leblanc raconta ce qui s'était passé. Pendant ce récit, Madeline pleurait, les mains jointes.

— Oui, c'est vrai tout cela, dit-elle ; mais j'étais résolue à ne plus voir M. de Chameroy ; à m'en aller si loin, si loin, qu'il ne pût jamais me retrouver. Mais ce n'était pas assez : madame a voulu me faire épouser Louisot, et comme j'ai refusé, elle a dit que j'étais sa maîtresse... ; et comme M. de Chameroy ne voulait pas le croire, elle m'a fait venir un soir dans le parc, sous prétexte de faire des tableaux animés, comme ils disent. Saint-Jean le chasseur m'a enfermée dans la maisonnette; Louisot s'est mis là tout près de moi, et il m'a dit qu'on allait venir nous regarder pour voir l'effet.... et moi, je suis restée là pour obéir à madame... Savez-vous qui elle a amené alors ?

M. de Chameroy ! et il a cru que tout cela était vrai.... que j'allais ainsi la nuit avec Louisot. Le lendemain, madame m'a fait partir pour Louvignes; et ce n'est qu'avant-hier... Louisot est venu ; il m'a dit tout cela.... Alors je suis partie.... Il faut que je dise à M. de Chameroy comme on l'a trompé, après je m'en irai.... Je ne suis qu'une pauvre fille ; mais ce n'est pas juste qu'on me méprise.... qu'on m'ôte mon honneur !...

— Mon enfant, dit M. de Savenay, je vous promets que vous aurez satisfaction devant M. de Chameroy, devant tout le monde : c'est moi qui me charge de votre justification. Je ferai plus encore ; quels sont vos parents ?

— Elle n'en a point, répondit Mlle Leblanc.

— Ils sont morts, c'étaient sans doute de braves gens ?

— Il faut dire la vérité, je n'ai jamais eu de parents, dit Madeline en baissant la vue; tout ce que je sais, c'est que ma mère s'appelait Colette et qu'elle m'a mise au monde sans être mariée...

— Colette Pichon ! interrompit M. de Savenay d'une voix altérée, la fille de mes anciens fermiers ? en arrivant, j'ai cru la trouver mariée à Simon Toutel, mais on m'a dit qu'elle était morte..., et on ne m'a point parlé de tout cela.

— Oui, monsieur, répondit Mlle Leblanc, elle mourut sans dire quel était le père de cette enfant, et en vérité, personne n'en sait rien...

— Et quel âge avez-vous? demanda le marquis à Madeline.

— J'ai eu seize ans à la Chandeleur, répondit-elle.

M. de Savenay s'assit ; il était devenu pâle.

— Mademoiselle Leblanc, dit-il après un moment de silence, menez cette enfant dans votre chambre, prenez-en soin, je vous la confie.

Et sur-le-champ il descendit chez Mme de La Javy, elle était encore seule avec M. de Chameroy.

— Madame, lui dit le marquis, vous avez fait une action infâme ! vous avez attiré une pauvre jeune fille dans un guet-apens ! vous l'avez perdue de réputation...

A cette véhémente sortie, Paul se leva en pâlissant et parut attendre dans une horrible anxiété ce que Mme de La Javy allait répondre. Elle s'était levée aussi ; ses genoux tremblaient, une pâleur subite s'était répandue sur ses joues et sur ses lèvres ; mais elle ne baissa point la vue et elle répondit à son père :

Monsieur, je ne dois compte de mes actions à personne, pas même à vous.

— Je le sais, répliqua M. de Savenay avec indignation, aussi n'est-ce pas à vous que je veux dire ce que je viens d'apprendre : c'est à M. de Chameroy que vous avez indignement abusé. Madeline est ici.

Mme de La Javy comprit alors que tout était découvert, qu'il n'y avait plus moyen de rien nier, et elle prit aussitôt son parti.

— Oui, dit-elle, j'ai voulu détacher M. de Chameroy de cette malheureuse et j'y avais réussi; nous allions être heureux... Vous venez, mon père, vous jeter à travers notre bonheur; tout est rompu, tout est fini... Votre fille en mourra peut-être; mais l'honneur de Madeline est sauvé! Je reconnais bien là votre tendresse et vos soins!

Paul était comme un homme frappé de vertige, et il n'exprimait son indignation et sa surprise que par de sourdes exclamations.

— Venez, monsieur... lui dit le marquis en le prenant par le bras.

Mme de La Javy se mit devant eux :

— C'est bien! dit-elle, je vois la fin de tout ceci. Mon mariage est rompu, il ne me reste d'autre parti à prendre, après un tel éclat, que d'aller me cacher dans quelque couvent. Avant une année peut-être, M. de Chameroy aura accompli l'insigne folie dont j'avais voulu le sauver, il anra donné son nom à Madeline, elle sera sa femme... Mais il aura beau faire, vous aurez beau dire, il n'en aura pas moins fait un mariage ridicule, honteux... il n'en aura pas moins épousé une paysanne, une bâtarde!

— Peut-être, madame! répondit M. de Savenay en entraînant Paul.

— Madeline, ma pauvre enfant! on m'a tout raconté, s'écria M. de Chameroy en venant à elle; ah! comme j'ai été trompé!

Elle était toute pâle et tremblante et, malgré sa fatigue, elle se tenait debout contre la porte; car elle n'osait pas s'asseoir en présence du marquis.

— Ah! monsieur, à présent que vous savez tout, je m'en

vais, dit-elle; ma bonne mademoiselle Leblanc, adieu.....

— Mon enfant, restez là près de moi, dit M. de Savenay en lui prenant la main. Et il se mit à la regarder; puis il la baisa au front et descendit chez lui en la recommandant encore à Mlle Leblanc. Paul le suivit et ils restèrent une heure enfermés ensemble.

Deux heures après, Mme de La Javy partit pour Paris, et M. de Chameroy retourna aux Charmilles; tous les hôtes du château s'en allèrent aussi peu à peu dans la journée; ce fut comme une débâcle.

M. de Savenay passa le reste de la journée enfermé chez lui, où il eut une longue conférence avec cette mère Frachot qui savait si bien l'histoire de la pauvre Colette.

Le soir il vint trouver Mlle Leblanc; la petite paysanne était déjà couchée dans son ancienne chambre, sous les combles.

— Ah! monsieur le marquis, dit la demoiselle de compagnie, quelle journée! quelle terrible journée!... Un mariage rompu! madame partie pour toujours peut-être! Que de scandales, que de malheurs! Et cette pauvre enfant, la cause involontaire de tout cela, si à plaindre aussi! Elle a pleuré tout le jour en apprenant ces désordres. Que deviendra-elle à présent, bon Dieu!

— Elle restera avec nous, répondit le marquis. Mademoiselle Leblanc, savez-vous quel est le père de cette enfant? C'est moi!

— Vous! dit-elle stupéfaite.

— Oui, le jour même des fiançailles de la pauvre Colette, j'abusais de son inexpérience, de ma position, d'un hasard que nous n'avions pas cherché... Ce fut une mauvaise action; je me la suis souvent reprochée, et je ne savais pas alors quelles en avaient été les suites!

— Elles ont été bien terribles! dit Mlle Leblanc d'une voix triste.

— J'ai peut-être encore d'autres torts à réparer, dit le marquis après un silence et en la regardant; vous ne me comprenez pas, Louise?

— Non, monsieur, dit-elle tout éperdue.

— Il y a moyen de réparer ces torts, reprit-il; voulez-vous devenir ma femme et reconnaître Madeline pour notre enfant?

A cette proposition si inattendue Mlle Leblanc éprouva un si

grand saisissement, une telle émotion de surprise et de joie, qu'elle ne put répondre et qu'elle se contenta de tendre ses deux mains au marquis qui les serra dans les siennes.

Le lendemain matin Paul reçut une longue lettre du marquis de Savenay, dont voici le dernier paragraphe : « Vous comprenez, monsieur que cette enfant a besoin de recevoir une nouvelle éducation qui l'initie aux habitudes du monde dans lequel elle est appelée à vivre ; il faut perfectionner ces dons naturels, ces heureuses dispositions qui l'ont mise au-dessus de l'état où elle a vécu si longtemps. Je ne peux donc vous la donner aujourd'hui; mais, si dans un an vous me faites l'honneur de me demander la main de Mlle Madeline de Savenay je vous l'accorderai volontiers. »

Gustave était enfin venu trouver son ami aux Charmilles. Quand Paul eut achevé de lui lire cette lettre, il s'écria :

— Cette fois j'y crois ; ce mariage se fera ! Si tu pouvais comme cela me trouver une bergère !

Mme Charles Reybaud.

SYSTÈME DE FOURIER.

DESTINÉE SOCIALE,

PAR M. VICTOR CONSIDÉRANT.

Il n'y a que dix-sept mois que Fourier est mort à l'âge de soixante-cinq ans, et dans cet intervalle le monde s'est plus occupé de lui qu'il ne l'avait fait durant toute sa vie. Ses idées se sont répandues, elles ont été discutées, elles ont acquis, dans la presse provinciale surtout, des organes réguliers et déjà nombreux; les penseurs les ont abordées; elles se mêlent à plus d'un système, et, ces jours passés, feuilletant au hasard un ouvrage nouveau sur les *intérêts du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et de la civilisation en général,* par M. Pecqueur, je trouvai fortement empreint d'idées appartenant à Fourier, ce livre couronné par l'Institut. C'est un grand service à lui rendre que de s'emparer de ses idées pour les répandre, car, comme écrivain, il en est certainement le plus mauvais propagateur. L'étrangeté de sa méthode, l'incontinence d'une imagination exubérante qui le jette dans des digressions continuelles et lui fait courir trois ou quatre idées à la fois; le tour inusité de ses formules, la bizarre prolixité de son langage, la naïveté de ses artifices oratoires ou autres qu'il a toujours soin de dé-

noncer d'avance lui-même et qu'il pousse parfois jusqu'au puéril et au niais; cet air de broussailles que ces diverses causes donnent au corps de ses pensées, toute cela fait d'un livre écrit par Fourier, le livre le plus confus, le plus hérissé, le plus inabordable qui soit, pour quiconque ne sait pas encore se reconnaître et se diriger dans ce fouillis inextricable. Plusieurs de ses disciples ont déja essayé de le mettre à la portée du public. Une dame, entre autres, Mme Gatti de Gamond, a publié dernièrement un exposé élémentaire du système de Fourier en le dépouillant de tout appareil scientifique pour le présenter par le côté pratique et en quelque sorte humain, c'est-à-dire saisissable pour les hommes de toute nature. Cet ouvrage est peut-être celui qui prépare le mieux à une étude plus approfondie des théories phalanstériennes. M. Considérant, qui a été par sa parole et par sa plume le plus ardent et le plus marquant des propagateurs de ces théories, vient à son tour les reproduire dans leur rigueur scientifique, mais suivant une méthode plus appropriée à nos habitudes que celle du maître. C'est le bonheur universel qui est également au bout des démonstrations de l'un et de l'autre, non pas seulement comme promesse, mais comme résultat infaillible et forcé.

Le bonheur est en effet le but de tous les efforts de l'homme. L'homme le poursuit sans y croire, et quand ses vœux l'appellent, quand ses instincts l'affirment, sa raison et son expérience le nient. Peut-être le bonheur de l'homme est-il de chercher le bonheur. S'il ne cherchait plus, en effet, que ferait-il et que deviendrait-il? la vie est une série de petits drames qui se renouvellent et se succèdent avec chacun de nos désirs, de nos projets. La scène est remplie par trois personnages, le désir, l'objet du désir et l'obstacle. Tant que ces trois acteurs sont en présence, notre âme, attachée tout entière aux chances de la lutte, aux progrès de l'action, embrasse puissamment quelque chose qui n'est pas le bonheur sans doute, mais qui est du moins une jouissance plus ou moins âpre, une émotion qui est quelque chose enfin, et qui lui donne le sentiment surabondant de sa propre vie jusqu'au dénoûment. Le dénoûment, quel qu'il soit, ce n'est pas quelque chose; c'est la fin de tout, c'est-à-dire le commencement d'une satiété ou d'une déception. Mais jusque-là nous avons vécu; et nous recommencerons encore sur nou-

veaux frais à vivre de cette manière jusqu'au dernier jour. Si donc le bonheur est la plénitude de la possession jointe à la persistance active et continue du désir qui seul peut faire que la possession soit pour nous un bonheur, il n'existe pas pour l'homme; car toujours le désir de l'homme creuse et pousse au delà de la réalité dans la réalité qu'il possède, ou s'assoupit sur sa concupiscence repue : là est le sceau de la grandeur et de la suprématie intelligente de l'homme; car, s'il pouvait être satisfait par son objet, il serait l'inférieur ou du moins ne serait que l'égal de cet objet; et s'il pouvait en face de l'objet ne pas être ému de désirs, il n'aurait qu'une vie végétative. Il faut qu'il désire ou qu'il s'hébète. Le désir, c'est la vie dans l'homme.

La question du bonheur, à supposer le bonheur possible, a toujours été mal posée, pour l'avoir été en termes exclusifs. C'est une folie de dire que notre bonheur est en nous, puisque nous ne pouvons vivre en nous-mêmes et de nous-mêmes; puisque nous avons des passions et que nous sommes placés dans un milieu dont chaque pièce, chaque parcelle est un aimant correspondant, par ses affinités, à quelqu'une de nos passions. Évidemment, ce milieu a été symétriquement ajusté à l'homme et l'homme à ce milieu; si bien que si l'on supprimait celui-ci, ou seulement une seule de ses dispositions, l'homme périrait; ou que, si l'on supprimait l'homme, tout le reste de la création périrait probablement aussi ou serait du moins une chose sans motif, sans but, sans raison parce qu'elle serait sans son complément nécessaire. Non, notre bonheur n'est pas en nous, puisque l'être qui nous est le plus insupportable et que nous nous ingénions le plus à éviter, encore qu'il soit celui que nous aimons le mieux, c'est nous-mêmes. Ici nous renvoyons le lecteur aux *Pensées* de Pascal dans le chapitre intitulé : *Misères de l'Homme,* et nous le prions de se rappeler ce qu'il a lu sur les inventions de la pénalité pensylvanienne. La supplice de l'homme livré à lui-même est, en matière d'éducation coercitive, l'équivalent du supplice de la brute livrée à la faim. Encore n'ose-t-on pas plus soumettre la pensée de l'un que l'estomac de l'autre à toute la rigueur de ce régime atrophiant, de peur de les voir bientôt tous les deux périr de consomption. Cette démonstration de fait est assez parlante, je pense, et peut tenir lieu de toute autre; mais la démonstration écrite de Pascal ne

l'est pas moins, et elle a de plus pour elle l'avantage que donnent de fortes pensées bien écrites. Ne craignez pas plus de la relire que je ne crains de revenir sur l'invitation que je vous en fais.

Pour que notre bonheur fût en nous, il faudrait que nous pussions arriver à une pleine possession de nous-mêmes, et que cette possession nous suffît. Or, nous pouvons nous posséder, ou nous ne le pouvons pas. Si nous pouvons nous posséder, comment se fait-il que nous n'ayons pas encore pu réussir à trouver en cela le bonheur, puisque c'est en cela qu'il est? Si nous ne le pouvons pas, n'est-ce pas une mystification que de nous parler du bonheur et des conditions d'y atteindre quand l'examen de ces conditions n'est qu'une spéculation sur l'impossible?

D'un autre côté, c'est aussi une folie de mettre le bonheur dans les objets du monde extérieur, puisqu'ils n'ont en eux-mêmes, relativement au bonheur de l'homme, aucune virtualité absolue; puisque leur action sur l'homme dépend, non de leur propre vertu, ni d'une essentielle efficacité, mais de propriétés variables et précaires que l'imagination leur prête ou leur retire selon les circonstances. Leur possession a plus d'une fois rassasié l'homme sans le satisfaire. Sa sensualité émoussée dépouillant la nature entière de toute couleur, de toute saveur, a anéanti pour lui l'univers. Au milieu des profusions dont l'intarissable fécondité de la création répandait les flots à ses pieds, elle a condamné ses désirs exténués, mais inassouvis, à errer dans les solitudes arides du vide et de l'ennui. Elle l'a réduit à inventer, en dehors de toutes les données de la nature, de monstrueux raffinements et des voluptés sans nom. Sans parler des exemples en petit que nos contemporains, les Anglais surtout, peuvent nous offrir, l'histoire des empires d'Orient, celle de l'empire et des empereurs romains, sont là pour attester ce que la possession de tous les instruments de jouissances recèle de bonheur pour l'homme. La satiété a rendu l'homme repu plus féroce que ne l'est celui qui a faim. C'est que dans la prostration universelle de nos désirs il en reste un plus tyrannique, plus cruel, plus implacable que tous les autres, le désir d'avoir des désirs, d'en avoir un, un seul, c'est-à-dire de trouver un seul objet qui nous attire à lui, pour nous rattacher au monde et nous arracher à nous-mêmes. Ainsi le foyer des désirs hu-

mains se creuse à mesure qu'il s'emplit, et quand, dans le cercle entier des choses créées, il ne trouve plus rien qui lui soit aliment, quand il a dévoré le monde, il finit pas se nourrir de sa propre substance et par se dévorer lui-même, sans pouvoir s'épuiser ni s'éteindre. Mais avant d'en venir là, comment se fait-il qu'il n'ait pas rencontré le bonheur, si le bonheur était contenu dans les choses dont il a fait de la cendre, une cendre qui dessèche le cœur et le corrode? Évidemment le bonheur n'est pas en dehors de nous, puis que c'est toujours nous, en définitive, qui prononçons sur le rapport de convenance ou de disconvenance qui s'établit entre les choses du dehors et nous, et que ce rapport dépend, non d'une réalité fixe et nécessaire, résidant en elles, mais de la mobilité de nos goûts, des modifications que peuvent subir nos organes de relation, et des caprices de nos habitudes.

Si l'on ne peut appeler bonheur, ni la possession de nous-mêmes, puisque nous ne nous possédons pas et que nous ne nous connaissons même pas, ni la possession des biens extérieurs, qu'est-ce donc que le bonheur? Quelle est cette chose vers laquelle toutes les aspirations de notre âme, tous les entraînements de nos sens nous emportent sans cesse? Il faut noter que nos désirs vont droit à leur objet, sans chercher à s'expliquer ce qu'ils en attendent; que cet objet a une forme déterminée, un nom à lui propre, des limites plus ou moins précises; qu'il n'est en un mot qu'une partie dans l'ordre universel des choses visibles ou invisibles, et qu'il n'est apte, par conséquent, à nous procurer qu'une satisfaction partielle. Il est donc de la nature du désir de poursuivre un résultat indéterminé dans un objet déterminé, une satisfaction partielle, mais indéfinie, dans un objet partiel, mais défini. C'est la pensée, c'est la raison qui, survenant plus tard et supposant au désir une vue nette et réfléchie de son but, aux opérations multiples et successives de l'instinct un plan combiné et un foyer de convergence, a fait la somme de toutes les satisfactions partielles dont chacune est donnée pour pôle à chacun de nos désirs, et a nommé ce résultat collectif bonheur. Mais ce résultat n'est qu'une abstraction de l'esprit; il n'existe pas dans la réalité. La cristallisation qui doit produire ce merveilleux diamant, ne nous en livre jamais que la poussière impalpable. Il en est du bonheur comme du

point en géométrie; comme de l'infini dans les nombres, en calculs d'arithmétique; comme de la molécule élémentaire, en physique; comme de la base universelle, en chimie; l'homme a pu le nommer, mais le voir et le toucher, jamais. Ce n'est pas une chose, c'est une idée; j'allais dire une hypothèse.

Les choses pour cela n'en sont pas plus mal ordonnées. Si jamais l'homme arrivait à trouver le bonheur, il n'aurait plus rien à faire et il se reposerait. Le stimulant manquerait au dehors, le ressort cesserait de fonctionner au dedans, tout mouvement s'arrêterait. Et, en effet, le mieux étant supprimé, à quoi pourrait aboutir le mouvement si ce n'est à déchoir dans le pire? De même que la satiété éteint tous les désirs, et n'en laisse survivre dans l'âme pétrifiée qu'un seul, celui d'un réveil de forces et de mouvement, de même, dans un sens inverse, mais symétrique, le bonheur éteindrait tous les désirs et n'en laisserait subsister qu'un seul, celui de l'immobilité, de l'immuable maintien de l'équilibre parfait établi entre le moi et ses relations. Qui ne sent que le moindre surcroît de forces, qu'un seul désir nouveau survenant, cet équilibre serait rompu et le bonheur dissipé? Qui ne sent en outre que sans désir il n'y a plus de mobile, et sans mobile plus d'action? Ainsi le désir, en même temps qu'il est l'agent nécessaire de toutes les jouissances et la vie même de l'homme, est aussi, dans les conditions bornées de son existence, le sceau de l'incompatibilité de sa nature et du bonheur.

Le mot de bonheur éliminé, nous serons plus près de nous entendre avec les théories dont M. Considérant s'est fait l'organe dans le livre qu'il vient de publier sous le titre de *Destinée sociale*. A l'exemple de leur maître, M. Considérant et les autres disciples de Fourier, ramènent à chaque instant ce mot comme l'expression mathématique des résultats qui sortiront infailliblement de la mise en pratique de leurs idées. Il faut avouer que l'inventeur de la science sociale a compris avec une haute sagacité le mécanisme du cœur humain et qu'il y a merveilleusement adapté le mécanisme de son système. Il a fort bien compris que le propre du désir, en le considérant dans la variété de ses expansions, est de se lasser vite, et, dans son principe actif, de ne jamais se lasser. Il en est du désir comme de ces fleuves dont la source toujours également abondante ré-

pand toujours ses flots avec une inépuisable munificence, mais dont le cours inconstant se déplace, et, portant d'un lieu à l'autre le trésor de ses eaux, quittant les rives qu'il a fécondées pour celles qu'il va vivifier à leur tour, laisse, sans s'être appauvri lui-même, le lit dont il se retire frappé de sécheresse et de stérilité. Fourier s'est demandé pourquoi au lieu d'ouvrir mille issues à ce fleuve intarissable et d'en utiliser les forces, la morale s'épuisait en vains efforts pour faire remonter ses eaux contre leur pente et pour en fermer la source. Sans essayer de rebrousser contre les lois de la nature, il s'est emparé des eaux de son fleuve, et pour les mieux diriger il s'est mis à les suivre et à leur ouvrir une issue partout où elles penchent, au lieu de leur permettre de ravager. Nous nous plaisons donc à le répéter, ce qu'il y a d'original et de beau dans l'invention de Fourier, c'est cette manière neuve d'asseoir le problème de l'organisation sociale, c'est cette idée d'adapter intégralement la vie extérieure de l'homme au mécanisme de sa vie intérieure. Prendre la force où elle est, et lui offrir à l'instant même où elle se produit un emploi utile, telle est en deux mots toute sa conception. La force, c'est la passion, c'est le mouvement du désir; l'emploi utile, c'est le travail. Voilà donc la question fondamentale sur laquelle repose toute la théorie de Fourier : Rendre le travail attrayant.

Il faut l'avouer, dans l'état de nos idées, de nos habitudes invétérées et dans les conditions d'existence sociale qui ont fait naître ces idées et ces habitudes, l'accouplement de ces deux mots semble ne présenter à l'esprit qu'une chimère, une impossibilité. Au point de vue où nous sommes placés, on peut, sans trop de déraison, traiter de visionnaire et de songe-creux un homme qui va mettre son intelligence aux prises avec un problème posé en pareils termes. Mais cela même n'atteste-t-il pas combien notre raison a fait fausse route et combien le train des choses sur lesquelles se forme et se règle notre jugement, s'est jeté hors des voies de la nature? La nature a mis dans l'homme un principe de force, les passions, et elle lui a donné pour loi nécessaire de conservation le travail, ou emploi de ses forces. Voilà les indications primordiales de la nature. Elle a attaché une jouissance à tout ce qui tend à la conservation de notre être. Mais, s'il y a un plaisir attaché à tout acte qui a pour but

notre conservation, et si nous ne pouvons vivre qu'à la condition de travailler, qu'en conclure si ce n'est que, dans les vues de la nature, le travail doit être pour nous la source la plus vive et la plus abondante des plaisirs? La contre-preuve de ce syllogisme ne nous est-elle pas fournie par l'ennui qui s'attache à l'oisiveté? N'est-ce pas pour être conséquente avec elle-même, que la nature a mis en nous ce grand vide et cet impitoyable ennemi intérieur qui nous tue lentement, mais infailliblement, lorsque nous ne pouvons ou ne savons lui échapper? Le travail n'étant autre chose que l'emploi de nos forces, et nos forces ayant pour principe les passions qui, elles-mêmes, ne sont que l'élan spontané de notre âme vers ce qui nous plaît ou nous promet une satisfaction, plaisir et travail sont deux termes corrélatifs. Il va sans dire que nous raisonnons ici sur l'ordre naturel; l'ordre social a renversé tout cela. La mise en mouvement de nos forces dans ce dernier état n'a plus pour ressort un principe naturel et positif, l'attraction passionnée, mais un principe inverse et négatif, la contrainte : contrainte exercée directement par l'homme, sur l'homme, ou indirectement par la disposition des choses et la situation qui nous y est donnée. L'homme doit travailler pour vivre; mais il ne peut être attiré vers son travail qu'à la condition que la nature de ce travail sera en harmonie avec ses propensions et ses aptitudes. Or c'est ce qui n'existe pas dans cet état de choses que Fourier nomme civilisation et qui est celui où nous vivons. Là l'homme ne choisit pas sa fonction, ou du moins les cas où il la choisit sont rares; mais, pressé par le besoin, il est saisi, en quelque sorte, par sa fonction avant qu'il ait eu le temps d'acquérir, ni sur celle-là, ni sur d'autres, les notions les plus élémentaires et les plus indispensables pour être apte à faire un choix. La faim est là qui le talonne. Le premier outil qu'il trouvera sous sa main, sera celui qu'il apprendra à manier et qu'il maniera toute sa vie. Le fils d'un paysan est paysan, le fils d'un *canut* est canut. Voilà ce qui a lieu pour des millions d'hommes. Le besoin de manger est le mobile unique du travail et le dispensateur des fonctions. Dans les classes plus aisées, les préjugés, les convenances, les traditions de famille, le despotisme de la volonté paternelle, viennent jouer le même rôle que la faim remplit plus bas : refouler, enchaîner l'essor des vocations naturelles, et river un

homme à une tâche ingrate qui met à contribution les facultés qu'il n'a pas et éteint celles qu'il a. Le hasard produit rarement cette conjonction d'heureuses chances qui mettent la fonction en parfait équilibre avec les aptitudes et les inclinations. Aussi peut-on compter les hommes qui s'attachent à leur travail par goût, par libre mouvement, et le prolongent au delà du terme exigé, soit par les besoins de leur subsistance, soit par une volonté dont ils ont dû accepter la domination. Il a donc fallu une singulière originalité de raison, un jet d'invention puissamment doué de virtualité et d'énergie pour remonter contre ce grand courant des faits sociaux jusqu'aux sources de la nature et de la vérité, et arriver à cette simple utopie : le travail attrayant. L'idée conçue, il restait à la rendre praticable. De là toute une série d'inventions où Fourier a déployé une sagacité d'analyse et une fécondité d'imagination presque fabuleuses. L'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de la vivacité et de la multiplicité de ses aperçus ou de l'esprit d'ordre qui les classe et de la mathématique rigoureuse qui les enchaîne. Fourier a tout embrassé dans ses spéculations, depuis les infiniment petits de la vie de ménage, jusqu'aux mouvements des mondes et aux plus vastes phénomènes de la vie universelle. C'est avec la même clef qu'il a ouvert (il les force quelquefois) toutes les portes qu'il a trouvées fermées, à l'abord de chacun des problèmes que lui ont présentés l'homme, la société, la nature, Dieu. Il est entré dans l'exploration de l'univers visible et invisible par la vue scientifique de l'analogie universelle. Il a ramené toutes les vérités à quelques formules, toutes les lois à une loi, toutes les sciences à une science; il a conjugué sur un même principe tous les modes d'existence par lesquels chaque classe d'êtres se manifeste aux autres, et mis ainsi à découvert le lien visible qui, d'une extrémité de l'échelle à l'autre, et dans toutes les combinaisons de rapports imaginables, unit la vie à la vie, l'esprit à la matière, la nature à Dieu. Il a mis en équation tous les ordres de faits qui s'offrent à l'analyse de l'esprit humain, et il en a dégagé cette grande inconnue, l'unité. Aussi, dit-il avec raison dans l'avant-propos de son traité de l'*Association domestique et agricole*, qu'il eût dû, en bonne forme, intituler cet ouvrage : Théorie de l'unité universelle. Mais plus il a pénétré avant dans le mécanisme de la vie, plus le méca-

nisme social qu'il a lui-même adapté à l'ordre qu'il a vu régner dans l'œuvre divine, était ingénieux et savant, plus en même temps il aurait dû, ce semble, se convaincre que la fin terrestre de l'homme n'est pas le bonheur, et que, s'il est dans sa nature d'y tendre sans cesse, et d'en approcher toujours, il est aussi dans sa nature de n'y atteindre pas. C'est là une conclusion qui ressort des entrailles mêmes du système de Fourier. L'être qui ne peut se trouver face à face avec lui-même; l'être qui ne peut supporter la vie sans en être distrait par des plaisirs (et je range ici dans les plaisirs jusqu'au travail *civilisé*); l'être qui n'a pas un plaisir qui, prolongé au delà d'une certaine durée très-restreinte, ne devienne une fatigue et un supplice; l'être qui, sans trêve ni repos, menacé, pourchassé pied à pied par l'ennui qui le suit comme son ombre, ne peut rien trouver de mieux qu'une fuite incessante et la ressource de sauter en quelque sorte à chaque instant par les fenêtres pour se dérober coup sur coup à chacune de ses jouissances les plus chères, une minute avant que son implacable ennemi ne vienne l'y surprendre; cet être-là, saisi de moment en moment par une jouissance nouvelle, peut, à la rigueur, n'avoir pas le temps de se sentir malheureux; mais se sert-il d'un mot applicable à sa condition lorsqu'il emploie pour la caractériser le mot de bonheur? La fin terrestre de l'homme, c'est le travail, c'est la gestion du globe. Aussi ne peut-il pas ne pas travailler. Les combinaisons d'ordre social, bonnes ou mauvaises, ne font rien contre cette nécessité. Si sa fin terrestre avait été le bonheur, il n'aurait jamais pu ne pas être heureux.

Reste donc à donner une idée du plan sur lequel Fourier veut asseoir le mécanisme de l'association, mécanisme destiné à seconder le jeu des attractions naturelles, et par conséquent à produire le travail attrayant. Nous bornerons à cette région l'excursion que nous voulons faire dans son système, encore ne férons-nous qu'y glisser à vol d'oiseau. M. Considérant, qui doit aujourd'hui nous servir de guide, s'est resserré lui-même autant que possible dans ce coin du domaine sur lequel il appelle nos explorations. Bien qu'il soit difficile de détacher de l'ensemble du système de Fourier une partie quelconque sans la disloquer, si l'ordre et l'enchaînement scientifique disparaissent dans notre analyse, il restera cependant des aperçus assez neufs

et des résultats assez curieux pour que ce petit travail ne soit pas inutile. Et, d'abord, commençons par le commencement, par la critique.

Fourier, jeté au milieu d'une génération qui n'avait vécu que de passions politiques, et qui, par elles, avait accompli les plus grandes choses, peut-être, dont les annales humaines aient enregistré le souvenir, Fourier est le premier homme qui ait su voir et osé dire que la politique est impuissante à résoudre les questions avec lesquelles elle bouleverse le monde. Il a été plus loin, il a dit que la politique n'avait pas posé les questions à résoudre, et qu'elle se débattait avec des fantômes. Si le travail est le lien des sociétés, s'il en est la force vitale et le soutien, à quoi servent, en effet, de stériles débats sur les formes gouvernementales, à quoi sert même une organisation de plus en plus parfaite du gouvernement qui n'a qu'une fonction de régulateur, tant que le désordre et l'anarchie règnent dans le corps même de la société, et dans ses fonctions essentielles? De ce désordre naît la déperdition d'une grande quantité de force humaine employée à ne rien produire ou à détruire. Au premier rang des *improductifs* qu'engendre l'état de civilisation (nous expliquerons ce mot), vient se mettre l'armée. Notre budget de la guerre, en France, est de 400 milions; 400 à 600 millions que produirait l'industrie de nos soldats, voilà pour la société une perte annuelle d'un milliard, et cela en temps de paix, dont le fardeau retombe sur les travailleurs condamnés à nourrir les membres parasites. Après l'armée viennent les *scissionnaires*, chevaliers d'industrie, voleurs, mendiants, filles publiques, contrebandiers, tous ceux qui vivent d'un vice qu'ils ont ou d'un vice des autres qu'ils exploitent, et les fonctionnaires employés contre eux, magistrats, gendarmes, police, etc. Aux scissionnaires il faut ajouter les oisifs, les hommes de loisir qui attirent à eux et consomment une grande partie des richesses sociales sans y rien ajouter pour leur part. Puis cette nuée d'employés attachés à des administrations qu'un autre mécanisme social simplifierait singulièrement ou pourrait entièrement supprimer; comme la régie des douanes, des droits réunis, en deux mots, l'armée fiscale. Puis, les *sophistes*, philosophes, économistes, politiques, engagés dans des voies fausses, dans des débats stériles ou nuisibles, et avec eux les avocats et autres

gens vivant de noises et procès. Enfin, le grand vampire, le monstrueux ver rongeur du corps social, le commerce.

Il faut voir dans Fourier l'analyse des vices du commerce et les invectives contre ce prétendu père nourricier des peuples. Il faut voir surtout ses colères contre les économistes qui prônent la concurrence. M. Considérant, animé de l'esprit de son maître, ne se fait pas faute non plus de chaleureux emportements contre les déprédations dont l'organisation vicieuse, ou plutôt le défaut d'organisation du commerce, est la source. Nous nous bornerons à reproduire en quelques lignes ce qu'il y a de solide et de concluant dans sa thèse. La production est faite pour la consommation; mais comme les produits ne sont pas toujours crées là où ils doivent se consommer, il faut un système de distribution pour faire circuler les richesses, et mettre ce qui sort des mains du producteur à la portée du consommateur. C'est ce que l'on appelle le commerce. Ainsi le commerce n'est, de sa nature, qu'un agent subordonné, et comme il n'ajoute rien en qualité ni en quantité aux objets qui passent par ses mains, il importe que le personnel qu'il occupe soit réduit au plus petit nombre d'agents possible. Il importe en outre, pour supprimer, avec la concurrence, toutes les manœuvres, tous les désastres et cette mortelle lutte intestine dont elle est la source, il importe, dis-je, que ces agents ne soient pas investis de la propriété intermédiaire des objets qui leur passent par les mains, mais qu'ils n'en soient que simples dépositaires à titre de commis préposés à leur vente.

Le commerce, dit M. Considérant, spolie le corps social par ses menées d'accaparement, de hausse et de baisse, parce qu'il tient sous le joug la production et la consommation qui, toutes deux, sont obligées de lui demander, soit les produits à consommer en dernier terme, soit les produits bruts qui doivent encore être travaillés, les matières premières. Il spolie le corps social par ses immenses bénéfices prélevés sur le producteur et sur le consommateur, bénéfices hors de proportion avec ses services que le vingtième des agents qu'il emploie suffirait à rendre. Ces agents superflus, enlevés à la production, sont encore une autre spoliation du corps social par le commerce. Il spolie le corps social par la falsification des produits née de la concurrence. Il spolie le corps social par des engorgements, factices

ou non, à la suite desquels d'immenses quantités de marchandises encombrées sur un point, s'avarient et se détruisent faute d'écoulement. Il spolie encore par les pertes qui proviennent de l'extrême dissémination des produits et denrées dans des milliers de magasins de détail, et par la multiplicité des transports partiels en système de morcellement. Il spolie le corps social par une usure sans limites en opérant toujours avec un capital fictif très-supérieur à celui qu'il a, et en tirant ainsi intérêt d'un capital qu'il n'a pas. Il spolie le corps social par des banqueroutes sans nombre; car, comme il ne crée pas de valeurs, et n'engage que des valeurs très-faibles par rapport à la richesse sociale qui passe tout entière entre ses mains, la perte de la différence est supportée en définitive par le producteur et le consommateur qui fournissent, l'un, des denrées, l'autre, de l'argent, tandis que le commerce n'a fourni, lui, que des billets hypothéqués sur un crédit imaginaire. Il spolie par une considérable soustraction des capitaux qui reviendraient à l'industrie productive si le commerce jouait son rôle subordonné, et n'était plus qu'une agence opérant des transactions directes entre un grand centre de consommation, une commune sociétaire, et des producteurs plus ou moins éloignés. Car les capitaux engagés dans le commerce, quelque faibles qu'ils soient, comparativement à l'immensité des richesses qui passent entre ses mains, n'en composent pas moins des sommes considérables qui seraient employées à produire, si le commerce n'avait pas la propriété intermédiaire des objets sur lesquels il spécule. Enfin il spolie par l'accaparement, par l'agiotage, et de bien d'autres manières encore.

Dans cette critique du commerce, nous avons cité presque textuellement M. Considérant, nous bornant à supprimer quelques développements, et à nous en tenir au simple énoncé des propositions lorsqu'il portait avec lui-même toute sa signification. Cette page a trop d'importance dans la théorie que nous examinons pour que nous n'ayons pas senti le besoin de nous appuyer corps à corps sur la parole même de ceux qui la propagent. Elle nous dispensera, en effet, de nous étendre plus au long sur la partie critique du système de Fourier. On voit suffisamment dans ce court spécimen par où il aborde les questions de critique sociale. Ce n'est plus au pouvoir cette fois que re-

monte l'imputation de tous les malaises qui tourmentent la société, de tous les vices qui la minent; ce n'est plus au faîte qu'on s'attaque. C'est dans sa base même qu'on va chercher les causes de ses fréquents écroulements; c'est dans sa constitution intime, dans cette constitution organique en quelque sorte et totalement indépendante des constitutions écrites qu'on va découvrir le mal et le suivre à la piste. Morcellement et incohérence, voilà en deux mots le résumé des vices de cet état social que Fourier appelle civilisation. De là naissent, ainsi que nous l'avons vu, cette immense déperdition de force humaine appliquée à des travaux improductifs ou destructifs, et cette immense déperdition de richesses qui se gaspillent ou s'anéantissent dans une circulation dont les canaux multipliés au hasard, sans règle, sans prévoyance générale et sans discernement, et livrés au jeu anarchique de la concurrence individuelle, tantôt s'obstruent par defaut de concert dans le mouvement des forces productives ou distributives, souvent même par des manœuvres intéressées, et tantôt vont engloutir dans un gouffre qui ne rend rien ce qu'on leur a témérairement confié. Vous demandez pourquoi le revenu général de la France, réparti également sur chacun des habitants, donne en moyenne un misérable revenu de 11 sous par tête et par jour; vous demandez comment il se fait que, en face de millions de consommateurs qui manquent du nécessaire, des milliers de producteurs manquent de débouchés, en sorte que la population paraisse en excès sur la production, tandis qu'en même temps la production paraît en excès sur la population; Fourier vous répond que c'est là une conséquence du morcellement et de l'incohérence. Il vous fait suivre sur une chaîne infinie d'observations analogues les funestes développements du même principe, et il appelle cela le cercle vicieux de la civilisation.

C'est ici le lieu de préciser ce que Fourier entend par le mot de civilisation. Dans son système, l'humanité, loin d'être indéfiniment perfectible ou continuellement progressive, ainsi que l'ont avancé certaines écoles de philosophie moderne, est au contraire comme l'homme, comme les États, comme les astres, comme tous les êtres qui ont vie, soumise à une série de transformations correspondantes aux termes de naissance, enfance, jeunesse, maturité, déclin, décrépitude, mort. Le premier et

le dernier de ces termes sont nommés par Fourier, l'un *transition ascendante*, l'autre *transition descendante*. Les deux phases d'enfance et de jeunesse composent dans la formule du mouvement la *vibration* ascendante ; les deux phases de déclin et de décrépitude, la *vibration descendante*. Chacune de ces phases va se subdivisant elle-même en sept périodes. (Ce nombre sept est une gamme affectionnée par Fourier dans ses tableaux de mouvement, de même que huit, douze et trente-six dans d'autres fonctions.) La phase d'enfance sociale comprend tout le passé du genre humain jusqu'à nos jours inclusivement, et la civilisation est la cinquième de ces périodes dont voici l'ordre :

Première phase ou enfance sociale.	1e Édénisme. — Ombre du bonheur. 2e Sauvagerie. 3e Patriarcat. 4e Barbarie. 5e Civilisation. 6e Garantisme. 7e Association simple. — Aurore du bonheur.

Ce tableau de l'enfance sociale déborde même le cadre des temps accomplis jusqu'ici, puisqu'il comprend les périodes de *garantisme* et d'association simple qui appartiennent encore à l'avenir. Ce que nous avons à y voir maintenant, c'est la formule historique, le résumé des vues critiques de Fourier appliquées à l'interprétation de l'histoire. Ici, comme on le voit, le mot de civilisation n'a plus la valeur absolue que nous lui donnons. Il ne désigne plus un état définitif comprenant, dans toute la plénitude de leurs développements acquis ou à acquérir, les progrès de la vie sociale à quelque limite qu'ils puissent atteindre. Il ne s'applique qu'à un certain nombre de caractères déterminés et transitoires. Il a un sens circonscrit et restrictif, et n'entre plus que comme un terme défini dans une série d'autres termes gradués et définis également.

L'*édénisme* est cette période que la poésie a chantée chez tous les peuples. La fécondité de la terre maintient alors ses dons en parfait équilibre avec les besoins peu recherchés d'une population peu nombreuse et peu raffinée. Chacun trouvant en abondance de quoi satisfaire ses désirs, tous les biens appar-

tiennent à tous, nul ne songe à s'attribuer exclusivement par prévoyance une part interdite aux autres. La jalousie, la violence, l'injustice, sont inconnues. Nous arrivons au moment de *la chute*, du péché originel, et il n'est pas sans intérêt de voir comment Fourier a approprié cette tradition à sa théorie, et comment il explique l'origine du mal. Nous citons M. Considérant, et nous soulignons quand il souligne :

« La première période a un terme : il faut bien que l'homme se mette en devoir de conquérir force et puissance. Quand l'allaitement cesse de convenir à l'enfant, quand une nourriture plus substantielle lui devient nécessaire, c'est une crise *douloureuse*, la DENTITION, qui lui fournit des *instruments* pour broyer et s'assimiler des aliments plus forts. De même la création de ses instruments de puissance et de force est une crise douloureuse pour l'humanité..... Les premières périodes forgent donc les matériaux du bonheur, mais ne peuvent pas le donner. Voilà ce qu'il faut reconnaître et bien comprendre.

» Plusieurs causes naturelles amenèrent la rupture de la première société. La principale fut l'accroissement de population qui réduisit peu à peu l'abondance primitive, et finit par la changer en disette. Or, sitôt que ce résultat commence à se faire sentir, l'harmonie se disloque, la mauvaise intelligence se met entre les hommes, l'égoïsme hostile se fait jour, l'harmonie se dissout.

» Voilà le grand fait social que Moïse a gravé dans son *Sepher*. *Ève*, la faculté volitive de l'homme, corrompue par le *serpent*, emblème de prudence, de cupidité et d'égoïsme, séduit et entraîne *Adam*, l'homme universel. *L'arbre couvert de fruits*, symbole de la richesse matérielle, est la cause déterminante, et le serpent sorti de l'arbre, ou l'égoïsme suscite à cette occasion, est la cause potentielle de *l'introduction du mal*.

» L'arbre, source de la *vie*, sera aussi la source du *bien et du mal*. Ce n'est qu'en mangeant de ses fruits que l'homme perdra son ignorance primitive, et qu'il commencera, à travers une vie de douleurs, à apprendre, à savoir, à découvrir.

» Après *la chute*, Adam, l'homme universel, chassé du *paradis*, est privé des biens de la première société dont les éléments se divisent à sa mort. La *mort* d'Adam, l'homme uni-

versel, c'est la dissolution de l'unité humanitaire primitive ; et les peuples différents couvrent la terre sous le nom de ses enfants.

» L'homme est condamné à *travailler à la sueur de son front* jusqu'au jour de la *rédemption* sociale qui sera caractérisée par *l'écrasement de la tête du serpent*, par l'anéantissement de l'égoïsme, et c'est une *Ève nouvelle*, la faculté volitive de l'homme remis en vrai destin passionnel, qui *écrasera sous son pied la tête du serpent.* »

La théorie de Fourier donne pour base à l'institution sociale au lieu du ménage *familial*, morcelé, le ménage sociétaire, c'est-à-dire l'association de trois ou quatre cents familles, composant ce qu'il appelle la phalange ou commune. Aussi ne sera-t-on pas étonné de voir accouplée à *l'origine du mal* l'origine du ménage morcelé. — Quand la pénurie se fait sentir chez les peuples de première période, dit M. Considérant, en terminant son chapitre sur l'édénisme, l'égoïsme surgit, la société se dissout ; chacun tire à soi ; il n'y a plus que l'affection nécessaire à la perpétuation de l'espèce qui survit seule au naufrage de toutes les autres affections ; elle devient base étroite et exclusive de la société. Voilà l'inauguration du *ménage en couple*, et, dès ce jour, l'humanité entre dans l'incohérence par la *sauvagerie.*

Dans la *sauvagerie*, l'homme, déjà réduit à gagner son pain à la sueur de son front, a appris à fabriquer des armes, pour pourvoir, soit à sa subsistance, soit à sa défense contre les bêtes féroces. Il apprend bientôt à tourner ces armes contreses semblables. Cet état de guerre se généralisant, les familles se réunissent pour accroître leur force de résistance, et la horde se forme. On comprend bien que Fourier, inventeur de la science sociale, ne partage pas l'enthousiasme de Jean-Jacques pour l'état sauvage. Toutefois, il reprend, en le transformant par des restrictions et en se l'appropriant par des aperçus neufs, le paradoxe du philosophe de Genève.

Le *patriarcat* est, comme forme sociale, l'expression la plus vive et la plus complète du principe que nous avons vu se formuler dans l'établissement du couple *familial.* Il représente l'esprit de famille et l'autorité exclusive de celui qui en est le chef portés à leur dernier terme d'envahissement et d'usurpa-

tion. Toutefois, dans cette période, l'homme développe ses forces, et acquiert de nouveaux moyens d'action. Il dompte la terre et les animaux. Son industrie parvient à fabriquer un certain nombre d'objets qui ajoutent à son bien-être ou à sa sûreté. Mais comme ces nouveaux avantages qu'il a conquis n'ont été obtenus qu'au sein de la guerre, sans cesse renaissante, et qu'ils l'ont même souvent suscitée, c'est la force brutale qui finit par dominer et par substituer le règne de ses violences à toutes les autres relations. Le chef militaire absorbe tous les pouvoirs; on entre dans la quatrième période ou *barbarie*. L'esclavage des faibles, des industrieux et des femmes, est porté à l'extrême. Le gouvernement théocratique est le caractère de transition entre la barbarie et la civilisation. L'autorité pacifique et toute morale du prêtre fait contrepoids, en effet, au despotisme brutal du sabre, et de plus le corps sacerdotal recueille les germes des sciences et des arts qui croissent et mûrissent à l'ombre du sanctuaire. Bientôt ils s'en échappent pour se répandre au dehors. Ils deviennent une force pour le faible, un instrument d'affranchissement pour l'opprimé; ils créent dans la société un faisceau compact d'intérêts qui se substituent à l'entraînement guerrier. La civilisation est fondée.

Nous n'entrerons pas dans l'analyse des caractères de cette cinquième période, ni de celle qui la suit (le *garantisme*). Bien que cette analyse soit, par la profondeur perçante du coup d'œil et par la rigoureuse fermeté du dessin, l'une des parties les plus surprenantes des travaux de Fourier, ce projet nous mènerait bien au delà de l'objet et des bornes de cet article. Nous passons immédiatement à l'étude de la septième période, ou association simple, c'est-à-dire au plan d'organisation proposé par l'auteur, dans ses conditions les plus élémentaires.

L'harmonie ne peut régner entre les hommes qu'à la condition d'une aisance universelle. Le premier ferment de guerre entre eux a été l'insuffisance des biens destinés à subvenir à leurs besoins, et, depuis ce moment, la même cause ayant toujours subsisté faute d'une organisation convenable, les mêmes effets ont continué de bouleverser et de désoler la terre. Le problème à résoudre est donc d'organiser le travail, source de toute production et par conséquent de toute aisance. Trois éléments concourent à la production des richesses : le capital, le travail,

le talent. Par capital, il faut entendre ici, non-seulement le signe représentatif des richesses, mais toute valeur à exploiter, de quelque nature qu'elle soit, et les instruments d'exploitation. Ces trois forces sont aujourd'hui dans un état d'antagonisme et de lutte ouverte. Cette lutte cessera du moment où les intérêts qui se combattent seront, non plus seulement mis en présence, mais associés. Là est toute la question d'organisation. La commune étant le foyer de production et de consommation, c'est la commune qu'il s'agit d'organiser. Le mécanisme, inventé par Fourier à cette fin, est le mécanisme des séries et des groupes.

La phalange ou commune sociétaire est la réunion de trois ou quatre cents familles inégales en fortune, associées en capital, travail et talent pour l'exploitation des richesses agricoles et manufacturières, que possède la commune. Toute production a pour agent, dans cette commune, le mécanisme sériaire qui a pour objet de pousser à sa plus haute puissance le charme industriel. L'homme étant destiné au travail, ne peut manquer de trouver, dans l'exercice de ses facultés, cette jouissance attachée à tous les actes par lesquels un être obéit à sa nature et remplit sa loi. Le travail, en effet, est si peu en lui-même un objet de répugnance, que ceux-là même que leur position de fortune ne soumet pas à la nécessité d'un travail *productif*, se créent, de leur propre mouvement, et sous le nom de plaisirs, des travaux *improductifs*, souvent très-fatigants, comme la chasse, la danse, l'équitation, etc. Le secret de cette transformation d'un travail en plaisir est dans ces mots, *de leur propre mouvement*. C'est donc une condition nécessaire, pour rendre le travail attrayant, que d'abandonner l'homme à l'impulsion de ses attractions naturelles. Les hommes aiment à se rapprocher en raison de leurs affections particulières, ou affinités de caractères, et en raison de leurs sympathies d'opinions et de goûts, ou affinités d'industrie. Partout où il y a des hommes rassemblés, ne fût-ce que pour quelques heures et pour une fois seulement, des groupes se forment naturellement, en vertu de ces affinités. Mais quand ces groupes, institués d'une manière stable et régulière, se réunissent périodiquement pour s'appliquer à une fonction, alors le sentiment de l'accord, qui préside à leurs mouvements, la communauté du but, l'union des efforts

et des âmes communiquent à chacun des travailleurs une ardeur qu'il n'eût jamais trouvée dans l'isolement. Toutefois comme l'homme qui souffre, soit de maladie, soit de misère, n'est guère sensible qu'à ses souffrances, une condition capitale d'attrait et d'accord sera le *luxe interne* ou santé, et le *luxe externe* ou richesse.

Si, de plus, chacun de ces groupes se trouve mis en rivalité avec un autre groupe chargé de travaux semblables, l'esprit de corps agit, et l'émulation vient ajouter, à la fougue née de l'accord intérieur, la fougue née du discord produit par les rivalités de groupe à groupe. Mais comme il n'y a pas de plaisir qui, trop prolongé, ne devienne une fatigue, ni de rivalité qui ne devienne de la haine, une autre condition indispensable d'attrait est de ne soutenir le travail qu'autant que l'ardeur passionnée se soutient, et de s'exercer par conséquent en séances courtes et variées. La série n'est donc qu'une échelle de groupes industrieux appliquée à une branche spéciale d'industrie, et chaque groupe correspond à l'une des fonctions spéciales dont l'ensemble constitue cette branche d'industrie.

Fourier a établi avec un rigoureux appareil scientifique sa loi du mouvement des séries. Pour toute cette partie de la théorie, il a emprunté à la musique sa technie et sa langue. La phalange est un clavier, la série est une gamme où chaque groupe ou sous-groupe représente un ton ou un demi-ton. Nous n'entrerons pas dans ce détail fort ingénieux et fort savant. Il suffit de voir que le groupe n'étant formé qu'en vertu des affinités personnelles ou industrielles de ceux qui le composent, il répond à cette nécessaire condition d'attrait; que chaque groupe ou sous-groupe étant exclusivement affecté à une parcelle du travail commun, ce mécanisme favorise une extrême division du travail; que, grâce à cette extrême division du travail, les groupes qui sont voisins, exécutant des travaux à peu près semblables, sont mis naturellement en rivalité, et que, de plus, chaque groupe n'étant chargé que d'un très-petit détail, la même cause permet aux fonctionnaires de ces groupes d'entrer dans un grand nombre d'autres groupes, et d'engréner ainsi les séries entre elles. La théorie accepte donc le mécanisme sériaire comme approprié à cette triple fonction :

Faire éclore La fougue enthousiaste dérivant de l'accord,
L'acharnement rivalisé dérivant du discord,
La modulation, ou succession combinée des accords et discords, par l'alternance des travaux.

Il va sans dire que l'action passionnelle n'est harmonique qu'autant que tous les accords et discords partiels et inférieurs se résolvent toujours, en dernier lieu, dans un accord total supérieur. « Le principe, dit M. Considérant, est vrai à toutes les *puissances,* qu'il s'agisse d'unités, de dizaines ou de millions, de sons individuels, élémentaires ou de sons collectifs, composés, groupés en partitions..... L'accord des sous-groupes, dans l'unité du groupe, des groupes dans l'unité de la série, des séries dans l'unité de la phalange, des phalanges dans l'unité de la nation, des nations dans l'unité du globe, telles sont les exigences successives de la règle d'harmonie. »

Chacune des trois propriétés indiquées plus haut répond à l'une des trois passions que Fourier nomme distributives ou mécanisantes, parce que ce sont celles-là surtout qui *engrènent* l'homme dans sa fonction sociale, et qui servent, par conséquent, de ressort au mécanisme sociétaire. Il a distribué le système général des passions en trois classes, correspondant chacune à une face de l'activité et de la vie humaine. Dans la sphère matérielle, cinq passions, dites sensitives, parce qu'elles ont leur source dans nos cinq sens, et tendant au luxe. Dans la sphère animique, quatre passions, dites affectives, parce qu'elles sont la source de nos affections, et tendant aux groupes. Dans la sphère intellectuelle, trois passions, dites distributives, parce qu'elles sont l'instrument du classement social, de la distribution des fonctions, et tendant aux séries.

Ces trois ordres de passions correspondent donc à la fois aux trois foyers générateurs d'attrait industriel et d'harmonie, luxe, groupes, séries, et aux trois faces de l'univers, aux trois principes qui le composent :

La matière, principe passif et mû,
L'esprit, principe actif et moteur,
La mathématique, principe neutre, arbitral et régulateur.

En voici le tableau :

		ORDRES.	GENRES.	FOYERS GÉNÉRAUX.	FOYER SUPÉRIEUR.
PRINCIPE.	PASSIF	SENSITIVES..... (Sphère matérielle.)	VUE	....LUXE.	Harmonie universelle. Unitéisme.
			OUIE.....		
			ODORAT.....		
			GOUT.....		
			TOUCHER.....		
	ACTIF	AFFECTIVES.... (Sphère animique.)	AMITIÉ..... Passion unisexuelle. (enfance).	GROUPES.	
			AMOUR..... Passion bisexuelle (jeunesse).		
			AMBITION..... Passion corporative (maturité).		
			FAMILLE..... Passion générative (vieillesse).		
	NEUTRE	DISTRIBUTIVES. (Sphère intellectuelle.)	CABALISTE ..... (Les discords.)	..SÉRIES.	
			PAPILLONNE..... (Les modulations.)		
			COMPOSITE ..... (Les accords.)		

On voit aussi que ces trois ordres de passions correspondent aux trois faces de la nature humaine, les sens qui *appètent*, le cœur qui aime, la tête qui combine et mesure. Toutes les autres passions imaginables ne sont donc que des combinaisons ou des *récurrences* de celles-là, c'est-à-dire que vous n'éprouvez la passion de la haine, de la vengeance, par exemple, que pour avoir été blessé dans une ou plusieurs de vos douze passions primitives. Ces douze passions viennent se résoudre dans une passion supérieure qui les comprend toutes, comme les sept rayons colorés du spectre solaire se résolvent dans le rayon blanc.

Cette treizième passion, passion cardinale, passion de l'harmonie universelle, est celle que Fourier nomme l'Unitéisme.

Voilà donc la phalange construite, et construite sur un plan dont les rouages s'engrènent avec les rouages de la nature humaine. Nous pourrions maintenant, l'envisageant du point de vue purement économique, et la regardant fonctionner dans le palais dont Fourier l'a dotée sous le nom de phalanstère, énumérer les avantages que présente cette forme dans les différentes branches de travaux. Appliquée aux travaux domestiques par exemple, elle substitue aux milliers d'agents qui sont nécessaires aujourd'hui, dans les ménages *familiaux* ou morcelés, pour subvenir aux besoins de la famille, l'unité d'action pour les approvisionnements, pour les préparations, les soins d'entretien. Dans les travaux agricoles elle substitue à l'exploitation morcelée et incohérente des petits propriétaires, l'exploitation en grand, faite avec des ressources puissantes et calculées, non pas sur la nécessité de tirer bon gré mal gré et avec le moins de frais possible un chétif revenu, mais combinée sur une appropriation exacte des cultures à la nature du sol et sur une répartition des assolements qui ne sera jamais entravée par l'insuffisance des moyens et la hâte de retirer de la terre l'argent qu'on y a enfoui. Dans les travaux manufacturiers, elle cumule les avantages de la fabrication en grande échelle et de l'extrême division du travail avec le respect dû au bien-être, à la santé, à l'intelligence du travailleur qu'on empoisonne aujourd'hui dans des ateliers malsains, et qu'on abrutit en lui faisant faire pendant quinze heures sur vingt-quatre, pour un salaire qui ne suffit pas toujours à ses besoins, un même geste qui le réduit au rôle d'un balancier ou d'un piston. Dans les opérations commerciales, elle réduit le nombre des commerçants à un chiffre égal à celui des phalanges; chaque phalange administrant, au moyen d'une agence à ce préposée, et vendant elle-même ses produits, achetant ceux dont elle a besoin, faisant en un mot sans intermédiaire toutes ses opérations d'échange et fournissant en détail à ses membres au prix coûtant. On voit tous les avantages attachés à ce mode de transactions : épargne d'agents innombrables, épargne de transports par achats successifs de commerçant à commerçant, épargne des bénéfices que vaut chacun de ces achats à chacune des parties contractantes,

épargne d'avaries causées, en commerce morcelé, par l'entassement des marchandises dans des lieux qu'un propriétaire avare, ou trop pauvre, ou réduit par toute autre cause à ne pouvoir mieux faire, n'a pas mis dans les conditions qui leur seraient rigoureusement nécessaires, épargne des pertes causées par des faillites incessantes, extirpation de la fraude, garantie contre toute falsification.

Nous nous sommes tenus dans cet article au rôle de rapporteur fidèle et impartial. Notre but a été d'appeler sur les idées de Fourier, non pas des adhésions ni des répulsions, mais l'attention. En face des cataclysmes dont la société est menacée, tout homme qui se présente avec un plan d'organisation qui ne lèse aucun intérêt, qui donne à tous sans rien prendre à personne et seulement en indiquant aux forces humaines un moyen de tirer un meilleur parti des forces de la nature et des forces virtuelles de la vie sociale, cet homme assurément mérite d'être écouté. Nous ne nous sentons pas le droit de demander davantage pour Fourier, car nous-même, à l'égard de ses spéculations, nous en sommes encore à l'étude, et à l'égard de ses solutions, au doute, à l'examen. Quand un système comme celui-ci, éblouissant dans ses conclusions et peut-être plus éblouissant encore dans ses détails, est présenté à une génération comme la nôtre au milieu des tristes réalités qui l'entourent et des plus tristes pressentiments qui l'assiégent; quand au milieu des luttes acharnées qui déchirent la société jusqu'au fond de ses entrailles, en face de l'endurcissement des uns, de l'abrutissement des autres, du malaise et des souffrances de tous, un homme vient nous donner la théorie du bonheur et la loi de l'harmonie universelle, le premier mouvement est et ne peut être qu'un mouvement d'incrédulité; le second est un mouvement de désir et d'espoir. Toutefois, nous ne pouvons accepter, même en espoir, tout ce que Fourier nous promet, nous en avons développé suffisamment les raisons en commençant. Mais dans des limites plus restreintes, il reste encore assez de bien à faire pour qu'il soit à désirer que Fourier n'ait pas usé sa vie sur des chimères. Nous sommes loin de regarder comme chimérique tout ce qu'il a dit, et certes, si comme nous persistons à le croire, tout en souhaitant de nous tromper, il n'est pas donné à ses théories de mettre l'homme en pleine possession du bonheur, elles contien-

nent certainement ce qui a été inventé de mieux jusqu'ici pour faire oublier à l'homme que le bonheur n'est pas à sa portée.

M. Considérant a refait sur un plan à lui, et d'après une méthode où l'enchaînement logique des idées se présente d'une manière très-lucide, l'exposition des découvertes de Fourier. Nous n'avons que des éloges à donner à cette partie de son travail. Mais nous y regrettons l'absence de calme et nous y blâmons un sans-façon à la faveur duquel l'auteur s'échappe sans cesse dans des diatribes qui n'ont pas l'effet qu'il en attend et qui détournent trop souvent l'esprit de la suite des idées et en font perdre de vue l'enchaînement. M. Considérant a, du reste, exposé lui-même les défauts de son travail avec une bonne foi qui rendrait notre remarque inutile, s'il ne laissait voir qu'intérieurement il fait ses réserves et persiste à justifier systématiquement ce qui n'a peut-être été dans l'origine qu'un peu trop de laisser-aller et de complaisance pour les pétulances de sa plume.

A. Bussière.

AUX POËTES.

L'orgueil, sur qui Jésus mit le pied tant de fois,
Se relève, géant, et l'on entend sa voix
Sur mille tons amers éclater dans le monde.
Il montre à tout passant sa blessure profonde :
L'orgueil atteint au cœur jusqu'au plus généreux;
S'il ne le fait méchant, il le fait malheureux.
Tout revers nous aigrit, nous blesse, nous déchire,
Et pour un vers sifflé nous crions au martyre;
Nous demandons à Dieu compte du mal souffert,
Et ne parlons pas moins que de vivre au désert,
Déclarant notre temps coupable de tous crimes,
S'il n'a pas la vertu de nous trouver sublimes.
Si bien que l'un de nous, confondu des succès
Qu'obtenaient autrefois nos vieux auteurs français,
Naguère en demandait la raison au génie.
C'était à ce sujet une plainte infinie,
Des lamentations d'ange des cieux banni,
Où l'exilé criait à l'auteur d'*Hernani :*
« Dis-nous, si tu le sais, dis-nous comment Corneille
» Écrit *le Cid malgré le bourdon de l'abeille?* »

Moi, je vous dirai bien, auteurs infortunés,
Comment tant de beaux vers dans de grands cœurs sont nés,

Comment, tout frémissant de la sublime veille,
Sortit le Cid armé du cerveau de Corneille.
Si vous le demandez, je dirai bien pourquoi
Ce pauvre, cet obscur, devint un si grand roi,
Et comment à genoux, saintement idolâtre,
Le monde en pleurs couvrit de lauriers son théâtre.
Corneille était modeste, humble, bon et discret,
Son génie élevé de lui-même doutait;
Sujet soumis et grand, sans colère et sans crainte,
Corneille comprimait une orgueilleuse plainte ;
Il ne se brûlait pas, sous le nez, de l'encens,
Et mêlait au génie un sublime bon sens.
Corneille, sans besoins extrêmes, sans envie,
Au dedans, au dehors, menait chrétienne vie.
Bien d'autres comme lui, pour être combattus,
Ne s'intitulaient pas grands hommes méconnus ;
Pour faire de beaux vers, et comme vous en faites,
Ils ne se croyaient pas des dieux et des prophètes.
Ils savaient, dans leur douce et calme piété,
Travailler au triomphe avec humilité.
Faites ainsi, domptez vos vers, vos vœux, vos âmes,
Admettez la raison dans vos sublimes drames,
Quoique plus qu'un public ardents, profonds et forts,
Croyez un peu qu'enfin il n'a pas tous les torts.
Corneille à ses avis savait toujours se rendre,
Et ne l'accusait pas de ne le point comprendre.
Demandez-vous souvent, comme fait le chrétien :
Mon Dieu! mon Dieu! que suis-je? et répondez-vous : Rien.
Oui, répondez-vous : rien... fussiez-vous quelque chose!
C'est mieux que de chanter sa propre apothéose,
Que d'appeler à soi de tous les jugements,
Et d'accuser l'envie et le monde et le temps!
Souvenez-vous comment, harmonieuse et tendre,
Andromaque vengea les sifflets d'Alexandre.
A vous entendre, on croit que le monde est couvert
De Chatterton à Londre, à Paris de Gilbert!
Nullement, mes amis, c'est une autre injustice!
Le monde est tout rempli d'impuissance et de vice,
Ou d'orgueil, tout au moins. Je vous plains, je vous plains!

Bien jeune ! j'ai connu de semblables chagrins ;
Je vous parle en ami touché de vos misères,
Et voudrais adoucir vos dédains, vos colères.
A qui tombe aujourd'hui dans de nobles combats,
La patrie et la paix ouvrent leurs tendres bras.
L'ordre à grands cris appelle aujourd'hui la science,
Le pouvoir à l'esprit demande sa défense ;
Tous deux cherchent l'appui des nobles cœurs soumis,
Gémissant que la paix fasse tant d'ennemis.
Au travail ! au travail ! mais au grand, à l'utile,
Et vous verrez qu'alors vivre est moins difficile...
Vous détournez les yeux, vous ne m'écoutez pas ;
Pauvres enfants boudeurs, vous murmurez tout bas...
Allez donc au désert pleurer, pauvre jeunesse !
Et cherchant le savoir, trouvez-y la sagesse.

ULRIC GUTTINGUER.

LETTRES

SUR MUNICH[1].

LA PEINTURE ET LA SCULPTURE.

XVIII.

Imitation des maîtres Italiens antérieurs à la Renaissance. — M. H. Hess.

M. Pierre de Cornélius a donné l'impulsion à l'école bavaroise; mais ce n'est pas lui qui a marqué son plus haut développement; c'est moins par le talent que par la date qu'il est le premier peintre de Munich. Voici un Allemand qui peut, à bon droit, lui disputer la prédominance.

M. Henri Hess est de tous les artistes de ce pays celui qui plairait le plus dans le nôtre; c'est aussi celui que je désirerais le plus d'y voir connu et imité. Son talent est l'expression de tout un système qui, pour être à peu près ignoré en France en ce moment, ne me paraît pas moins destiné à exercer une grande influence sur l'avenir de l'art. Élèves d'une civilisation qui doit tout son éclat et toute sa liberté à la renaissance des idées et

(1) Voyez les volumes de janvier, février, et mars 1839.

des formes antiques, nous avons l'habitude de ne juger dignes de notre attention que les peintres dont l'antiquité a fait l'éducation. Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Le Corrége, sont, pour la masse des artistes français, les uniques maîtres de l'art; si on cherche d'autres modèles, on les choisit parmi leurs contemporains et leurs successeurs; Titien, Paul Véronèse, et le Tintoret à Venise, André del Sarto à Florence, les Carrache, le Guide, le Dominiquin, le Guerchin à Bologne, enfin Caravage, Rubens, et toute la série des peintres espagnols qui sont venus augmenter, chez nous, la somme des influences matérialistes, composent la pléiade à laquelle on a coutume de partager les éloges et de demander des inspirations. Mais tandis que nous sommes ici à genoux devant ces imitateurs de plus en plus grossiers du sensualisme païen, il y a, en Allemagne et en Italie, une école nouvelle qui leur rend en dédain l'admiration exagérée dont ils ont été l'objet. C'est dans les siècles antérieurs, où les critiques n'avaient guère démêlé encore qu'une barbarie plus ou moins naïve, qu'elle va puiser ses exemples, ses maîtres et ses théories. Le berceau de chacune des grandes écoles italiennes a donc été interrogé avec soin par des intelligences ardentes; dans celle de Florence, qui paraissait jusqu'à ce jour la plus ancienne, on a retrouvé, avant Léonard de Vinci, deux siècles d'art auxquels on a consacré non-seulement des études intéressantes, mais aussi un enthousiasme exclusif. Masaccio, qui vivait au commencement du XVe siècle, a d'abord été l'objet d'un culte spécial; puis on est remonté plus haut. Giotto, qui vivait à la fin du XIIIe siècle, a révélé toute la force de son génie si long-temps méconnu, telle qu'elle apparut dans sa nouveauté à l'esprit du Dante. On ne s'est pas encore arrêté là; au-dessus de l'école de Florence et avant elle, on a scruté la vieille école de Sienne, dépositaire des traditions les plus archaïques de l'art des chrétiens occidentaux; redescendant de ce point suprême, le plus voisin de la peinture byzantine, on a reconnu, çà et là, les traces du développement du même système qui, bien différent des écoles du XVIe siècle séparées par des divisions fatales, se reproduit partout avec une unité et un concert admirables. Jusque dans Venise, qu'on n'avait crue encore capable que d'un matérialisme magnifiqne, on a vu se déployer dans le XIVe et le XVe siècle, et même dans la première partie

du XVIe, malgré la rivalité des théories nouvelles, l'auguste spiritualisme des artistes chrétiens. Les Vivarini, les Bellini, Vittore Carpaccio, Marco Basaïti, Cima da Conegliano, sont devenus des noms rivaux de tous ceux des amis et des imitateurs de Giorgione. A Bologne, l'école du XVe siècle, que Francesco Francia présidait, a effacé celle du XVIe qui fut instituée par les Carrache; à Ferrare, Lorenzo Costa et le Garofalo ont été tirés de l'oubli. L'école ombrienne, fondée à Pérouse au XVe siècle, sous la double influence de Florence et de Sienne, et fécondée par les exemples sublimes de Fra Beato Angelico et de Benozzo Gozzoli, a montré, dans Pérugin, la dernière et la plus belle expression du génie religieux de l'art moderne; Raphaël, son élève, a vu rendre hommage à sa première manière aux dépens de sa seconde, qui avait presque seule attiré l'admiration jusqu'à ce jour, et qui fut, en effet, le signal définitif de l'intronisation du paganisme sur les ruines de l'art chrétien.

Ce mouvement n'est pas l'effet d'un caprice puéril; il est aussi sérieux et aussi important que celui qui éclata au XVIe siècle en faveur de l'imitation des débris retrouvés de l'art antique; il ne s'agit en ce moment de rien moins que de la renaissance de l'art chrétien, comme il était question alors de la renaissance du paganisme; les formes que celle-ci avait données semblent aujourd'hui épuisées; le XIVe et le XVe siècle sont donc véritablement d'autres ruines desquelles un art tout nouveau s'efforce de sortir. La France où la peinture n'a laissé aucun monument pendant ces deux siècles, et qui ne saurait rien juger d'après les rares et médiocres fragments qu'elle a conquis sur l'Italie, est malheureusement réduite à jouer un rôle secondaire dans ce développement inattendu; comme dans la première renaissance, elle n'y participera peut-être qu'un demi-siècle après son avénement. Elle commencera par rire, elle se révoltera même; mais il ne me paraît pas possible qu'elle se dérobe à la nécessité générale; lorsqu'elle se sera résignée à la subir, il est probable qu'elle en tirera les meilleurs fruits. C'est à elle qu'il appartient de faire triompher définitivement dans le domaine de l'art le spiritualisme sur le matérialisme; elle seule peut s'emparer assez souverainement des formes ressuscitées de la foi chrétienne, elle seule peut les soumettre à une philosophie assez élevée et assez hardie pour faire

que ce retour inévitable vers l'art religieux du passé ne détourne pas la civilisation des conquêtes qu'elle doit entreprendre.

Toute cette nouveauté féconde est résumée par M. Henri Hess. M. Cornélius est l'un des premiers qui aient prononcé à Rome les mots de rénovation de l'art religieux; il s'en est tenu néanmoins à Michel-Ange, qui appartient à la seconde période de l'art moderne, c'est-à-dire à la renaissance païenne. Overbeck, mieux inspiré par son cœur, mieux conseillé par son intelligence, a choisi pour guide Pérugin, le dernier représentant de la peinture chrétienne. M. Hess est remonté jusqu'aux plus hautes antiquités de l'école florentine; c'est à Giotto, aux Gaddi, à tous ses autres élèves, qu'il a voulu ravir cette forte expression morale et ces belles lignes simples que l'imitation des marbres antiques et l'invasion du naturalisme ont fait disparaître pendant le XVe siècle. Cependant M. Hess est un homme plein de goût et de sens; ne croyez pas qu'il ait eu l'intention de renoncer aux perfectionnements que le XVIe siècle a introduits dans le matériel de l'art, ni même de répudier absolument les traditions grecques. Giotto lui-même, ce peintre chrétien par excellence s'est évidemment inspiré des vases étrusques, qui commençaient à être recherchés de son temps; d'ailleurs depuis le XVIe siècle, on a retrouvé des monuments qui ont presque complétement changé les idées qu'on s'était faites de l'art grec d'après les statues découvertes sous les ruines de Rome. A la naïveté des vieux maîtres, M. Hess a donc pu allier une élégance et une douceur qu'ils n'ont pas toujours su atteindre, mais qui ne contrarie en rien leur génie. Il en résulte dans toute sa peinture un air de noblesse suave et ingénue qui lui assurerait en France un incontestable succès, et qui le distingue profondément de tous les rivaux qu'il a en Allemagne. Chez nous, on ne pourrait lui trouver d'analogues que dans l'école de M. Ingres; il est moins sévère, moins pur, moins étudié que notre peintre, mais il est plus naïf, plus gracieux, plus sentimental. Leur ressemblance s'explique facilement: M. Ingres a cherché dans la seconde manière de Raphaël un chemin pour remonter jusqu'aux Grecs; M. Hess a trouvé dans la première manière du même maître le secret d'élever à une beauté plus parfaite les traditions des artistes antérieurs. Ces deux es-

prits sont, pour ainsi dire, comme les fils de deux mères différentes, dans lesquels on retrouve cependant les traits du même père.

C'est dans les fresques de la chapelle de la cour que M. H. Hess a eu la première occasion d'appliquer son système. L'ordonnance de ce grand travail est savante, et abonde en motifs ingénieux; mais hâtons-nous d'ajouter qu'elle n'a pas cette hardiesse et cet imprévu qui caractérisent les conceptions de Cornélius. Cela veut-il dire qu'entre la pensée et la forme il y ait aujourd'hui une scission irréparable, et que la beauté de l'une exige le sacrifice de l'originalité de l'autre ? Je crois plutôt que dans un sujet religieux il y a des donnés fondamentales qu'il faut respecter, et qui gênent d'autant plus l'invention que nous nous éloignons davantage de leur esprit et de leur croyance. M. Hess a tiré tout le parti possible de son sujet; nous ne lui ferons pas un reproche d'avoir scrupuleusement respecté la sainteté du lieu dont la décoration était confiée à son talent.

Pour comprendre la distribution de son œuvre, il faut ne pas perdre de vue que l'édifice est composé de deux coupoles intérieures, sans jours, qui mesurent toute la longueur de la nef, et d'une demi-coupole, qui forme une vaste niche, dans laquelle le chœur est élevé au-dessus du niveau général. Ces coupoles sont séparées par de grands arcs de cercle, qui font prédominer dans l'église la figure du plein cintre; des tribunes, dont la voûte a le même dessin, flanquent à droite et à gauche chacune des deux grandes coupoles, et enferment les fenêtres; la rosace qui est au-dessus de la grande porte est comprise dans une tribune pareille, sur laquelle l'orgue est placé. Représentez-vous l'effet qu'un homme habile a pu tirer, pour le jeu de la lumière et des couleurs, de toutes ces lignes flexibles qui s'arrondissent et se plient dans tous les sens. Ajoutez encore à l'éclat de tant de rayons réfléchis et brisés celui que les peintures empruntent aux fonds d'or sur lesquels elles se détachent.

Voici comment M. H. Hess a disposé son plan. Dans la tribune de l'orgue, il a peint en quelque sorte sa préface. L'alliance du catholicisme et des arts en est le sujet. Sainte Cécile, patronne de la musique religieuse, occupe le milieu de la voûte; saint Luc, patron des peintres, Salomon, représentant de l'archi-

tecture sacerdotale, David, l'auteur des psaumes, saint Grégoire, qui introduisit le plain-chant dans l'Église, composent sa cour.

La première coupole et les deux tribunes accessoires sont consacrées aux traditions hébraïques. Au centre de la coupole, Jehovah, le dieu mosaïque, est entouré des séraphins et des mythes des premiers jours. Le cycle de Noé, symbole de la régénération du monde primitif, orne la couronne inférieure de la coupole; les quatre supports sur lesquels il repose sont réservés aux figures colossales des quatre grands patriarches, Noé, Abraham, Isaac, Jacob.

Des deux tribunes latérales, celle du sud représente la partie de l'histoire biblique, antérieure aux épreuves que Dieu fit subir aux Hébreux; celle du nord retrace au contraire la délivrance et la transformation de ce peuple. La première appartient, à proprement parler, à la Genèse, la seconde à l'Exode. Dans l'une, c'est Abraham qui domine; dans l'autre, c'est Moïse. Au sud, après les prospérités et les triomphes d'Abraham, on voit le sacrifice de son fils, la promesse qui lui est faite, et le songe de Jacob. Au nord, après les miracles de Moïse, on assiste à la gloire des juges et des rois, auxquels il laissa la conduite de sa nation arrachée à la servitude. Vous allez voir quelles analogies le peintre a opposées à ces sujets.

Sur le grand cintre qui sépare la première coupole de la seconde, il a placé la transition qui unit l'Ancien Testament au Nouveau, les grands prophètes qui annoncent le Sauveur, Jean le précurseur, l'annonciation de Marie, et, enfin, au milieu de toutes ces figures, la naissance et l'adoration du Christ, qui est un des morceaux les plus importants de l'œuvre.

C'est une opinion de l'Église chrétienne, que l'Ancien Testament n'est que la figure du Nouveau. Telle est l'idée qui a guidé M. Hess dans sa composition. Il a consacré à la mission du Christ le champ entier de la seconde coupole; la disposition de ce second épisode de son poëme était tracée d'avance par celle du premier. Au centre de la coupole, le Christ, dans sa gloire, préside à ce nouveau monde, comme Jehovah présidait à l'ancien. Il est entouré de douze apôtres, comme Jehovah l'était des anges et des premiers hommes; les quatre évangélistes couvrent les soutiens de cette coupole, comme les quatre patriarches formaient la base de l'autre.

Suivons, dans les tribunes, le même système de rapprochements ; dans la tribune du sud, *Jésus bénissant les petits enfants* correspond à la *Bénédiction de Melchisedech par Abraham,* et son crucifiement au bûcher d'Isaac. De ce côté est toute la partie terrestre de la vie du Christ, depuis son baptême jusqu'à sa mort; dans la tribune du nord, se trouvent sa résurrection, ses apparitions différentes aux femmes et aux disciples son ascension; ce côté, qui représente la délivrance et le salut, est bien le pendant de celui où Moïse rachète le peuple de Dieu de la domination de l'Égypte. Ainsi, M. Hess a cherché dans l'esprit même de l'Église les motifs de l'ordonnance générale de sa composition.

Deux grands arcs encadrent et ferment la demi-coupole du chœur ; tous deux représentent, sous une forme symbolique, le développement de l'Église enfantée par le Christ. L'esprit saint y préside; il est environné de figures qui expriment les sept dons que saint Paul lui attribue, et les sept sacrements. Les quatre grands docteurs de l'Église, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise et saint Grégoire, rappellent ici le thème des quatre patriarches et des quatre évangélistes. Enfin, sur le mur de l'abside qui enveloppe le chœur, se trouve le résumé de toute la décoration, qui est aussi celui de la foi catholique; le Christ et les deux autres personnes de la Trinité dominent Marie, qui, entourée de saint Pierre, de saint Paul, de Moïse et d'Élie, représente, dans la pensée du peintre, l'Église elle-même, vivant sous l'œil de Dieu, appuyée sur la double tradition de l'Ancien Testament et du Nouveau. Je ferai remarquer que ce symbole convient beaucoup plus à l'Église italienne, dont la madone est en effet le type particulier, qu'à l'Église universelle; on sent là les souvenirs qui rattachent M. Hess à l'art ultramontain.

De petites nefs latérales se prolongent sous les tribunes ; à leur extrémité s'élèvent deux petits autels. Chacun est orné d'un tableau ; dans l'un le Christ est invoqué par saint George et saint Hubert, les patrons de l'ordre royal de la maison de Bavière; dans l'autre la Vierge reçoit les adorations de saint Louis et de sainte Thérèse, patrons du roi et de la reine.

Une analyse, qui m'entraînerait dans des détails infinis, pourrait seule donner une idée complète de l'œuvre dont je viens

d'esquisser le plan général. Je suis forcé de me borner aux parties les plus saillantes. Le style de la première coupole est plus naïf, comme pour imiter par la forme l'antiquité des sujets représentés. Les quatre patriarches des pendentifs ont le caractère austère et simple des peintures du XIVe siècle ; les compositions relatives à Noé, qui sont au-dessus de leur tête, sont en général traitées avec un sentiment profond ; la marche des hommes vers l'arche est d'un mouvement merveilleux. Dans la tribune du nord, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher*, porte une telle conviction dans toute sa personne, que l'on comprend que la pierre obéisse à une aussi grande volonté ; le reste de cette composition n'est pas moins remarquable. Les sujets qui décorent l'arcade de jonction sont traités d'une façon plus ample à dessein, et plus gracieuse ; dans l'*Adoration de l'enfant Jésus*, il y a de charmants petits joueurs de cornemuse, qui m'ont rappelé la manière vigoureuse et réelle de Schnetz, avec une nuance de douceur et d'élévation qu'on regrette quelquefois dans cet habile artiste.

J'ai éprouvé une admiration complète devant le Christ qui occupe le centre de la seconde coupole ; je n'avais jamais vu son corps et sa figure rayonner d'un éclat si suave et si miséricordieux. Une beauté inaltérable et pourtant souffrante, une jeunesse brillante et triste sont empreintes dans ses traits et respirent dans son attitude. Je ne pensais pas qu'on pût réaliser une mélancolie aussi radieuse, ni une divinité aussi humaine. On retrouve bien çà et là, dans Giotto, dans les Gaddi, et surtout dans les Byzantins, les premiers linéaments de cette belle image. Mais M. Hess a su donner à ces emprunts une originalité qu'on ne saurait méconnaître. Les peintres chrétiens n'ont guère montré le Christ que cloué sur la croix, ou petit enfant dans les bras de sa mère. Pérugin, qui a hérité d'eux, et qui les a résumés, a peint des *Bambini*, pleins d'une grâce adorable. Raphaël en a longtemps reproduit le sentiment après lui ; dans la *Transfiguration*, il est vrai, il a représenté le Christ dans toute la force de sa majesté ; mais au moment où il l'a pris, ce n'est plus un homme, c'est vraiment un dieu qu'il a offert à nos regards. Le fameux Christ du Titien, qui est aujourd'hui à Dresde, est un homme d'une nature éminemment délicate et d'une organisation qui est toute noblesse et toute lumière ; mais

on y sent trop le patricien de Venise. Lorsque les Carrache voulurent ranimer le culte des arts sur le continent de l'Italie, ils cherchèrent un nouvel idéal du Christ, et ils en firent un philosophe, l'homme le plus moral, le plus intelligent et le plus réservé de son siècle; le Guide, après eux, le chargea du poids de toutes les humaines douleurs, et ses successeurs accrurent tellement ce fardeau, qu'ils finirent par faire du fils du charpentier je ne sais quelle image outrée et banale. Le Christ de M. Hess ne ressemble point à tous ceux-là; il est homme aussi comme celui du Titien et des Carrache; il souffre aussi comme celui du Guide et de ses imitateurs; mais il n'a ni la morgue aristocratique d'un Vénitien, ni la stoïque prudence d'Aristide et de Phocion, ni l'excessive douleur d'un supplicié ordinaire; il a quelque chose d'un transfiguré, et par-dessus toutes ses plaies, une splendeur surnaturelle, qui fait qu'il n'est pas seulement le frère des hommes, mais encore leur idéal. Il est assis sur les nuées; ses bras forment la croix, mais une croix céleste et glorieuse; son corps est enveloppé d'un riche manteau brodé d'étoiles, comme si c'était le ciel lui-même qui fût son vêtement. La tête rassemble dans une heureuse harmonie tout ce dont la divinité et l'humanité l'ont doté. L'exécution répond ici parfaitement à la pensée; et la couleur n'est pas moins suave que le dessin.

Les apôtres qui escortent le Christ ont de très-beaux caractères de tête; ce n'est plus la naïveté des patriarches, c'est la mâle énergie des prédicateurs du peuple qui brille sur leur figure; on entend l'accent de leur âme, on lit l'enthousiaste étonnement que leur propre vocation semble leur inspirer à eux-mêmes. Dans les deux tribunes latérales, où les actions du Christ sont représentées, il y a de nombreuses compositions à louer; à gauche le *sinite parvulos venire ad me* est rendu avec une mansuétude délicieuse; la variété des expressions, l'ingénuité des divers motifs, la grâce et la noblesse de l'ensemble en font un morceau ravissant. Mais j'ai plus admiré encore le côté droit, où se trouve la partie de la vie du Christ qui est postérieure à son sacrifice; M. Hess a un sentiment particulier de tout ce qui est transfiguration; il y mêle tant de douceur que l'œil est charmé avant d'être ébloui. La résurrection et l'ascension du Christ présentent dans deux situations analogues un

bonheur de lignes, à la fois simples et originales, que Flaxman n'eût pas désavoué. Mais le chef-d'œuvre de cette tribune, de cette église et de ce peintre, c'est le *Noli me tangere*. Jésus ressuscité est apparu aux saintes femmes ; Marie-Madelaine l'a vu dans le jardin de Joseph d'Arimathie ; elle s'approche de lui, par derrière, pleine d'amour, de respect et d'émerveillement ; mais la divine vision s'échappe devant elle. Pour mieux exprimer cette fuite, le peintre a placé ses deux figures au bord de la tribune, tout auprès de la lisière dorée qui en accompagne l'arc ; le Christ dépasse cette limite, il entre à moitié dans l'or, de façon qu'empiétant sur le cadre, il a l'air de disparaître dans je ne sais quelle atmosphère étincelante et sidérale ; il fuit du reste avec une mélancolie si pudique, qu'on ne saurait trouver une plus parfaite image de sa pureté et de sa beauté. Figurez-vous enfin que la courbe des murs sur laquelle cette composition est tracée, et les reflets du jour et de l'or qui la baignent, donnent aux personnages un mouvement qui trompe entièrement le regard ; on croirait les voir marcher, et on attend le moment où le Christ sortira tout entier de la tribune pour traverser la nef et pour remonter au ciel.

Dans la grande niche du chœur, j'ai surtout remarqué la Vierge. M. Hess ne s'est pas inspiré des madones de l'école romaine, mais de celles de Cimabüe et de Giotto ; il n'a pas cherché à rivaliser avec cet ineffable sourire et cette chaste volupté dont Pérugin avait transmis l'exemple à son élève, et que nul autre ne pourrait essayer sans folie de reproduire après Raphaël. C'est dans le type rude des fondateurs de l'école florentine et dans l'auguste tristesse de leurs vierges qu'il a tenté d'introduire l'élégance habituelle de ses conceptions ; il ne m'a pas semblé qu'il fût resté au-dessous de cette tâche difficile. Sa madone est d'une noblesse grave et simple qui pénètre l'âme ; le manteau qui entoure sa tête rappelle bien l'épaisse draperie que les Byzantins avaient léguée aux vierges de Cimabüe ; mais à la lourdeur malhabile de ce tissu ont succédé des plis fins et bien ajustés. Je ne pense pas qu'on puisse sérieusement blâmer des imitations faites avec tant d'à-propos et de goût. N'arrive-t-il pas toujours un temps, où c'est en se retrempant dans les vieilles traditions que l'art double ses forces ? Pour parler de la poésie, Virgile ne cherchait-il pas ses perles dans le fumier d'Ennius ? La Fon-

taine ne doit-il pas cette originalité qui nous enchante à une résurrection ingénieuse de la langue du XVIe siècle ? Dans le domaine de l'art, Raphaël ne s'éleva-t-il pas au delà de Pérugin, en prenant les Grecs pour modèles ? Pourquoi ne chercherait-on pas à diriger la réaction de l'art religieux du XIVe et du XVe siècle ? Elle pourrait nous permettre de joindre à l'élégance qui nous est acquise par la longue élaboration de l'antiquité, cette élévation morale et cette vérité de sentiment qui nous manquent.

J'ai regardé avec beaucoup de curiosité les deux tableaux qui ornent les autels placés au bout des petites nefs latérales ; ce sont les morceaux que j'ai pu observer de plus près ; ils m'ont confirmé dans l'idée que je m'étais faite de la supériorité du talent de M. Hess. Celui de saint George et de saint Hubert prêtait à des arrangements de costume, dans lesquels le peintre n'a point failli, et où il a mis ce goût d'ajustement qui distingue chez nous les tableaux de M. Delaroche. Du reste, le dessin est d'une grande sévérité; et l'exaltation calme de l'expression me paraît justifier complétement la comparaison de M. Hess et de M. Ingres, dans les termes où je l'ai faite. La touche est fine, délicate et sobre ; la couleur est douce, et cependant assez fortement accentuée pour qu'on doive louer beaucoup l'harmonie qu'elle n'a jamais violée. En bâtissant cette église, M. de Klenze s'est proposé de ramener aux formes les plus pures les lignes aventurées de l'architecture byzantine; M. Hess était le peintre le plus propre à seconder ce mouvement; par une étude savante de l'antique, il est parvenu à transformer tout le système naïf et religieux des artistes du XIVe siècle. Il n'y a pas jusqu'aux légendes, écrites sur l'or, autour des fresques, à l'exemple des Byzantins, dont il n'ait su faire une décoration pleine de richesse et de convenance pour ses peintures. Il est juste de reporter une partie des éloges que je lui donne, à MM. Schrandolph, Koch et Muller, ses collaborateurs et ses amis.

M. Hess est chargé de peindre les fresques de la basilique de Saint-Boniface qui s'élève en face de la Glyptothèque. Le sujet qu'il doit y représenter est la propagation du christianisme en Allemagne ; vous le voyez, les œuvres des artistes de Munich sont de véritables épopées. On m'a assuré que les murailles

droites de la basilique faisaient regretter à M. Hess les plans arrondis de la chapelle de la cour ; sous le jour moins favorable et plus austère de Saint-Boniface, conservera-t-il cette fraîcheur de pinceau, et ces effets piquants et gracieux que j'ai essayé de vous faire connaître ? C'est une question qui sera résolue dans trois ans. Mais quand même on ne viendrait à Munich que pour voir la chapelle de la cour, je pense qu'on n'entreprendrait point un voyage inutile.

XIX.

École Germanique. — J. Schnorr, W. Kaulback.

Après avoir parlé de tous les élèves de l'Italie, il faut que je vous parle de ceux de l'Allemagne. Vous dire ce qu'était la peinture en Bavière, avant que les novateurs ne fussent revenus de l'autre côté des monts, ce serait vous présenter un tableau sans intérêt. M. Pierre Hess, qu'il faut se garder de confondre avec M. Henri Hess, peignait des chevaux à Munich, au grand contentement des jockeys de l'aristocratie bavaroise ; ce respectable peintre de genre, qui est le Carle Vernet de l'endroit, avait alors une telle réputation, que, dans son dernier voyage à Munich, l'empereur Nicolas n'a voulu voir d'autre atelier que le sien : je me suis permis de faire tout le contraire. Autour de lui se groupaient d'autres amateurs, estimables au même titre, et quelques paysagistes, comme on en peut rencontrer aussi dans nos villes de province. Ne me trouvant pas à Munich au temps de l'exposition, il m'est impossible de juger si les survivants de cette cohorte émérite, sont plus ou moins dignes de leur commune origine. M. Stieler, peintre des portraits de la cour, partageait avec eux l'admiration publique ; inspiré directement par l'école de David, celui-ci avait assez de talent pour nous représenter honorablement à Munich ; indépendamment du beau portrait du roi Louis, j'ai vu d'autres figures de sa main, surtout celles du feu roi et de Schelling, qui sont l'œuvre d'un habile pinceau.

Vous comprenez qu'il n'y avait point là assez de force pour résister aux écoles italiennes que M. de Cornélius et M. Hess ont

naturalisées en Bavière. Cependant, parmi les artistes appelés à Munich par le roi, il s'en est trouvé un qui a soutenu la cause de l'école allemande accablée par l'invasion du style ultramontain. C'est M. Jules Schnorr de Carosfeld qui a tenté cette entreprise généreuse; quoique j'aie la plus haute opinion de son talent, je ne parlerai pas longuement de cet artiste. Étranger à Munich comme Cornélius et comme M. Hess, il y a jusqu'à ce jour moins travaillé qu'eux. Deux salles des Niebelungen et les salles à peine entreprises de l'histoire du moyen âge allemand, sont les seules choses auxquelles il ait mis la main. Dans les commencements, il a déployé de grandes qualités. Initié comme M. Hess, à la peinture italienne du XIVe et du XVe siècle, il a surtout saisi les analogies si frappantes et si curieuses qui la rapprochent de l'art allemand; et c'est à la gloire de celui-ci qu'il a fait tourner ses savantes études. Du reste, il a de l'entraînement et de la fougue, une exécution souvent fort heureuse, ordinairement inégale; dans la conception il a de l'inspiration et de l'audace, dans le dessin, de l'énergie, dans le coloris, de la chaleur, dans l'allure générale de ses travaux, une grande fierté, une grande naïveté, une grande facilité tout ensemble. C'est au plus haut degré un peintre de caractère; mais si son esprit a pris une direction opposée à celle que MM. Cornélius et Hess ont suivie, il leur ressemble pourtant par ce système d'imitation qui, bien qu'appliqué à une école différente, le range au nombre des peintres dont l'inspiration est un ressouvenir des maîtres antérieurs à la renaissance.

En dehors du triumvirat des trois peintres que je viens de nommer, un jeune artiste s'est frayé une voie plus indépendante. M. Wilhem Kaulback, a exécuté plusieurs travaux dans le palais du roi, et, entre autres, des fresques fort remarquables, d'après les poésies de Gœthe; mais il faut visiter son atelier, pour se faire une juste idée de son talent. Le jour où j'y allai, je n'eus pas le bonheur de rencontrer M. Kaulback; doué d'une santé délicate, qu'un travail ardent consume avant le temps, et qui donne à ses amis de continuelles inquiétudes, il venait de partir pour les bains, laissant dans son atelier un admirable dessin qui fait le sujet de toutes les conversations de Munich. C'est son frère, sculpteur fort distingué, aussi jeune et aussi modeste que lui, qui m'a ouvert la porte de cette maisonnette,

dans laquelle tous deux ont déjà fait de si belles choses.

Vous avez vu *la Maison des Fous* de Kaulbach ; les exemplaires de cette planche, qui avaient été déposés à Paris, furent soudainement enlevés ; et un recueil, qui a pour but de populariser en France le goût des arts et de l'instruction, la reproduisit. Son étrangeté frappa ceux qui ne comprirent pas la vigueur et la véritable puissance des sentiments qu'elle exprimait; puis, quand on se fut un peu plus familiarisé avec elle, on en vint à dire que, depuis que Michel-Ange avait peint les pendentifs de la chapelle Sixtine, on n'avait pas vu beaucoup de pages aussi énergiques et aussi originales. Ce fut d'abord le dessin qu'on regarda ; on admira la tournure grandiose de cette femme prise de la folie de la maternité, et qui est accroupie sur la poupée de paille qu'elle prend pour son enfant ; la folie du révélateur, celle du soldat, celle du savant, celle du roi, étonnèrent par la véhémente accentuation que l'artiste avait donnée à chacune d'elles; celle de l'amoureux, rêvant à l'écart, charma par son contraste. On fut émerveillé qu'il eût été possible de réunir de si sublimes expressions avec des accoutrements si grotesques, et tant d'exaltation avec tant de vérité. On alla plus loin encore; perçant l'enveloppe de la forme, on s'aperçut enfin que le peintre, qui avait réalisé tant de figures inattendues, était aussi un penseur profond; et on se demanda si son âme pleine de douleur et d'effroi n'avait pas voulu représenter, sous le masque de ses fous, les passions dont sont agités les hommes qui se croient raisonnables, et faire une violente satire de la société actuelle. A Munich, personne n'en doute ; l'apparition de *la Maison des Fous* y fit, comme on peut l'imaginer, plus de bruit encore qu'à Paris, et Gœrres, interrompant ses discussions théologiques, écrivit un volume pour interpréter les puissantes et mélancoliques allégories de son compatriote.

Dans cette composition, comme dans toutes celles qui l'ont suivie, on retrouve bien la tradition de Michel-Ange que Cornélius a transmise à Kaulback ; mais l'élève a fait un pas de plus que le maître dans l'étude du modèle qui leur est commun ; celui-ci ne sait pas sortir du cercle borné d'une imitation formelle, ni descendre à la traduction passionnée des sentiments contemporains ; Kaulback, au contraire, est fort à l'aise sous le poids de l'héritage dont il s'est chargé ; il ne vole pas Michel-

Ange, il le continue, et donne à tous les emprunts qu'il lui fait, la marque de sa propre pensée et cet air allemand qui les naturalise en Bavière. Aussi est-il un des artistes dont l'Allemagne répète le nom avec le plus de fierté, et que le public de Munich encourage le plus par ses suffrages. Bien qu'il ait accepté le patronage de l'Italie, son génie est tout national; et si Schnorr représente la tradition de l'école allemande, on peut dire que Kaulback en représente l'enthousiasme et l'inspiration.

A côté de *la Maison des Fous*, j'ai vu, dans l'atelier de Kaulback, une autre planche qui est récemment parvenue à Paris, et qui n'y aura pas sans doute un médiocre succès. Le sujet en a été pris d'une vieille chronique italienne, qui raconte que, les Huns et les Romains ayant combattu pendant trois jours sous les murs de Rome et s'étant mutuellement épuisés, les morts se levèrent dans la nuit du troisième jour pour recommencer dans l'air leur terrible bataille. Ce combat des esprits a été rendu par Kaulback avec une énergie où la majesté l'emporte de beaucoup sur la bizarrerie. Le champ est couvert de cadavres qui se traînent, qui se dressent, puis qui s'envolent par deux bandes différentes, des deux angles inférieurs, pour se rencontrer et s'entre-choquer au haut du tableau. C'est comme une guirlande de massacre qui enveloppe à la fois la terre et le ciel, et au milieu de laquelle le môle d'Adrien et les autres arêtes élevées des constructions romaines se dessinent sur l'horizon. Les Romains sont à droite, les Barbares à gauche; mais ceux-ci ont un élan plus hardi qui présage leur victoire. Ils sont montés plus haut dans le ciel, et leur vieux chef, porté sur le pavois, à la cime de leur indomptable cohorte, est forcé de se baisser pour combattre le général romain, qui n'a point un vol aussi puissant. L'idée seule de ce tableau est saisissant; jugez quel effet il doit produire.

Je trouve dans cette œuvre une définition juste du talent de Kaulback; les morts qui se soulèvent et se remuent sur le champ de bataille rappellent beaucoup ceux que Michel-Ange a placés au bas de son *Jugement dernier*, qui se réveillent aussi, et s'envolent vers la lumière céleste. Mais cette couronne de cadavres animés et combattant au-dessus de l'horizon romain, qui en a donné l'idée à Kaulback? Son génie, sans aucun doute. Ainsi Michel-Ange et Cornélius sont bien la base sur laquelle il agit;

mais il a de larges ailes qui l'enlèvent dans un ciel qui lui appartient tout entier, et qu'il remplit des créations de sa pensée.

Kaulback a peint *le Combat des Esprits* pour le comte Raczinski, auteur d'un grand ouvrage sur l'art de l'Allemagne moderne, dans lequel les planches alternent avec le texte. Mais comment pensez-vous que l'artiste a exécuté son œuvre? Il a pris une toile de vingt-deux pieds de large et de dix-huit de haut, et là-dessus il s'est mis à peindre d'une seule couleur. C'est avec les ressources bornées du style monochromatique des Grecs que Kaulback a rendu sa pensée. Cet homme, d'un génie si incontestable que je cherche vainement dans toute l'Europe quelqu'un qui puisse lui être comparé; cet artiste, si énergique et si fécond, sent combien sa couleur est inférieure à son dessin. Plus franc et plus téméraire que la plupart de ses compatriotes, il n'a pas voulu masquer son insuffisance par une pénible recherche des dons que la nature ne lui a pas accordés, et il a mieux aimé se passer du prestige de la couleur que de se tourmenter inutilement pour en mal imiter l'apparence. Cependant, quand il a eu fini son travail, saisi par un de ces remords subits auxquels les artistes ne savent pas résister, il a voulu le recommencer et épuiser sa vie pour trouver cette couleur qu'il avait d'abord dédaignée; mais son tableau était touché d'une manière si habile et si parfaite, dans le genre qu'il avait adopté, que le comte Raczinski n'a pas voulu qu'il y changeât rien, et l'a emporté à Berlin tel qu'il était.

La dernière composition de Kaulback, dont tout le monde s'entretient à Munich, et que j'ai vue crayonnée à peine d'hier dans son atelier, me semble marquer un progrès considérable dans la vie déjà si bien remplie de ce jeune artiste. Dans tout autre pays, et pour un tout autre homme, je ne dirais rien de plus de ce magnifique croquis; mais c'est par les idées que Kaulback et tous ses compatriotes se recommandent; et, dans l'ébauche que j'ai admirée, l'idée de l'artiste est aussi nette, aussi complète et aussi grande qu'elle pourra l'être lorsqu'il aura transporté ses figures sur la toile, et qu'il les aura couvertes de couleur. Cette fois, Kaulback n'a point abandonné son imagination à elle-même; ce n'est point par la réalisation d'un monde étrange ou d'un rêve impossible qu'il a voulu frapper les esprits; il a appliqué son invention à un événement réel, et a contenu

sa pensée dans les bornes de l'histoire. Loin de rien perdre de sa puissance dans cet effort, il semble qu'il l'y ait doublée.

Le Sac de Jérusalem par les Romains est le sujet qu'il a choisi; il a voulu représenter, non pas quelques traits principaux, mais la plénitude de ce terrible spectacle : vainqueurs et vaincus, les prêtres, les guerriers, les femmes, les enfants, le temple, la ville, le ciel, les Juifs, les Romains, les chrétiens, tout ce qui périt dans ce siége, tout ce qui y triompha, tout ce qui s'en échappa. Oui, la peinture dont je suis chargé de vous donner l'analyse est une vaste épopée qui résume tout ce qui composait la vie du monde au moment où Titus entra, à la tête de ses légions, dans la ville condamnée. Le regard embrasse d'un seul coup, sur cette page, tout ce que je viens de vous dire; comment faire pour qu'en décrivant successivement les groupes dont elle se compose, vous ne perdiez pas l'ensemble de vue?

A gauche, sur les derniers plans, à travers de grandes colonnades élevées sur des marches, on aperçoit le sanctuaire du temple; à droite, sur les mêmes plans, l'entrée par laquelle les Romains pénètrent; au milieu du tableau, en avant des points que je viens d'indiquer, un autel, qui est sans doute placé dans une grande cour intérieure du temple où se passe la scène principale; sur les premiers plans, devant l'autel, le grand prêtre exprimant à lui seul toutes les désolations de la ville, à gauche les Juifs maudits, à droite les chrétiens sauvés; au dessus-de l'autel, trois zones superposées dans lesquelles se montrent à divers degrés les exécuteurs de la colère céleste. Voilà l'ensemble; voici les détails.

Au plus haut du ciel apparaissent, au milieu des nuages, les quatre grands prophètes qui, dans une attitude fière et menaçante, montrent aux Juifs les livres que le peuple a méconnus, et qui ont annoncé la calamité qui le frappe. Immédiatement au-dessous d'eux, les anges descendent vers la terre d'un vol irrésistible, et secouent, avec un superbe mouvement, les épées que Dieu a mises dans leurs mains pour punir les ingrats. Entre les anges et l'autel qui est le point central de la composition, il y a encore un autre groupe; c'est celui des trompettes romaines qui, accourus en avant de la légion et foulant l'autel lui-même, sonnent, avec un geste effrayant, dans l'oreille des Juifs, l'heure

de la dispersion dont ils sont les messagers. Pour flatter la vanité de sa nation, Kaubalk a donné le costume allemand à ces terribles musiciens qui jouent l'hymne funèbre dans lequel toutes les angoisses de cette scène déchirante trouvent une voix. Les Romains entrent à droite par rangs serrés et viennent majestueusement accomplir la sentence de Dieu; Titus à cheval est à leur tête; il semble déjà commander au monde. Les obliques colonnades qui se dressent à gauche laissent voir, dans le saint des saints, l'arche embrasée autour de laquelle les Israélites lèvent en vain les mains vers le ciel qui ne les entend plus. Sur le haut de l'escalier qui y conduit, les deux chefs militaires de Jérusalem sont glacés par la fatalité; leurs bras sont croisés, leur épée est dans le fourreau, et sur leurs figures pâles et inclinées on aperçoit le sombre sourire d'une volonté qui s'indigne inutilement d'un malheur qu'elle n'a pu conjurer. Sur le premier plan, à droite, sont exprimées toutes les horreurs du siége; au milieu des scènes d'épouvante que l'histoire nous a transmises, un homme dévore sa main, une femme immole son enfant; devant elle, à l'extrémité de cet angle, un Juif s'enfuit poursuivi par un ange qui s'est détaché de la sainte cohorte; à la terreur profonde dont il est saisi, on sent que la course errante qu'il va commencer à travers le monde ne finira pas; c'est le symbole vivant de la dispersion. Au centre, devant l'autel, le grand prêtre, debout, refuse de survivre à la ruine de la religion et du peuple, et, devenu sacrilége dans cette heure de désespoir, il se plonge une épée dans la poitrine, au milieu d'un cercle de femmes consternées, qui tombent à terre à la vue de cette impiété suprême, et laissent fuir les groupes abandonnés de leurs enfants. Ces petits enfants s'agenouillent sur le passage des chrétiens qui sortent, à droite, de la ville maudite, sous la protection de leurs anges; ils sont accueillis dans la troupe pieuse; et les anges eux-mêmes appellent avec la main ces représentants des générations à venir. Les chrétiens, en partant sains et saufs, ne s'aperçoivent même pas de la mort qui plane autour d'eux; montés sur des ânes pour mieux rappeler la migration de la sainte famille, ils tiennent des palmes dans leurs mains, et lisent leurs livres sacrés; la jeunesse, la douceur et la sérénité la plus confiante sont peintes sur leurs figures. Les anges qui les conduisent portent dans le ciboire l'image de

celui qui les sauve et qui anéantit derrière eux la perfide Jérusalem.

L'ordonnance de cet ouvrage est au-dessus de tous les éloges ; je ne puis prévoir comment il sera exécuté ; je ne sais s'il faut se fier aux espérances des amis de M. Kaulback, qui assurent qu'il vient de faire de grandes et profitables études de couleur. Mais, que sa main soit faible ou vaillante pour traduire cette pensée, il n'en restera pas moins que la tête qui l'a conçue est une des plus inspirées que l'art puisse aujourd'hui compter en Europe. Comparez à cette page les plus belles qui soient sorties de notre école, et prononcez. Il y a plus de vingt artistes en France qui se vanteraient à bon droit de pouvoir apprendre à M. Kaulback à broyer des couleurs ; mais y en a-t-il autant qui pourraient se dispenser de lui demander des leçons de composition ?

A côté de cette œuvre extraordinaire, à laquelle je ne pouvais m'arracher, j'ai remarqué d'autres dessins dignes aussi d'une grande attention. L'un d'eux représentait une groupe de combattants, dans le style le plus correct des bas-reliefs antiques ; c'était quelque sujet tiré de la guerre d'Arminius contre les Romains ; et comme je m'étonnais de trouver tant de pureté dans un homme que je venais de voir si plein de fougue, j'ai aperçu trois petits cadres qui ont ajouté à ma surprise en me montrant le même artiste sous une face nouvelle. Ceux-ci retracent un roman de Schiller qui est fort peu connu chez nous, *le Mauvais sujet ;* ils sont pleins d'esprit et de la plus excellente espèce ; on y sent encore quelque chose de cette forte ironie de *la Maison des Fous,* tempérée cependant et ramenée aux proportions d'une moralité ordinaire. Sans cesser d'être lui, Kaulback a, cette fois, rencontré Hogarth ; c'est le même dessin original qui se fraye un chemin hardi entre le naturel et le comique et qui n'abandonne jamais l'un pour l'autre ; c'est le même désir d'arriver à l'expression morale par le jeu des contrastes ; ce sont presque les mêmes costumes et les mêmes mœurs. Dans le premier de ces dessins, on voit le mauvais sujet prodiguant sa fortune à sa maîtresse, qui tend son tablier pour recevoir tous les colifichets ruineux qu'il lui apporte. Le chasseur, son rival, épie du dehors l'entrevue des amants, et attend l'heure de les perdre. Le second dessin, qui est le plus amusant, nous ouvre

'enceinte du tribunal devant lequel le chasseur a traduit son rival malheureux; il faut voir l'admirable bouffonnerie de cette scène, le nombre des interrogateurs, des juges, des greffiers, des secrétaires qui pullulent dans tous les coins, et qui nourrissent leur embonpoint avec les profits de l'humaine faiblesse; il faut voir le teint fleuri du président, sa corpulente satisfaction, et l'impudence de son petit marmot qui fait des tartines entre ses jambes. Pour qui a-t-on rassemblé tant de gens? Pour un pauvre diable qui, n'ayant plus rien à manger, a tiré un coup de fusil sur un oiseau du ciel. Et c'est le sang de ce maigre garçon qui engraisse tous ces paresseux que vous voyez s'apprêter à le condamner en baguenaudant! Dans le troisième dessin, le mauvais sujet est sorti de prison; mais sa famille le repousse; il veut, du moins, se faire bien venir des enfants du village, et leur distribue sa petite richesse; les enfants le lapident avec sa propre monnaie; à sa démarche indécise et à son amer sourire, on comprend que c'est au moment où la société se croit vengée, qu'elle a produit un méchant de plus. Tout cela est très-spirituellement écrit et toujours pensé avec une simplicité et une force étonnantes.

Je suis sorti de l'atelier de Kaulback, en faisant des vœux pour la vie d'un homme dont le talent doit avoir, je pense, une grande influence sur les destinées de l'art européen. Car aujourd'hui les nations ne sont plus parquées dans d'infranchissables limites. Malgré les antipathies que la politique de ce pays-ci a contre le nôtre, je m'y suis regardé comme sur une terre alliée; et dans les œuvres de ses artistes, à travers la différence des systèmes, j'ai salué bien des pensées fraternelles. Je sens que, sous des gouvernements divers, et quoi qu'ils en aient, l'Europe marche vers une mystérieuse unité dont la réalisation est peut-être plus prochaine qu'on ne pense. La France de 92 adopta Schiller, comme un de ses concitoyens; je souhaiterais que la France de nos jours accordât le même honneur à ces jeunes et sympathiques talents, qui n'attendent peut-être, pour atteindre leur expression la plus élevée, que le moment où ils recevront une communication plus immédiate de sa lumière. Nous ne saurions, sans être coupables, affecter un plus long dédain pour les œuvres des nations étrangères; il y a trente ans que Mme de Staël a jeté un pont sur le Rhin. Il est temps que les

arts prennent aussi le chemin que la philosophie et la littérature leur ont frayé.

XX.

Écoles Grecque. — Louis Schwantaler, peintre et Sculpteur.

Pour clore cette revue des principaux artistes de Munich, je vais rassembler ici tout ce que je sais sur le compte de Louis Schwanthaler, dont le nom ne peut manquer d'être bientôt populaire en Europe et qui réunit le talent du peintre à celui du sculpteur. Qu'il se serve du crayon ou du ciseau pour rendre ses idées, cet artiste est le disciple direct des Grecs; et, sous ce rapport, il forme, en Bavière, une école à part. Comme Kaulback, il appartient à la plus jeune génération de ce pays-ci, et n'a pas encore trente ans; comme lui, il a dévoré sa santé et sa vie d'une manière précoce, dans les ardeurs d'un travail excessif. Mais là s'arrêtent leurs ressemblances. L'énergie est la qualité que Kaulback recherche avant toutes les autres; c'est la beauté qui est le but des désirs de Schwanthaler et de tous ses efforts. Le premier voudrait ressusciter Michel-Ange et faire de lui le tributaire de la pensée allemande; le second invoque les ombres de Phidias et d'Apelle, et il sacrifierait volontiers aux dieux de leur Olympe qui avaient donné à la matière des formes si belles et si pures.

Vous vous tromperiez cependant si vous pensiez que Louis Schwanthaler ressemble à ces froids imitateurs de l'antique qui nous ont gâté l'image de la poésie et des arts de la Grèce. Ce n'est même pas dans le calme et dans la privation du mouvement qu'il cherche le type de la beauté; ses dessins, ses statues et ses bas-reliefs sont, au contraire, doués d'une action et d'une vie qui pourraient choquer nos habitudes classiques et déranger l'idée que nous avons communément de la sculpture et de la peinture grecques. Mais voici tout le secret de son talent: la plupart des peintres qui travaillent à Munich sont remontés au delà de la renaissance pour trouver, dans le XIVe et le XVe siècle, des modèles trop négliqés et les formes élémentaires de l'art moderne; Louis Schwanthaler a procédé d'une manière à

peu près analogue vis-à-vis des Grecs ; il est remonté, au-delà du siècle de Périclès, jusqu'à ces statuaires Eginètes, dont les œuvres retrouvées ont donné tant d'éclaircissements sur l'histoire de l'art antique. La Glyptothèque de Munich renferme les marbres d'Égine ; ce sont ces morceaux sublimes, dont je vous entretiendrai prochainement, qui ont, sans aucun doute formé Louis Schwanthaler ; c'est à eux, c'est aux vases étrusques qu'il doit cette alliance heureuse et hardie de la beauté et du mouvement ; initié par là et par une organisation admirable au plus haut mystère de l'art, il a pu aborder des sujets où l'énergie était nécessaire, sans craindre de manquer ni de goût ni de puissance.

Louis Schwanthaler a dessiné un grand nombre de compositions pour la décoration de la résidence : dans les appartements du roi, les poésies d'Orphée, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, et d'Aristophane ; dans le rez-de-chaussée de l'aile nouvelle de la résidence, les ving-quatre chants de l'Iliade, telles sont, jusqu'à présent, les peintures dont il a donné le trait. Elles se distinguent par l'abondance des idées, par leur originalité, par leur variété inépuisable, par leur forme facile et élégante. J'ai pu examiner quelques-unes des esquisses de ces frises dont j'avais admiré la distribution savante, les naïves expressions, le jet fougueux et hardi, les contours pleins de pureté ; quel a été mon étonnement lorsque j'ai vu qu'elles étaient écrites à la main courante, sans hésitation, presque sans rature, continuées dans toute leur longueur sans que l'inspiration ait été gênée par des mesures mal prises ou mal observées ! Je me suis ainsi parfaitement expliqué les gestes quelquefois si audacieux, et l'enchaînement si rapide et si vif des différents groupes dont ces œuvres se composent ; mais quel don extraordinaire ne faut-il pas avoir pour mêler à tant de feu une grâce si ingénue, et tant de pureté à tant d'entraînement? Les lignes sont une langue que Louis Schwanthaler parle comme son idiome naturel ; il peut improviser avec elles, comme l'orateur avec la parole.

Je veux mettre la restriction à côté de l'éloge. Cette langue des lignes, Louis Schwanthaler la parle plus qu'il ne la sait ; ses études, qui ont été consciencieuses, approfondies, persévérantes, l'ont porté bien plus à connaître la génération même

des idées que leur expresion. Je comparerais volontiers ses dessins à une conversation animée, pleine de choses, et de l'accent le plus élevé. Les pensées se succèdent avec rapidité, et elles portent en elles un naturel parfum d'élégance et de distinction; elles éblouissent l'esprit par leur fécondité et par la lumière vraiment éclatante qui émane de chacune d'elles. Mais, regardez-y de près, vous verrez que, pour rendre ses idées, l'artiste se sert d'une forme en quelque sorte élémentaire, et dont la simplicité ressemble quelquefois à de la nudité; le trait est souvent bref et roide; la ligne droite y abonde, sans qu'on en puisse trouver d'autre motif, sinon qu'elle est le chemin le plus court d'un point à un autre. Si je ne craignais que ce mot n'emportât un blâme excessif, qui est loin de ma pensée, j'ajouterais que M. Schwanthaler sténographie souvent sa pensée au lieu de l'écrire; tout ce qui abrége, tout ce qui résume, tout ce qui simplifie, lui est trop familier. Dans l'état actuel de nos idées et de nos arts, une certaine finesse lente et réfléchie est, aux yeux des gens de goût, une indispensable condition de supériorité. Certes, M. Schwanthaler a de la grâce et de la délicatesse, et il pourrait avoir, je crois, autant que les plus habiles de notre temps, cette analyse exacte et minutieuse que donne le métier; mais on regrette souvent qu'il n'ait pas voulu perfectionner, avec l'aide de la réflexion, des motifs qu'il a su rendre brillants et admirables sans elle.

Cette observation s'applique également à sa sculpture, où elle devient peut-être encore plus évidente. En vous parlant des peintres bavarois, j'ai eu soin de vous faire remarquer qu'ils étaient généralement dépourvus de couleur, et si je n'ai pas insisté davantage sur ce point, c'est qu'au premier coup d'œil je me suis aperçu que ce n'était point là ce qu'il fallait chercher chez les artistes de l'Allemagne moderne. L'analyse est en quelque sorte la couleur de la sculpture; elle seule peut lui donner la vie, la finesse et l'éclat que les mille nuances du coloris donnent à la peinture. Eh bien! l'analyse manque ici aux sculpteurs, comme la couleur manque aux peintres; et cependant Albrecht Duerer était un vrai coloriste et un des analystes les plus savants qui aient jamais existé. Comment expliquer la déchéance dans laquelle la forme est tombée, même chez ceux de ses successeurs qui sont le plus dignes de

lui par l'élévation de la pensée? La rapidité avec laquelle tous les travaux s'exécutent ici, ne prouve rien; Albrecht Duerer produisit immensément dans un court espace de temps. Voyez dans cette infériorité relative de l'exécution une conséquence de la victoire que le spiritualisme a remportée sur la matière, le jour où Luther a rompu avec le catholicisme romain. En Allemagne, la pensée a trop pris l'habitude de se contempler elle-même dans sa pureté et dans son abstraction.

C'est encore peut-être par un effet de la même cause que la sculpture, qui est de tous les arts celui qui matérialise le plus la pensée, a toujours eu, au delà du Rhin, moins de disciples que la peinture n'en a formés. A Munich, Louis Schwanthaler est aujourd'hui le seul statuaire qui doive être sérieusement considéré. En exécutant dans le fronton de la Glyptothèque des modèles qu'on ne leur avait pas demandés, MM. Leeb et Mayer n'ont rien fait qui mérite une mention particulière. Si le professeur Conrad Éberhard est honoré d'un respect universel, c'est que son âge l'a fait le patriarche d'un art dans lequel son talent n'a pas laissé de trace importante; contemporain de Danecker, ce vieil artiste est un de ceux qui n'ont pas désespéré de l'Allemagne, alors que les autres nations avaient quelque sujet de ne voir encore en elle qu'une barbare qui arrivait tardivement à la civilisation. Mais tandis que Danecker appliquait au paganisme, dont Canova semble lui avoir transmis la tradition, une douceur pleine de mélancolie, M. Conrad Éberhard pressentait déjà plus vivement le mouvement religieux qui a éclaté sous ses yeux, en Allemagne, et dont l'explosion a pu lui donner les satisfactions qu'il n'avait pas sans doute trouvées en lui-même. Pieux, comme les artistes du XIVe et du XVe siècle, il n'a pas entrepris un seul ouvrage sans invoquer le ciel avec toutes les austères cérémonies du rituel; et il pense que c'est Dieu qui a travaillé par sa main. Malheureusement, ce n'est que pour exécuter quelques saints de grès au portail de la chapelle de la cour, ou à ceux de l'institut des aveugles, que Dieu a eu la bonté de prolonger la jeunesse de cette main tremblante.

C'est en revenant au paganisme, dédaigné par M. Conrad Éberhard, que Louis Schwanthaler a pu donner une impulsion nouvelle et élevée à la statuaire allemande. Sa maison présente un spectacle extraordinaire; elle a moins l'air d'un atelier que

d'une véritable école de sculpture; on aperçoit, çà et là, des frontons tout entiers, des modèles de frises qui doivent faire le tour des palais du roi, des statues colossales par dizaine, des statues ordinaires par vingtaine, puis à l'infini des réductions de statues dès longtemps achevées, des maquettes de statues à faire, puis enfin, les esquisses longuement déroulées des peintures exécutées par M. Hiltensperger. Les frontons sont en marbre du Tyrol, un grand nombre de statues en marbre de Carrare, les reliefs et les frises en gypse, la plupart des réductions en bronze; l'argile, que Prométhée pétrit le premier, se modèle aussi sous la main des élèves; les travailleurs abondent à chaque coin; les étrangers affluent. Mais l'artiste, qui est présent partout, n'est nulle part visible; caché dans son cabinet, loin du bruit et de la foule, il emploie à dessiner et à composer les heures que la souffrance lui laisse.

Les deux frontons que Louis Schwanthaler a composés sont destinés à orner les deux faces du Walhalla; l'un est déjà placé, l'autre n'est encore réalisé qu'à la moitié de sa grandeur définitive. Le sujet du premier, qui a été dicté immédiatement par la pensée politique du gouvernement, représente les différentes nations allemandes recouvrant par les traités de 1815 et ramenant à elles les conquêtes que la France avait faites sur les bords du Rhin. Pour vous figurer combien cette idée peut prêter aux inventions plastiques, souvenez-vous de ces beaux groupes enlacés qui composent le fronton du Parthénon; c'est sur eux que M. Schwanthaler semble avoir pris modèle pour exécuter le sujet qu'on lui avait donné; et il m'a paru qu'il en avait rappelé, autant que peut le faire un moderne et un Allemand, les inclinaisons heureuses, les poses élégantes, et les draperies. Le génie de la Germanie est placé au centre, et étend ses bras sur les conquêtes qu'on ramène de toutes parts à ses pieds. Toutes les figures sont en ronde bosse comme celles du fronton de Minerve. Ce sont certainement les marbres d'Égine qui ont suggéré à M. Schwanthaler le motif fondamental de son second fronton; il a pris pour sujet de celui-ci l'Allemagne militante, de manière à faire un contraste complet avec la pensée et la forme du premier. Le mouvement en est magnifique; et il me semble qu'il était difficile de donner plus de vie et une plus noble hardiesse au combat de toutes les facultés d'un peuple marchant à la con-

quête de ses destinées. Ainsi, Phidias et les Éginètes sont les deux points entre lesquels flotte le goût de M. Schwanthaler. La beauté et la vie ne doivent-elles pas être en effet les deux suprêmes aspirations de l'art?

Les statues des sculpteurs, qui doivent être placées dans les niches de la Glyptothèque, sont à peu près achevées; le dessin en est presque toujours plein de caractère et de charme tout ensemble, mais l'exécution manque totalement de finesse. En face de ces figures où la jeunesse, l'enthousiasme et la fraîcheur, brillent malgré les imperfections de l'analyse, je n'ai pu m'empêcher de songer à ce vieux maçon de Phidias qui est au jardin des Tuileries, et sur lequel M. Pradier a dépensé si peu d'intelligence et tant d'habileté. Ah! si M. Schwanthaler ajoutait à son inspiration le talent de M. Pradier, quelles admirables choses il ferait! Chez nous, la pensée et l'exécution peuvent plus facilement former alliance qu'en aucun autre pays. Vous avez pu trouver dans l'atelier de M. David tout ce que j'admire ici et tout ce que j'y regrette.

Il y a dans l'atelier de Louis Schwanthaler une frise en gypse, destinée à servir de complément aux peintures que M. Schnorr exécute dans les nouvelles salles de la résidence, et dont la vie de Frédéric Barberousse forme le sujet. Les mêlées de cette composition sont ardentes, et présentent un vrai modèle de l'application qu'on peut faire des reliefs antiques à l'histoire moderne. M. Louis Schwanthaler a fréquemment employé à Munich ce système des reliefs de gypse; il y en a de semblables sur les murs de l'ancienne salle du trône dans les appartements du roi. Il s'en trouve aussi dans les salles de la Glyptothèque que M. Cornélius a décorées; ils y forment des ornements entremêlés avec les fresques, et qui contrastent peut-être trop par leur élégance avec la rudesse et l'inégalité du peintre. On en voit encore au second étage de la résidence, dans l'une des deux pièces qui précèdent la salle de bal; ceux-ci sont consacrés à la Fable, ou, comme on dit à Munich, au mythe de Vénus. C'est un poëme où l'on ne se lasse pas d'admirer l'abondance des idées et l'élégance pleine d'imprévu et de hardiesse avec laquelle elles sont rendues.

Mais le chef-d'œuvre de ce genre, et l'œuvre, selon moi, la plus parfaite de Louis Schwanthaler, c'est le mythe de Bacchus,

qui orne la salle à manger du duc Max de Birckenfeld. Le palais de ce prince, bâti en 1830 et dessiné par M. de Klenze dans le meilleur goût, est orné avec beaucoup de luxe. La suite des appartements de réception est magnifique. Je vous ai parlé des figures dont M. Zimmermann a décoré le plafond de la salle de bal. Dans cette même salle, W. Kaulback a peint, comme s'exprime le livret, un cycle de représentations du mythe de l'Amour et de Psyché; je ne vous en ai rien dit, parce que l'énergie de l'artiste m'a paru assez mal à l'aise dans un sujet qui demandait surtout de la délicatesse et de la grâce. Mais le mythe de Bacchus suffirait pour immortaliser le nom de Louis Schwanthaler; il forme une frise en gypse blanc, qui embrasse les quatre faces des murs, et qui se détache fort bien sur le stuc jaunâtre de leurs parties inférieures. La composition est parfaitement entendue : sur la première muraille à gauche, en entrant, l'enfance de Bacchus; sur la seconde, le triomphe de Bacchus Indien; sur la troisième, les travaux de Bacchus en face de son enfance; sur la quatrième, sa réception dans l'Olympe étoilé, vis-à-vis de son triomphe. Mais ce que j'ai le plus admiré, c'est l'heureuse rencontre qui s'est faite dans l'exécution, de la beauté de Phidias et du mouvement des Éginètes, qui sont les deux modèles entre lesquels le sculpteur semble hésiter. Cette fois, il a été assez habile ou assez favorisé pour fondre ces deux inspirations en une seule, et il a fait sortir de leur fusion quelque chose de si original, de si vivant et de si pur tout ensemble, qu'une copie de ce morceau me paraîtrait digne de figurer dans tous les musées à côté des productions les plus distinguées du génie moderne. La première figure de cette frise vous fera juger de l'ensemble; elle représente Sémélé dans les douleurs de l'enfantement. Le sculpteur a attaqué franchement et sans dissimulation cette idée si hardie et qui eût fait reculer de peur tous les imitateurs de l'antiquité que nous connaissons; il a couché Sémélé sur son lit, et il l'a montrée dans les convulsions de son mal; mais il faut voir avec quel goût et quelle élégance il a rendu ce sujet si difficile! Les genoux de Sémélé, crispés par la souffrance, soulèvent le drap sous lequel elle est couchée, sa tête tombe en arrière, ses bras sont pendants; et toutes ces lignes sont si belles, et les draperies ont des plis si fins et si harmonieux, que, quand même Jupiter ne serait pas debout au

pied du lit, on devinerait que c'est le tableau d'une souffrance divine, et d'une nature idéale dans sa vérité. Dans le triomphe du Bacchus Indien, qui couronne le second mur, cette même alliance de l'action et de la beauté se fait tout au long sentir dans une composition dont le dessin pourrait seul donner une idée exacte. Des femmes et des centaures ouvrent la marche; mais comment vous peindrai-je la grâce avec laquelle le sculpteur a sauvé l'audace de cette danse pleine de la volupté la plus fougueuse? Les centaures qui ornent cette frise lui donnent un degré de matérialisme que l'orgie du vase Borghèse n'a point; mais comme ce matérialisme, admirablement employé dans le triomphe du Bacchus Indien, est relevé par la délicatesse des femmes, et par je ne sais quelle rêverie poétique qu'elles poursuivent encore au milieu de l'ivresse! Bacchus sur son char occupe le centre de la frise; il rayonne de jeunesse et de plaisir; derrière son char, le motif des danses qui le précèdent est répété d'une manière merveilleuse : c'est encore un centaure et une femme; mais ce centaure enlève la femme, qui se detache de terre avec une légèreté exquise, comme une fleur qui prendrait des ailes pour s'envoler de dessus sa tige; il y a, pour ainsi dire, un frémissement musical dans ce morceau. Pour terminer la marche du triomphateur, le sculpteur a placé à l'extrémité de ce bas-relief le vieux Silène que son ivresse et son embonpoint ont attardé, et que deux jeunes gens poussent en riant, avec un élan plein de grâce et d'esprit. La verve et le goût s'unissent dans cette œuvre; et l'une n'y brille jamais aux dépens de l'autre.

Le relief convient beaucoup mieux que la statuaire au talent de M. Schwanthaler, parce que c'est une sorte d'écriture plus rapide et plus courante; les statues veulent être plus longuement méditées, et plus étudiées dans tous leurs détails. Ce qui fait même leur beauté, c'est le concours bien ménagé de toutes les faces, sous lesquelles elles peuvent s'offrir, vers l'idée qu'on veut représenter en elles; et pour atteindre ce but, il faut être capable d'une foule de calculs auxquels la fougue ne laisse pas de place. Cependant, M. Schwanthaler est un homme de trop de talent pour n'en pas montrer dans ses statues; celles de la Glyptothèque dont je vous parlais tout à l'heure, se recommandent par un beau sentiment de l'antique; dans celles qu'on place

actuellement sur la corniche de la Pinacothèque, et dont les charmantes réductions feraient le bonheur de nos salons fashionables, j'ai remarqué une étude bien faite du génie des peintres dont elles sont l'image, une rare élégance de poses, de costumes et d'arrangement. Alors même qu'on n'aurait jamais vu le portrait des artistes qu'elles représentent, on pourrait les reconnaître, pourvu qu'on eût un juste sentiment de leurs œuvres; ainsi dans cette foule illustre, j'ai nommé aussitôt Hemling, dont je n'avais pourtant aperçu nulle part la figure authentique. Les statues colossales des princes bavarois, qui sont actuellement dans les fourneaux de la fonderie royale, et qui doivent orner la nouvelle salle du trône, se distinguent de toutes les autres productions de Schwanthaler par une tournure puissante et par une haute expression de fierté. Les armures et les grands costumes dont elles sont couvertes pour la plupart offraient de larges plans dont le travail hâtif du sculpteur s'accommodait fort, et qui font moins paraître l'absence de l'analyse. Ces figures rappellent plus les habitudes de l'école allemande que l'exemple des Grecs. Cependant, si on voulait bien chercher, peut-être trouverait-on que l'étude des marbres d'Égine a pu conduire M. Schwanthaler jusqu'à ce dernier résultat; mais aujourd'hui, je ne veux pas approfondir davantage cette idée qui soulèverait des questions sans nombre : j'aurai bientôt une occasion favorable de les aborder en examinant les collections précieuses que la Glyptothèque et la Pinacothèque renferment; je serai alors naturellement amené à faire la comparaison de l'art grec et de l'art du moyen âge.

Alors aussi je pourrai seulement tirer les dernières conséquences des faits que je viens de présenter. Si cependant il me fallait essayer de résumer en quelques mots l'impression que l'école de Munich a produite sur moi, je dirais qu'il me semble qu'il n'y a pas aujourd'hui en Europe une nation, sans excepter la nôtre, dont les artistes ne dussent aller considérer en Bavière et les profondes études qu'on y a faites de toutes les traditions de l'art, et le culte qu'on y a pour la pensée, seule souveraine qui réunisse sous ses lois toutes les écoles divisées. Quant à l'Allemagne, elle doit applaudir à ce pays qui cherche dans les arts une compensation de l'importance qu'il a perdue dans la politique; tous les peuples qui composent, au delà du Rhin, la

grande patrie germanique, doivent apporter à la cause commune un tribut particulier et une gloire spéciale. Si la Prusse a le don de la pensée, la Bavière paraît avoir reçu celui de l'art. Tandis que le protestantisme du Nord donne à la philosophie et à l'histoire, ces deux filles jumelles de l'intelligence humaine, des développements qui porteront leur fruit pour la constitution future de l'Allemagne, le voisinage de l'Italie entretient en Bavière, avec le catholicisme, l'amour des arts qui doivent être le plus bel ornement de cette patrie à venir, objet de tant de vœux et de tant de nobles enthousiasmes.

J'ai vu dans l'atelier de Schwanthaler une statue colossale de la Bavière, qui est destinée à décorer le monument de Theresienwiese; elle est coiffée à la grecque; sa figure est jeune et respire une exaltation où la rêverie de l'esprit allemand se mêle au feu du génie italien; elle est debout, elle va marcher. Cependant, au lion qui dort à ses pieds, on voit bien que ce n'est pas pour le combat qu'elle part. Une de ses mains est encore armée d'une lance, mais elle ne la brandit point, et elle paraît la conserver bien plus pour se défendre que pour défier aucun ennemi; l'autre main, qui est levée, tient une couronne qu'elle paraît offrir à tous les talents et à toutes les gloires. C'est en effet aujourd'hui le rôle de la Bavière de jeter l'illustration des arts sur les idées et sur les grands hommes de l'Allemagne; tout ce que je pourrais dire sur la destinée de cette nation ne vaudrait pas ce symbole plein de vérité et de grandeur composé par celui de ses enfants qui doit le plus flatter son orgueil maternel.

H. Fortoul.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES[1].

A THÉODOSE BURETTE.

J'ai là six petits volumes qui vont paraître bien mal à propos — entre deux émeutes — entre deux révolutions peut-être ! — Il faut, mon ami, que je les mette à l'abri de ton amitié et de ton nom. Plus nous avançons vers les jours mauvais, et plus je me sens le besoin de m'appuyer sur ta force et sur ton courage. Si tu n'étais pas toujours là à mes côtés, heureux quand tu loues, si triste quand tu blâmes, que pourrais-je faire et que pourrais-je dire? Tu es mon vieil ami, tu es mon conseil presque toujours écouté, tu es mon défenseur convaincu ; tu es comme mon gardien fidèle, et près de toi je me sens bien fort. Quand tu trouves une idée, tu me la donnes ; quand tu découvres une belle chose, tu me l'indiques. Faut-il venir en aide à quelque pauvre génie méconnu? tu me prends par la main et tu m'y pousses. Faut-il attaquer de front quelques-unes de ces gloires dangereuses qui ne savent que détruire, à com-

(1) On annonce, pour paraître très-prochainement, un nouvel ouvrage de M. Jules Janin. Ce livre a été dédié par l'auteur à son ami M. Théodose Burette, professeur d'histoire dans l'université de Paris. Il nous semble que cette dédicace, qui est comme un résumé de la vie littéraire de nos dernières années, ne sera pas lue sans plaisir et sans intérêt.

mencer par la langue qu'elles insultent ? tu me dis : *En avant !* et j'y vais. Et que de fois, sans nous être rien dit, avons-nous éprouvé la même admiration, avons-nous ressenti les mêmes répugnances ! Ces jours-là je suis bien heureux et bien fier !

Les six petits volumes que je mets aujourd'hui sous la protection de ton amitié attentive et bienveillante, tu les as lus déjà page par page, au fur et à mesure que je les écrivais, et plus d'une fois, à propos de ces chapitres épars, tu m'as dit : *Je suis content !* Excepté le premier chapitre de ce recueil dans lequel je raconte comment s'est passée notre première et honnête jeunesse, quand nous étions si heureux et si pauvres, quand tu étais le plus riche de cette bande d'oiseaux chanteurs, toutes les pages que tu vas relire ont été écrites, au jour le jour, depuis la révolution de juillet. Si j'ai imprimé de nouveau ce premier chapitre, c'est que j'étais bien aise de parler encore une fois de ce calme bonheur de nos vingt ans si remplis d'espérance, de douces joies, de faciles plaisirs, de transports poétiques, si remplis de notre amitié surtout, car nous autres enfants de la même génération et du même collége, nous avons eu cet avantage que nous avons été tout simplement de bons jeunes gens qui n'ont jamais rien affecté ; nous n'avons jamais joué au *byronisme* et à la mélancolie, nous n'avons jamais eu peur de montrer nos gais visages, nous n'avons jamais rêvé de révolutions et de tempêtes, mais bien de printemps en fleurs et de doux paysages et de longues promenades dans la vallée de Montmorency. Toi et moi, nous pouvons nous rendre cette justice, qu'à toutes ces amitiés de notre enfance nous avons été fidèles, quelle que soit la carrière que nos amis ont suivie. Quand ils sont partis pour les pays lointains, nous les avons reconduits jusqu'en pleine mer en leur disant : Adieu ! et en invoquant déjà l'heure du retour ; quand ils ont dit leur première messe, ils nous ont trouvés agenouillés au pied de l'autel. — Nous étions assis au pied de la chaire à leur premier sermon. Avec quels transports et quelle émotion n'avons-nous pas écouté leur premier plaidoyer en faveur de quelque horrible bandit, dont s'accommodait fort leur éloquence naissante ! A la chambre des députés, nous les avons suivis jusqu'à la tribune, et, perdus dans la foule, comme nous eussions voulu leur souffler les plus belles périodes de Cicéron, notre orateur ! Ceux d'entre nous

qui se sont mariés nous ont choisis pour leurs témoins, et nous les avons assistés dans cette grande affaire de la vie avec toute la gravité convenable. Avant peu tu seras le parrain du troisième enfant de notre procureur du roi, et moi je tiendrai sur les fonts baptismaux la première fille de notre notaire à Villers-Cotterets. Quand l'un de nous a été reçu docteur en médecine, avons-nous manqué d'en faire tout de suite notre médecin ordinaire, afin qu'il pût en toute liberté opérer *in animâ vili!* Nous les avons aimés même quand ils étaient riches, même quand ils étaient hommes puissants, à plus forte raison lorsqu'ils étaient malheureux et pauvres. Nous avons partagé toutes leurs inquiétudes, nous avons même partagé toutes leurs ambitions, nous autres qui n'en avons pas pour nous-mêmes! Que de fois avons-nous tremblé pour l'examen de celui-ci, pour le concours de celui-là! On eût dit que c'était moi qui voulais être docteur, que c'était toi qui voulais devenir, à l'école de droit, le collègue de M. Demante ou de M. Ducaurroy, ces illustres et savants professeurs! Enfin, et ceci est bien plus triste, nos amis qui sont morts, celui-ci en duel frappé d'une balle à vingt ans, celui-là mort d'ennui, cet autre mort d'amour, ils nous ont toujours trouvés à leur chevet pour leur fermer les yeux. Et te souviens-tu de ce beau jeune homme dont nous parlons encore tous les jours, notre gloire et notre orgueil, une espèce de père adoptif, plus jeune que nous, que nous avions là pour nous aider de ses conseils et surtout de son noble exemple? Te souviens-tu de Boitard, l'espoir de l'école, mort en vingt-quatre heures, tout de suite, un dimanche, comme nous revenions du bois de Vincennes, toi et moi, sans songer à l'affreux malheur, à la perte irréparable qui nous attendait au retour?

Ainsi, cher Théodose, en moins de quinze ans la fortune, l'exil, l'ambition, la mort, nous ont déjà séparés de nos plus chers camarades; peu à peu, telle est l'inconstance des choses humaines, nous avons perdu notre joyeux entourage. Ils sont partis l'un après l'autre, ces regards de feu, ces nobles cœurs, ces jeunes enthousiastes, ces savants de vingt-cinq ans, ces jeunes fous qui avaient mis tout en gage, et même leur manteau couleur de muraille. Rufz est rentré à la Martinique, et déjà les plus pauvres esclaves savent le nom du bon docteur. Cet aimable jeune homme si naïf et si vrai, Schœlcher, pauvre enfant,

Schœlcher si beau et si brave, a été tué à vingt pas, d'un coup de feu. L'abbé Daubrée, le digne fils de sa mère, si éloquent, si jeune et si honnête, a succombé à une fièvre lente en lisant les pages de M. de La Mennais, son maître ; il est mort, heureusement pour lui, avant que M. de La Mennais ne se fût révolté. Les uns et les autres, ils sont partis bien loin : celui-ci s'est enfermé sous son toit domestique, celui-là dans son ambition, cet autre, le malheureux ! dans ses haines politiques, qui ne feront jamais de mal qu'à lui-même. — Seuls nous restons, toi et moi, de toutes ces amitiés disparues, comme pour témoigner de tant de belles heures évanouies. A cette heure nous voilà donc à peu près seuls, l'un près de l'autre, sans nous perdre de vue un seul jour, vivant toujours de la même vie, lisant toujours les mêmes livres, exempts des mêmes ambitions, contents de peu, contents toujours. Notre bonheur a changé, il est devenu moins fougueux, nos espérances se sont amorties. A force de voir s'éloigner de nous nos vieilles amitiés, notre amitié s'est encore resserrée, s'il se pouvait faire, et maintenant nous ne comprenons guère que nous puissions vivre, moi sans toi, toi sans moi.

Cependant, de nous deux tu as été encore le plus sage, car tu as été le plus modeste. Le grand jour t'a fait peur et tu as accepté pour ta règle cette devise d'usage : *Cache ta vie.* Tu as dissimulé avec le plus grand soin ton esprit et ton talent, et cette verve ingénieuse dont les plus illustres seraient jaloux. Tu n'as voulu ni du bruit ni de la renommée; je crois bien même que tu n'aurais pas voulu de la gloire. Et bien plus, je ne serais pas étonné quand tu te serais effacé pour me faire place, afin que la route me fût plus facile. Tu écrivais mieux que moi, et tu m'as laissé écrire. Ton goût était plus sûr, plus exercé, plus net que le mien, et tu m'as laissé juger les autres. Tu t'es fait humble et petit, et tu as caché, même à moi, ces longs travaux historiques qui ont produit de si charmants livres, populaires dans nos écoles et auxquels les jeunes gens ne préfèrent qu'une chose, ta leçon parlée ! Ainsi tu es devenu un savant historien, sans me le dire ; tu te levais chaque matin avant le jour pour fouiller dans les vieilles chroniques, et je dormais encore que, sans bruit et sans que nul s'en doutât, pas même moi, tu avais accompli ta tâche de chaque jour. Alors je te voyais arriver,

aussi reposé que si tu n'avais rien fait, et, me trouvant au travail, à écrire quelque chose futile, voilà que tu me disais, hypocrite ! — *Tu travailles trop !* Nous parlions alors de toutes les choses qui m'intéressaient, et auxquelles tu ne t'intéresses guère qu'à cause de moi. Nous parlions des chefs-d'œuvre de la veille, sans haine mais aussi sans amour. Nous nous disions que nos grands hommes modernes qui s'agitent pour tant produire ont grand tort, et nous pensions souvent, en prenant en pitié l'abondance de nos contemporains, que les poëmes d'Homère ont pu être contenus dans une coquille de noix ! Que si par hasard quelque bruit politique arrivait jusqu'à nous, nous ne comprenions pas que le peuple le plus spirituel de la terre, comme on dit, jouât ainsi jusqu'à la fin du monde cette farce de Shakspeare, intitulée : *Beaucoup de bruit pour rien !* Nous savions seulement que la chambre des députés est un monument destiné à servir de pendant au garde-meuble de la couronne. Nous reconnaissions que le palais du Luxembourg est très-utile par son beau jardin qui nous donne tant d'air et tant de lilas en fleurs. Et quelles belles promenades salutaires nous ferions là encore sous ces beaux arbres, si seulement Mme la duchesse Decazes voulait nous permettre de promener nos chiens sans les tenir en laisse ! C'est ainsi pourtant que dans notre jeunesse, sous M. de Sémonville, cet affable gentilhomme, nous laissions gambader Azor et Phan au Luxembourg. Mais à quoi donc, je te prie, a servi la révolution de juillet, puisque nos pauvres chiens y ont perdu cette grande liberté ?

Je te vois d'ici, si je n'écrivais pas ces pages en cachette, si tu étais là derrière mon épaule à déchiffrer ces lignes que je t'adresse, tu me les ferais effacer bien vite ! Tu me dirais que cela n'est pas prudent, et qu'il faudrait parler avec plus de réserve de la chambre des députés, de la chambre des pairs et de la révolution de juillet; tu ajouterais que toi absent, j'ai écrit la préface de *Barnave*. Eh bien ! non, quoi que tu en dises, je ne peux pas accorder mes sympathies à cet état misérable dans lequel nous vivons, qui n'est ni la paix, ni la guerre, ni la liberté, ni l'esclavage, ni la lutte, ni le repos. Moi je suis, avant tout, l'homme des époques tranquilles, où l'on peut s'occuper à loisir de belle prose, de beaux vers, de belles pages historiques qui chantent ou qui déclament, des nobles passions de

l'âme, des brillantes exigences de l'esprit, des beaux-arts qui charment la vie, des tendres passions du cœur. J'ai eu beau faire; j'ai eu beau voir de près comment s'opère une révolution, comment s'élève un peuple, comment tombe une monarchie, comment le vaisseau dont parle Bossuet et qui traverse cette mer, de l'exil royal, étonnée de se voir traverser dans des appareils si divers, est incessamment à l'ancre dans la rade de Cherbourg, à la disposition des rois qui s'en vont; je n'ai jamais pu trouver un bien grand intérêt à ce drame brutal de la force et du désordre. A quoi nous mènent ces changements, je te prie, sinon à troubler l'intelligence du spectateur qui, ballotté dans tous les sens, ne sait plus de quel côté se tourner pour découvrir le bon droit? Que de grands bruits, et pour quels résultats! Par ma foi, et tant pis si je blasphème! je donnerais toutes les déclamations furibondes et toutes les utopies hypocrites, et tout ce fatras mal défini qu'on appelle *les doctrines de* 89, pour une scène d'*Athalie*, pour les premiers livres des *Confessions*, pour moins que cela, pour *Candide!* A entendre dans quel affreux patois se débattent les affaires du pays; à voir dans quel horrible style elles s'écrivent; à prêter l'oreille à l'éloquence courante de nos grands orateurs modernes, je me serais bien contenté, je te jure, d'un tyran comme Louis XIV, entouré qu'il était, ce tyran, des plus excellents chefs-d'œuvre qui aient honoré la langue française et l'esprit humain. En ce temps-là au moins on avait le temps d'écrire. Le style était, non pas tout l'homme, mais quelque chose de l'homme, ou, tout au moins, c'était quelque chose d'humain. En ce temps-là, on se préoccupait tout autant que de la bataille de Rocroy, d'une oraison funèbre de M. de Meaux, ou d'un chapitre de M. de Retz, ou d'une épître de Despréaux, ou d'une fable de La Fontaine, ou d'une lettre de Mme de Sévigné.

En ce temps-là, il y avait honneur et gloire à être un historien, un poëte, voire même un critique, oui, un critique; mais cependant en ce temps-là la critique n'avait pas fait toutes ses preuves; il fallait, avant de prendre rang dans la cité, qu'elle eût passé par le feu roulant de Voltaire, et qu'elle eût soutenu ce feu roulant avec le courage de Fréron. Dès lors la critique gagna ses éperons. elle fut reconnue une puissance indépendante des autres puissances. Elle a fini par être souveraine à son tour.

Or voilà bien justement pourquoi, malgré des inquiétudes que tu ne m'as pas toujours cachées, toi mon juge, toi mon conseil, *candide judex*, tu m'as laissé peu à peu me livrer tout à fait à l'exercice libre et indépendant de cette force toute nouvelle parmi nous. Cela te chagrinait bien quelque peu, de me voir dépenser ainsi en pure perte ce que tu voulais bien appeler *mon style et mon esprit*... Mais, te disais-tu à toi-même, tout bien considéré, quelle est donc l'œuvre moderne qui ait plus de vingt-quatre heures de durée? Ne sommes-nous pas dans le siècle des choses improvisées? Le drame, la comédie, le roman, le discours politique! improvisation d'une heure, improvisation d'un jour, qu'importe? La révolution de juillet improvisée en trois jours, en est-elle moins une révolution? Donc, après y avoir bien pensé, tu m'as laissé sans remords me plonger dans cet abîme sans fond de la littérature périodique où se perd, sans fin et sans cesse, l'esprit de chaque jour. Dans ce gouffre béant qui dévorera tout ce siècle, on eût jeté, l'un après l'autre, Voltaire, Rousseau et Montesquieu, que le monstre eût crié: *Encore!* L'*Encyclopédie* tout entière n'eût pas duré plus d'un mois à ce compte; et pourtant tu te consolais de me voir occupé à ce long travail des Danaïdes en te disant: Au moins a-t-il une position grande et forte et qu'on envie! Mais je te prie, à force de zèle, de persévérance et de courage, quelle est la position qui n'est pas tenable? Celle-là surtout, celle d'un homme qui peut dire tous les jours à la foule attentive tout ce qu'il a sur le cœur, qui impose son blâme ou sa louange, dont la parole est écoutée, dont le jugement est attendu. Celui-là il est recherché tout autant que les autres hommes qui disposent de la fortune publique, car celui-là il dispose de la renommée. Celui-là il est entouré d'ennemis et de flatteurs aussi dangereux les uns que les autres et qui cependant en font malgré lui un homme important. Celui-là mérite l'intérêt des honnêtes gens, car pour qu'il soit écouté longtemps, il faut à toute force qu'il ait un peu d'esprit, un peu de style, beaucoup de courage, une grande conscience dans son jugement de chaque jour, une abnégation profonde; il faut qu'il soit juste et vrai, sincère et loyal, indulgent même dans sa critique, sévère même dans ses louanges. Il faut qu'il tienne d'une main sûre la balance égale entre toutes ces gloires qui se valent, toutes ces ambitions rivales, tous ces

protégés de la veille, tous ces protecteurs du lendemain, toutes ces renommées maladives et envieuses l'une de l'autre, qui prennent pour un vol la moindre louange qui ne leur est pas adressée. Telle est la position du critique : sa vie est une vie de luttes et de travail; de toute cette renommée dont il dispose, il n'en garde presque pas pour lui. Il se fait autant d'ennemis de ceux qu'il blâme, que de ceux qu'il ne loue pas assez. Or quel est l'homme en ce monde qui se trouve jamais assez loué? Le malheureux critique! Voilà comment, tout en se tenant à l'écart le plus qu'il peut des ambitions et des rivalités humaines, il est cependant exposé à toutes les calomnies, à toutes les médisances. Sa vie est à jour, il habite une maison de verre; chacun lui peut tirer son petit trait envenimé par derrière; sous chaque sourire qu'on lui adresse se cache une injure, sous chaque poignée de main qu'on lui donne se cache une trahison. Il est exposé plus que personne à la lettre anonyme, cette bave menteuse! Et que deviendrait-il si son valet de chambre ne les lisait pas le premier?

Eh bien! tu as raison cependant; telle qu'elle est, la position est des plus tenables, et l'on peut encore, même dans cette atmosphère chargée de haines et d'envies, être heureux, être libre, être aimé. L'amitié prévaut et au delà contre ces tristesses. D'ailleurs, on rencontre de si beaux jours! les rayons d'un si beau soleil traversent de temps à autre ce nuage! Aujourd'hui c'est un talent inconnu que vous avez découvert, un enfant qui se morfondait dans une salle vide, à qui vous criez : *Courage! voilà la tragédie!* Le lendemain, c'est un poëte au désespoir; vous lui frappez sur l'épaule et vous lui dites : — *Salut, poëte!...* Plus tard c'est un livre ignoré, et à ce livre ignoré vous envoyez soudain, par un effet de votre toute-puissance, la foule et la fortune; ou bien c'est un horrible mélodrame applaudi à outrance par un stupide parterre, et vous, vous tout seul, vous levant dans ce désordre, vous prenez la défense de la raison outragée, de la langue française insultée, de toutes les majestés de l'art et de l'histoire livrées en pâture à des laquais en livrée! Ou bien encore, un matin de printemps, vous voyez arriver chez vous M. de Châteaubriand en personne qui vous dit : *Bonjour,* comme s'il vous avait vu la veille? ou bien, un soir d'hiver, s'assied à votre foyer M. de Lamartine, ce beau rêveur qui

parle si bien de Dieu et de l'amour, ou bien Meyerbeer, qui vous raconte les passions nouvelles dont il va remplir tous ces artistes qui ne chantent que par lui! Ce sont là de grandes fêtes et de grandes joies! Et souvent, quel bonheur encore de savoir de loin toutes ces mains qui nous sont tendues, ces sourires qui vous protégent, ces voix éloquentes qui vous défendent, ces lecteurs qui marchent à vos côtés, que vous connaissez tous depuis que vous suivez le même sentier eux et vous, dont vous savez toutes les espérances, dont vous ne savez pas les noms.

Oui, tu as raison, Théodose, de m'encourager souvent : la profession est noble et belle. Quel est l'avocat, le plus fêté au barreau, qui ait tant de belles choses à défendre, qui parle à un pareil public, qui soit ainsi le défenseur au grand jour de plus grands intérêts dans la société, le beau, le bon, l'utile? Quel est le procureur du roi qui fasse comparaître à sa barre de plus grands crimes? Quel est le philosophe qui parle dans une plus vaste école? Quel est le soldat qui, l'épée à la main, défende un plus large espace? Quel est l'homme d'argent qui brasse autant de louis d'or que le critique brasse d'idées? Mais hélas! comment veux-tu, quand toute autorité est brisée, que la critique conserve son pouvoir? Comment veux-tu, quand nulle voix sage n'est plus écoutée dans ce malheureux royaume, que la critique soit écoutée? Comment veux-tu, quand on va chercher au loin tant de parleurs de pacotille pour disserter à perdre haleine sur les affaires politiques, que l'écrivain qui n'est qu'un écrivain, parle à la foule inattentive de romans et d'histoires, de comédiens et de comédies? Eh! voilà bien où est notre malheur à nous autres qui cultivons les lettres pour les lettres mêmes, à nous autres qui n'avons jamais eu d'autres ambitions que de rester à la place où le ciel nous a mis, à nous autres qui n'avons jamais été que des écrivains, quand autour de nous tous nos confrères se faisaient des hommes politiques! En effet, de toute cette phalange de jeunes esprits que 1830 a trouvés à peine entrés dans la carrière littéraire, combien peu sont restés à leur place! Ils se sont tous nommés, par la grâce de la révolution de juillet, préfets, ambassadeurs, capitaines, ministres d'État. L'un d'eux, surtout, le plus puissant de tous, espèce de Mirabeau longtemps médité à l'avance, qui tient en

ses mains la fortune du pays : eh bien ! il était des nôtres ; il n'était qu'un écrivain comme nous ; il a brisé le joug littéraire, et maintenant il impose à la France le joug politique. Le moyen, après ce grand exemple, que les écrivains consentent à rester dans leurs limites naturelles ? L'ambition les a pris tous ; ceux qui sont restés purement et simplement des écrivains, on les montre du doigt, on dit, en levant les épaules : *Ce ne sont que des écrivains !* Il faudrait cependant en parler avec plus de réserve, ne fût-ce que par respect pour le talent de leurs frères politiques qui ont quitté la partie, et qui leur ont laissé pour héritage la lutte de chaque jour.

Ainsi donc, quand tous nos amis nous ont quittés pour aller chacun de son côté à des destinées nouvelles, quand toutes les existences qui nous entouraient ont été changées, voilà comment je me retrouve cependant près de toi le même homme qu'il y a quinze ans, et comme si j'avais passé toute ma vie loin du bruit, des passions et de la littérature de chaque jour ; c'est qu'en effet je suis resté dans ma voie pendant que tant de gens en changeaient, et toi alors tu es revenu à moi plus dévoué que jamais, et nous avons compris qu'il n'y a qu'un bonheur dans le monde, l'amitié, puisque aussi bien, nous autres parias, nous ne pouvons guère aspirer aux saintes joies de la famille.

Que veux-tu? nous n'avons pas payé notre charge, nous n'avons d'autre privilége que le privilége de notre art; nous sommes autant d'oiseaux sur la branche pour lesquels il n'y a qu'un printemps, pour lesquels il n'y a ni automne ni hiver.

Les six petits volumes que je t'envoie ont été recueillis çà et là dans l'improvisation de chaque jour ; naturellement tu y trouveras toutes sortes de ces choses qui ne peuvent vivre qu'en y mettant beaucoup de bonne volonté : — des pages de critique, — des histoires, — des contes, — des nouvelles de tous genres, et surtout de fréquents souvenirs de cette belle, savante et éternelle littérature de l'antiquité à laquelle je suis resté fidèle autant que toi. Je n'ai pas oublié non plus dans mes prières littéraires nos compagnons, ces pauvres nobles esprits bien-aimés qui sont morts, et qui nous aimaient.

Mais de tous les souvenirs dont ce livre est rempli, ai-je donc besoin de te dire quel sera le plus durable et le plus cher à mon cœur ?

JULES JANIN.

LE PIANO[1].

TROISIÈME ARTICLE.

Deux instruments singuliers, inventés pour donner à la vue, au goût, à l'odorat, des sensations agréables, des combinaisons d'accords analogues à la mélodie, à l'harmonie musicales, furent construits, il y a cent ans environ. L'œil et le nez eurent aussi leur clavecin.

Kestler avait trouvé ou cru trouver une analogie entre le son et les couleurs. Sur ce principe, le père Castel, jésuite, supposant que les sept couleurs produites par l'effet du prisme sur les rayons de la lumière se rapportaient exactement aux sept sons de la musique, construisit un clavecin oculaire. Castel plaçait entre ses couleurs principales, des demi-couleurs ou demi-teintes pour former sa gamme visuelle de la manière suivante :

L'ut répondait	au bleu.
L'ut-dièse	au céladon.
Le ré	au vert gai.
Le ré-dièse Le mi	au jaune.
Le fa	à l'aurore.
Le fa-dièse	à l'orangé.

(1) Voyez le volume du mois de mars 1859.

Le sol	au rouge.
Le sol-dièse	au cramoisi.
Le la	au violet.
Le la-dièse	au violet-bleu.
Le si	au bleu d'iris.

L'octave recommençait de même; seulement les teintes devenaient de plus en plus légères. Le père Castel, en faisant paraître ou disparaître, au moyen du clavier, les couleurs correspondantes aux sons d'une mélodie agréable, travaillait pour les sourds en procurant à l'œil une sensation analogue à celle que la musique fait éprouver à l'oreille. Beethoven, dans ses dernières années, aurait pu jouir encore de l'effet de ses symphonies, de ses sonates, en les jouant sur le clavecin oculaire. Certes, la gamme du père Castel méritait plus que toute autre le nom de *chromatique*. L'accord parfait d'*ut majeur* formait un drapeau tricolore, un vrai drapeau français, dont le blanc serait un peu safrané.

Poncelet voulut appliquer une saveur particulière à chacun des sept tons de la musique, il inventa l'orgue des saveurs.

Voici quelle était sa gamme :

L'acide répondait	à l'ut.
Le fade	au ré.
Le doux	au mi.
L'amer	au fa.
L'aigre-doux	au sol.
L'austère	au la
Le piquant	au si.

L'air arrivait par les moyens ordinaires dans les tuyaux acoustiques de cet orgue, lesquels étaient armés de fioles remplies de liqueurs représentant les saveurs qu'il s'agissait de combiner harmonieusement. L'action des touches faisait sonner la note et jaillir la liqueur. Les produits sonores s'évaporaient dans l'air, les résultats liquides coulaient dans un vase de cristal. Si l'organiste jouait mal, ses accords barbares composaient un élixir détestable, un mélange faux. Le breuvage, au contraire, était suave, délicieux, si des accords savants préludaient à sa

mixtion. M. Montal me fournit la description de ce joujou burlesque ; il ne parle point des demi-tons représentés par des demi-goûts. Je pense que les dièses devaient être des hauts-goûts, les bémols des bas-goûts, les bécarres des ragoûts dans cet instrument. Ou la sonate était brève, et se bornait à des accords plaqués isolément, ou le sorbet devait être affreux, épouvantable, nauséabond. Essayons d'unir deux accords, pas davantage; on ne saurait montrer plus de réserve. Pressons l'accord de tonique, mettons en perce la sixte quarte, pour revenir tout de suite à notre point de départ. Nous aurons un breuvage composé d'acide, de doux, d'aigre-doux, d'amer, d'austère : une limonade au chicotin assaisonnée d'austérité. Vous me demanderez peut-être ce que c'est que l'austère en style de dégustateur; je ne suis point assez habile musicien pour contenter votre curiosité. Tâchez de trouver le journal de Verdun du mois de mai 1756, commencez à la page 324 ; il est probable que vous y rencontrerez l'explication désirée, et bien mal à propos négligée par M. Montal dans un fort bon livre qu'il a publié sous ce titre *l'Art d'accorder soi-même son piano.*

De grandes et vives querelles sur la musique se sont élevées dans tous les temps. La science des sons est une source féconde, intarissable d'altercations; Castel et Poncelet ont su fort adroitement se soustraire aux attaques, à l'humeur inquiète des critiques. On ne doit disputer ni des goûts, ni des couleurs, *de gustibus et coloribus non est disputandum.* Ce proverbe, latin ou français, prend sous son aile protectrice le clavecin des sourds et l'orgue des gourmets.

Voici ce que Grétry nous dit à ce sujet :

« Il existe un clavecin des saveurs; il est aussi aisé à comprendre que celui des couleurs. Quel plaisir il y aurait pour un gourmand de préluder sur un pareil clavecin ! En rapprochant, en mélangeant de mille manières toutes les saveurs, il composerait des harmonies gutturales, tantôt mauvaises, tantôt bonnes, et ferait des découvertes ridiculement précieuses pour un tel homme et ses pareils. Étant à table, lorsque je vois un mets mal apprêté, repoussé par tous les convives, je me dis : *Ces gens-là ne cherchent pas pourquoi ce mets leur déplaît ; il répugne à leur goût, et tout est dit; si un mets est bien assaisonné, ils l'adoptent sans raisonnement.* Il en est de

même de la bonne musique; elle plaît, elle est saisie par les oreilles pures, elles ne se trompent jamais.

» Il me semble que chacun de nos cinq sens peut avoir son clavecin :

Clavecin des sons.
Clavecin des couleurs.
Clavecin des saveurs.
Clavecin des odeurs.
Clavecin du toucher.

» Nous avons parlé des trois premiers; celui des odeurs a beaucoup d'analogie avec celui des saveurs. Celui du toucher est connu et démontré possible par les instituteurs des aveugles, sourds et muets : le citoyen Haüi en est l'inventeur le plus connu. En voyant avec quelle facilité les aveugles instruits composent en caractères typographiques, corrigent les fautes, en parcourant la planche du bout des doigts, comme s'ils jouaient sur un clavecin de sons, on est persuadé que le clavecin du toucher, présentant méthodiquement toutes les formes, serait utile aux aveugles. »

Mozart faisait admirablement le punch ; il avait appris cette *composition* en Angleterre, et s'était distingué de telle manière, que nul prétendant n'osait lui disputer la palme. Plusieurs de ses contemporains osaient aspirer à la supériorité musicale en présence de ce génie à nul autre second. Le mérite de sa musique était contesté, l'excellence du punch de ce maître n'eût jamais que des approbateurs, que des enthousiastes. Stupides rivaux! faibles champions! vous pensiez ne faire qu'une frivole concession, en accordant une bagatelle, que vous estimiez sans conséquence; vous espériez combattre avec plus d'avantages une supériorité bien autrement importante. Insensés! vous n'aviez donc point assez d'intelligence; vous ne possédiez pas seulement un petit morceau de cette judiciaire que Pourceaugnac s'applaudissait de tenir dans sa tête; vous étiez assez sots pour ne pas deviner que la musique est un punch réel, un punch dont la tonique, la tierce et la quinte, sont fournies par le rum, le sucre et le citron : accord parfait, de toute perfection, qui se lie, se mêle, se forme dans la jatte; accord doux, piquant, énergique; ensemble ravissant dont les précieuses fractions

donnent un reflet de topaze à l'harmonica de cristal en bataille rangé. L'œil est flatté d'abord très-agréablement, le goût aura son tour.

Cet accord, tout parfait qu'il est, ne vous paraît pas bien ingénieux; tonique, médiante et dominante, c'est un peu vulgaire, direz-vous, c'est nous mettre à la gamme. Eh bien! chantons plus haut, *paulo majora canamus*, et la musique entière, comme l'accord parfait, sera constituée, formée avec trois ingrédients, adroitement agglomérés; un punch composé de mélodie, d'harmonie et de rhythme. Enlevez à la musique une de ces parties, un de ces moyens puissants, vous ne la détruirez point, j'en conviens; mais cette musique, ainsi mutilée, frappera des coups incertains, elle n'attaquera point l'oreille et le cœur avec franchise, avec énergie. Une œuvre de peinture, de sculpture, doit réunir aussi trois choses essentielles : invention, sentiment, exécution. Si vous voulez battre en brèche et renverser un rempart, il faut tirer de trois points sur un même but, établir un feu croisé. Le punch, toujours le punch! Ma comparaison est vulgaire, mais elle est vraie, juste; en musique, rien de faux n'est admis.

Otez au punch le rum, vous n'aurez plus du punch, mais de la limonade. Supprimez le sucre, il restera du rum acidulé. Enlevez le citron, il faudra vous contenter de l'alcool sucré. Toutes ces combinaisons peuvent plaire, mais elles ne feront éprouver à l'amateur de punch qu'une jouissance très-imparfaite. Il finira peut-être par s'accoutumer au breuvage. S'il veut bien l'accepter, ce ne sera point sans hésitation, sans interroger son goût pour lui demander raison des sensations dont on le prive. L'amateur ne vous désignera peut-être pas d'abord ce qu'il cherche et ne trouve point; mais, certes, il vous dira qu'il lui manque, en effet, quelque chose, et que son plaisir n'est pas complet.

Des maîtres habiles en contre-point croient satisfaire leurs auditeurs en les bourrant d'accords bizarres et tourmentés avec un singulier artifice. Croyez-vous les dégustateurs assez niais pour ne pas s'apercevoir qu'on les prive du sucre de la mélodie? D'autres musiciens feront preuve d'une imagination brillante, et seront incapables de tirer parti de leurs motifs élégants et pleins d'originalité. Leur mélodie planera sur des accompagne-

ments insipides, plats, inanimés, vides, sans dessins, sans énergie. Le chanteur dira des choses charmantes, et l'orchestre lui répondra par des trivialités, des accords d'une banalité révoltante, et que l'oreille repousse avec dégoût. Celui-ci nous refuse le rum de l'harmonie, et sa limonade affadit.

S'il n'y avait point de par le monde musical des littérateurs français, des faiseurs de drames prétendus lyriques, dont les lignes rimées sont dépourvues de toute espèce de mesure, de cadence, d'accent; livrets où le vers boiteux est suivi du vers bancal, où la phrase bossue appelle une phrase sourde et rachitique, je n'aurais point à signaler le défaut de rhythme. Presque tous les musiciens se montrent sensibles au rhythme; rien de plus facile que d'en observer les lois, et de donner à l'oreille cette élégante symétrie qu'elle réclame, qu'elle exige impérieusement. La rimaille de nos faiseurs s'y oppose, et la musique française de chant est d'un ridicule intolérable sous le rapport de l'accent, de la cadence, de la mesure. Si le public paraît s'en contenter (c'est le public français que je veux dire), c'est qu'une longue habitude a brisé son tympan, l'a façonné de loin en loin au choc bizarre des notes égarées sur la trace des mots assemblés au hasard, aux fragments de mélodie qui ne sympathisent entre eux en aucune manière, aux temps faux, aux dessins brisés, torturés. Consultez ces amateurs sur les résultats de cette musique française de chant qu'ils affectionnent, ils vous diront tous : — « C'est bien, mais pourtant la musique allemande, la musique italienne, ont je ne sais quoi, je ne sais quel charme secret, que nos opéras français ne possèdent point. »

Ce charme, c'est le rhythme dont la puissance agit si vivement sur l'auditoire. Ce je ne sais quoi, c'est encore le rhythme, la mesure, la cadence, la symétrie si bien observée par les peintres, les sculpteurs, et dont l'architecture et la musique ne sauraient se passer. Nos airs d'opéras français ne sont pas chantables; ce sont des airs privés de toute cadence poétique et musicale, des airs qui ne peuvent faire un pas sans trébucher, des airs en prose. La preuve qu'ils ne sont pas chantables, c'est qu'on ne les chante point hors de la scène pour laquelle on les a destinés; les amateurs les dédaignent. C'est qu'on ne les chante pas même au Conservatoire, dont les règlements, dictés dans l'intérêt de cette musique pauvre, misérable, incomplète,

proscrivent les airs italiens, allemands. Mais, comme un air allemand, italien, devient un air français quand il a des paroles françaises, les élèves ont recours à ce moyen d'éluder la loi qui leur est imposée. Si le répertoire des opéras traduits ne leur fournit pas des cavatines assez nouvelles, on verra ces jeunes virtuoses courir chez les traducteurs, afin d'en obtenir ces paroles françaises, passe-port indispensable réclamé par les statuts du Conservatoire de Paris. La procession de ces chanteurs désappointés se met en marche toutes les années à l'époque des concours; j'ai l'agrément de la voir défiler dans mon cabinet.

Tous les cheveux blancs que l'on voyait sur la belle tête de Boïeldieu n'avaient pris de bonne heure cette teinte argentée qu'à la suite des contrariétés sans nombre que la rimaille des faiseurs de livrets causait à ce maître à chaque instant de sa vie. Vous savez comme il était délicat, susceptible, vétilleux sur l'observation du rhythme et de la prosodie. Les vers estropiés de ses fabricants l'arrêtaient six semaines sur la même phrase. Il s'inquiétait, gémissait, il en était malheureux. Vainement je l'exhortais à prendre son mal en patience, à compter sur la barbarie de ses auditeurs, je lui chantais même une de ses plus jolies ariettes en la parodiant :

Vous vous alarmez d'une mouche,
Du rimeur suivez les faux pas;
S'il ne peut marcher, qu'il se couche,
En pièces mettez son fatras.

Boïeldieu trouvait la plaisanterie de fort mauvais ton; il ne riait pas du tout. — « Ces vers sont pour moi des montagnes, me disait-il, je ne puis les soulever, les tailler à ma fantaisie. Si j'étais assez heureux pour obtenir des paroles cadencées, mesurées, je ne perdrais pas mon temps et mes peines à faire cadrer ces mots irréguliers avec une mélodie qui doit être rhythmée. Je composerais trois opéras au lieu d'un; j'en écrirais six; l'impatience, le dépit, la mauvaise humeur, ne viendraient pas m'assiéger, abattre mes inspirations. » Bon voisin, je compâtissais à sa douleur, et toutes les fois qu'un accroc l'arrêtait, un messager m'apportait les vers tortus que je

redressais à l'instant. Il m'envoyait des pages entières. J'ai conservé ces autographes; la collection est précieuse, volumineuse surtout. Le nombre des pièces témoigne des embarras du musicien et des voyages de son courrier, qui certes savait bien le chemin qu'il parcourait si souvent.

J'étais alors sous le feu de la critique, feu qui ne m'incommodait en aucune manière; il s'est éteint beaucoup trop tôt à mon gré. Je passais pour le rimeur le plus ridicule que l'on eût jamais signalé. Rimeur pitoyable, j'en conviens de grand cœur; rimeur pitoyable, ce titre ne saurait être contesté, puisque je prenais pitié des souffrances de Boïeldieu, puisque je voulais bien corriger le thème des grands faiseurs.

Auber, Meyerbeer, désespérés d'avoir sans cesse à manier un pareil galimatias, un gâchis tout aussi musical et docile que les discours de messieurs de la chambre, ont pris enfin le parti de composer leur mélodie, de la rhythmer et de l'écrire sans songer aux paroles qui doivent l'accompagner. Le sens, le caractère, la pensée du morceau, les guident seulement. Leur partition faite, leurs dessins arrêtés et combinés musicalement, ils les saupoudrent de paroles. Ils tamisent les mots sur la page notée, comme les fondeurs en asphalte, en bitume, tamisent le gros sable sur leurs pages fumantes. — « Va, disent nos musiciens au vers tortu, boiteux; trouve ta place si tu peux; frappe sur la caisse ou sur le tambour, peu importe, chantera qui pourra. »

Les acteurs acceptent bravement le défi. Aussi malins que les auteurs de la musique, ils éludent à leur tour la difficulté proposée. Ils chantent, puisque c'est leur office et le devoir de leur charge; ils chantent, puisqu'ils sont assez honnêtement payés pour chanter; mais ils tournent, ils évitent l'obstacle, au lieu de l'attaquer afin de le surmonter. D'ailleurs ils ont vergogne d'estropier leur langue publiquement, et pour ne pas disloquer à leur tour les paroles que le musicien s'est vu forcé de massacrer, ils chantent la musique en vocalisant de manière à ce que l'on n'entende pas un seul mot. Les choristes mêmes, les choristes dont la responsabilité ne présente aucune importance, montrent la même pudeur. Je défie l'oreille la plus subtile de saisir au passage les paroles dites par le chœur dans nos opéras les plus récents.

Il est inutile de classer ici les compositeurs de notre époque

d'après leurs diverses manières de confectionner un ouvrage en nous donnant telle partie pour nous en refuser obstinément une autre. Mélodie, harmonie, rhythme, ces trois puissances, qu'il est dangereux de séparer, se trouvent admirablement réunies dans les œuvres de Mozart : le punch de ce maître est complet.

Le premier, j'ai découvert et signalé ce mal secret, ce défaut inconnu, cette plaie mystérieuse qui tourmente la musique vocale française, et l'empêche de procéder avec autant de grâce, d'élégance, de vigueur, de vivacité, de franchise, que ses rivales d'Italie et d'Allemagne. Tout le monde reconnaissait ce marasme, ce malaise, cet état souffreteux et gêné; j'en ai trouvé la cause et l'ai montrée au grand jour dans le feuilleton du *Journal des Débats* : on a profité de mes leçons. Je dois convenir que les couplets, les stances des faiseurs d'aujourd'hui, valent un peu mieux que les tartines de Quinault, de Bernard, de Guillard, de M. Jouy; mais on est encore bien loin, bien loin du but. Il y a progrès pourtant; j'ai fait connaître le mal, et prescrit le remède; j'ai réuni les exemples aux préceptes. N'en doutez pas, ces traductions d'opéras dont on s'est tant moqué, parce qu'on avait intérêt de les frapper de ridicule; ces traductions dont je rirai moi-même, et plus haut que les autres, si cela peut vous plaire (j'ai mes raisons), n'en sont pas moins ce qui a été fait de meilleur en français dans ce genre. Mes vers, mes couplets, mes strophes, sont les types sur lesquels on se règle déjà quand on veut se jeter franchement dans la bonne voie. La versification musicale n'existait pas chez nous, j'en ai posé les fondements. Tout le monde a cru pouvoir faire ce travail d'arrangeur, de traducteur, de savetier; six, huit auteurs, poëtes et musiciens, se réunissaient pour traduire un opéra; ce superbe attelage qui semblait devoir enlever jusqu'au ciel la diligence de l'Odéon, ou du moins lui faire brûler le pavé, la laissait dans l'ornière. Le directeur Bernard venait alors me trouver, et seul je la tirais du bourbier, pour la faire aller au grand trot, au galop même. Je vous dis cela parce que vous le savez : si vous l'ignoriez, j'aurais l'air de vouloir me vanter d'une chose à laquelle je n'attache aucune importance.

La même raison qui s'oppose à ce que nos opéras français soient chantés d'une manière convenable, et produisent le bon

effet que l'on doit attendre d'un discours en vers présenté musicalement, s'oppose aussi à leur traduction dans les pays où le rhythme et l'accent poétique sont observés et sentis. Il faut les traduire en prose si l'on veut en conserver la musique. Il est tout simple qu'une mélodie accollée à des vers boiteux et tortus, une mélodie dont la marche suit les contours irréguliers de cette rimaille barbare, ne puisse cadrer et s'unir avec les strophes harmonieusement cadencées de la poésie italienne, quels que soient l'habileté, l'artifice, le talent du versificateur. Le brodequin d'un pied bot, l'habit d'un bossu, ne sauraient s'adapter au pied, à la taille d'une personne bien faite.

Vous ne doutez pas de l'empressement que l'Italie avait de s'approprier *le Comte Ory, Guillaume Tell,* opéras écrits par Rossini sur des paroles françaises. C'était la musique du maître que l'on voulait, les partitions de Rossini, les chefs-d'œuvre dont il avait doté notre Académie royale, et non autre chose. Il fallait donc avoir recours aux traducteurs pour naturaliser ces opéras nouveaux sur les théâtres d'Italie. Le désir de posséder ces ouvrages était si grand, si pressant, que l'on se mit à fabriquer en même temps trois traductions du *Guillaume Tell,* dans trois villes différentes. Je ne dirai pas trois poëtes, mais trois compagnies de poëtes entreprirent cette version à triple exemplaire, ils y travaillèrent pendant trois mois sans en venir à bout, et pourtant on sait avec quelle prestesse manœuvrent les poëtes italiens. Désespérant de convertir en vers la prose rimée des auteurs du livret français, ils se décidèrent à traduire *Guillaume Tell* en prose.

La musique de Rossini se présentait alors avec un cortége de mots qui s'unissaient parfaitement aux contours de sa mélodie; mais cette musique ne pouvait pas être chantée par des Italiens. Les virtuoses de ce pays ont tellement l'habitude et le sentiment de la cadence, de l'accent poétiques, ils sont si bien accoutumés à les voir, à les sentir réunis à la cadence, à l'accent de la mélodie, que cette discordance jusqu'alors inouïe les arrêta, les troubla complètement. Heureusement, quelques Français, tels que Duprez, Baroilhet, Mme Garcia, etc., se rencontraient parmi ces acteurs; ils les aidèrent à surmonter des difficultés tout à fait inconnues pour des Italiens. Les chanteurs finirent par marcher; mais le public sentit à son tour le tiraillement des

mots, et la musique de Rossini souffrit beaucoup de cette prosaïque transplantation. *Le Comte Ory, Guillaume Tell,* bien que supérieurs en mérite à d'autres œuvres du même maître, n'eurent pas le même succès. C'était de la musique française, ou du moins de la musique faite par un Italien dans un pays où l'on ne peut pas encore faire de bonne musique de chant, à cause de la maladresse des paroliers. Ces défauts, bien qu'effroyables, échappent à notre public, plus curieux de danses et de décors que de la perfection des mélodies vocales et de leur exécution; mais les oreilles italiennes éprouvent un sentiment d'horripilation, un agacement qui vient troubler tous les plaisirs que l'opéra leur promettait. Et pourtant il s'agissait de la musique de Rossini, des productions nouvelles de leur auteur favori qu'ils attendaient avec l'impatience, le désir brûlant du cerf altéré courant vers la fraîche fontaine, *come cervo sitibondo, sicut cervus sitiens ad fontes aquarum.* Que serait-il advenu, je vous le demande, si l'on avait offert à cet auditoire italien la musique d'un auteur français, une musique bien faite, élégante dans ses formes, mélodieuse, spirituelle, mais que le nom de Rossini, de l'auteur de tant de beaux opéras italiens, n'aurait point protégée. Au premier vers discordant, à la première période prosaïque et tiraillée, on aurait vu toute l'assemblée se révolter.

Ne soyez donc pas étonné si l'on ne traduit point nos bons opéras en Italie pour les chanter avec leur musique. L'esprit de parti, la morgue nationale, ne sont pour rien dans cette proscription, puisqu'il est démontré que cette translation complète est impossible. On traduira nos meilleurs livrets; ces comédies séparées de leur musique, reconstruites par une habile main, versifiées par un poëte qui travaille pour un nouveau musicien, deviennent des drames lyriques parfaits. Les Italiens n'ont pas la tête dramatique; depuis un siècle, ils n'ont pas produit une seule pièce de théâtre remarquable; pas une combinaison, pas une idée dramatique ne nous sont venues de l'autre côté des Alpes. S'ils ne savent plus inventer des situations scéniques, ils sont du moins assez adroits pour nous prendre nos pièces, pour les disposer admirablement, les versifier et donner à leur dialogue la cadence, la mesure, le rhythme, l'accent, qualités précieuses, nécessaires, indispensables pour

le musicien, et que nos faiseurs de livrets s'obstinent à refuser, à méconnaître.

Ne soyez donc pas surpris si le poëte Romani, changeant notre *Philtre* en *Elisir d'amore*, n'a point demandé la partition d'Auber pour l'établir sur le théâtre de Milan. Romani savait fort bien que cette entreprise était trop périlleuse. Ce poëte aurait travaillé six mois pour adapter de la prose à une musique faite d'abord sur de la prose rimée et durement rimée, ce qui est encore plus désastreux. Vous savez que la musique demande trois vers féminins et doux pour un vers à rime dure, et presque tous nos couplets d'opéra présentent un nombre égal de vers de l'une et l'autre espèce. Le traducteur italien trouvera donc la cadence musicale détruite et gâtée trois cents fois environ dans le courant d'un opéra français par cette maladroite substitution de rimes. Il faudra qu'il reproduise ces trois cents défauts en cherchant des mots durs, *tronchi*, et ces mots sont très-rares en italien. En six jours, Romani a pu mettre *le Philtre* en beaux et bons vers cadencés que Donizetti s'est chargé de faire chanter sur une autre gamme. La musique de *l'Elisir d'amore* est bien inférieure en mérite sans doute, elle ne vaut point à beaucoup près celle d'Auber; mais elle a du moins les qualités essentielles que les Italiens ont droit d'exiger. Elle marche librement, elle s'accorde avec les paroles, et les virtuoses peuvent la chanter.

Une bonne fortune, une rencontre, un hasard singulier, ont assuré le succès du *Comte Ory*, de *Guillaume Tell*, en Italie. Duprez, le Français Duprez, se trouvait précisément sur les lieux pour chanter le rôle principal de ces opéras. Duprez était dès son enfance accoutumé à manier, à tordre des paroles françaises dans son gosier; il s'est emparé de la prose italienne adaptée aux mélodies de Rossini; le laborieux, l'intrépide tenor en a triomphé. Le premier musicien du monde parmi les comédiens, le chanteur le plus ferme à son poste, l'acteur dont la voix est le métronome qui dirige tout un opéra, le chef d'attaque le plus sûr que j'aie jamais connu, le lutteur le plus hardi, l'homme dont la mémoire et l'articulation tiennent du prodige, Lablache aurait complétement échoué dans une telle entreprise. Lablache est poëte et musicien, Lablache est l'incarnation du rhythme, de la cadence, de la mesure, Lablache ne peut as-

sister à la représentation d'un opéra français sans que les cheveux lui dressent à la tête; ses nerfs se crispent; sa digestion, chose essentielle, sa digestion en serait troublée, s'il n'avait la précaution de dîner plus tôt ces jours-là. Ces accidents sont peu souvent redoutables, il est vrai, car il aime à se priver de notre musique. Lablache, lancé dans un déluge de notes, de paroles qui sortent claires et limpides, brillantes et perlées, de sa bouche tonnante, va s'arrêter soudain, si le rhythme du vers est faux, bien que la musique semble le redresser. Une syllabe malencontreuse lui coupe la parole; le chanteur babillard, dont la faconde musicale vous entraînait, le coursier qui dévorait l'espace au triple galop, tombe, reste muet: une faute d'accent vient de lui scier le jarret. Un ordre du roi, que dis-je? toutes les puissances de la terre s'uniraient pour lui dire: En avant! que Lablache ne bougerait pas. Otez-lui l'obstacle, l'accroc, la montagne qui vient de lui barrer le chemin, sur-le-champ il va se remettre en route. Ce que je vous dis là, je l'ai vu, de mes propres yeux vu. Personne au monde n'osera me contester que Lablache ne soit un homme complet en musique; plusieurs vous diront, en rappelant un vieux mot, que Lablache est la musique elle-même. Si cet acteur vous donne des jouissances si parfaites, si son accent est si profondément incisif, si tous ses coups portent et frappent avec tant de facilité, c'est que Lablache est l'homme par excellence pour les effets de rhythme.

Vous affectionnez l'exécution vocale de Lablache, c'est le chanteur qui fait l'impression la plus soudaine, la plus vive sur le public français. Lablache ne peut endurer le tourment que lui cause notre musique vocale. Vous êtes parfaitement d'accord avec lui, vous professez la même doctrine, vous éprouvez les même sensations sans vous en douter. Les extrêmes se touchent; c'est le rhythme qui vous range sous la même bannière, la présence et l'absence de ce moyen musical causent votre affection et provoquent ses dédains.

Quelle fortune pour notre Académie royale de Musique, si Lablache y tenait l'emploi de première basse! Voilà ce que bien des amateurs pensent et disent. Mais Lablache ne consentirait à signer un pareil engagement qu'à la condition expresse qu'on lui donnerait des paroles chantables; nos faiseurs de livrets se-

raient prompts à se récrier sur l'insolence d'une telle prétention. Nous barbotons dans la mare creusée par Quinault et consorts, diraient-ils, continuons à barboter, le public est si *bon!* Je souligne ce mot, on saura mieux ce que je veux dire. *Maxima debetur publico reverentia.* Lablache ne voudrait pas se présenter à moitié désarmé. Lablache, récitant notre musique, telle que les paroliers nous l'ont faite, deviendrait un homme à peu près ordinaire. On admirerait sa voix forte, vibrante, ronde et sonore; sa belle représentation sous une robe de velours cramoisi ou ponceau, la vérité de son jeu scénique, voilà tout. Sa puissance musicale s'évanouirait. Autant vaudrait engager Mlle Taglioni pour la montrer dans une gaîne, comme la statue de Diane d'Éphèse, ou garrottée, ficelée comme une momie de Tentyris que les Turcs appelent Denderah; pays avantageusement connu pour la fabrication des zodiaques.

Ces jours derniers, Rubini, Tamburini, Lablache, ont chanté l'*adagio* du trio de *Guillaume Tell* dans un concert. Ce précieux fragment, exécuté d'une manière admirable, a ravi l'auditoire, qui d'une voix unanime a réclamé le commencement et la fin du magnifique trio. Lablache alors a pris la parole, et, sans musique, sans accompagnement, a dit à l'assemblée requérante : « Messieurs, ce trio n'a point été traduit en italien; si nous vous avons chanté ce fragment, c'est que nous l'avons arrangé nous-même pour vous l'offrir. » Or on a fait trois versions italiennes de la partition entière de *Guillaume Tell :* si je le sais, c'est lui-même qui me l'a dit. Lablache en aurait donc effrontément imposé, Lablache se serait donc permis un mensonge vis-à-vis d'un public qui pouvait ignorer l'existence de ces trois différentes traductions. Non, et mille fois non. Lablache est homme d'honneur, de conscience, et l'on connaît toute la franchise de son caractère. Mais Lablache regarde comme nulles et non avenues des traductions en prose que l'on avait été forcé de modeler sur la rimaille française. S'il vous a chanté *l'adagio* de ce trio, c'est qu'il a pu lui-même en ajuster les paroles de manière à les rendre chantables; le travail était sans doute trop difficile, puisqu'il n'a pas eu le courage d'aller plus avant, et qu'il avait renoncé à traduire en vers le prélude.

Vous pouvez maintenant apprécier toute la barbarie de la pré-

tendue poésie lyrique de nos paroliers. Lablache, Italien, poëte et musicien digne de figurer dans toutes les académies, n'a pu traduire qu'un petit couplet de leur prose rimée. Il est juste de dire que dans ce quatrain ou sixain d'élite se trouvait le fameux : *Mon père, tu m'as dû maudire!* autre *Qu'il mourût!* que j'ai déjà fait remarquer à mes lecteurs lors de la nouveauté de *Guillaume Tell. Tu m'as dû maudi!* assemblage précieux, burlesque et phénoménal de grotesques syllabes ! Cliquetis merveilleusement bouffon que le *poëte* a placé dans la situation la plus pathétique du drame, et qui devait figurer sur la mélodie la plus touchante, la plus incisive du trio ! Et deux mille coups de sifflet ne sont point partis à l'instant où ce brave Arnold a pour la première fois tenté cette exhibition ! Et la salle ne s'est point révoltée ! les musiciens, les acteurs, les danseurs, les choristes n'ont pas quitté leur office pour se joindre à la troupe sifflante ! Et la foudre n'est pas tombée sur la salle où l'on prenait au collet Rossini pour lui faire noter et chanter avec accompagnement *sotto voce*, *pianissimo*, ce singulier, ce miraculeux versicule, ce gâchis grammatical ! En vérité, quand on voit de pareils forfaits rester impunis, on doit désespérer de la justice humaine et divine.

Nos virtuoses amateurs les plus distingués ont en horreur les airs de chant français. Ils estropient bien souvent la langue italienne, peu importe, leur auditoire est très-indulgent sous ce rapport ; il pardonne tout pourvu qu'on lui donne une mélodie qui le satisfasse pleinement. Vous pensez bien qu'une proscription si générale en France, et depuis si longtemps observée, n'est pas une fantaisie de la mode ; le peuple musicien et chanteur n'agit point sans raisons, et ces raisons, je vous les ai fait connaître. Mme Malibran, Mlle Pauline Garcia, sa digne sœur, ces cantatrices cosmopolites et polyglottes qui vous ont fait entendre des airs italiens, allemands, espagnols, siciliens, vénitiens, styriens, anglais même, anglais ! ont-elles jamais chanté des airs français ? Elles auraient alimenté leur répertoire avec les productions musicales des Chinois, des Cochinchinois, des Illinois, plutôt que de s'exercer sur des mélodies françaises. Mme Malibran a fait des romances, des tyroliennes sur des vers français, et son amour-propre d'auteur la portait à produire quelquefois en public ces pièces fugitives. Cette exhibition, ac-

cueillie avec enthousiasme à Paris, fut repoussée brutalement en Italie. Le talent, la grâce de Mme Malibran, la faveur éclatante dont elle jouissait partout, lui donnaient le droit de tout oser. La virtuose chérie, la virtuose par excellence fut sifflée outrageusement à Rome pour avoir osé chanter ses romances françaises. Que serait-il arrivé si la cancatrice eût produit les airs français, les cavatines des opéras de messieurs tels et tels?

Vous savez l'histoire plaisante de cet oculiste aimé par une femme charmante, mais aveugle. Il fut assez maladroit pour rendre la vue à sa maîtresse qui, dès ce moment, le trouva laid, mal bâti, disgracieux, et se prit d'amour pour un autre. Les Français montrent, pour notre musique vocale, une aversion qui s'accroît à mesure que leur oreille acquiert plus de sensibilité. On réussit encore à soutenir, au théâtre, cette musique incomplète et trop souvent déplaisante, barbare; on la protége au moyen des prestiges de la décoration, de la mise en scène. Des robes de satin et de velours, des cuirasses étincelantes et curieusement damasquinées, des surcots et des jaquettes brodées, se promènent à pied, à cheval, en carrosse, en litière, sur le théâtre avec accompagnement de trombones et de petite flûte; et lorsque ce brillant cortége a défilé, quand on a passé en revue les jolis yeux, les jolis pieds des danseuses, les jambes potelées des varlets, des pages féminins avec luxe et coquetterie harnachés, on applaudit, on crie bravo! et le compositeur, qui prend pour lui tous ces compliments, s'enorgueillit de sa fortune. Mais le succès de cette musique s'éteint lorsqu'elle est forcée de quitter ces talismans précieux; elle aborde les salons dans un négligé qui n'est favorables qu'aux belles femmes, elle y vient sans robes de satin, sans cuirasses d'or, et se fait éconduire.

Il vous semble peut-être que je suis sorti de mon sujet en faisant une pointe vers la musique de chant. Je serai pleinement justifié quand je vous aurai montré le piano fournissant un accompagnement aux voix, quand j'aurai conduit mon élève devant le clavier pour saisir sous ses doigts les dessins, l'harmonie d'une grande partition, et former, à la première vue, un abrégé de l'œuvre du compositeur. Je vous donnerai même un chapitre sur la morale du piano. Son influence est plus impor-

tante que vous ne pensez ; je devrais dire l'influence de la musique, mais le piano maintenant est la musique tout entière. J'ai parlé des vers destinés à la musique ; j'irai plus loin, je parlerai de la poésie : vous voyez que c'est changer tout à fait d'objet, et sans transition aucune.

Pourquoi la poésie française, si estimée autrefois, si recherchée par les lecteurs, languit-elle aujourd'hui dans un triste abandon ? Pourquoi les personnes les plus avides, les plus curieuses de nouveautés littéraires, saisissant un volume qui s'offre à leurs yeux, l'ouvrant avec empressement, le referment-elles aussitôt, le jettent-elles parfois avec dédain dès qu'elles s'aperçoivent qu'il est écrit en lignes inégales, armées de mots consonnants ? Pourquoi les éditeurs reculent-ils devant la publication d'un volume de poésies ? Pourquoi ne hasardent-ils cette édition que sous bonne cautèle, si l'auteur en fait la dépense, ou s'il livre en même temps deux tomes de prose gratis, dont le prix, légitimement exigible et non contesté, compense par son abandon, les frais de l'œuvre de poésies que l'auteur tient à publier pour établir sa réputation et caser, s'il le peut, son nom parmi les poëtes français ? Les libraires répondront à toutes ces questions par leur mot ordinaire : « Cela ne se vend pas. » Ce mot est concluant, j'en conviens, mais il ne me suffit point. S'il est sans réplique pour l'auteur postulant, ce n'est pas une raison suffisante pour quelqu'un qui veut, ainsi que moi, trouver la cause de tout mal et le siége de toute douleur. Pourquoi cela ne se vend-il pas ? « C'est qu'on ne lit plus de vers, » ajoute ce même industriel, croyant avoir ainsi résolu toute la question. Mais pourquoi ne lit-on plus de vers ? « C'est que... c'est que... apparemment on n'a pas le temps de les lire. » Bravo ! belle conclusion !

Cette raison, je vais vous la donner, il faut que je la cherche dans ma tête, puisque les libraires s'obstinent à me la refuser.

Cent mille pianistes, soixante mille chanteurs bons, médiocres ou mauvais, pratiquent la musique à Paris, en province, à la campagne. Tous ces virtuoses se sont formé l'oreille, ils ont tous l'expérience du rhythme, de la mesure, de l'accent, de la cadence, qualités éminentes qui brillent dans tous les opéras étrangers, et dont la musique instrumentale n'est jamais privée. N'ayant point à déclamer des paroles françaises, cette musique

est, par conséquent, exempte des torticolis que nos faiseurs de livrets ne manqueraient pas de lui faire subir. La plus grande partie des lecteurs, des *dilettanti* littéraires se rencontrent parmi cette population d'élite, parmi ces virtuoses musiciens. Ils cherchent, dans notre poésie, la mesure, l'accent, la cadence, le rhythme, dont ne saurait se passer leur oreille sensible, délicate, et que l'exercice de la musique, quelquefois de la langue italienne, ont rendu très-exigeante. Ils réclament en vain ces qualités précieuses, et, ne les trouvant point dans les œuvres des poëtes français, ils éprouvent d'abord, pour ces ouvrages, une indifférence qui doit se changer bientôt en dégoût, en aversion. Tous ces musiciens sont des lecteurs perdus pour les poëtes français. Tous ces musiciens ne se borneront pas à l'abandon complet de cette poésie, ils en signaleront hautement les effroyables défauts, et feront partager leur opinion à de nombreux connaisseurs. Il n'en faut pas davantage, que dis-je? il n'en faut pas tant, pour frapper de réprobation un objet d'art que l'on admirait sur parole, et sans l'avoir soumis à l'analyse, à la comparaison.

Les Grecs, les Latins, mesuraient, cadençaient leurs vers; l'art du poëte s'appelait chez eux l'art de la mesure, *ars metrica,* d'où nous avons tiré bien mal à propos les mots de *métromane, métromanie.* Certes, c'est une manie fort bizarre que de nommer *métromane,* maniaque de mesures, une personne qui ne doit mesurer rien du tout, et dont l'office est d'accoupler des rimes. Les Italiens, les Espagnols, les Allemands, les Anglais, ont une poésie mesurée et cadencée, une poésie entière, et qui mérite son nom de poésie. Les Français sont restés en arrière, et n'ont fait encore que de faibles efforts pour s'en créer une. Il me semble qu'il serait temps d'y songer. La prose admirable que Racine, Corneille, Molière, ont rimée, suffit au drame, dont le dialogue doit se rapprocher le plus possible de la conversation familière. La prose spirituelle, naïve, charmante, que La Fontaine a rimée, est excellente pour l'apologue et le conte badin. Cette prose consonnante ne saurait être employée pour l'ode, la chasnon, l'épître, le poëme joyeux ou l'épopée. Dire : *Je chante,* quand vous n'entonnez pas, quand vous ne battez pas la mesure, quand la voix reste plate et sans mouvement, c'est se moquer du peuple des lecteurs; c'est leur

tendre un piége que les musiciens ont enfin découvert, qu'ils ont signalé. Ce piége n'attrape maintenant que bien peu d'étourneaux ; il est connu, tout le monde l'évite, et votre prétendue poésie française languit dans un cruel abandon.

Je parle du héros qui régna sur la France,

tel est le prélude, la ritournelle, le motif d'attaque, la phrase de début que Voltaire aurait dû placer en tête de sa *Henriade. Je chante, je chante !...* joli chanteur, rossignolet gentil ! Si tous nos sopranes, ténors et basses chantaient sur ce ton-là, croyez-vous qu'on les payerait au poids de l'or ? Les pauvres diables feraient maigre chère.

J'ai dit que la prose rimée de Racine suffisait pour le drame, et je le répète ; pour le drame, oui ; mais non pas pour les chœurs introduits par ce prosateur ravissant dans *Esther, Athalie*. Ces strophes, magnifiques sous le rapport de la pensée et de l'expression, sont un modèle, un chef-d'œuvre de ridicule, si l'on veut les présenter comme poésie lyrique. Quinault, Danchet, Voltaire, n'ont jamais fait pire, et certes ils n'étaient pas médiocrement barbares.

Quelques noms fameux attachés à des volumes de poésie sont encore d'une grande puissance pour la vente de ces ouvrages. Ces livres sont achetés, j'en conviens, on les fait relier avec luxe ; mais croyez-vous qu'on les lit ? La plupart des orateurs de salons et de foyers en parlent par ouï-dire, d'après les extraits donnés par les journaux, et je les ai surpris bien des fois répétant la leçon qui leur avait été faite par Gustave Planche.

Ronsard, Victor Hugo, sont les seuls poëtes français qui se soient montrés sensibles au rhythme, à la cadence, à la mesure, à l'accent ; ils sont les premiers poëtes qui en aient remarqué l'absence dans nos vers. Avant de corriger un défaut, il est nécessaire d'avoir l'œil ou l'oreille assez juste, assez délicat, pour l'apercevoir. Avant de pendre le coupable, il faut d'abord l'appréhender au corps. Ronsard, Victor Hugo, nous ont donné d'heureux essais. La plupart des odes et des pièces en stances de l'auteur des *Orientales* sont de véritables odes ; leur poésie est cadencée et complète. Lisez *les Djinns* dans ce recueil, vous chanterez ces vers sans vous en douter ; leur mélodie est

toute faite. Une strophe dont l'allure est si musicalement déterminée, une strophe qui procède avec tant de grâce, de franchise, de vigueur et de liberté, peut se passer de rimes. Cet ornement obligé de notre prose consonnante devient alors un accessoire inutile.

Le peuple musicien que nous avons vu naître, et qui manœuvre sous nos yeux, ce peuple ami du rhythme et de la cadence, a déjà provoqué la réforme de notre poésie. Ce peuple musicien demande un peuple de poëtes; il a commencé l'œuvre de régénération en repoussant d'abord les pages rimées de nos versificateurs. Détruire est toujours une bonne chose; ce moyen seul doit amener une reconstruction brillante et somptueuse.

Attribuer la mauvaise fortune de notre poésie, la proscription dont elle est frappée, l'embargo mis sur ses produits, à l'affection que les pianistes, les chanteurs, les symphonistes éprouvent pour la cadence, à la sensibilité de l'oreille du peuple musicien, c'est une idée de fou, d'extravagant, dira-t-on. A ces mots, je m'incline et salue; j'accepte le compliment de grand cœur, et c'en est un pour moi. On a tant de fois imprimé que j'étais un imbécile! j'ai fini par le croire. « Décidément je suis un animal; mais au moins suis-je un animal unique jusqu'à présent dans mon espèce. Le pape des fous méritait d'être considéré, ne fût-ce que pour cette raison : il n'y en avait qu'un. » Tel est le petit discours que je m'adressais à moi-même. On a voulu me qualifier de Cassandre, radoteur comme ce personnage de notre vieille comédie; j'ai mis ce titre sur mon blason, j'ai seulement fait passer ce nom du masculin au féminin : c'est plus gracieux. Oui, je suis la Cassandre de la musique; vous repoussez la plus grande part des vérités que je vous dis. Ce dédain, cette incrédulité souvent affectés, me chagrinent, me tourmentent, me désespèrent; je sèche de dépit. Mais je rirai bien dans cent ans d'ici, quand je verrai triompher toutes ces folles idées. Mon radotage de critique, mes versicules de traducteur, ont fait marcher, avancer d'un demi-siècle la musique française; j'espère qu'ils ne s'arrêteront point encore. — « Quels services vous avez rendus à l'art! » me dit-on partout, quand je fais des pérégrinations en province. — « Quels anathèmes, quelles haines ces mêmes services ont amassées sur ma tête! » Je me hâte de répliquer ainsi pour

tempérer ce que l'éloge pourrait avoir de trop flatteur pour moi.

« Est-ce en buvant de la limonade que l'on compose de semblable musique? » disait Vogel après avoir fait entendre sa fameuse ouverture. Le clavecin de ce maître était sans cesse couvert de fioles, de bouteilles, d'amphores, de flacons, de verres, de coupes, de cantares remplis d'un liquide spiritueux à l'usage du compositeur claveciniste; ces cordiaux tenaient sa verve au diapason. Si je vous rappelle ce goût, cette fantaisie de l'illustre auteur de *Démophon*, ce n'est point pour redire encore une fois que les musiciens sont des buveurs déterminés. Ce mot n'a plus de sens depuis la suppression des maîtrises, des psallettes. J'ai recours au clavecin-cabaret pour me ramener au piano dont je vous ai promis l'histoire. Poncelet, avec son orgue des saveurs, m'a lancé malgré moi dans un océan de liqueurs et de punch dont je me serais difficilement tiré sans le musée bachique et musical de Vogel. Ce *doctor in utroque* m'a préparé la transition.

On cherchait à perfectionner le clavecin. Les facteurs luttaient de génie et d'adresse pour corriger les défauts de cet instrument, et pourtant le piano, qui devait terrasser le clavecin, le réduire au silence, l'exiler au grenier, le plonger dans un éternel oubli; le piano, digne héros d'une telle invasion, d'une conquête si merveilleuse, était déjà trouvé, construit, équipé depuis plus de soixante ans. Comme une infinité d'inventions qui doivent un jour parcourir le monde, celle-ci languissait ignorée : l'indifférence, la prévention, l'avaient accueillie à son aurore.

Dès les premières années du siècle dernier, trois artistes, un Italien, un Français, un Allemand, paraissent avoir imaginé, chacun de son côté, presque simultanément, un instrument à clavier, dans lequel le sautereau du clavecin était remplacé par un marteau qui venait frapper la corde au lieu de la pincer. Nous voilà ramenés au clavicorde; l'art fait souvent des pas en arrière pour prendre son élan et franchir un plus grand espace : il recule pour mieux sauter.

A quoi donc appartient la priorité qui doit faire obtenir les honneurs de l'invention à l'un des trois facteurs? La cause est pendante depuis plus d'un siècle devant le tribunal des érudits, et l'on dispute encore, *adhuc sub judice lis est*. Je me contenterai de produire les pièces du procès. Les trois rivaux semblent

avoir opéré sans connaître le travail de chacun d'eux; ils ont marché soutenus par le même espoir, éclairés du même flambeau, poussés par le même désir. Il est juste que la palme du succès ombrage leurs trois fronts réunis, comme la même couronne coiffe les trois inventeurs de l'imprimerie.

Cependant l'idée, l'idée première est tout dans ces sortes de trouvailles; les moyens d'exécution viennent après et ne sont que des accessoires. Cette idée lumineuse appartient à Cristofali, telle est du moins mon opinion, si j'ose la donner dans une cause qui a soulevé tant de controverses.

Un écrit périodique publié à Venise, *Giornale de' Letterati d'Italia*, tome V, année 1711, pages 144-159, contient un article intitulé: *Nuova invenzione d'un gravecembalo col piano e forte.* Cet article est accompagné du dessin de l'instrument nouveau construit par Bartolomeo Cristofali, de Padoue; le texte du journal en donne la description. Beaucoup d'auteurs, et, parmi eux, Salimbeni, qui devait être porté à soutenir n-neur de son compatriote, veulent que Cristofali n'ait publié son invention qu'en 1718. Pour arriver à cette preuve, il faut nécessairement frapper de nullité le témoignage du journal vénitien, ou démontrer que sa date est postérieure à 1711. C'est là que gît la question. La vérification de cette pièce importante doit juger le différend et terminer le procès. M. Anders affirme solennellement que la date de 1711 est incontestable, de même que le nom de Cristofali, que plusieurs ont appelé Cristofori. M. Anders est un savant qui montre autant de patience dans ses recherches que d'exactitude dans ses citations; je me range donc sous sa bannière, et j'attribue l'invention du piano à l'Italien Cristofali, en attendant que d'autres preuves me soient administrées.

En 1716, cinq ans plus tard, Marius, facteur de clavecins à Paris, fit paraître, dans le recueil des machines et des inventions approuvées par l'Académie, le dessin et la description de ses *clavecins à maillets.* L'année suivante, 1717, Amédée Schrœter, organiste de Nordhausen, concevait un instrument analogue, dont il présenta, seulement en 1721, deux essais inachevés à l'électeur de Saxe.

Cependant Schrœter, bien que le dernier en date, passe néanmoins pour l'inventeur du *forte-piano.* Schrœter réclame l'hon-

neur de cette invention dans une missive publiée dans les *Lettres critiques* de Marpurg en 1763, c'est-à-dire, cinquante-deux ans après la publication de Cristofali. C'est prendre hypothèque un peu tard, et le conservateur Marpurg devait opposer au requérant des fins de non-recevoir bien positives; les délais étaient expirés depuis trop longtemps.

La préférence accordée à Schrœter par l'opinion vient de ce que l'Allemagne avait accueilli favorablement les instruments construits sur le modèle de l'organiste de Nordhausen, tandis que les inventions de Cristofali, de Marius, étaient négligées en Italie comme en France : les premiers pianos partirent de l'Allemagne pour se répandre dans ces deux pays.

Les Anglais ont aussi fait leurs productions dans ce mémorable procès, ils ont émis des prétentions à la découverte du piano; mais elles sont si peu fondées que je n'aurai pas même la peine de les combattre.

L'*Encyclopédie britannique*, au mot *piano-forte*, attribue l'invention de cet instrument au poëte anglais Mason, auteur de *Caractacus*. L'article est de Gleig, il faut le chercher dans le supplément de cette encyclopédie.

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?

Mason pouvait citer ce vers de La Fontaine s'il avait voulu se défendre de l'action que l'on mettait si mal à propos sur son compte. Chalmer, qui sans doute avait vérifié les dates, et comparé celle de l'invention du piano, 1711, avec l'époque où Mason vit le jour, 1725, dit, avec une sage précaution : « Le perfectionnement sinon l'invention du piano est dû au poëte Mason. » *Dictionnaire biographique de Chalmer.*

L'*Encyclopédie* s'exprime d'une manière plus hardie et plus positive; elle ne doute pas du fait, et veut montrer son patriotisme en dépit de l'histoire. *A pleasing stringed and keyed instrument of english origin being invented by our poet Mason the author of* Caractacus.

Plusieurs années se passèrent encore avant que Godefroi Silbermann de Freyberg, dont les clavecins étaient fort estimés, s'emparant de l'idée de Schrœter, la perfectionnât et parvînt à donner une certaine vogue au nouvel instrument. Ce premier

succès fut encore augmenté par les améliorations apportées dans la construction du piano par Jean-André Stein, d'Augsbourg, Spath, et quelques autres facteurs allemands.

Les premiers pianos eurent la forme triangulaire du clavecin. Le nouvel instrument était considéré comme une modification, un perfectionnement du clavecin, les facteurs ne changèrent donc rien à sa forme extérieure. Bien plus, ils adaptèrent à des clavecins le mécanisme à marteaux. J'avais encore en 1818, à Avignon, un piano de cette espèce, piano fort mauvais, il est vrai, je dois lui rendre justice, et dont les cordes ne pouvaient être montées au ton du diapason en usage aujourd'hui. Plus tard, on a changé la forme des pianos afin que l'instrument occupât une place moins grande. Les premiers pianos carrés, attribués à Frederici de Gera, ne paraissent pas remonter au delà de 1758. Les nombreux instruments produits par Silberman, dès 1740, ne pouvaient être que des pianos en forme de clavecin.

Après tous ces Allemands, les Anglais s'emparèrent de ce genre d'industrie. Plusieurs facteurs de cette nation, parmi lesquels on distingue Zumpe et Buntebart, Schœme, leur successeur, et Beck, perfectionnèrent les pianos carrés et furent longtemps en possession d'en fournir à la France. Leur prévoyance adroite nous livrait ces instruments à des prix inférieurs à ceux qu'ils exigeaient en Angleterre, afin d'empêcher les Français de se livrer à la fabrication des pianos de forme carrée.

Je n'entrerai point dans les détails techniques indispensables pour expliquer le mécanisme *à pilotes*, le seul en usage alors, et que l'on n'abandonna point lorsqu'en 1776 Jean Stein inventa le mécanisme *à échappement*. Prompt et léger dans ses mouvements, le mécanisme à pilotes ne pouvait procurer une certaine énergie dans l'attaque, il gênait les grandes vibrations, le marteau demeurant près de la corde pendant tout le temps que le doigt restait appuyé sur la touche. En substituant l'échappement à ce mécanisme, Stein augmenta la force de percussion, et donna des nuances plus délicates au clavier. Les Allemands perfectionnèrent l'invention de Stein, et firent une combinaison nouvelle qui reçut le nom de *mécanisme de Vienne*. Cette amélioration prévalut en Angleterre; les Français ne l'adoptèrent pas d'une manière générale.

Mon père était à Paris en 1781 : élève distingué de Séjan, il se rangea parmi les musiciens qui donnaient au forté-piano la préférence la plus complète sur le clavecin. La question n'était pas encore décidée entre ces deux instruments ; le clavecin avait encore tous les chanteurs parmi ses partisans ; on prétendait assez généralement que le son de la corde pincée convenait beaucoup mieux à l'accompagnement des voix dont il faisait ressortir la douceur et le charme. C'est par la même raison qu'une femme d'une beauté fort équivoque se garde bien d'avoir une jolie caméristc. Mon père en quittant la capitale pour retourner à Cavaillon, où il était notaire apostolique, emporta parmi son bagage un piano carré, à deux cordes, à pilotes, à deux registres que l'on faisait agir avec la main gauche quand on voulait mettre la sourdine ou lever les étouffoirs. Les grandes touches de ce piano sont noires, et les petites, celles des dièses, blanches ; tous les claviers des orgues, des épinettes, des clavecins des pianos, étaient alors ainsi disposés. Ce piano, le premier qui ait paru, qui ait sonné dans le midi de la France ; le premier que j'aie vu, entendu, touché, porte cette inscription, dont l'orthographe allemande est restée dans ma mémoire : *Johannes Kilianus Mercken, Parisiis*, 1772.

Cédé en 1804, pour la modique somme de 60 fr., à Fialon, trompette juré de la ville d'Avignon, musicien universel et corniste excellent, ce piano vétéran existe encore après soixante-sept ans d'honorables et rudes services. Mon père le tenait d'un peintre nommé Petters, homme de talent, amateur distingué, dont le nom figure au bas de plusieurs belles estampes.

Ce piano, portant la date de 1772, n'était certainement pas le premier qui sortait des ateliers de Kilianus Mercken. Les historiens du piano se trompent en imprimant que la fabrique de pianos établie à Paris, en 1778, par les frères Érard, est la première qui ait existé dans cette capitale. Les descendants de Kilianus Mercken sont encore facteurs de pianos à Paris.

Si les frères Érard ne peuvent prétendre à cette priorité, la supériorité leur fut bientôt acquise. Les circonstances qui marquèrent leurs premiers succès doivent être rapportées dans un ouvrage consacré à l'instrument qu'ils ont perfectionné pour le répandre dans le monde entier.

Sébastien Érard partit de Strasbourg à l'âge de seize ans ; son

père, fabricant de meubles de cette ville, lui donna à peine l'argent nécessaire pour aller à Paris; c'était en 1768. Arrivé dans la capitale, il s'y plaça chez un facteur de clavecins, dont il devint bientôt le premier ouvrier; ses talents excitèrent la jalousie de son patron. Ce facteur, importuné des questions que lui faisait Érard sur les principes qui le dirigeaient, finit par le congédier en lui reprochant de vouloir tout apprendre. Un autre facteur du même instrument, toujours en vogue à cette époque, ayant été invité à construire un clavecin qui exigeait d'autres connaissances que celles qu'il avait acquises par ses habitudes routinières, se trouvait fort embarrassé pour satisfaire à cette demande. La réputation naissante du jeune Érard s'était déjà répandue parmi les personnes de sa profession : l'ouvrier inhabile s'empressa d'aller le trouver, et lui proposa d'exécuter le clavecin moyennant un prix convenu, sous la condition que le requérant y mettrait son nom. Érard y consentit; mais lorsque l'instrument fut livré à la personne qui l'avait commandé, et qui, sans doute, avait peu de confiance dans l'habileté de son facteur, cette personne, étonnée de la perfection du travail, lui demanda s'il en était réellement l'auteur. Celui-ci, pris au dépourvu, confessa que le clavecin avait été fait pour lui par un jeune homme ayant nom Érard. Cette aventure se répand dans le monde musical et porte l'attention des amateurs sur le jeune artiste. Érard se fait connaître ensuite de la manière la plus avantageuse par son *clavecin mécanique,* chef-d'œuvre d'invention et de facture, construit pour le cabinet de curiosités de M. de La Blancherie.

Sébastien Érard n'avait pas vingt-cinq ans, et sa réputation était déjà si bien établie, que l'on s'adressait toujours à lui pour les choses nouvelles dont on désirait l'exécution. Il était recherché par les hommes les plus distingués; l'un d'eux l'introduisit chez la duchesse de Villeroi, qui aimait les arts, protégeait les artistes et se montrait passionnée pour la musique. La duchesse le retint chez elle pour exécuter plusieurs idées qu'elle avait conçues. Cette dame lui donna un appartement convenable à ses travaux, et le laissa jouir d'une entière liberté.

Ce fut dans l'hôtel de Villeroi qu'il construisit son premier piano. Cet instrument était peu répandu en France, et les pianos peu nombreux que l'on rencontrait à Paris y avaient été

importés de Ratisbonne, d'Augsbourg ou de Londres. Il était de bon ton dans quelques grandes maisons d'avoir de ces instruments étrangers. Mme de Villeroi demande un jour à Érard s'il ferait bien un piano; la réponse ne se fait point attendre, elle est affirmative; le piano, tous ses détails, étaient déjà dans la tête de l'artiste. Il se met au travail aussitôt. Comme tous ses ouvrages, ce premier piano, sorti de ses mains, signalait l'homme d'invention et de goût; on l'entendit chez Mme de Villeroi : le nouvel instrument produisit la plus vive impression sur tout ce que Paris renfermait alors d'amateurs et d'artistes.

A cette époque, son frère Jean-Baptiste Érard vint le joindre. Travailleur infatigable, homme intègre et loyal, Jean-Baptiste a depuis lors partagé les travaux, les succès, les revers de Sébastien. L'accueil favorable que le public faisait aux instruments sortis de leur fabrique, les obligea bientôt à quitter l'hôtel de Villeroi pour un établissement plus vaste qu'ils fondèrent dans la rue de Bourbon, au faubourg Saint-Germain. Insensiblement, et par les efforts des deux frères, cet établissement devint le plus florissant de l'Europe.

Continuellement occupé d'inventions et de perfectionnements, le génie de Sébastien Érard s'exerçait sur une multitude d'objets. Ce fut ainsi qu'il imagina le piano organisé avec deux claviers; l'un pour le piano, l'autre destiné à l'orgue. Le succès de cet instrument double fut prodigieux dans la haute société. La reine Marie-Antoinette voulut en avoir un, et ce fut pour ce piano qu'il inventa plusieurs choses d'un haut intérêt, surtout à l'époque où elles furent mises en œuvre. La voix de la reine avait peu d'étendue, et tous les morceaux lui semblaient écrits trop haut. Érard imagine de rendre mobile à volonté le clavier de son instrument, au moyen d'une clef qui le faisait monter ou descendre d'un demi-ton, d'un ton ou d'un ton et demi. De cette manière la transposition s'opérait sans travail de la part de l'accompagnateur. Ce fut aussi dans le même instrument qu'il fit le premier essai de l'orgue expressif par la seule pression du doigt, essai qu'il a exécuté en grand dans l'orgue construit pour la chapelle du roi.

Le succès de l'établissement des frères Érard, l'estime généralement accordée à ses produits, affranchirent bientôt la France du tribut qu'elle payait à ses voisins pour l'acquisition

des pianos. La réputation des Érard devint européenne; cette renommée fut telle, que les mots *piano d'Érard* semblaient inséparables à beaucoup de gens, et n'étaient pour eux que le nom d'une chose, comme *harpe à double mouvement, cornet à piston.* Léonard Systermans, Zimmerman aîné, son frère, à qui notre fameux professeur du Conservatoire doit le jour, établirent à Paris, vers 1785, des fabriques de pianos, dont les produits furent appréciés dans le commerce et parmi les amateurs.

En 1790, les facteurs allemands, les facteurs anglais, donnent une troisième corde à chaque touche du piano. Accordée à l'unisson des autres, elle augmente le volume du résultat sonore. Ces trois cordes mal attaquées ne vibraient point également; l'une d'elles, quelquefois deux, gardaient le silence. Sébastien Érard invente aussitôt un mécanisme ingénieux qui fait parler à la fois ce triple unisson avec ensemble, énergie et vivacité.

Tomkinson, Broadwood surtout, Clementi, le célèbre compositeur et claveciniste, Stodart, se signalent en Angleterre, et construisent des pianos excellents. Sébastien Érard va fonder à Londres, en 1791, une fabrique de pianos et de harpes, indépendante de celle de Paris; Érard produit bientôt sur le terrain même de ses rivaux des instruments que d'importantes améliorations rendent remarquables. Ce facteur invente pendant son séjour à Londres la combinaison appelée *mécanisme anglais,* qui, depuis cette époque, a toujours été employée dans les bons pianos à queue.

L'étendue du clavier est portée, en 1796, à cinq octaves et demi par l'addition de sept touches à l'aigu. Quatre ans plus tard, les Allemands lui donnèrent six octaves complètes, en ajoutant toujours à la droite du clavier. Sébastien Érard, à son retour d'Angleterre, fait divers changements à ses modèles; il introduit en France les pianos à échappement anglais. Dussek, Cramer, Steibelt, composent de la musique pour le clavier de la sorte prolongé. Le troisième concerto de Steibelt, celui dont le rondeau charmant obtint un succès prodigieux, un succès de quarante ans, puisque *l'Orage* de Steibelt est encore en faveur parmi les pianistes, ce troisième concerto, publié d'abord en Angleterre, porte dans ses premières éditions ces mots : *additionnal keys,* au-dessus des passages qui réclament l'emploi des

touches additionnelles. On avait soin de noter ces traits de deux manières, afin que les virtuoses non encore munis de pianos à grand ravalement pussent les exécuter en les ramenant dans le clavier restreint des instruments à cinq octaves.

M. Kalkbrenner exécuta ce concerto de Steibelt, avec accompagnement d'orchestre, dans un des exercices du Conservatoire de Musique, en 1800. Ce grand pianiste était encore sur les bancs de l'école, où je figurais comme élève de solfége. L'œuvre, le jeu du virtuose, l'effet de l'orchestre, firent une telle impression sur moi, que j'allai le jour même acheter ce concerto chez Naderman. Il me coûta six francs : c'était beaucoup pour moi! Je ne regrettai pourtant pas mon argent, et m'empressai de profiter de la leçon que mon camarade Kalkbrenner venait de me lancer du haut de son estrade. Je n'en ai jamais reçu d'autre; je puis donc me dire élève de Kalkbrenner, et je travaillai le susdit concerto, je le disséquai, l'anatomisai, le pris par tous les bouts, de quatre en quatre, de huit en huit mesures, avec tant d'affection, de constance, d'opiniâtreté, que je vins à bout de le jouer avec une parfaite correction, avec un aplomb tellement imperturbable, que j'eus l'audace de le faire entendre en public, soutenu par un nombreux orchestre qui m'accompagnait solennellement. L'élève de Kalkbrenner se montra digne d'un tel maître ; le résultat parut excellent aux oreilles de l'auditoire. Mais si le professeur avait pu voir le doigté bizarre, estropié, burlesque, grotesque! c'était à faire pouffer de rire ou dresser les cheveux à la tête. J'arrivais pourtant au but sans encombre; je jouais toute la musique de Cramer, de Dussek, de Clementi, de Steibelt. Je commençais par la première note et j'arrivais à la dernière; je les faisais parler en leur lieu, sans en omettre aucune, observant les nuances d'accent et de rapidité. Les habiles font autrement, mais font-ils autre chose?

Vous pensez bien que j'ai toujours fidèlement conservé ce doigté ridicule; j'en étais satisfait, il me suffisait pour mon usage particulier. Rossini riait aux éclats quand je tripotais le clavier devant lui. Il aimait beaucoup à me voir accompagner l'air de Figaro de son *Barbier de Séville*. Les sixtes rapides, plaquées avec le second et le cinquième doigt, roides comme les deux branches d'un compas, et manœuvrant sans avoir recours aux substitutions prescrites par les classiques,

lui semblaient une jonglerie romantique fort plaisante.

Les Espagnols qui se livrent à l'étude des arts montrent quelquefois une constance, une ardeur à toute épreuve. Le violoniste Carillès se fit enfermer dans une prison pour travailler les difficultés de son instrument avec plus d'assiduité. Aucune distraction ne pouvait le troubler en ce réduit obscur et silencieux. Armé de son archet, il attaquait nuit et jour le trille ou la double corde, les octaves ou les traits chromatiques, et finissait par en triompher.

A l'âge de vingt-cinq ans, le senor D. Azcarate vint à Paris; il entendit nos virtuoses, et se prit d'une belle passion pour la musique et le piano, dont il ignorait les premières notions. Dans les arts, rien n'est impossible à l'homme intelligent, doué d'une grande patience, et que le travail le plus opiniâtre ne saurait effrayer. D. Azcarate se mit à jouer de prime abord un concerto de Field, écrit pour les maîtres les plus habiles. Il comptait les notes, calculait leurs valeurs, déchiffrait une mesure, et quand il l'avait trouvée sur l'instrument, il l'étudiait pendant une journée et finissait par l'exécuter. Après six mois d'exercice, il fit entendre le premier morceau de cette œuvre difficile, dont il avait conquis les fragments note à note, à l'aide d'une volonté ferme, inébranlable, et du labeur sans fin, qui vient à bout de tout.

Assis, cloué devant son piano, dont il usa le clavier, D. Azcarate n'avait d'autre compagnon qu'un serin, qui ne put rester si longtemps témoin de ces études continuelles sans y prendre part. Ce petit musicien ailé venait se percher sur le front de son maître, lorsque celui-ci commençait à posséder le trait ou la mélodie, objet de tant de soins; il applaudissait de l'aile, du bec et de la voix, en répétant aussi les quatre notes mille et mille fois jouées par le virtuose apprenti. D. Azcarate passait-il à une phrase nouvelle pour l'annoncer et l'ébaucher, le serin gardait le silence, s'éloignait aussitôt, et restait sur sa cage, poste d'observation qu'il s'empressait de quitter lorsque le trait musical devenait assez intelligible pour frapper agréablement son oreille délicate.

D. Azcarate eut recours ensuite aux plus habiles maîtres de Paris; il étudia la composition avec M. Fétis, et le piano sous les yeux de M. Zimmerman; mais il ne voulut point changer de

méthode. Ce dernier lui donnait une leçon d'une heure sur huit mesures, que l'élève travaillait ensuite pendant deux jours et deux nuits avec son serin. D. Azcarate possédait parfaitement la première reprise du rondeau de Field, quand les troubles éclatèrent en Espagne. « Les dangers de ma patrie me forcent de vous quitter, dit-il à M. Zimmerman; je vais faire de la musique à coups de fusil; nous dirons la seconde reprise quand la guerre sera finie. »

J'ai suivi cette marche, et je connais plusieurs amateurs qui ont procédé de la même manière, en abordant les plus grandes difficultés du piano sans études préparatoires; mais ces amateurs étaient, comme moi, déjà musiciens. Après avoir longtemps accompagné la belle sonate en *mi mineur*, dédiée par Steibelt à la reine de Prusse, M. le marquis de Forbin d'Oppède, violoniste d'un grand talent, voulut à son tour jouer la partie de piano. Quelques mois d'étude lui suffirent pour y parvenir.

CASTIL-BLAZE.

LYDIE

OU

LA RÉSURRECTION.

Chamfort écrit quelque part : « A vingt-cinq ans il faut que le cœur se brise ou qu'il se bronze. »

A vingt-cinq ans, mon cœur s'était brisé.

Du dégoût de la vie positive, j'étais arrivé à la prendre en horreur. Toutes mes idées, toutes mes espérances se rattachaient à cette vie de l'avenir, qui ne sera point (les matérialistes le disent), ou qui reste du moins pour nous, tant que nous sommes, un incompréhensible mystère. Toutes ses ténèbres s'étaient éclaircies à mes yeux. J'y pénétrais comme dans la réalité. Je sentais, je comprenais profondément que Dieu, qui ne pourrait lui-même, selon les règles immuables auxquelles il a soumis la création, détruire le plus petit atome de la matière, ne s'était pas réservé dans sa toute-puissance la puissance d'anéantir ce feu céleste de l'intelligence et de l'amour, qui est la plus parfaite de ses œuvres; je croyais donc fortement à la nécessité des compensations éternelles, abstraction faite de la révélation qui nous les promet, car j'étais né dans un siècle de peu de foi ; et cette conviction me soutenait contre toutes les douleurs. Une fois que je fus parvenu à ce point de philosophie ou à ce degré d'illusion, les plaies de mon cœur se cicatrisèrent peu à peu ;

mais je tendis tous les efforts de ma prudence à lui en épargner de nouvelles, en m'isolant autant que je le pouvais de mes compagnons de misère. Il n'y a rien qui conduise plus facilement à l'égoïsme que la lassitude d'une sensibilité aigrie; j'avais été brisé si souvent dans mes affections les plus chères, que je fis consister la sagesse à ne plus rien aimer, dans la crainte de perdre encore ce que j'aimais; et il me sembla qu'on pouvait vivre ainsi, comme si aimer et vivre n'étaient pas la même chose.

Ma fortune me permettait encore les voyages, cette manière mobile et rapide d'exister qui ne se compose que de sensations fugitives, et qui nous emporte à travers tous les attachements de la terre, sans nous laisser le temps d'en contracter un nulle part. La vie elle-même est un voyage, me disais-je, et ce n'est qu'à défaut de la varier par des transitions de tous les jours qu'on se prend à elle d'un lien si difficile à dissoudre. Quel regret troublerait le dernier moment de l'insouciant pèlerin qui a changé tous les jours de famille et de patrie, qui n'a laissé à personne la mémoire de ses traits et de son nom, qui ne doit de larmes qu'aux souvenirs de son enfance, et qui ne coûtera point de larmes aux témoins de sa mort? Mourir ainsi, c'est passer d'une auberge à une autre; c'est tout au plus se dépayser un peu, et j'y serai bien accoutumé.

Ce que j'aurais dû me dire, c'est que mourir ainsi, c'est mourir sans avoir vécu; c'est que nous ne sommes sur la terre que pour nous aimer, nous servir réciproquement, nous aider les uns les autres à porter le poids de la vie, c'est que la résurrection serait inutile à qui n'aurait pas accompli ce devoir, et que l'homme qui n'a pas aimé ressuscite à peine, s'il est permis de s'exprimer ainsi, car nous ne sommes appelés à jouir du bienfait de la résurrection que par la bienveillance et par la vertu. Ces nouvelles idées germèrent dans mon cœur à l'occasion d'un événement que je veux vous raconter.

Pour être conséquent avec mon système, je n'avais point de domestique attitré. Un domestique, cela aime quelquefois, et cela peut être aimé; j'en changeais comme de domicile, ou, pour mieux dire, comme de station, et mes stations étaient fort courtes. Si je perdais à cet arrangement les avantages d'un service assidu, régulier, affectueux peut-être, j'y gagnais des

guides plus intelligents, plus familiers avec les contrées que je parcourais, plus instruits de ces particularités qui animent l'aspect des lieux; je voyageais mieux et avec plus de fruit. Celui que je pris à Genève pour m'accompagner dans le pays de Vaud, et qui devait me quitter à Martigny, sa résidence ordinaire, s'appelait le petit Lugon, à cause de l'extrême exiguïté de sa taille, d'ailleurs robuste et bien prise, que la nature avait opposée, dans un de ces jeux qui l'amusent, comme une miniature capricieuse aux proportions gigantesques du monde alpin. Le petit Lugon réunissait d'ailleurs toutes les qualités qui font du guide des Alpes une espèce à part, un type particulier. C'était une histoire vivante, une biographie, une statistique helvétienne, et je conviens qu'il n'aurait pas fallu lui demander davantage; c'était mieux cependant que tout cela, car le petit Lugon n'était heureusement ni savant, ni sceptique. Tout l'agrément de sa conversation consistait en une bonne foi naïve qui n'avait en vue ni l'espérance d'apprendre, ni la prétention d'enseigner; il savait le nom des choses et la date des faits, mais sa modeste intelligence ne s'était jamais efforcée de remonter à la cause de tous les effets et de pressentir les effets de toutes les causes; il disait ce qu'il savait, et croyait ce qu'il disait; c'est ainsi que j'aime l'érudition. Quand une question inattendue venait le surprendre au milieu de ses récits, et le transporter des réalités de la vie positive dans le monde conjectural de l'imagination et de la métaphysique, il sortait ordinairement d'embarras par cette exclamation que le bienfait d'une organisation favorisée a enseignée aux peuples de l'Orient, mais qui appartient heureusement dans tous les pays à la langue des hommes sensés : DIEU EST GRAND, disait Lugon; et je mets tous les philosophes de la terre au défi de trouver une solution plus raisonnable à la plupart des difficultés que présentent les sciences : je ne doute pas qu'on ne recommence un jour l'*Encyclopédie* sous cette inspiration, et il y aura moyen alors d'en faire un bon livre, c'est-à-dire toute autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui; mais Lugon ne pensait nullement à recommencer l'*Encyclopédie:* il n'en avait jamais entendu parler.

Nous étions partis de Vevey dans l'après-midi d'une belle journée de printemps, pour aller visiter, à défaut des bosquets de

Clarens qui n'ont pas existé, et dont je ne me soucie guère, le château de Chillon dont je ne me soucie pas du tout. Les voyageurs s'imaginent mal à propos qu'il est bon de voir ce que d'autres voyageurs sont venus voir avant eux, et c'est presque toujours ce qui ne mérite pas d'être vu.

Nous cheminions côte à côte sous les ombrages de la route, sans presser le pas de nos chevaux, quand Lugon rompit le silence pour se parler tout haut à lui-même :

« Voilà la maison de George, dit-il, mais Lydie n'y est plus. » La pauvre créature a profité du beau temps pour aller com- » poser à George un bouquet de fleurs sauvages, dans ce mé- » chant coin de terre qu'elle appelle son jardin. »

Nous passions en effet au même instant devant une jolie maison blanche, fermée par une porte et des volets verts, et dont tout l'aspect faisait naître une idée agréable de calme, d'aisance et de propreté.

— La maison de George ! repris-je aussitôt, et qu'est-ce donc que George?

— Oh ! George ! répondit le petit Lugon, c'est le mari de Lydie.

— Fort bien, mais ne puis-je savoir ce que c'est que Lydie?

— Lydie, répliqua froidement Lugon, soit qu'il ne prît pas garde à la monotonie de ce cercle vicieux, soit qu'il eût quelque secrète envie d'exciter ma curiosité, Lydie, monsieur, c'est la femme de George.

— A la bonne heure ! m'écriai-je en contraignant mon impatience ; mais Lydie et George, une fois pour toutes, n'apprendrai-je pas ce qu'ils sont, et sous quel rapport ils ont le bonheur de vous intéresser ?

— Lydie et George, reprit-il en rapprochant sa monture de la mienne, et en appuyant familièrement sa main sur l'arçon de ma selle, c'est une histoire.

— Va pour une histoire, car je n'ai rien de mieux à faire que de l'entendre raconter. —Et nous mîmes nos chevaux au pas.

Le petit Lugon se recueillit alors un moment ; il passa lentement ses doigts sur son front, comme pour rétablir l'ordre de ses souvenirs, releva ensuite sa tête avec assurance, et commença ainsi :

« George et Lydie étaient donc mari et femme, comme vous

savez, et on n'avait jamais vu de couple mieux assorti en toutes choses, car il n'y avait rien de plus beau que George, si ce n'est Lydie, et il n'y avait rien de meilleur que Lydie, si ce n'est George. On suppose qu'ils n'étaient pas bien munis d'argent quand ils arrivèrent dans le pays, il y a quatre ou cinq ans, car ils allèrent loger chez la mère Zurich, qui occupait alors une pauvre chaumière de la côte, au-dessus de ces vignes; et je pourrais vous la montrer encore, si le petit verger qui la borde n'était pas devenu si touffu maintenant; mais cela serait inutile, puisqu'elle l'a donnée à un de ses voisins qui était plus pauvre qu'elle. C'est une bien digne femme! Peu de jours après, George descendit au rivage et se mit au service des bateliers et des pêcheurs. Comme il était vigoureux, adroit, sobre, cordial et avenant, il eut bientôt plus à faire à lui seul que tous les rameurs du lac; mais il n'abusa pas de ses avantages, et on a su depuis que lorsqu'un de ses compagnons avait fait une mauvaise journée, George ne manquait jamais de lui faire part de ses bénéfices, en sorte que tout le monde l'aimait à cause de sa générosité; et, ce qui est bien rare, plus il augmentait sa petite fortune, moins il avait de jaloux. C'est peut-être même la seule fois que cela soit arrivé. Vous comprenez qu'il eut bientôt un bateau et des filets à lui, et c'est dans ce temps-là que, pour se mettre mieux à la portée du lac, il acheta la jolie petite maison que je vous ai montrée tout à l'heure. Il est vrai qu'elle n'était pas chère alors, et que c'est à force de soins et d'économies qu'il l'a embellie d'année en année. Ce qui le détermina surtout à quitter son méchant réduit, ce fut la mort d'un enfant qu'il avait perdu là-haut, sa femme ne pouvant plus vivre dans un endroit qui lui rappelait à chaque instant sa douleur; mais ils emmenèrent la mère Zurich avec eux. Elle avait soigné l'enfant, la mère Zurich, elle l'avait aimé; Lydie la regardait souvent en pleurant, et elles pleuraient ensemble. Quant à Lydie, on ne la voyait guère que le dimanche, quand elle allait entendre la messe à la chapelle catholique, ou les jours de bonne fête, qu'elle traversait le lac pour aller faire ses dévotions à Saint-Gengoux. Voilà, monsieur, ce que c'était que George et que Lydie. »

—Je vous remercie, Lugon, dis-je en faisant un mouvement pour pousser mon cheval au trot; la bénédiction de Dieu ne

saurait descendre sur une plus honnête maison. Mais ce n'est pas là une histoire?

— Dieu est grand, reprit Lugon. Ce n'est pas l'histoire entière.

Je serrai la bride, et j'attendis.

« Comme George n'était pas du pays, continua Lugon, on s'informait volontiers du lieu d'où il pouvait être venu, et on se racontait les uns aux autres ce qu'on apprenait des étrangers; car monsieur n'ignore pas qu'il n'y a aucune contrée au monde qui soit plus parcourue des voyageurs que le canton de Vaud. George était né d'une famille honnête, et cependant très-riche, dans un port de mer de France. Je ne me rappelle pas si c'était Strasbourg ou Perpignan; mais je suis sûr que ce devait être du côté de l'Angleterre. Son père était armateur de vaisseaux pour le commerce, et associé, dans ses entreprises, avec le père de Lydie, ce qui fait qu'ils étaient convenus depuis longtemps de marier les jeunes gens quand ils auraient l'âge. Les pauvres enfants s'aimaient tendrement, et leurs fortunes étaient si parfaitement égales, qu'il n'y avait pas un mot à redire sur la convenance. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Une tempête, une banqueroute, un pirate enleva tout. Les deux amis moururent de chagrin à peu de jours l'un de l'autre, et les amants restèrent si tristes, si pauvres et si abandonnés, qu'il ne fut plus question de leurs fiançailles. George, qu'on avait élevé pour un métier inutile, comme celui de député, d'auteur ou d'avocat, se sentit de l'âme et du courage. Il alla travailler sur le port, et il gagna bravement sa vie à porter des fardeaux comme un simple homme du peuple, parce qu'il était fort, ainsi que je vous l'ai déjà dit, et parce qu'il n'était pas fier. Ses anciens camarades d'études le prirent en dédain; mais il se souciait bien d'eux!

» Un jour qu'il s'occupait du déchargement d'un vaisseau, et qu'il demandait où l'on devait porter les ballots, on lui donna l'ancienne adresse de son père. C'était le seul bâtiment de l'armateur qui eût échappé à l'accident où avaient péri tous les autres.

« C'est bon, dit George. Mon père avait la confiance d'un » grand nombre de négociants dont son malheur a ébranlé la » fortune, et ceci les dédommage. »

» Il paya donc honorablement les dettes de son père, ne con-

servant pour lui que le peu qu'il plut aux créanciers de lui laisser; après quoi il se remit à travailler comme auparavant. Sa conduite fut remarquée, quoiqu'elle fût naturelle, parce que les hommes estiment volontiers l'honnêteté, même quand ils ne la pratiquent pas.

» Il faut vous dire, monsieur, que George avait un oncle d'un grand âge, qui n'était pas marié et qui était fort opulent, car il avait pris part aux affaires commerciales du père de George tant qu'elles étaient sûres, et il s'en était retiré à propos quand elles devinrent douteuses. L'oncle de George le manda par devers lui, et les gens qui nous ont rapporté ces détails prétendent qu'il lui parla de la sorte :

« Parbleu, monsieur, j'en apprends de belles sur votre » compte ! Quoique votre mère, qui était ma sœur, n'eût jamais » engagé son bien dans les entreprises de son mari, parce que » j'avais su l'en dissuader, et que vous eussiez beaucoup plus à » réclamer que le hasard ne vous avait rendu, vous avez eu » l'orgueil de payer tous les créanciers, comme si cela vous » regardait, pour satisfaire à je ne sais quel sot devoir d'exac- » titude et de probité dont personne ne vous tiendra compte. Ce » n'est pas avec de semblables petitesses qu'on fait une bonne » maison. Cette faute ne concerne, au reste, que vous, et je » m'en soucierais peu, si je n'entendais dire que vous êtes obligé » de vivre du travail de vos mains pour remédier à vos pro- » digalités insensées. Vous n'avez pas même observé que votre » pauvreté pouvait me faire du tort, dans une ville où je passe » mal à propos pour être fort riche. Savez-vous, monsieur, que » jamais aucun homme du sang dont vous sortez ne s'est avisé » de travailler pour le public, et que l'outil d'un artisan ou » les crochets d'un porteur seront une honte éternelle à notre » famille ?

» Hélas ! monsieur, répondit George, il ne me semblait pas » que ma conduite pût avoir de pareilles conséquences. Je re- » gardais le travail comme la seule ressource honnête de ceux » qui n'ont rien, et vous me permettrez de suivre cette opinion » dans l'emploi pratique de ma vie, rien ne me prouvant jus- » qu'ici qu'elle ne soit pas digne d'un homme et d'un chrétien. » Je comprends plus aisément que mon indigence non méritée » humilie cependant la juste fierté d'une honorable famille, et

» je lui épargnerai sans regret la honte qu'elle en reçoit, en » transportant loin d'ici l'exercice de mon obscure industrie. » Il y a même longtemps que j'y avais pensé, et, si je n'ai pas » exécuté plus tôt ce projet, c'est qu'il me fallait le temps d'a- » masser quelques économies qui aboutissent bien lentement » à quelque chose dans le métier que j'ai embrassé. A compter » d'aujourd'hui, puisque vous le voulez, vous pouvez être assuré » que je ne vous affligerai plus de ma vue et du spectacle de ma » misère. Je suis prêt à partir.

» Fort bien, dit le vieillard en fronçant le sourcil. On pourrait » donc vous décider à quitter la ville, en vous fournissant quel- » que argent pour les dépenses du voyage? Ce sera peu, je » vous en préviens. Il est si rare, l'argent!...

» Non, non, monsieur! s'écria George avec une indignation » qu'il s'empressa de contenir. La ville, je peux la quitter, et » je la quitterai; les économies que je me proposais de faire, je » les ai faites. On ne dépense guère quand on n'est pas assez » riche pour donner. De l'argent, je n'en veux pas. Depuis que » je travaille, je n'en ai jamais eu besoin. »

» A ces mots, le front du vieux millionnaire s'éclaircit un » peu.

« Écoute, dit-il à George d'un ton radouci : tu es mon neveu, » le sang de mon sang, le fils de ma sœur chérie... oui, chérie, » je puis le dire! nous nous aimions beaucoup dans notre en- » fance. On a le cœur tendre quand on est jeune. C'est l'expé- » rience qui nous apprend la réalité des choses, et qui élève » notre esprit à la connaissance des vérités positives; mais je » suis ton oncle enfin, ton bon oncle, et je ne demanderais pas » mieux que de te faire du bien, si je le pouvais. Il est vrai que » je passe pour riche, mais c'est qu'on ne connaît pas mes af- » faires. D'ailleurs, les impôts enlèvent tout. Que dirais-tu ce- » pendant si je voulais assurer ton bonheur, c'est-à-dire ta » fortune? ce n'est pas que je pense à me dessaisir de mes pe- » tites propriétés; Dieu m'en garde! la prudence me le défend, » et, par les vicissitudes du temps qui court, les gens sages » gardent ce qu'ils ont; mais tu es mon seul héritier naturel, et » je peux, sans me réduire à l'indigence, te garantir une part » honorable de ma succession, si tu te maries à mon gré; car » je suis ton bon oncle, mon pauvre George, et je n'ai en vue

» que ton bien-être à venir. Il faut bien se résoudre à quelque » sacrifice pour ses parents. La femme que je te destine est pré- » cisément la veuve d'un des créanciers de ton père, une femme » d'ordre et d'esprit, très-belle encore pour son âge, et qui a » placé tout l'argent que tu lui as rendu au douze pour cent » d'intérêts, sur des nantissements superbes qui valent le triple, » et qui ne seront probablement pas retirés, parce qu'elle ne » prête pas à long terme. Tu seras donc riche après ma mort, et » tu pourras soutenir dignement le nom de notre famille, en » vivant d'économie; mais je t'expliquerai cela plus tard. Va » donc tout préparer pour te mettre en état de justifier mes » bienfaits, et nous dînerons demain avec ta future... chez » elle.

» Je vous remercie, mon cher oncle, repartit George, des » projets que vous avez formés pour me rendre heureux, et je » vous prie de croire à la reconnaissance que vos bontés m'in- » spirent; mais il m'est impossible d'en recueillir le fruit. Vous » n'ignorez pas qu'avant la mort de mon père, j'étais près d'é- » pouser Lydie, la fille de son ami, et l'infortune qui nous a » frappés tous les deux en même temps n'a fait que rendre cet » engagement plus inviolable. Deux volontés sacrées pour nous » s'accordaient à nous unir, et la pauvreté ne nous a pas sé- » parés.

» Vous épouseriez Lydie, une fille de rien et qui n'a rien! » s'écria l'oncle furieux.

» Je venais vous en prévenir, répliqua George. »

» Et il se retira respectueusement, car la colère du vieillard ne se manifestait plus qu'en imprécations, et George craignit d'être maudit.

» Huit jours après, ils se marièrent en effet, et ils partirent aussitôt, George ayant promis de quitter la ville pour ne pas faire rougir de son abaissement les honnêtes gens qui portaient son nom.

» L'oncle de George, dont l'âge n'était pas extrêmement avancé, mais que l'amour de l'or rongeait d'avarice et de soucis, vint à mourir au bout de quelques semaines; et comme il était philanthrope (un nouveau métier qui rapporte beaucoup), il laissa toute sa fortune à l'enseignement mutuel, qui est la plus belle invention dont on ait jamais ouï parler; c'est la manière de

tout savoir sans apprendre, et d'étudier sans maîtres. Dieu est grand! Quant au pauvre George, il pria pour son oncle, comme s'il en avait hérité, mais ne s'affligea pas autrement de son abandon, et travailla courageusement jusqu'à la mort. »

— George est donc mort? interrompis-je en pressant vivement le bras de Lugon.

— « Je croyais vous l'avoir déjà dit, continua-t-il. C'était le 6 octobre du dernier automne. Il y aura justement huit mois à la Fête-Dieu. George revenait gaiement sur son bateau, après avoir fini sa journée, quand ses yeux furent frappés tout à coup de l'aspect d'un nuage de feu et de fumée que le vent poussait sur le lac. Il pressentit aussitôt un accident terrible, et fit force de rames pour atteindre à ce petit cap de la grève, qu'on appelle maintenant le Jardin de Lydie. Un incendie dévorait, en effet, la maison qui occupe l'autre côté de la route, et dont je vais vous montrer les ruines tout à l'heure. Il prit à peine le temps d'amarrer sa barque, se saisit d'une échelle que traînaient péniblement quelques vieillards, car les ouvriers n'étaient pas encore rentrés, et l'appliqua sous une fenêtre d'où il entendait partir des cris. Un instant après, il s'était élancé dans la flamme, et reparaissait avec une femme évanouie que je reçus dans mes bras, car j'étais arrivé presque au même moment, et je m'efforçais de le suivre. — Elle est sauvée; elle est sauvée, cria le peuple! Mais la pauvre créature qui avait repris connaissance au grand air, se mit à pousser d'affreux gémissements en appelant ses enfants. — Je m'étais cependant rapproché de la fenêtre autant que je l'avais pu, mais je cherchais inutilement à m'y cramponner à quelque chose, parce que tout brûlait, quand je sentis que George me passait un nouveau fardeau, puis un troisième; c'étaient les enfants que j'eus bien du plaisir à entendre crier, et qui furent passés à leur mère de main en main; mais la malheureuse femme se lamentait toujours, et je ne comprenais plus ses plaintes, la flamme bruissant dans mes oreilles comme une tempête. — Le berceau! le berceau, répétèrent alors quelques voix qui se rapprochaient de moi de plus en plus, parce qu'il s'était établi une chaîne, du bord du lac jusqu'à l'échelle où j'étais monté. — Le berceau! le berceau! criai-je à mon tour d'une voix presque étouffée par la fumée qui me suffoquait. George rentra encore, et je crus bien qu'il

ne reviendrait plus. En cet instant, le feu avait atteint le sommet des montants de l'échelle et les échelons supérieurs, de manière qu'ils cédèrent tous à la fois, sans en excepter celui qui me portait. La foule qui me pressait par derrière me retint sur l'échelon suivant, et l'échelle s'appuya de son poids contre la muraille ardente que déchiraient déjà des fissures assez profondes pour que je pusse m'y retenir; mais la distance qui me séparait de la fenêtre s'était agrandi de six pieds. George la mesura d'un regard, détacha lestement sa ceinture de batelier, et la passa en un clin d'œil autour du corps du pauvre innocent qu'il avait tiré de son berceau. « A toi, Lugon ! s'écria-t-il, et prends bien garde ! L'enfant est vivant ! il est sauvé aussi !.... » L'enfant était vivant, en effet, il était sauvé, mais George était perdu; il était mort. A peine la pauvre petite créature était sortie de mes bras, que le toit s'écroula sur le plafond, que le plafond s'écroula sur George, et que tout s'engloutit dans un brasier horrible, où les restes mêmes de George n'ont pas été retrouvés. Il faut qu'il ait été consumé tout entier, ou que les anges l'aient enlevé au ciel. Dieu est grand ! »

— Bien, dis-je à Lugon en liant tendrement ma main à sa main ; bien ! mon noble ami !... mais après ?...

— Après ? reprit Lugon. Oh ! les enfants se portent à merveille, et vous les auriez déjà vus, s'ils ne jouaient pas sous la saussaie.

— Mais, Lydie, tu ne m'en dis rien ? Lydie est-elle morte aussi ?

— Pour vous parler sincèrement, monsieur, il y a des gens qui pensent qu'il vaudrait autant qu'elle fût morte. Elle devint folle peu de jours après, une étrange folie, allez ! Ne s'imagine-t-elle pas qu'elle est à demi ressuscitée, et qu'elle passe toutes les nuits avec George lui-même, dans je ne sais quel coin du ciel ? Rien ne peut lui ôter cette idée de l'esprit....

Comme il parlait ainsi, Lugon s'arrêta tout à coup.

— Tenez, monsieur, me dit-il en me montrant sur sa gauche un amas de décombres noircis, voilà la maison.

— Tenez, ajouta-t-il en se rapprochant de la haie qui garnissait le côté droit du chemin, voilà le jardin de Lydie ; et cette jeune femme qui s'y promène, les yeux penchés vers la terre, en cherchant des fleurs, c'est Lydie, la femme du pauvre George.

Il détourna ensuite brusquement son cheval, passa le dos de sa main sur ses yeux, et parut se disposer à reprendre la route convenue.

J'avais mis pied à terre :

— Tu m'attendras là, mon bon ami, lui dis-je, et tu laisseras reposer tes chevaux à l'ombre de ce tilleul. Il faut que je voie Lydie et que je lui parle !

— Gardez-vous-en bien, monsieur, reprit Lugon en essayant de me retenir par le bras. Le médecin dit que la folie est quelquefois contagieuse, et que celle de Lydie est de cette espèce. Il faut que cela soit vrai, puisque la mère Zurich croit fermement tout ce que Lydie lui raconte.

— Un homme aussi sensé que toi, répliquai-je en riant, peut-il s'abandonner à de semblables chimères? Les médecins n'exercent d'empire sur notre crédulité qu'en se distinguant à l'envi par des propositions extraordinaires et par de fausses découvertes. Sois tranquille sur mon compte ; je suis parfaitement à l'abri de la contagion des idées d'un fou, et si cette infortunée n'a point de consolation à recevoir de moi, je n'ai du moins rien à craindre d'elle.

En même temps je gagnais l'autre côté de la haie, pendant que Lugon, un peu rassuré, se rangeait à l'ombre, en sifflant. Lydie n'avait pas pris garde à moi. Sa corbeille était pleine, et elle s'était assise pour assortir ses bouquets.

J'arrivai au bord du lac en recueillant çà et là quelques fleurettes du rivage, pour attirer l'attention de Lydie. « Ne vous affligez pas, dis-je en les lui présentant, si je me permets de glaner dans votre moisson. Quoique ces fleurs soient plus fraîches et plus jolies qu'aucune de celles que j'ai vues dans mes voyages, mon intention n'est pas de les emporter avec moi, et je ne les ai rassemblées que pour les joindre à votre bouquet. — Ah ! ah ! dit-elle en me regardant avec un sourire, et en les déposant une à une dans la corbeille où elle avait amassé les autres..... c'est pour George. Il en a qui sont beaucoup plus belles, et qui ont des parfums dont aucune fleur de la terre ne peut donner l'idée ; mais il aime à revoir encore les fleurs qui croissent au bord du lac, et que nous avons autrefois cueillies ensemble. — Il ne tardera donc pas à revenir ? repris-je en m'asseyant à quelques pas. — Pas ici, répondit-elle, il n'y vient plus.

Il ne peut pas y venir, puisqu'il est mort. Ne saviez-vous pas qu'il est mort?... » — Mon cœur se serra. « Pardon, répliquai-je, pauvre Lydie : je croyais que vous l'attendiez. — Eh non! s'écria-t-elle, c'est lui qui m'attend ; mais j'irai bientôt, tout à l'heure, quand le soleil sera couché. Oh ! si l'on pouvait dormir toujours! — Votre sommeil est doux, Lydie, puisque vous désirez l'heure qui le ramène. Pendant ce temps-là, du moins, vous ne souffrez pas? — Souffrir ! dit-elle en se rapprochant de moi, qui est-ce qui souffre? Je ne souffre jamais, jamais; pendant le jour, j'espère et j'attends. Je trouve quelquefois les journées longues, mais je les abrége à prier, à cueillir des fleurs pour George, à m'occuper de lui, à former des projets pour notre long bonheur, que rien ne pourra plus troubler quand nous serons réunis tout à fait. — Et la nuit, Lydie, la nuit que vous préférez au jour? — Oh ! la nuit, nous sommes ensemble ! Je ne vous l'ai donc jamais dit? C'est qu'il me semble, en effet, que je ne vous ai pas vu depuis longtemps; mais je vous le dirai bien, si vous voulez. — Ce récit m'intéresserait beaucoup s'il ne vous fatiguait pas; mais..... » Elle prit ma main dans une de ses mains, et passa l'autre sur son front, comme pour y chercher un souvenir. Ensuite, elle demeura un instant en silence, pendant que ses idées se succédaient et s'enchaînaient les unes aux autres; sa physionomie prenait en même temps une expression plus animée, et ses yeux s'enflammaient d'une inspiration surnaturelle.

« Vous n'avez sans doute pas oublié le jour de l'incendie! dit-elle; personne ne l'a oublié. Cela fut bien affreux, n'est-il pas vrai? Cependant l'incendie s'apaisa ; les enfants étaient sauvés ; leur mère se trouvait heureuse. Tout le monde était réuni ; il n'y eut que George qui ne revint pas. Je ne sais pas si on m'en dit la raison ou si je la devinai. George était mort, et, dans ce temps-là, je regardais la mort comme une chose sérieuse, comme une séparation éternelle. Je pensai qu'entre George et moi c'était fini pour l'éternité, et je regrettai que ma douleur ne pût pas m'anéantir tout de suite. Il me sembla que je ne l'avais pas assez aimé, puisque je lui survivais; mais je me rassurai en pensant que le désespoir était peut-être une maladie semblable aux autres ; qu'il lui fallait des périodes et des crises comme à la fièvre; qu'il ne tuait pas comme un poignard. Cela

serait trop doux, pensais-je en moi-même, de mourir d'une première atteinte, de mourir presque sans souffrir, pendant que George a tant souffert; mais cependant j'espérais, aux convulsions de mon cœur prêt à se rompre, que je ne souffrirais pas longtemps. Je vécus ainsi, je ne sais pas combien de temps, sans mouvement, sans parole, sans aliments, sans sommeil, mais agitée dans mon esprit par des illusions singulières. La préoccupation de l'incendie me poursuivait. De temps en temps je sentais sa vapeur ardente se rouler sur moi comme un torrent; elle étouffait ma respiration, elle brûlait mes cheveux et mes paupières, et quand je cherchais à fixer autour de moi mes yeux desséchés, je voyais les flammes qui gagnaient toutes les issues, qui s'allongeaient, se repliaient, s'arrondissaient, se retiraient pour revenir, comme des langues de feu qui lèchent un bûcher avant de le consumer, et je me disais : Voilà qui est bien, je meurs avec George. Pourquoi a-t-on voulu me faire croire qu'il était mort sans moi? — Quelquefois, j'entendais de fortes voix qui criaient tout près de mon oreille : Courage, courage, il est sauvé! Voyez comme les solives se sont croisées miraculeusement sur sa tête et l'ont préservé comme une voûte!.... — Il est sauvé, répétaient les petites filles des villages voisins qui revenaient de vendange; et elles sautaient. — Je cherchais, moi, à tirer un cri inarticulé du fond de ma poitrine, pour demander qui était sauvé. — C'est moi! c'est moi! reprenait George; ne m'entends-tu pas? — Je l'entendais bien, et je ne pouvais pas suffire à mon bonheur, car son haleine avait effleuré ma joue; mais au moment où je croyais le saisir, je m'apercevais que ma main était tombée dans la main d'un homme pâle et triste qui me regardait d'un œil sec et sévère. Elle ne mourra peut-être pas, disait-il, mais sa raison est aliénée; elle est folle. »

Ici, Lydie s'arrêta un moment pour se recueillir de nouveau, et puis elle reprit sa phrase au mot où elle l'avait laissée, entraînée en apparence par un ordre imprévu d'idées, mais sans en perdre la liaison. « Folle? dit-elle. Qu'est-ce donc que d'être folle? La folie, c'est l'état d'un esprit qui s'abandonne sans suite et sans règles à toutes les chimères dont il est frappé.... un état heureux vraiment, le plus heureux de tous, après la mort, et le seul qu'il soit permis aux misérables d'envier, puis-

que c'est un crime de vouloir mourir. Je n'étais pas folle, moi! je n'oubliais rien! je n'imaginais rien qui ne fût véritable! je savais que George était mort, je savais que j'étais seule, je savais qu'il ne reviendrait plus. J'aurais bien voulu être folle, mais je ne pouvais pas. J'avais plus de raison qu'il n'en faut pour comprendre mon infortune, et je la comprenais trop bien pour m'en distraire. Je me disais : Cet horrible serrement de cœur que j'éprouve, il faut qu'il dure jusqu'à ce qu'il ait brisé mon cœur. Cette angoisse dans laquelle je meurs, il faut que je la subisse, tant que je n'aurai pas fini de mourir. Mais, mourir, c'est si aisé, ajoutais-je alors (pardonnez à mon désespoir comme Dieu m'a pardonné!); cette jeune femme que George retira dernièrement du lac, et qu'on eut tant de peine à rappeler à la vie, elle ne vivait plus, elle ne sentait plus, elle n'avait plus d'amour, plus de regrets, plus de douleurs! Une minute encore, et elle était en repos, la pauvre créature, pour toute l'éternité. Le repos qu'elle avait trouvé si vite, qui m'empêche de l'obtenir et de le goûter comme elle? Il y a si près d'ici au lac, et les eaux y sont profondes!.... Vous concevez bien, mon ami, que cette résolution m'était venue, parce que je ne pensais pas à Dieu.... Hélas! je ne pensais qu'à George!... et cependant elle me calma. Je fus tranquille de l'espérance de l'être bientôt. J'ouvris les yeux pour savoir s'il était nuit, car mon projet ne pouvait s'exécuter que dans l'obscurité. Le soleil n'était pas tout à fait couché, mais, en face de moi, ses derniers reflets s'éteignaient déjà sur les montagnes. Je prêtai l'oreille, et j'entendis le cornet des armaillers qui rappelaient les bêtes à l'étable. Les moucherons du crépuscule finissaient de bruire aux croisées. Ma tourterelle cachait sa tête sous son aile. Je dis : Tout à l'heure, — et je me trouvai presque bien. »

A cet endroit de son récit, Lydie s'interrompit encore un instant; elle soupira doucement, comme un voyageur qui reprend haleine après un trajet pénible, et qui mesure avec sécurité, sur une pente facile, le reste de son chemin. Ensuite, elle continua.

« Il y avait plus de cent heures, dit-elle, que je n'avais dormi, et, quelque effort que je fisse pour rester attentive à l'arrivée des ténèbres, dont j'attendais ma délivrance, je ne pus empêcher mes paupières de se fermer. Tous les objets disparurent ensem-

ble, toutes mes idées s'évanouirent dans je ne sais quel sentiment confus d'existence qui ne diffère presque en rien de la mort, car il est calme et presque insensible comme elle. Seulement, il y avait encore autour de moi un bruit vague, mais mélodieux et doux, comme celui d'une petite brise du soir qui expire dans les roseaux, comme celui du dernier flot qui touche au rivage. La nuit dont je venais d'épier le commencement avec tant d'impatience, paraissait se blanchir déjà des clartés du matin; ou plutôt, une lumière qui n'était pas celle du jour, qui n'était pas celle du feu, pénétrait peu à peu l'obscurité transparente. Comme elle s'accroissait graduellement, je fixais sur ce phénomène une attention d'instinct, complétement dégagée de toutes les préoccupations de mon esprit. Je n'avais plus de souvenirs, plus de sentiments, plus d'âme. Je n'avais que des yeux. La clarté devenait toujours plus vive, et cependant elle inondait mes paupières sans les fatiguer. Je me demandais vaguement comment des organes mortels pouvaient la supporter sans en être éblouis. Tout à coup, et comme si mes sens s'étaient réveillés l'un après l'autre, je crus entendre un frémissement d'ailes qui s'agitaient dans cette atmosphère merveilleuse, et il me sembla que ce bruit procédait d'un point plus lumineux que le reste, qui se précipitait vers moi de toute la hauteur du ciel, en s'agrandissant, en se développant dans sa chute, en revêtant à mesure qu'il s'approchait des formes et des couleurs. C'étaient des ailes, en effet, des ailes aux plumes d'or, dont la vibration était plus charmante à l'oreille que toutes les harmonies de la terre, et l'ange ou le dieu qu'elles allaient rendre à mon amour, vous comprenez bien que c'était George! Mais, dans l'extase où tant de bonheur m'avait plongée, je fus plus capable de le deviner que de le voir.

» Déjà ses ailes s'arrondissaient sur moi, ses bras m'enveloppaient d'une douce étreinte, ses lèvres erraient de ma bouche à mon front et à mes yeux, les boucles de ses cheveux flottaient à côté des miennes : — Viens avec moi, disait-il; confie-toi sans crainte à ton frère et à ton ami bien-aimé. Cette terre n'est plus notre terre; ce séjour n'est plus notre séjour. — Et nous nous élevions au même instant avec une rapidité si merveilleuse, que la limite des ténèbres nocturnes était déjà franchie, quand je me demandais encore où nous allions. Nous

plongions comme dans un océan sans fond et sans rivage, dans cet éternel éther, qui n'a jamais de nuit, et que tous les astres de l'espace inondent de leurs clartés. Notre monde, que je cherchais de mes regards sans le regretter, n'était plus qu'une planète pâle qui blanchissait à peine d'une tache prête à s'effacer, les voiles noirs du firmament. Le soleil ne tarda pas à s'éteindre à son tour, pendant qu'un soleil nouveau venait poindre à l'horizon, semblait se précipiter vers nous en augmentant sans cesse de grandeur et d'éclat, puis disparaissait dans les profondeurs de cet infini où sont cachés tant de soleils. Un moment après, tant notre essor se hâtait, sans doute, à mesure que nous approchions du but, ces astres innombrables passaient à mes yeux avec la promptitude de l'éclair, semblables à ces étoiles de feu qu'on voit courir et se croiser dans le ciel pendant les nuits calmes d'un bel automne. Mes sens étonnés ne pouvaient suffire au spectacle de ces tourbillons qui s'enfuyaient sur ma route, et dont je croyais quelquefois saisir en passant la mystérieuse harmonie. — Bientôt le mouvement des ailes de George se ralentit; elles se déployèrent dans toute leur étendue, semblables aux ailes d'un aigle qui plane, mais presque immobiles en apparence, et frappant mollement l'air de leurs extrémités, à des intervalles égaux. Le dernier soleil qui m'avait éclairée ne courait plus à la suite des autres, comme un météore qui va s'évanouir. Il restait fixe dans le ciel, mais plus grand, plus radieux, et cependant, plus doux que le nôtre, car je supportais facilement sa splendeur, et mes regards affermis y puisaient une nouvelle force. Un instant après, de fraîches brises, souffles caressants d'une atmosphère inconnue, commencèrent à se jouer dans mes cheveux; je crus entendre un bruit lointain où se mêlaient les bruits les plus gracieux de la terre, le murmure des rameaux qui frissonnent au souffle du vent, le gazouillement des oiseaux de la dernière couvée qui, se penchant sur le bord du nid, vont s'essayer à voler, le soupir éternel du lac, faiblement agité, dont les petits flots viennent mourir entre les roseaux. L'horizon, tout à l'heure sans bornes, se rapprochait et se fermait peu à peu. Les montagnes dont le sommet ne m'avait apparu d'abord que semblable à des îles flottantes qui se baignent dans une mer immense, grandissaient à mes côtés sous leurs robes d'ombrages, de verdure et de fleurs, car elles

n'avaient rien de l'austérité de nos Alpes de glace et de granit. Un instant encore, et les cimes des arbres géants abaissèrent autour de nous leurs frondes flexibles ; puis les relevèrent avec souplesse pour nous couronner d'un dais émaillé de bouquets et de fruits, où brillaient des couleurs, et d'où s'exhalaient des parfums que nos organes mortels ne peuvent rêver. George me déposa enfin sur un lit de gazon embaumé, replia ses ailes, et se laissa tomber près de moi, comme un papillon d'or qui se pose. Ensuite, il passa son bras sous ma tête, imprima un baiser sur mon front, et les yeux attentifs sur les miens, il me regarda en souriant, parce qu'il attendait ma première parole.

— » Oh ! je suis heureuse, lui dis-je, puisque me voilà près de toi ; mais ne m'apprendras-tu pas où nous sommes?

— » Dans le monde des ressuscités, répondit George. Dans le lieu où les âmes heureuses viennent prendre d'autres formes et subir de nouvelles épreuves, plus longues, mais moins rigoureuses que les premières, pour se rendre dignes de paraître un jour devant Dieu.

— » Eh quoi ! m'écriai-je, n'est-ce pas encore ici le jardin céleste du Seigneur, qui nous a été promis par la foi de nos pères, et dans lequel commence, pour ne pas finir, le bonheur inaltérable du juste ?

» A ces mots, George prit une attitude plus grave, une expression de physionomie plus sérieuse, comme un homme qui a des choses solennelles à révéler, et je sentis que son regard me remplissait d'un tendre respect, car, à travers la douce complaisance de l'amour, on y voyait briller la majesté d'une nature supérieure.

— » Penses-tu, me répondit-il, qu'il ait jamais existé, parmi les créatures les plus favorisées des grâces du Tout-Puissant, une âme assez chaste et assez pure pour se présenter avec sécurité devant son maître, au moment où elle abandonne notre vie d'opprobre et de péché? Ton cœur est trop bien inspiré pour avoir conçu cette présomptueuse espérance ! Tu as souvent éprouvé toi-même, dans ta conscience naïve et modeste, que le sentiment de notre indignité s'augmentait au contraire à chaque pas qu'il nous est permis de faire dans le chemin de la perfection, et tu n'ignores pas que cette idée est un sujet assidu d'alarmes pour ceux qui aiment Dieu, puisqu'elle effraye jusqu'à

l'agonie des saints, de l'incertitude du salut. L'orgueil des philosophes et des savants a reculé devant cet abîme; ils n'ont osé chercher dans leurs théories les moyens de le combler. Ils ont mieux aimé laisser un vide sans bornes dans la création que d'admettre entre son auteur et l'homme des intermédiaires inconnus; et c'est pour cela qu'ils ont inventé la plus impossible des hypothèses, la mort éternelle et le néant. Rien ne meurt, chère Lydie, et rien ne peut mourir; mais tout change de forme en se modifiant toujours, jusqu'à ce que l'esprit retourne à l'esprit et la matière à la matière. Le monde où je viens de te conduire, quoiqu'il soit incomparablement meilleur que le nôtre, n'est qu'un des degrés de cette échelle immense qui nous rapproche incessamment du séjour éternel, dont la possession nous a été promise par les divines paroles du Christ. Ici doit s'accomplir, pour les âmes choisies qui ont pratiqué ses préceptes d'amour, ce *règne de mille ans* dont le mystère occupe depuis si longtemps en vain les théologiens de la terre, parce que l'explication en était cachée dans les mystères de la mort. Cette explication, je sais que tu ne me la demanderas pas, parce que tu as foi à mes paroles, et je ne pourrais pas te la donner, parce que les organes qui la transmettraient à ton intelligence n'appartiennent pas aux vivants.

— » Grand Dieu! repris-je avec effroi, ne suis-je pas morte et ressuscitée? Faudra-t-il te quitter encore?

— » Calme-toi, ma bien-aimée, répondit George en souriant; nous ne serons jamais séparés plus longtemps désormais que nous ne l'étions sur la terre, et cette séparation n'aura ni les ennuis ni les incertitudes de l'autre. Tous les matins alors, après le baiser de l'adieu, j'allais livrer ma barque aux doutes de la brume, aux bourrasques du lac, aux hasards d'une navigation qui n'était pas sans périls. Maintenant, c'est toi qui voyages, et je suis sûr de ton retour. C'est moi que tu laisses à t'attendre, et tu es sûre de me retrouver. Si nous étions heureux, quand nous avions quelques années à vivre ainsi, combien ne le sommes-nous pas maintenant, quand la bonté de Dieu nous mesure tant de siècles? Et ce n'est pas tout, s'il t'en souvient! Un sentiment si triste se mêlait à notre joie! Il ne fallait qu'un accident pour la troubler, il ne fallait que la mort pour la détruire. La mort, nous ne savions pas ce que c'était, et nous savons

aujourd'hui que le seul bien qu'elle pût alors nous enlever, c'est elle seule qui le donne.

— » C'est donc pour cela, m'écriai-je en le pressant sur mon cœur, que j'y aspirais avec une si vive impatience! Oh! si tu n'étais pas venu sitôt, c'était moi qui arrivais; et, plus soudain que moi, parce que ton âme vaut mieux que la mienne, tu n'as fait que devancer ma résolution!

— » Arrête! interrompit George en me regardant d'un œil attendri; si tu avais accompli cette résolution fatale, c'en était fait pour jamais. Les siècles, dans leur succession éternelle, ne nous auraient peut-être jamais réunis! L'âme éclairée des lumières de la foi, qui désespère de Dieu pour embrasser le néant, devient indigne de toutes les grâces du Créateur; et si le néant était possible, c'est pour le suicide qu'il serait fait. Le suicide a rompu son ban; il a violé la loi de misère et de résignation qui lui a été imposée; il végétera sans doute, solitaire et triste, dans les limbes obscurs d'un monde inconnu, jusqu'au jour où les expiations de son repentir auront satisfait à la justice divine. Heureusement pour nous, le projet criminel que tu avais embrassé n'était qu'une illusion du délire. A la faveur d'un sens merveilleux qui nous est donné, et qui nous associe à toutes les impressions des êtres chéris que nous avons laissés sur la terre, je suivais avec terreur l'enchaînement de tes pensées, quand une révélation subite m'apprit que tu étais sauvée, parce que l'intelligence s'était retirée de toi. Tu m'étais rendue, même dans le temps, car tel est le privilége des âmes pures que Dieu s'est réservées, et dont quelque pieuse douleur a tout à coup troublé la raison. Tes jours semblent appartenir à des rêves qui t'égarent; ton sommeil t'élève à la possession de la vérité, qui échappe aux impuissants efforts des sages. Les souvenirs que tu vas emporter sur la terre, quand le moment du réveil t'arrachera de mes bras, feront de toi un objet de dérision ou de pitié pour les hommes; mais tu connaîtras seule la destinée à venir de l'humanité, que les hommes vivants ne connaîtront jamais. Ton corps est enchaîné, je ne sais pour combien de temps encore, aux liens grossiers de la vie; mais ton âme est appelée d'avance à goûter l'immortalité. Supporte donc avec résignation les ennuis de cette prison d'un moment, dont la porte s'ouvrira chaque soir sur les espaces immenses de la liberté éternelle.

— » J'ai tout compris, répondis-je, et mon âme, humiliée devant la grandeur de Dieu, se soumet avec reconnaissance à toutes ses volontés; mais puisqu'il m'est permis de te revoir dans ces moments de mort apparente ou de réparation anticipée que Dieu nous a donnés pour soulagement à nos douleurs, ne verrai-je pas aussi ma fille? ma douce et jolie petite fille! Elle ne peut habiter un autre monde que celui où nous sommes, car, à quoi servirait la résurrection des mères, si elles ne retrouvaient pas leurs enfants? Le cœur innocent de ce pauvre ange n'était pas encore ouvert au péché, et Dieu n'a pu refuser à la plus aimable de ses créatures un bonheur auquel la vertu même a moins de droits que l'innocence... Mais pourquoi ne me réponds-tu pas, et pourquoi une larme vient-elle mouiller tes yeux, à l'instant même où tu cherches à me consoler d'un sourire? Dieu aurait-il voulu garder ma petite fille pour lui?

— Tous les êtres sont à lui, s'écria-t-il, et il les possède partout! Mais Dieu est incapable de tromper la tendresse qu'il a lui-même déposée dans ton cœur. Seulement, plus sage que tu ne l'es dans l'impatience de ton amour, il retarde la résurrection des enfants jusqu'au moment où ils peuvent se réveiller, ainsi qu'à la suite d'un doux sommeil, suspendus au sein qui les a nourris. Notre petite fille ne t'est pas rendue encore, parce que tu n'es pas encore ressuscitée; mais le jour où tu renaîtras jeune dans mes bras, quel que soit le nombre des années qui t'est réservé, car la vieillesse n'est pour cette nouvelle vie que le court crépuscule d'un beau jour qui aboutit au jour sans fin; à ce moment de gloire et de bonheur qui ne peut plus échapper à notre espérance, tu verras l'enfant chéri éclore du premier de nos embrassements, et nous partager ses innocentes caresses, comme si elle ne nous avait jamais quittés. D'ici là, elle continue à dormir paisible dans son petit linceul, comme dans les langes de son berceau, à moins que Dieu n'admette quelquefois ces âmes ingénues à des visions célestes dont les ressuscités eux-mêmes n'ont pas le secret. La patience est un des plus grands efforts de notre nature, tant qu'elle n'est appuyée que sur la résignation; mais elle devient facile, quand elle s'appuie sur la foi. Le jour où ta fille se réveillera est si près de nous dans la succession des jours, que tu te ferais scrupule de la réveiller toi-même et de la tirer de ses songes, si elle dormait

sur tes genoux. Et qu'importe combien de temps elle dort, puisqu'elle ne vieillit point? Cherche à triompher, ma Lydie, de ces vaines inquiétudes des vivants que je ne pourrais pas toutes dissiper, parce que la mort seule doit te donner les sens intelligents et purs qui te manquent pour me comprendre. Contente-toi de jouir de l'aspect des biens que Dieu nous prodigue, et de l'espérance assurée des biens qu'il nous a promis. Pense que les heures s'écoulent, et que nous avons autant d'heures à être séparés que d'heures à être ensemble. Ne t'éloigne pas aujourd'hui sans avoir visité tes domaines et tes jardins.

» En parlant ainsi, George me relevait doucement du tapis de verdure où nous étions assis, et m'entraînait de surprise en surprise à travers ces bocages délicieux dont la merveille se renouvelle à chaque pas, car ils ont cela d'étrange et de sublime, que la création livrée à tout le luxe de ses divines fantaisies, ne s'y astreint nulle part à la reproduction uniforme des espèces. Chaque arbre, chaque tige, chaque brin d'herbe, y a son port, sa figure et sa nuance; chaque fleur se distingue de toutes les autres, par sa couleur et son parfum; et ceci n'exclut point cependant le privilége dont une âme sensible peut doter quelque fleur aimée, car les moindres soins suffisent pour la perpétuer par la culture; j'y ai même vu des ancolies, des pervenches, des violettes, et des roses; si bien qu'on dirait que tout ce qui a inspiré un sentiment ou porté une consolation au cœur de l'homme, est devenu capable de ressusciter avec lui. Cette magnificence féconde et variée que Dieu manifeste ici dans ses œuvres de prédilection, éclate là dans ses œuvres les plus obscures et les plus négligées, s'il est permis de penser et de dire qu'il a négligé quelque chose. Le grain de sable qui roule sous les pieds ferait honte aux rubis et aux saphirs de la couronne des rois. La poussière qui roule en atomes dans un rayon de soleil, a toute la splendeur des étincelles du diamant. Les ruisseaux coulent sur un sable de nacre, plus brillant, plus transparent, plus riche en reflets que l'opale, et il n'y a pas un de leurs petits flots qui ne berce toutes les couleurs de la lumière à sa surface comme un prisme ou un arc-en-ciel; mais que pourraient vous apprendre, mon ami, ces vaines comparaisons? Qu'est-ce que le rubis et le saphir? qu'est-ce que l'opale et le diamant? Qu'est-ce que l'arc-en-ciel lui-même dans le trésor

inépuisable des créations du Seigneur? Éperdue d'étonnement et d'admiration, je n'aurais pu détourner mes yeux des miracles qui les frappaient de toutes parts, si les impressions que j'éprouvais ne s'étaient pas toutes réunies en George lui-même, George qui me paraissait le roi de ces solitudes célestes, et en qui je remarquais, chose étrange, un caractère solennel de beauté qui m'avait presque échappé sur la terre : « O mon bien-aimé, m'écriai-je en versant des larmes de bonheur, ce n'est pas toi qui voudrais tromper ta Lydie! Tu as ménagé mon extase par égard pour ces organes mortels dont je suis encore revêtue, et pour me prémunir contre des émotions qui en dissoudraient le lien avant le temps. Non, ce n'est pas ici un monde de transition entre le temps et l'éternité, le séjour passager d'une créature qui doit finir d'être encore une fois, avant de renaître pour vivre toujours. C'est le lieu où le Seigneur prodigue aux justes ses éternelles récompenses dans d'éternelles joies. Ce soleil mille fois plus radieux que le nôtre, et qui frappe cependant mes regards sans les blesser, cette nature splendide et calme dont il semble qu'aucun orage n'ait jamais troublé le repos, ces oiseaux parés d'éclatants plumages qu'on n'a jamais vus, même dans les rêves; qui effleurent mes cheveux dans leur vol, et qui ravissent mes oreilles de chants intelligibles à la pensée, plus harmonieux que la musique et plus expressifs que la parole; toute cette création qui vit, qui sent, qui aime, dont tous les mouvements, toutes les émanations, toutes les voix se confondent dans un adorable concert, c'est la plus haute et la plus parfaite des créations de Dieu. Toi-même, George, tu as des ailes! et tes ailes sont l'attribut des anges qui entourent le trône du souverain maître de toutes choses. Qu'est-ce donc que le paradis des élus, si le monde où nous sommes n'est pas le paradis?

— » Je comprends ton erreur, répondit George, et je la comprendrais encore si la mort t'avait déjà douée des organes qui te manquent pour percevoir, dans ce monde passager, mille sensations qui t'échappent, et qui surpassent en douceur celles que tu éprouves maintenant. Tu t'en feras une faible idée en cherchant à te rendre compte des émotions qu'aurait éprouvées la matière, si elle eût joui de l'intelligence et de la pensée, à chacune des transformations qui la rapprochaient de l'état de perfectionnement. Imagine, si tu peux transporter ton esprit

dans cette hypothèse impossible, la plénitude de joie qui eût comblé cette matière inerte, quand elle acquit la faculté de croître dans les métaux; les métaux, quand ils obtinrent, dans les plantes, la faculté de vivre et de se perpétuer à jamais; les plantes, quand elles passèrent de l'état sédentaire à l'état de mouvement, dans l'organisation des animaux, et quand elles échangèrent leur végétation captive et solitaire contre des instincts et des sentiments; les animaux, quand le plus privilégié de tous reçut du souffle divin une inspiration et une âme! A chacun de ces progrès semble attachée la conquête d'une création; et la volupté dont il aurait inondé, tout à la fois, la matière sensible, si elle avait pu se rendre compte de ses métamorphoses, n'a cependant rien de comparable à celle qui pénètre le cœur de l'homme à l'instant où il prend possession d'une vie nouvelle qui le prépare à la possession assurée de l'éternité. C'est ce que tu sauras un jour, quand tu auras reçu de la mort le privilége de savoir, et tu me pardonneras alors de n'avoir pas satisfait plus clairement à tes doutes et à tes questions, parce que tu comprendras que j'étais obligé de me servir, pour m'expliquer, d'une langue appropriée à l'imperfection de tes sens débiles et incomplets. La connaissance des mystères d'une autre vie n'appartient qu'à une autre vie qu'il m'est permis de te faire pressentir, mais que Dieu lui seul peut te donner. Quant à ces ailes que tu as remarquées, continua-t-il en abaissant ses yeux vers la terre avec une grave modestie, je dois t'avouer qu'elles ne me sont pas communes avec tous les ressuscités, comme tu pourrais le croire. Dieu, qui a établi entre toutes ses créatures des différences nécessaires dont l'inégalité apparente ne s'effacera que devant le jour suprême de sa justice, a maintenu quelque hiérarchie dans le monde intermédiaire lui-même, où il appelle ses premiers élus. Comme tous les titres n'y sont pas égaux, il a voulu que les vertus qui lui sont le plus chères, y fussent distinguées par des figures extérieures et par des avantages sensibles, propres à inspirer le respect et la soumission. Cette manifestation éclatante de sa faveur est chez nous le gage d'un ordre immuable, et le secret d'une politique dont rien ne peut altérer le principe; mais personne n'oserait s'en enorgueillir, parce que le motif des volontés de Dieu est impénétrable. Ce qu'il est possible de

conjecturer, c'est que Dieu a reconnu par cette distinction extraordinaire le dévouement des hommes qui ont donné leur vie pour le salut de leurs semblables, et qui ont fait passer ainsi l'accomplissement du devoir le plus sacré de l'humanité, avant l'intérêt de leur propre conservation. Il y aurait, sans doute, peu de mérite à subir un instinct si naturel, sans réfléchir à ses conséquences et à ses dangers; il y aurait peut-être quelque orgueil à lui obéir dans les occasions qui l'éveillent, qui le développent, qui le font crier au fond de notre âme comme une voix de la Providence, et ma mort aurait été plus digne d'envie que de pitié, si je n'avais eu qu'une vie à immoler en te quittant. Mais tu vivais, Lydie; ce n'était pas toi que j'allais sauver; c'était toi que j'allais perdre, et n'en doute pas, ajouta George en portant ma main de son cœur à ses lèvres, Dieu a moins récompensé en moi mon action que mon sacrifice!

— Voilà qui est bien, lui dis-je, car mes idées s'éclaircissent de plus en plus à chaque parole que tu prononces! Laisse-moi te dire le reste. Ainsi, mon George, tu es heureux parmi les heureux, parce que tu as été bon parmi les bons, et le privilége que tu partages avec quelques-uns n'a rien d'humiliant pour le grand nombre, parce qu'il est de la nature des belles âmes de reconnaître l'ascendant des âmes supérieures, et parce que Dieu a d'ailleurs imprimé à tes pareils le sceau manifeste de sa prédilection. Tu es heureux dans la vie glorieuse que la divine bonté t'a faite auprès de mon père et du tien, qui nous ont si tendrement aimés, et dans les bras desquels tu ne peux me conduire, tant que les liens de la vie qui m'enchaîne encore à la terre ne sont pas rompus. Si quelque chose manque à la félicité si pure dont tu jouis, c'est ta pauvre Lydie et ta petite Marceline, que tu attends toutefois avec sécurité, comme au retour d'un court voyage qui n'offre plus de périls; et quoique mon épreuve doive me paraître plus longue, moi aussi, je suis heureuse, car je ne peux plus douter qu'elle finira. Oh! que le sentiment de notre bonheur à venir ne soit plus obscurci dans ton âme par la moindre inquiétude, car ta Lydie le goûte avec toi, et les jours pénibles que j'ai encore à passer dans le monde où tu n'es plus, adoucis du moins par une ferme espérance, te rendront fier de mon calme et de mon courage. Il n'y a de malheureux que les méchants, qui doivent regretter, dans des souffrances éter-

nelles, d'avoir en vain compté sur le néant; et je ne peux te cacher que ce sentiment mêle pour moi quelque tristesse aux joies ineffables de la résurrection. Le Créateur les avait faits nos frères, et nous avait prescrit de les plaindre et de les aimer, quoique nous en fussions haïs et persécutés. Ces infortunés ne trouveront-ils jamais grâce devant la pitié du Très-Haut? L'enfer ne les rendra-t-il jamais?

— Je m'attendais à cette question, répliqua George avec un nouveau sourire, car tous les secrets de ton cœur me sont connus; mais tu sauras un jour qu'il m'est aussi impossible qu'à toi de la résoudre, car la mort n'a soulevé que le premier de tous les voiles qui nous séparent de Dieu; cela devait être ainsi pour que notre âme ne s'abîmât pas d'étonnement et de respect dans la contemplation de ses mystères. Ce que je puis te dire, et ce que les sages nous enseignent dans notre vie nouvelle, c'est qu'il n'y a peut-être point de méchants absolus, et que, par conséquent, il n'y a peut-être point de peine sans rémission. D'autres clartés font sans doute rayonner un nouveau jour dans des intelligences rebelles. D'autres mondes plus rigoureux soumettent les insensés et les pervers à des épreuves plus longues et plus pénibles, mais qui auront aussi leurs mérites et leurs couronnes. L'obstination seule dans la haine de Dieu et de ses œuvres sera repoussée à l'instant solennel du jugement suprême, mais il faut pour cela que le souffle divin qui anime la créature s'anéantisse absolument en elle, et qu'il n'y reste plus rien d'humain. Il y a encore des chutes à craindre dans ce monde d'élection où je t'ai transportée, car ce n'est pas celui de la vie éternelle, et les bons sont exposés comme les mauvais à l'atteinte des passions; mais ces chutes seront fort rares. Il y a encore des réparations à espérer dans ce monde d'exil où les condamnés gémissent; et comme la cruelle espérance du néant ne les rassure plus, ces réhabilitations seront nombreuses. Rien n'est fini devant la souveraine bonté, parce qu'il n'y a qu'elle qui soit complète et universelle. Je t'ai parlé de nos théories et non pas de nos mystères. Chez les ressuscités comme chez les vivants, la sagesse consiste à s'humilier.

— Que la volonté du Seigneur soit faite en toutes choses, repris-je alors. Mais achève de rassurer ma faiblesse sur un doute que tes discours ont fait naître quelquefois dans mon

esprit. La révélation est vraie, il n'est pas permis d'en douter, et le langage des saintes Écritures est la divine expression des vérités que nous devons croire. Pourquoi ces vérités se sont-elles enveloppées de ténèbres impénétrables? Pourquoi cette révélation émanée de Dieu, qui sait tout et qui peut tout dire, est-elle restée imparfaite? En rendant sensibles à tous ces destinées de l'avenir qui deviennent si évidentes aux yeux dessillés des morts, la tendre miséricorde du Seigneur aurait abrégé nos épreuves; car, dès le premier pèlerinage que nous accomplissons sur la terre, toutes les âmes se seraient élancées vers lui d'un commun accord. Pourquoi nous a-t-il laissés plongés dans l'ignorance et dans le doute, si voisin du désespoir, même quand il s'annonçait par ses prophètes, et quand il se donnait à nous par son fils? La science de la foi doit-elle tenter de s'élever au-dessus des enseignements de la foi?

— Jamais! s'écria George; car la foi n'est pas une science, la foi est une vertu dont tout le mérite consiste dans son abandon et dans sa simplicité. Ceux qui croient parce qu'ils savent, ne croient pas assez et ne croient pas bien. La conviction est l'effet de l'examen, et l'examen est une opération de l'esprit qui marque l'ingratitude et la défiance. Pour pénétrer dans l'abîme des volontés de Dieu, il manque à l'homme des organes que Dieu n'a pas daigné lui donner. Que dirais-tu de l'aveugle-né qui porte un jugement sur les couleurs, ou du sourd-muet qui analyse les effets de la musique? Faut-il te rappeler que ces mystères ont été dévoilés aux chrétiens dans la première page des Écritures? Quiconque est parvenu à discerner le bien et le mal, a déjà perdu son innocence, car le propre de l'innocence est de ne pas connaître le mal. Tous les êtres que le Seigneur a produits lui sont également chers, mais il a voulu les renfermer dans de justes bornes qu'ils ne peuvent franchir sans se perdre. Il n'est pas plus permis à l'homme de concevoir les mystères de la création qu'à la plante de changer volontairement de sol et d'horizon, qu'à l'animal de réfléchir sur son existence et de communiquer sa pensée. Les premiers habitants de la terre étaient réservés au bonheur le plus pur que puisse comporter leur espèce, quand un esprit d'orgueil et de démence leur ouvrit la fatale voie du savoir; ils ont acquis la faculté de savoir, et avec elle tous les doutes qui la suivent, tous les

malheurs qui l'accompagnent, depuis l'incertitude où l'âme s'égare, jusqu'à la pensée du néant qui la tue. Ceci est le résultat d'une impatience qui est propre à tous les êtres créés, et qui les porte incessamment vers le degré de perfection qu'ils doivent un jour atteindre, instinct naturel et irrésistible auquel la pierre obéit en croissant et en aspirant à vivre, la plante en vivant et en aspirant à sentir, l'animal en sentant et en aspirant à penser, l'homme lui-même, en pensant et en aspirant à comprendre; mais l'homme avait reçu l'intelligence, il connaissait la portée de son organisation, il en pressentait avec assurance les fins promises, et il ne se contint point dans les limites qui lui furent imposées par la parole divine. Il entreprit de se rendre égal à Dieu, et Dieu le punit dans sa vanité en lui abandonnant le fruit de sa science qui ne lui apprit que la mort. Voilà, chère Lydie, l'histoire de l'humanité. Ces maux seraient trop grands si Dieu ne nous avait pas laissé pour compensation la foi qui se confie en ses promesses, l'espérance qui attend, et la charité qui aime, trois vertus que la sagesse des saints appelle *théologales*, dans la langue des Grecs, parce qu'elles renferment en elles toute la *science de Dieu*. Croire, espérer, aimer, c'est la véritable loi du chrétien, et quand il a rempli ces conditions dans sa première vie d'épreuve, il s'est rendu digne de l'autre. Si tu me demandes encore maintenant pourquoi la révélation, qui est l'expression même de l'éternelle vérité, n'a pas éclairci ces ténèbres, il me sera facile de te satisfaire. La révélation n'a été donnée, ni à des êtres d'une nature supérieure à l'homme, ni aux hommes obstinés dans le péché de la science, qui persistent à chercher la raison des choses, malgré la défense expresse de Dieu, et qui renouvellent ainsi en eux la tache originelle de leur race. Elle a été donnée aux simples d'esprit et de cœur qui croient parce qu'ils sentent, et non pas parce qu'ils savent. La vie serait une épreuve aisée, si le témoignage de nos sens nous démontrait que la vie n'est qu'une épreuve, et l'avenir nous dédommagerait assez du présent, si le présent n'était pas fermé; mais la révélation nous est arrivée sous une forme humaine, et n'a pu être communiquée à l'homme que dans les conditions de sa nature. La vérité qu'elle nous donne est la vérité générale que saisissent nos organes et qu'embrassent nos facultés; mais elle suffit ainsi aux besoins de notre nature et aux espérances

légitimes dont elle est la source. La vérité des savants, au contraire, est un abîme sans fond dont les formidables échos répètent à jamais cette menace prophétique du Seigneur : *Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière !* Le péché du paradis terrestre, Lydie, c'est la science, fille déplorable de la curiorité ! Crois donc sans efforts ce qui t'a été enseigné par Dieu et par son Église, même quand ces enseignements te paraissent imparfaits, car tu sais que l'espèce entière à laquelle tu appartiens est imparfaite, et qu'elle ne peut en recevoir d'autres tant qu'elle n'a pas été éclairée par la mort. C'est la mort qui est la lumière. Écoute-moi bien encore une fois, douce amie, pour que mes paroles ne soient pas tracées sur le sable, mais qu'elles s'impriment fortement dans ton cœur. Savoir, c'est se tromper peut-être ; croire, c'est la sagesse et le bonheur ; espérer, c'est le remède et la consolation de tous les maux ; aimer, c'est toute la vertu. Je ne sais pas si le souverain juge tiendra beaucoup de compte un jour de la science que tu viens d'ambitionner un moment, mais je te réponds que les plus précieux trésors de sa grâce appartiennent à la candeur, à la pitié et à la charité.

Je me penchai sur le sein de George, en y répandant quelques larmes de joie, et notre promenade se poursuivit en silence, car je n'étais plus curieuse. Je jouissais de délices plus pures que celles qui avaient comblé le cœur des premiers êtres vivants dans le paradis terrestre, et je ne voulais pas renouveler le péché d'Ève dans le paradis des morts. Je savais d'ailleurs que les doutes qui me tourmentaient encore étaient l'effet de mon ignorance et de mon imperfection, et qu'ils ne pouvaient qu'affliger mon ami, en le ramenant trop longtemps du sentiment serein de sa condition à la tendre pitié que lui inspirait la mienne. Et puis, tout continuait à me distraire par des sensations que les hommes ne sont pas même capables de nommer, parce qu'il n'y a rien qui leur ressemble dans nos sensations ordinaires. Mes yeux, inondés des lumières flatteuses qui les étonnaient sans les éblouir, mes oreilles abreuvées par un fleuve d'harmonie qui ne tarissait jamais, tous mes sens, accablés d'un bonheur pour lequel ils ne sont pas formés, commençaient à s'assoupir dans une langueur délicieuse dont aucune de nos voluptés terrestres ne donnerait l'idée, si l'on ne parvenait à se

figurer l'inexprimable extase d'une âme qui vient d'être ravie en Dieu. Je sentis mes membres défaillir, mais le bras de George me soutint.

— Voilà le moment venu, dit-il. Tu t'endors à la vie des ressuscités pour retourner à la vie des mourants, et pour la traîner péniblement pendant quelques heures qui nous sépareront à peine, car ma pensée ne cessera de te suivre et de veiller sur toi. Souviens-toi de croire d'espérer et d'aimer, et ne crains pas de souffrir, car les souffrances de la vie sont passagères, et les joies de la résurrection sont éternelles.

— Au même instant, continua Lydie, je me réveillai en effet sur le lit de douleur où j'avais subi la veille de si mortelles angoisses, et je sentis ma main pressée encore dans la main du médecin, qui interrogeait de nouveau le mouvement de mon sang. « Où est-il? m'écriai-je? Que sont devenus ces brillants oiseaux au plumage d'or, qui nous saluaient de leurs concerts? Qu'a-t-on fait de ces fleurs qui penchaient à l'envi vers nous leurs calices odorants pour nous embaumer de leurs parfums? Le Seigneur a-t-il éteint son soleil? » Mais je me rappelais aussitôt les paroles de George, car elles avaient à peine cessé de retentir à mon oreille, et de vibrer dans mon âme; je compris avec résignation que ma captivité n'était pas finie, et je souris.

— Voilà qui est bien, remarqua le docteur du ton de l'orgueil satisfait. Ce que j'avais prévu est arrivé. Cette jeune femme est en démence; il n'y a pas un moment à perdre pour la transporter dans l'hospice des aliénés de Lausanne où je pourrai observer de plus près les développements et les crises de sa maladie.

— Pourquoi faire? dit la mère Zurich, une bonne vieille femme de notre voisinage qui m'avait assistée les jours précédents, et qui ne m'a pas quittée depuis; pourquoi faire, s'il vous plaît?

— Pour la guérir, répondit le médecin en puisant une prise de tabac dans sa tabatière d'or.

— Hélas! reprit la mère Zurich en soupirant, Dieu nous garde qu'elle guérisse, puisqu'elle se trouve contente ainsi, et que son front a repris cette sérénité d'ange qui la rendait si belle au temps de son bonheur. Pouvez-vous ressusciter George, et le ramener ici avec elle, quand elle sera guérie? Si votre sa-

voir ne va pas jusque-là, laissez-nous Lydie comme elle est. La pauvre enfant sera notre fille à tous, et je vous réponds que nous ne l'abandonnerons pas.

En parlant ainsi, elle m'entoura de ses bras comme pour me retenir, et je répondis à sa tendresse par des larmes de reconnaissance, car je me serais trouvée bien à plaindre de quitter la maison de George et les gens qui l'avaient aimé. Le médecin était pourtant fort affligé, selon toute apparence, de perdre un sujet d'étude qui commençait à lui faire honneur, et je ne l'ai pas revu depuis. Mon histoire finit là, et maintenant j'espère et j'attends. »

Depuis longtemps Lydie ne parlait plus, que je l'écoutais toujours. Quant à Lydie, elle était retournée à ses fleurs, sans prendre garde à moi, et je pense qu'elle m'avait tout à fait oublié, quand je me replaçai sur son passage.

— Un mot encore, Lydie, un mot et rien de plus, m'écriai-je en saisissant sa main avec une respectueuse tendresse ! Depuis cette nuit solennelle où George vous transporta dans le paradis des ressuscités, vous est-il arrivé de faire encore une fois, une seule fois, le même rêve?

— Le même rêve? reprit-elle d'un air soucieux. Appelez-vous cela un rêve, comme le font les autres? Oh! ne vous alarmez point! je ne vous en saurais pas mauvais gré. Les vivants ne peuvent juger que d'après leurs sens, et leurs sens sont voilés d'épaisses ténèbres. Depuis cette nuit où le paradis des ressuscités me fut ouvert, j'y passe toutes les heures de mon sommeil, et j'y ai pénétré des mystères plus doux encore que ceux dont je vous ai entretenu. Si cela n'était pas ainsi, croyez-vous que je vivrais encore?

Une femme que je n'avais pas aperçue jusque-là, et qui était arrivée pendant les derniers moments de notre entretien, vint se placer alors au-devant de Lydie qui s'empara de son bras. Je reconnus la mère Zurich, et en effet, le soleil près de se coucher, marquait déjà depuis quelque temps l'heure de quitter l'esplanade. « Pauvre innocente! dis-je en moi-même en suivant Lydie des yeux à travers les détours du chemin et en la voyant disparaître pour la dernière fois derrière un massif de verdure qui ne devait plus me la rendre; pauvre Lydie! repris-je après un instant de réflexion, ou plutôt, femme heureuse et privilégiée

entre toutes les femmes ! tu vas t'endormir aux tristes réalités de la terre et rêver, sur le sein de ton ami, la félicité qui t'est promise ! Dors longtemps, Lydie, et puisse le ciel hâter pour toi le jour fortuné où tu ne te réveilleras plus ! Grâces te soient rendues cependant pour les douces et précieuses consolations que j'ai retirées de ton entretien ! Là où n'était pour moi qu'une énigme dont je croyais pouvoir obtenir le mot sans recherches et sans sacrifices, tu m'as appris que la solution de cet imposant mystère n'appartient qu'à ceux qui savent aimer et souffrir ; la crainte de souffrir me faisait craindre d'aimer, et je ne savais pas qu'en me dérobant aux rigoureuses épreuves du cœur par une défiance pusillanime de mes forces, j'altérais en moi le principe le plus vivace de mon immortalité, celui-là seul qui doit nous acquérir des droits à une éternelle récompense, et nous faire participer à des joies éternelles ! Tes paroles ont rallumé ce flambeau d'active charité que je m'efforçais d'étouffer dans mon sein. Je retourne parmi les hommes pour les aider dans leurs peines, et pour pleurer du moins avec eux quand il ne m'est pas permis de les secourir. Je vais reprendre ma part des calamités qui sont attachées à notre existence passagère, je vais accumuler sur ma tête résignée tout ce qu'il me sera possible d'en épargner aux autres, et si j'éprouve quelque regret, c'est que ce devoir, aveuglément dédaigné si longtemps par une fausse philosophie, soit trop facile aux âmes à convictions qui veulent se rendre dignes de leur destinée. Il n'y a point en effet de malheur réel pour l'amour, quand il s'appuie sur l'espérance et sur la foi, et si cette prescience de l'infaillible vérité était donnée à tous comme à Lydie et à moi, ô mon Dieu ! qui oserait dire que notre paradis terrestre fût fermé !

— Dieu est grand, dit Lugon, car j'avais proféré tout haut ces dernières paroles en m'acheminant vers l'endroit où il m'attendait, une main passée dans la bride de mon cheval. Monsieur a sans doute remarqué, ajouta-t-il pendant que je me jetais en selle, qu'il était trop tard ce soir pour aller voir le château de Chillon?

— Eh ! que m'importe, mon ami, le château de Chillon, et tous les restes du moyen âge, et tous les souvenirs de la poésie, et jusqu'à ces merveilles de la nature que j'allais admirer dans les Alpes ! mes amis s'attristent de mon absence, ma mère est

vieille et infirme, j'ai laissé un domestique malade, le plus pauvre de nos voisins a perdu sa vache, l'argent que je dissipe en distractions solitaires fait faute dans vingt maisons du village, et je reprendrai demain la route du Jura. »

Cette réponse, qui ne présentait à l'esprit de Lugon qu'un bizarre enchaînement de phrases sans ordre, lui inspira sans doute quelque inquiétude sur l'état de ma raison, car il ne me répliqua que par un hochement de tête accompagné d'un soupir. Le pauvre garçon n'avait pas oublié que la folie de Lydie passait pour contagieuse. « Dieu est grand, » murmura-t-il tout bas en s'élançant à son tour sur sa mule, et nous gagnâmes Vevey d'un temps de galop.

Je suis resté dès lors fidèle à toutes mes résolutions. J'ai accepté avec soumission et avec reconnaissance la part que le Seigneur m'a faite dans les douleurs et dans les tribulations de l'humanité ; je ne me suis jamais plaint que la coupe fût trop pleine, quoiqu'elle ait débordé souvent, et je dois répéter encore qu'il y a eu peu de mérite dans mon courage, car le courage ne coûte rien à la foi. Il n'est point d'homme qui n'en puisât autant que moi dans les mêmes convictions, et qui ne se défendît soigneusement de soumettre sa croyance instinctive aux misérables arguties de l'examen philosophique, une fois qu'il a compris que toutes nos vertus consistent à aimer, et que tout notre bonheur consiste à croire. Ces paroles de George me ramènent à une histoire dont j'ai promis la fin.

Dans le cours du printemps qui suivit ma rencontre avec Lydie, un souci profond dont je n'étais pas le maître me pressait de la revoir et de m'informer de son sort. La science des médecins m'effrayait, quand je pensais qu'ils pouvaient l'avoir guérie, qu'elle était rendue au sentiment affreux de son infortune, et qu'elle ne rêvait plus. Ma constance même, encore chancelante, avait besoin de s'assurer dans sa force, contre les railleries des beaux-esprits et le superbe dédain des sages. Pour mettre fin à ces incertitudes, je retournai à Vevey, mais je ne m'y arrêtai point. Je passai devant la maison de George qui était fermée comme la première fois, et je pensai que Lydie devait être à l'esplanade, car l'heure n'était pas encore avancée, et le jour était tiède et pur. Au moment d'arriver, je rencontrai un cavalier qui menait à la main un cheval de retour. Comme je

connaissais cet homme et que j'en étais connu, nous mîmes pied à terre tous les deux à la fois. C'était le petit Lugon.

— Où va donc monsieur, sans guide et sans domestique? dit Lugon en répondant cordialement à mon serrement de main.

— Au jardin de Lydie, répondis-je. As-tu remarqué si elle y était?

— Elle y est, monsieur, reprit Lugon d'un ton de voix grave et concentré en abaissant ses regards vers la terre. Mme Lydie est dans son jardin et n'en sortira plus, jusqu'à ce que la trompette de l'ange l'appelle au jugement dernier. Elle est morte.

— Morte! m'écriai-je.

Et le cœur de l'homme est un abîme de contradictions inexplicables. Je ne sais ce qui l'emportait alors en moi du regret de sa perte ou de la joie de sa délivrance.

— Elle mourut, continua Lugon, un mois à peine après le jour où monsieur conserva si longtemps avec elle. Elle était dans son jardin, comme elle appelait ce coin de la grève, tout entourée de fleurs qu'elle avait cueillies et dont la pauvre femme avait coutume de composer le bouquet de George. La mère Zurich était venue deux fois pour la chercher, et deux fois elle s'était retirée à l'écart parce qu'elle avait pensée que Lydie dormait. La troisième fois, comme la nuit se faisait déjà sombre et que tout le monde revenait de son travail, elle résolut de l'éveiller, mais elle ne put y réussir, parce qu'il se trouva que Lydie était morte. Alors la mère Zurich poussa un cri qui appela tous les passants. « Voyez, voyez! dit la mère Zurich, elle est morte! et je croyais qu'elle dormait! » Ce qu'il y a d'étrange, monsieur, c'est que, lorsqu'on vint pour enlever le corps de Lydie que la mère Zurich avait enveloppé de ses bras sans proférer une parole de plus, on s'aperçut que la mère Zurich était morte aussi. On leur creusa là les deux fosses que vous voyez, parce qu'elles étaient catholiques et qu'elles ne pouvaient avoir part aux prières des huguenots.

— Tu es catholique, Lugon? repris-je involontairement, car ma pensée était distraite par d'autres idées.

— Certainement, monsieur, répliqua froidement Lugon, puisque je suis du Valais.

— Et que pensa-t-on dans le pays de ces deux morts si soudaines que rien n'avait fait prévoir?

— Le docteur n'en parut pas étonné. Il dit que la jeune était morte d'une congestion cérébrale, je crois que c'est cela, et la vieille d'apoplexie. Oh ! c'est un homme très-savant.

— La jeune était morte parce que le temps de ses épreuves était achevé. et la vieille parce qu'elle n'avait plus personne à consoler sur la terre. Le ciel ne devait pas une moindre récompense à sa piété.

Ici Lugon me regarda fixement avec un mélange d'étonnement et de tristesse, car il n'avait pas oublié tout à fait ses anciennes préventions, et il venait de se les remettre en mémoire.

— La vieille, reprit-il, avait fait son temps ; mais Lydie, si jeune encore et si belle !...

— Ne la pleurez pas, mon ami ! Lydie est affranchie maintenant de toutes ses douleurs ! Lydie possède à jamais, sans trouble et sans réveil, la félicité qu'elle ne faisait que rêver.

Lugon me regarda de nouveau.

— Dieu est grand ! dit-il.

CH. NODIER.

MOEURS

PUBLIQUES ET PRIVÉES

DES TURCS [1].

C'est à l'incendie qui éclata le 3 août 1831, dans le faubourg de Péra, que se rattachent les souvenirs les plus curieux de mon séjour à Constantinople. Avant d'essayer de faire connaître quelles sont les mœurs publiques et privées des Turcs, je ne crois pas inutile de raconter le fait qui m'a fourni l'occasion d'étudier la vie orientale dans son intimité. Toutes les notions que j'ai pu recueillir sur ce sujet se lient dans mon esprit aux désastres de l'incendie de Péra. On ne s'étonnera donc point que je fasse précéder cette étude sur les mœurs musulmanes du récit de ce triste événement.

Depuis deux mois des bruits vagues de choléra avaient commencé à se répandre à Constantinople, et la population, accoutumée aux ravages périodiques de la peste, voyait presque avec indifférence le grand nombre de tombeaux qui se creusaient dans les cimetières de la ville. Bientôt le fléau s'était révélé

(1) M. le docteur Morpurgo a longtemps habité l'Orient et exercé la médecine dans plusieurs de ses villes principales. C'est à cette qualité de médecin qu'il a dû de pouvoir étudier les mœurs des Turcs dans leurs détails les plus intimes.

d'une manière certaine sans que le calme des habitants eût été altéré en rien. On n'avait point suspendu les affaires. Il n'y avait eu ni émigrations, ni assassinats, ni émeutes. J'habitais alors le faubourg de Péra, quartier où se logent d'ordinaire les Européens. Un jeune Turc vint me prier un matin de l'accompagner sans retard à la maison de campagne habitée par son maître, pour donner mes soins à une jeune fille gravement malade depuis plusieurs jours. Je m'empressai de répondre à cet appel, je descendis à Galata avec le jeune homme ; un bateau nous y attendait, je traversai le canal, je débarquai à *Eyoub-Sultan*, où sont les tombeaux de la famille impériale, et en quelques minutes j'atteignis *Otakchilar*, où résidait la malade. Le maître de la maison m'attendait avec impatience, et s'empressa de m'introduire dans le *harem*, sanctuaire de la famille musulmane. La malade, sa propre fille, jolie personne de dix-sept ans, n'était pas voilée. Sa belle-mère me fit l'historique de la maladie, et me dit en terminant que l'*imam* (prêtre musulman) avait lu plusieurs fois le Coran et soufflé inutilement sur la poitrine de la malade. Dieu voulait donc qu'elle fût guérie par les soins d'un médecin, et c'est à moi qu'on avait décidé de la confier. Il s'agissait d'une fluxion de poitrine, et j'ordonnai une application de sangsues ; mais la chose n'était pas si facile que je l'imaginais. Cette famille avait grande confiance dans l'astrologie, et ne pouvait se résoudre à suivre mon ordonnance sans savoir si le jour du mardi était favorable à la saignée. On envoya demander à ce sujet des renseignements chez un *schech*, espèce de santon, qui décidait sans appel en pareille circonstance. On me supplia de rester pour attendre la réponse. L'émissaire fut de retour après un temps assez long, et l'avis du santon étant favorable, on procéda à l'opération. J'étais encore dans le harem, lorsque la voix du crieur public qui annonce les incendies arriva jusqu'à moi. *Bey Oglou da yenghin var !* criait-il. (Il y a le feu à Péra !) — Sachant avec quelle rapidité les incendies gagnent à Constantinople, je craignis pour ma maison, et prenant congé de la malade, je m'empressai de rejoindre le bateau qui m'attendait à Eyoub-Sultan, et de retourner à mon quartier. L'incendie avait commencé à neuf heures du matin ; il n'était que trois heures de l'après-midi lorsque j'arrivai à Péra, et cependant les flammes s'étendaient déjà sur une surface d'un mille

carré (1). Ce jour-là, il est vrai, le vent soufflait avec une telle violence, qu'il aurait été très-difficile de maîtriser l'incendie. On a prétendu que les Turcs avaient refusé de porter secours aux incendiés pour se venger de la destruction des flottes ottomanes à Navarin ; mais cette accusation est dénuée de fondement, car si les Européens ont souffert plus que les autres du désastre de Péra, les musulmans n'en ont pas moins eu un assez grand nombre de maisons brûlées ; le *teké,* ou couvent des derviches danseurs, n'a échappé à l'incendie que parce que le vent a changé de direction, et un grand palais du sultan, *Galata-Serail,* a été réduit en cendres.

Je cherchai en vain ma maison, elle n'existait plus. Ne pouvant rien faire pour moi, je tâchai d'être utile aux autres. Celui qui a vu un incendie dans une ville turque peut se faire une idées du chaos : on entend des hurlements, des malédictions, des prières, des menaces dans tous les langues, et chacun agit pour son compte; car il n'y a ni police, ni secours, ni direction. Je n'oublierai jamais cette affreuse. journée. Les rues étaient jonchées de débris de caisses et d'objets précieux; des cholériques erraient çà et là comme des spectres; les plus malades étaient portés par les parents chez qui la voix de la nature avait été plus puissante que la crainte de la misère ; leurs plaintes, accompagnées des gémissements des enfants, étaient déchirantes. Fatigué et meurtri, je me retirai au petit champ des morts, situé entre Péra et Kassim-Pacha, et là je me reposai sous un cyprès. L'incendie s'étendait avec rapidité et dévastait tout sur son passage; une charmante maisonnette, tout neuve, construite en bois, entourée d'un petit jardin, résistait cependant comme par miracle à ses fureurs; à chaque instant les

(1) Ce qui rend les incendies si terribles à Constantinople, c'est que presque toutes les maisons sont en bois ; et celles en pierres, qui résistent dans les cas moins graves, sont elles-mêmes détruites lorsque, cernées de tous côtés par les flammes, elles viennent à subir pendant plusieurs heures l'action d'une forte chaleur. Les pompes alors ne sont plus d'aucune utilité, car le feu prend instantanément dans plusieurs directions. Il faudrait isoler l'incendie en abattant quelques maisons ; mais le fatalisme des musulmans s'y oppose. « Il est peut-être écrit, disent-ils, que la propriété de tel individu soit sauvée ; en la détruisant, on courrait risque de s'opposer à la volonté de Dieu. »

flammes menaçaient de l'engloutir, mais une force inconnue sauvait d'un désastre sans cesse imminent cette demeure élégante et modeste. Curieux de m'expliquer ce phénomène, je m'approchai du lieu de la scène : la maison était entourée de tapis qu'une jeune femme, montée sur le toit, entretenait mouillés, en y versant de grands seaux d'eau; un homme robuste puisait l'eau, sans discontinuer, à la citerne qui était dans la cour. Ils luttèrent longtemps avec courage; mais, vaincus à la fin par la chaleur et la fatigue, ils furent obligés de s'arrêter pour reprendre haleine. Lorsqu'ils voulurent recommencer, les flammes enveloppaient déjà leur demeure; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent avec amertume. Un soldat de police usa de violence pour les faire sortir : il en était bien temps; quelques instants après la maison s'écroula. Il y avait dans la douleur de ces pauvres gens quelque chose de si profond et de si tendre, que tous ceux qui, comme moi, assistaient à cette scène en furent émus. Un des spectateurs connaissait le jeune homme, et nous expliqua la cause de ses larmes. C'était, nous dit-il, un Grec de Lesbos; son père, chargé d'une nombreuse famille, l'avait envoyé à Constantinople, afin de pourvoir à sa subsistance. Il était entré comme apprenti chez un menuisier, et était devenu amoureux de la fille de son maître. Celle-ci partageant sa passion, il l'avait demandée en mariage; le père y avait consenti, mais à la condition qu'il gagnerait assez d'argent pour bâtir une maison. Le jeune homme s'était soumis; et après avoir reçu de sa bien-aimée l'anneau des fiançailles, il était parti pour Smyrne. Après quatre années de travail et de privations, il avait pu économiser dix mille piastres, et, de retour à Constantinople, avait bâti une maison et obtenu la main de sa fiancée. Depuis trois mois seulement ils habitaient cette maison, gage de leur amour; ils s'étaient promis une vie de bonheur, et un instant avait suffi pour détruire le fruit de tant de peines.

L'incendie se prolongea durant plusieurs heures; enfin, vers le soir, le vent se calma, les flammes arrêtèrent leurs ravages, et on put calculer les pertes qu'on venait de faire. Le nombre des maisons et des boutiques réduites en cendres fut évalué à quinze mille. Pendant la nuit, des flammes s'élevaient encore du milieu des décombres, et répandaient une clarté sinistre sur

ces ruines amoncelées. Plus de quarante mille personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, gisaient pêle-mêle sous les cyprès des cimetières qui entourent Péra; les figures crispées des cholériques ajoutaient à l'horreur du tableau. Le lendemain le sultan fit distribuer aux pauvres soixante mille piastres. Il ordonna qu'on abritât dans une caserne tous ceux qui n'avaient pu trouver un gîte, et permit aux musulmans de loger les chrétiens dans leurs quartiers.

J'espérais toujours qu'une partie de mes effets aurait pu être conservée. J'avais à mes gages un domestique de l'île de Tino, qui gardait la maison lorsque j'étais obligé de m'absenter; il habitait Constantinople depuis longtemps, et je pensais qu'il aurait sauvé au moins mes manuscrits et les objets de valeur. Le lendemain de l'incendie, je rencontrai cet homme dans le jardin du palais de France. Il m'aborda avec assurance, mais cependant avec les dehors d'une profonde tristesse. Il me dit qu'il avait transporté mes effets dans une maison en pierre, croyant qu'ils seraient en sûreté, mais que la maison ayant brûlé, tout avait péri. Je dus ajouter foi à ces paroles. Après quatre mois, cependant, ce jeune homme, qui était sans ressources lorsque je le pris à mes gages, ouvrit une boutique avec cinquante mille piastres de capital. Malheureusement la police s'exerce en Turquie d'une manière si détestable, qu'il me fut impossible de le poursuivre.

Je m'efforçai de supporter avec courage le malheur qui m'était annoncé, et je retournai voir ma jeune malade de la veille. Son père m'attendait avec impatience; il vint à ma rencontre, et, lorsqu'il fut informé de mon dénûment, il me serra dans ses bras. « Mon fils, me dit Hassan-Effendi, soumets-toi avec résignation à la volonté de Dieu; puisque j'ai été la cause de ton malheur, permets-moi de venir à ton secours; si tu n'avais pas été dans mon harem, tu aurais peut-être sauvé ta fortune; en attendant que tu puisses arranger tes affaires, accepte l'hospitalité que je t'offre de bon cœur. » Je ne pus résister à un langage si plein d'effusion. Hassan me donna une petite maison située près de la sienne. J'habitai pendant deux mois cette demeure avec mon interprète, et celui à l'hospitalité duquel je la devais m'envoya régulièrement mes repas, matin et soir, de sa propre cuisine. Trois jours après que j'étais installé chez lui,

Hassan-Effendi vint un soir prendre le café chez moi. « Mon hôte, me dit-il, je sais que vous autres Européens vous ne pouvez pas vous passer de la société des femmes, et tu es si loin des quartiers habités par les Francs, qu'il t'est difficile de t'y rendre ; quoique nos mœurs s'opposent à ce que les hommes pénètrent dans nos harems, je veux, en faveur de ta qualité de médecin, enfreindre cet usage. Je t'engage donc à venir passer tes soirées dans ma famille. » On peut croire que j'acceptai avec empressement cette invitation qui m'offrait une occasion d'étudier dans leur intimité les mœurs des Turcs, mœurs que l'on ne connaît pas encore bien en Europe, que la plupart des voyageurs calomnient faute de les avoir connues. Assez généralement on traverse l'Orient au galop; on ignore les langues des pays qu'on visite, on est donc obligé de s'en tenir aux rapports inexacts des Européens qui, bien qu'ils habitent le Levant, ne sont presque jamais en contact avec les Turcs, ou aux rapports encore plus inexacts des interprètes qu'on prend à ses gages, race ignorante et de mauvaise foi, qui tient à la disposition de tous les nouveaux venus une foule de contes plus absurdes les uns que les autres. Au reste, s'il est difficile aux voyageurs de bien connaître les mœurs des pays de l'Europe, il leur est bien plus difficile encore de connaître celles des Osmanlis, car la vie des Turcs est toute d'intérieur, et une barrière s'élève à la porte de leur harem ; les médecins seuls ont le droit de franchir cette barrière, et les médecins écrivent rarement leurs voyages. Dans la famille d'Hassan-Effendi, je pus enfin recueillir des notions positives sur la vie privée des Turcs. Cette famille se composait de neuf personnes, lui et sa femme, qu'il avait épousée en secondes noces, ayant divorcé avec la première; deux filles, dont l'une née de sa première femme, deux négresses, une jeune Circassienne qui avait été élevée dans la maison, et à qui on devait donner la liberté et une dot le jour du mariage de la fille aînée, dont elle était la compagne et l'amie, un jeune esclave grec qui aurait pu retourner chez ses parents, qui avait mieux aimé rester chez ses maîtres, et la mère de Hassan-Effendi, qui, d'après l'usage respectueux des musulmans, n'était jamais appelée par son propre nom, mais seulement *Falidé Hanum* (dame Validé). Quoiqu'elle ne fît pas partie de la famille, une femme grecque, qui s'occupait des travaux du

jardin, jouissait de l'intimité de la vieille dame (1). Un soir cette femme, dont le bavardage indiscret me fournissait des renseignements précieux, m'apprit qu'on devait envoyer chez moi la belle Circassienne pour éprouver ma sagesse. Son maître, à qui on reprochait d'avoir accordé trop vite sa confiance à un giaour, tentait cette épreuve pour se mettre en paix avec ses voisins, que sa conduite avait indignés. Je me tins pour averti. Le lendemain, en effet, on éloigna mon interprète, qu'on chargea d'une commission. La jeune Circassienne vint chez moi sans voile et dans un costume très-séduisant, alléguant, pour prétexte, que le domestique n'avait pu faire mon ménage, et qu'elle s'était empressée de venir voir si j'avais besoin de quelque chose. Je la congédiai avec beaucoup de dignité. Elle partit d'un grand éclat de rire, et sortit. Je la suivis tout doucement, et je vis son maître qui l'attendait au bas de l'escalier. Irrité du piége qu'on venait de me tendre, je m'en expliquai vivement avec Hassan-Effendi, qui m'assura qu'il n'avait fait dans tout cela que suivre le conseil de ses voisins. Depuis lors, l'estime que Hassan me témoignait redoubla; je fus admis dans le harem, même quand il était absent; et lorsque j'entrais au café du quartier, les musulmans, qui n'ont pas une grande confiance dans la moralité des Européens, rivalisaient d'attention pour moi, et s'empressaient de me faire offrir le café et la pipe pour me témoigner leur amitié.

Placé dans une position si favorable pour observer les mœurs turques, je ne tardai pas à reconnaître combien l'antipathie qui règne dans certaines parties de l'Europe contre le peuple musulman est peu fondée. Toutes nos idées sur le caractère des Turcs, sur l'esclavage de leurs femmes, sont autant de préjugés. Les observations qui vont suivre prouveront, je l'espère, que je n'accuse pas sans raison ceux qui voient dans la nation turque une nation cruelle et débauchée. J'examinerai successivement

(1) Les femmes occupées au jardinage, toutes de race grecque, sont à Constantinople, par la nature de leurs fonctions, un intermédiaire entre les femmes musulmanes et la ville. Adroites et intelligentes, elles donnent des conseils, ourdissent au besoin une intrigue, et exercent une influence incalculable sur les familles même des grands de l'empire.

la Turquie dans sa vie privée et dans sa vie publique. Parmi les faits qui se rattachent à la vie privée, le mariage est celui qui doit, avant tous les autres, fixer l'attention. On a répandu, sur le sort des femmes en Turquie, les jugements les plus erronés. Pourtant les législateurs de ce pays, loin d'opprimer la femme, ont tous eu soin de la protéger, et les usages, complétant l'œuvre des législateurs, ont introduit dans l'intérieur des familles des modifications qui sont toutes, on ne peut le nier, à l'avantage de la civilisation.

Le Coran, qui permet la polygamie, a eu soin d'imposer un frein aux passions si vives des Orientaux. Il a régularisé par des formules sacrées les rapports des deux sexes, en déterminant les droits de l'homme et les priviléges de la femme. Mahomet a permis aux hommes d'épouser trois femmes ; mais, dans ce cas, il a astreint le mari à de tels devoirs envers ses femmes, que le nombre de ceux qui profitent des faveurs de la loi est très-limité. Ainsi le mari est obligé d'établir à chacune d'elles un douaire ; il doit leur donner une habitation séparée, des domestiques, et tout ce qu'il faut pour bien vivre. Le législateur a poussé la prévoyance jusqu'à ordonner combien de fois par semaine le mari serait tenu de faire à ses femmes des visites matrimoniales. S'il manque à un de ces devoirs, la femme a droit de demander le divorce, et le mari est non-seulement contraint de le lui accorder, mais il est obligé de payer la dot indiquée dans le contrat. On pourrait croire que, si la classe peu aisée de la population s'abstient de la polygamie, les hommes riches ne manquent jamais de profiter des facilités de la loi ; mais il n'en est rien : les hommes qui ont plusieurs femmes forment l'exception, tandis que les *monogames* constituent la règle.

Celui qui a étudié l'Orient avec attention peut se rendre aisément raison de ce fait. Il s'explique par la vie de famille, qui a jeté de plus profondes racines en Orient qu'en Europe. Les musulmans, privés des distractions nombreuses qui remplissent la vie européenne, sont obligés de demander leur bonheur aux joies paisibles de l'intérieur, et, pour obtenir la paix domestique, à laquelle ils aspirent avant tout, ils font de grands sacrifices. Je dois ajouter que la société des femmes leur étant interdite, il y a impossibilité pour eux de nouer des intrigues amoureuses. Pour pouvoir apprécier l'immense influence qu'exer-

cent sur la vie des Turcs les affections de famille, il faut aussi tenir compte de leurs penchants et de leurs habitudes, qui diffèrent, sous tous les rapports, des usages et des goûts des Européens. Le repos est pour les Turcs un besoin d'organisation. Leur extrême sobriété ne leur fait pas éprouver le désir de se procurer des richesses. Les choses de première nécessité sont d'ailleurs à très-bon marché dans leur pays, et ils pourvoient facilement à leurs besoins. La politique ne les occupe guère, ils s'en reposent sur le gouvernement; et, pourvu qu'on ne porte pas atteinte à leur foi et à leur dignité d'homme, peu leur importe quel est le ministre qui se trouve au pouvoir. L'imagination des Turcs est portée à la rêverie; la religion, qui leur offre une source de bonheur, contribue à les entretenir dans cette douce indolence. Doués de bon sens, mais non de finesse, ils jugent assez bien l'ensemble des événements, mais ne se tourmentent jamais d'un avenir reculé. Quoique doués généralement d'une nature bienveillante, ils n'aiment pas la société, car leurs idées rétrécies ne leur fournissent pas matière à conversation. S'ils assistent à une conversation entre Européens, il les regarderont tout ébahis et ne comprendront rien à leur vivacité. Après ses occupations de la journée, le Turc rentre chez lui avant le coucher du soleil; sa femme, ses enfants et ses domestiques l'entourent, lui présentent le *chorbet*, la pipe et le café, et lui prodiguent des caresses. Le repas du soir a lieu en silence; viennent ensuite la pipe et le café, et, pendant que les domestiques mangent, les femmes chantent, jusqu'à ce que le sommeil invite l'*effendi* au repos. On ne doit pas s'étonner qu'avec une vie aussi retirée, des goûts aussi simples, les Turcs attachent une si grande importance à conserver la paix dans leur intérieur. Or le respect des lois du mariage est pour eux une des premières conditions de cette paix si désirée.

La loi permet, il est vrai, aux musulmans d'avoirs plusieurs femmes esclaves, mais l'influence de l'opinion est encore là pour prévenir l'abus. Ces esclaves ne sont pas, comme on le pense en Europe, des êtres abrutis, dénués de toute dignité, de toute pudeur. Elles peuvent se soustraire aux mauvais traitements en exigeant que leur maître les revende; et le maître, qui aspire à la paix et au repos, finit tôt ou tard par choisir une favorite et lui être fidèle. Si elle lui donne des enfants, il n'est

pas rare qu'il l'épouse. L'esclavage n'est pas considéré, en Turquie, comme une flétrissure, et cette esclave, devenue femme légitime, prend possession de toutes les prérogatives attachées à son nouveau rang. Le fait suivant vient à l'appui de ce que j'avance. Lors des massacres de Scio, Hadji-Bey, chef de la police de Smyrne, acheta une petite fille grecque et la fit soigneusement élever dans la religion musulmane; dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, il l'épousa, et sa première femme ne voulant plus consentir à vivre avec lui, il la laissa maîtresse absolue de la maison et des terres qu'il possédait à Césarée, sa patrie, et il resta à Smyrne avec l'ancienne esclave. Pour l'amour de cette dernière, il fit même venir à Smyrne sa sœur et une de ses parentes, leur accorda une pension et se montra pour elles plein de sollicitude. Cette jeune femme est libre d'aller visiter ses compatriotes et ses parents quand bon lui semble. Hadji-Bey a pour elle enfin tous les égards que l'époux le plus tendre pourrait avoir, en Europe, pour sa femme légitime. Une telle conduite tenue par un Turc d'Anatolie envers une jeune fille achetée au marché, doit suffire à prouver combien la condition des esclaves musulmans est mal jugée en Europe.

Un mari mécontant de la conduite de sa femme peut divorcer avec elle; il se présente chez le *cadi*, expose ses griefs et obtient facilement l'annulation du contrat matrimonial. Si son accusation porte sur un attentat à la foi conjugale et qu'il puisse donner des preuves, la dot que la femme a apportée est confisquée au profit du mari; si le divorce est demandé par incompatibilité de caractère, cette confiscation n'a pas lieu. Les enfants restent au mari de droit, à moins que des conditions spéciales ne viennent stipuler autrement. Je dois dire à l'honneur des femmes turques qu'il est rare que les enfants rencontrent des marâtres dans les femmes que leur père épouse successivement.

Mais si la loi a accordé aux hommes le droit de demander le divorce, elle ne l'a pas refusé aux femmes non plus. Elles aussi peuvent présenter leurs griefs au cadi, et s'il les trouve justes et fondés, il ne manque jamais de prononcer en faveur de celle qui les expose. Les femmes ont en outre plusieurs priviléges : si le mari a maltraité son épouse, elle a le droit de l'empêcher de rentrer à la maison jusqu'à ce qu'elle ait porté plainte devant le tribunal, et si le mari, pour rentrer, ose recourir à la violence,

il est passible d'un châtiment sévère. Il y a une circonstance où la femme peut obtenir le divorce sans prononcer un seul mot : dans le cas où le mari aurait manifesté des goûts contraires à la morale et à la pudeur, la femme, offensée dans sa dignité, se présente devant le cadi, ôte sa pantoufle et la dépose aux pieds du juge. Tout est dit, le droit de défense est refusé au mari, et le nœud conjugal est rompu.

On pourrait croire d'après cette facilité qu'ont les musulmans de faire casser leurs mariages, que les divorces sont très-fréquents en Turquie; heureusement cela n'est pas. L'opinion qui, là comme ailleurs, est plus puissante que les lois, flétrit ceux qui abusent de ce privilége. L'habitude de vivre ensemble, la pensée de la vieillesse, les liens des enfants et les sentiments d'affection que Dieu a gravés dans tous les cœurs comme un puissant correctif aux mauvais penchants de notre nature, retiennent les époux dans les bornes du devoir.

La femme adultère est punie par le divorce; cependant la loi commande au mari de pardonner à celle qui avoue son crime et donne des preuves de repentir. Si le mari n'a pas de témoins qui soutiennent son accusation, et que la femme affirme n'être pas coupable, la loi ordonne au mari de jurer trois fois que sa femme est criminelle, et si la femme affirme quatre fois sous serment qu'elle est innocente, c'est à son assertion qu'on ajoute foi, et le mari est obligé de la reprendre. L'amour adultère d'une musulmane pour un homme d'une autre religion que la sienne, est puni de mort à moins que l'amant ne consente à embrasser l'islamisme et à devenir son mari; s'il refuse, rien ne peut les sauver de l'arrêt fatal qui les condamne à périr. Cette loi si sévère a été inspirée par un sentiment de fierté nationale, bien plus que par l'intolérance religieuse; et la preuve; c'est que, si un Turc entretient un commerce criminel avec une femme non musulmane, les coupables ne sont passibles que d'une punition de police, et nullement de la peine capitale. Il ne faut pas oublier qu'en Turquie les nationalités viennent se grouper autour de leurs religions respectives, qu'entre les différentes races qui divisent le pays, il n'y a jamais eu fusion, mais simple rapprochement. Il ne faut pas oublier que les législateurs musulmans, jaloux de conserver à leurs coreligionnaires les priviléges qu'ils devaient à la conquête, ont dû défendre aux vaincus, sous des

peines sévères, d'insulter à la dignité des familles victorieuses. D'autre part, si on établit un parallèle entre les Grecs, les juifs, les Arméniens et les musulmans qui habitent la Turquie, il faudra reconnaître que ce ne sont pas ceux-ci qui montrent le plus d'intolérance.

Après le mariage, l'esclavage est un des faits qu'il importe le plus d'examiner, quand on étudie la vie privée en Orient. L'esclavage en Turquie ne ressemble en rien à ce qu'il était chez les anciens, il est même bien moins sévère que l'esclavage qui subsiste dans nos colonies. Pour les uns c'est une douce domesticité; pour les autres, c'est une voie qui mène aux honneurs et aux dignités. L'esclavage, ainsi que je l'ai dit, n'est pas une flétrissure, puisque tous les grands dignitaires sont des esclaves affranchis élevés dans les familles de leurs maîtres et portés par eux aux premiers emplois. Les sultans eux-mêmes sont fils d'esclaves, car les statuts de l'État défendent au souverain de choisir ses épouses dans les familles des habitants de l'empire. On prétend que cette loi a été portée depuis que la femme légitime d'un sultan est tombée en esclavage à la suite d'une déroute. Nous aimons mieux croire que le législateur a craint, s'il autorisait le mariage des sultans avec les filles de leurs sujets, de jeter par cette mesure les bases d'une aristocratie tout à fait contraire au principe d'égalité qui domine les lois musulmanes. Les familles des épouses choisis par le sultan, auraient, en effet, dû à cette circonstance un rang élevé au-dessus des autres familles, et auraient formé ainsi une sorte de noblesse dans l'État.

Les esclaves des deux sexes, loin d'être méprisés, sont traités avec les plus grands égards par leurs maîtres. Il n'est pas impossible, en effet, que la jeune fille devienne la femme d'un grand personnage, et le jeune homme gendre du sultan ou visir. Mais si tous les esclaves ne peuvent pas aspirer à un avenir aussi brillant, tous au moins ont droit à un bon traitement. La communauté de religion qui existe entre le maître et l'esclave établit un lien sacré entre eux; la différence de race et de couleur n'excite ni la haine, ni le mépris, et si le maître, par hasard, oublie ses devoirs, la loi punit cette faute avec la plus grande sévérité.

Celui qui, par des mauvais traitements, aurait rendu son esclave inhabile au travail est condamné à lui donner la liberté et

à fournir à tous ses besoins ; si , sans arriver à de pareils excès, le maître se montre dur et tyrannique , l'esclave exige qu'on le vende, et il peut renouveler la même demande jusqu'à ce qu'il trouve un maître bon et humain. D'après la loi les enfants des esclaves sont esclaves , mais il n'y a pas d'exemple de cette perpétuité de l'esclavage, car si les enfants sont nés du maître , la voix de la nature ordonne au père de les reconnaître pour siens et d'émanciper leur mère ; si ces enfants sont le fruit du mariage entre esclaves, l'usage veut, non-seulement que le maître donne la liberté à ceux qui l'ont servi , mais lui impose même l'obligation de leur faire une dot. Au reste , comme le peuple turc est naturellement doux, religieux et moral, les esclaves qui ont montré de la fidélité , du zèle , peuvent espérer leur délivrance avec la certitude de ne pas l'attendre longtemps. Plusieurs occasions se présentent, en effet, dont on profite pour les tirer de leur triste condition. Lorsque les musulmans désirent ardemment d'avoir un fils, ils font vœu de donner la liberté à un certain nombre d'esclaves; lorsqu'un malade qu'ils chérissent est en danger, ils promettent au ciel le même sacrifice. Il est rare qu'on célèbre le mariage d'un fils ou d'une fille sans que leur nourrice , et les compagnes ou les compagnons de leur enfance ne reçoivent la liberté et un cadeau; d'un autre côté, les mourants ne manquent presque jamais de délivrer leurs esclaves par testament, pour se concilier l'indulgence du Dieu des miséricordes. Enfin , les esclaves qui veulent rester dans la famille après avoir obtenu leur liberté sont traités avec beaucoup de bonté; ils vieillissent dans la maison de leurs maîtres , et lorsqu'arrivés à un âge avancé, ils deviennent inhabiles au travail, ils ne sont pas rejetés comme des êtres inutiles , et on entoure même leur vieillesse des plus grands soins.

Un abus qui mérite un blâme sévère, c'est le manque complet d'éducation des musulmanes. Une femme turque , sachant lire et écrire, passe pour une merveille. Les femmes pauvres s'occupent de leur ménage, mais celles qui jouissent de quelque aisance , tiennent à honneur de passer leur vie dans une complète oisiveté. Il n'est pas vrai pourtant qu'elles emploient une partie de leur journée aux soins de la toilette. Le goût excessif qu'on leur prête pour les parfums , est une pure invention des poëtes. Les femmes de l'Orient couchent tout habillées t

ignorent ces toilettes variées qui occupent à Londres ou à Paris les loisirs des femmes élégantes ; leur tête est toujours couverte d'un petit bonnet rouge ; elles portent leurs cheveux constamment ramassés en petites tresses. Leurs parures sont quelquefois riches et massives, mais la mode n'introduit aucun changement, ni dans la forme des robes, ni dans la qualité des étoffes. Lorsqu'elles sortent de la maisons, elles sont couvertes d'un *feredjée*, espèce de manteau à manches, qui enveloppe leur taille et les couvre complétement. Les femmes riches ne se distinguent que par la beauté des cachemires et par la quantité de pierreries dont elles se parent avec plus de profusion que de goût, mais leur toilette ne dure pas longtemps, et ce n'est pas ce qui les occupe le plus. Outre les instants consacrés à quelques travaux de tapisserie dans lesquels elles excellent, les femmes riches passent plusieurs heures de la journée, étendues sur des divans à chanter des poésies amoureuses accompagnées par leurs esclaves, qui tirent des mandores des sons doux et monotones. Le reste du temps elles l'emploient au bain, à la promenade, ou bien elles font des emplètes, elles rendent des visites. Un de leurs passe-temps les plus agréables est d'écouter les revendeuses grecques, arméniennes et juives qui sont toujours bien venues et fêtées dans les harems, car elles colportent les commérages de la ville, dont les musulmanes sont très-avides, et ce sont aussi elles qui ourdissent presque toutes les intrigues amoureuses. Les bains que la loi de Mahomet ordonne aux mariées comme moyen de purification, absorbent d'ailleurs une bonne partie de leurs loisirs. Les femmes y vont le matin avec leurs esclaves, y portent des provisions de bouche et y donnent rendez-vous à leurs amies. C'est là que la conduite des maris est analysée et discutée ; là se trament les divorces ; là s'organisent les mariages. J'ai eu des détails très-curieux sur ces conciliabules féminins, et il est intéressant de voir avec quel tact et quelle politique raffinée ces femmes, d'une si profonde ignorance, conduisent à terme les affaires les plus scabreuses.

Je n'insisterai pas sur la cérémonie du bain qui a lieu pour la jeune fille la veille de ses noces, puisque plusieurs voyageurs en ont déjà parlé. C'est une solennité à laquelle sont conviées amies et parentes, et dont le souvenir reste gravé dans l'esprit de la femme en traits ineffaçables : cette cérémonie constitue

son entrée dans le monde. Les femmes turques que nous avons l'habitude de plaindre comme de pauvres cloîtrées, jouissent d'une pleine liberté; elles sortent seules, ou à peine accompagnées d'une vieille femme qui est plutôt une suivante qu'une duègne; elles courent les rues, se promènent dans les campagnes, se répandent dans les bazars, visitent souvent les quartiers habités par les Européens; et à Constantinople on les voit même traverser le Bosphore dans des bateaux avec des Européens ou des *Rayas*, sans que les musulmans y trouvent rien à redire. Il n'y a que les femmes des harems impériaux et du grand visir qui ne sortent jamais sans être escortées par des eunuques; les autres jouissent, je le répète, de la plus grande liberté.

Souvent les femmes turques vont en partie de plaisir visiter une famille de leur connaissance. Ces parties, appelées *jembouch*, ne durent qu'un jour pendant l'hiver, mais elles se prolongent quelquefois bien davantage pendant l'été, lorsqu'elles ont lieu à la campagne. Ces excursions ressemblent à un voyage. Dès le matin, les femmes quittent leur maison avec toute leur famille, les hommes exceptés; elles sont accompagnées d'une troupe de chanteurs et de musiciens. La plus grande cordialité préside à la réception, et les heures s'écoulent rapidement entre les plaisirs de la table, de la musique et de la danse. Il est inutile de dire que les maîtres de la maison sont exclus de ces réunions. J'ai assisté une fois à une de ces fêtes sans être vu. Il est curieux de voir des jeunes filles pures et innocentes se livrer avec abandon à des danses si lascives, que la police ne les permettrait pas mêmes sur nos scènes, et cela sans que les vieilles matrones s'en scandalisent et sans qu'on y attache la plus petite idée d'immoralité.

On a dit et répété que les femmes musulmanes n'ont pas de culte : c'est une erreur capitale. Quoiqu'elles n'aient pas l'habitude de fréquenter les mosquées, l'entrée ne leur en est pas interdite. Elles font la prière plusieurs fois par jour avec la même dévotion que les hommes. Elles ont droit aux récompenses éternelles, de même qu'elles sont menacées des punitions sévères de l'enfer, et l'immortalité de leur âme est une croyance bien établie. Parmi les inscriptions touchantes qui sont gravées sur les tombeaux musulmans, je vais en choisir une qui confirmera

ce que j'avance. Cette inscription se trouve au grand champ des morts de Péra, et c'est un mari qui l'a fait graver sur la tombe de sa femme : « Son corps est ici, mais son âme est au ciel. Femme chérie, puisses-tu être ma houri dans le séjour des bienheureux ! » Un autre fait, dont je garantis l'authenticité, prouve combien les musulmanes tiennent à faire leurs prières. Une femme mariée alla un jour à Constantinople visiter son amant, qu'elle aimait tendrement. Le jeune homme, habitué à ces visites, fut tout étonné de voir qu'elle repoussait ses caresses, et lui en demanda la raison. « Mon ami, lui dit-elle, l'heure est avancée ; je n'aurais pas le temps d'aller au bain, et dans mon état d'impureté, il me serait impossible de faire mes prières du soir, auxquelles je tiens avant tout. »

Les éloges donnés à la piété des musulmanes ne doivent pas nous faire oublier de signaler un crime qui est malheureusement très-commun en Turquie ; je veux parler de l'infanticide. Les femmes riches se font avorter, parce que de nombreuses couches diminueraient leurs appas ; les femmes du peuple, parce que la misère les empêche de nourrir une nombreuse famille. Avant que les impôts et les monopoles ne vinssent écraser le peuple des campagnes, cet attentat aux lois de la nature n'était connu que dans les harems des grands ; mais, depuis quelques années, il s'est répandu dans toutes les classes de la population, au point de réveiller l'attention du gouvernement. Un firman très-sévère vient d'être proclamé contre les sages-femmes qui prêteraient la main à ces horribles assassinats. Dieu veuille qu'il porte fruit ! Mais il est à désirer en même temps que le sultan remonte à la source du mal, et comprenne que, pour avoir le droit de punir les crimes, un gouvernement doit éloigner les circonstances qui les produisent.

Ce que je viens de dire de la vie privée des Turc n'offre qu'un seul aspect de leurs mœurs. Pour compléter ce travail, il me reste à parler de leur vie extérieure. Ce sujet, plus souvent traité que le précédent, peut cependant fournir encore matière à des observations intéressantes.

Le principe de l'égalité s'annonce, en Turquie, dans tous les actes, dans tous les amusements, dans toutes les habitudes. La religion oblige les musulmans à fréquenter les bains. Ces établissements se composent d'une grande salle d'entrée, où

tous les baigneurs se déshabillent et où ils se reposent sur des lits en sortant du bain. Il y a en outre une grande salle chauffée à la vapeur, commune à tous, et enfin de petits cabinets, où l'on entre pour se faire masser et savonner. Dans ces établissements tous les rangs s'effacent ; il n'est pas jusqu'aux distinctions de croyances qui ne disparaissent ; le porte-faix et le pauvre *raya* deviennent les égaux du grand personnage. Celui qui arrive le premier est servi le premier ; on a pour tous les mêmes soins et les mêmes égards. Les janissaires, dans le temps de leur puissance, n'auraient pas osé commettre un acte de violence dans un bain public, car cet acte eût été regardé comme un sacrilége.

Après les bains viennent les cafés. Là aussi tous les rangs et toutes les distinctions s'évanouissent. On ne sert dans ces lieux que le café et la pipe. Le prix est le même pour tous les chalands. A tout nouveau venu, quel que soit son rang, le garçon présente une pipe en le saluant avec politesse. Celui qui entre ne manque pas de souhaiter le bonjour aux assistants. On ne lui rend pas ce salut immédiatement ; mais l'usage veut que chacun des assistants le lui rende individuellement et que le nouveau venu réponde à chacun en particulier. Dans ces lieux, le plus grand silence règne constamment, et si des conversations particulières s'établissent, elles ont lieu à voix basse, car personne n'oserait déranger son voisin. Quelquefois des bohémiens viennent chanter des chansons d'amour ou des épisodes chevaleresques tirés de l'histoire des *Déré-Beys*, puissants feudataires de l'Asie Mineure. D'autres fois, des conteurs narrent les exploits des califes et des sultans glorieux et bienfaisants. A l'époque des veillées du Mamazan, ils rappellent les hauts faits et les miracles du prophète.

Les bains et les cafés, voilà les principales distractions des musulmans. En ma qualité d'historien, je dois cependant signaler un autre amusement contraire aux mœurs, honte de l'Orient, fléau des familles : c'est la danse des *kioschtés*. Les kioschtés sont des danseurs dont la face imberbe, la chevelure longue et bouclée, la démarche obscène et la vie de débauche n'appartiennent à aucun sexe. La religion les proscrit, la loi les punit, la morale les flétrit ; mais la corruption les protége et les récompense. Ils vivent par troupes, et habitent des quartiers con-

nus. Ils sont admis quelquefois dans les palais pour amuser des hôtes graves et puissants, et se livrent alternativement à des danses dégoûtantes ou à des comédies scandaleuses. Il est vrai que jamais les femmes n'assistent à ces orgies; mais la morale publique n'est-elle pas ébranlée par ces honteux divertissements, qui ne se cachent pas seulement dans les palais, mais qui ont encore pour théâtre les places publiques et les carrefours?

Dans ce tableau de la vie extérieure des musulmans, je ne dois pas oublier les pratiques religieuses. C'est à la voix du muezzim, on le sait, que les fidèles se rendent dans les mosquées. Avant d'y entrer ils doivent procéder aux ablutions. Au milieu de la cour qui procède le temple est une belle fontaine en marbre, entourée ordinairement d'arbres touffus. Une inscription gravée sur la pierre rappelle la mémoire du pieux fondateur. Pour se conformer aux préceptes du Coran, les musulmans puisent de l'eau dans la fontaine, s'en versent sur la tête, les mains et les pieds, et purifient les souillures de leur corps. Ceux dont la conscience est troublée par des remords se versent de l'eau sur les mains, et la faisant couler le long des coudes, prononcent trois fois avec componction : *Tob-estafer-Allah*, paroles qui correspondent exactement à la formule catholique qui précède la confession : *Peccavi, Domine, miserere meî.* La formalité des ablutions une fois remplie, les fidèles entrent dans la mosquée et se disposent à la prière par le recueillement et la méditation.

Les temples ne sont enrichis d'aucun ornement. Seulement des arabesques dessinées sur les murs rappellent les préceptes du Coran. Une estrade où se tient le prêtre est élevée à l'extrémité de l'édifice, du côté qui regarde la Mecque; quelques lampes sont suspendues à la voûte, et des tapis ou des nattes sont jetés sur les dalles. Ici encore, comme dans les lieux publics, maîtres et esclaves, riches et pauvres, sont confondus : il n'y a ni banc, ni place d'honneur. L'imam monte dans la chaire, analyse un verset du Coran et prêche, dans un court sermon, la morale et la charité au nom du Dieu tout-puissant. Le sermon terminé, le prêtre se dirige vers l'estrade, et se tournant du côté de l'Orient, commence la prière; il énumère les attributs de Dieu, ses commandements et ses miséricordes, et s'agenouille devant la majesté du Très-Haut. Avec lui les fidèles se prosternent la face

contre terre, en louant le Seigneur et en bénissant son prophète. La cérémonie est alors terminée, les fidèles sortent avec recueillement et font l'aumône aux vieillards et aux estropiés qui les attendent dans le vestibule du sanctuaire.

J'ai assisté plusieurs fois à ces cérémonies religieuses, et je dois avouer avec peine que nos églises ne m'ont pas toujours offert un spectacle si édifiant. Les musulmans n'ont point de jour saint, c'est-à-dire qu'ils n'ont point de jour où le travail leur soit défendu. Le vendredi est leur jour de fête, mais les fidèles qui veulent le sanctifier ne sont tenus qu'à assister dans les mosquées à la prière de midi. Le reste de la semaine, cette pratique ne leur est pas imposée comme un devoir, et il suffit qu'ils prient chez eux trois fois dans la journée. Les dévots vont à la mosquée une fois tous les jours et prient cinq fois, à l'aube, à midi, à trois heures, le soir, et une heure après le coucher du soleil.

Les musulmans célèbrent quatre fêtes solennelles : le jour de la naissance de Mahomet, ou *Baïram*, qui dure trois jours et qui vient à la fin du mois de *Ramazan* ou mois d'abstinence, et le *Corban-Baïram* ou Pâque du sacrifice, qui a lieu trois mois après le *Baïram*. Le *Ramazan* rappelle l'époque où Mahomet, poursuivi par ses ennemis, fut obligé de se cacher ; le jour est alors consacré au jeûne; la nuit, les fidèles prennent leurs repas, se visitent et s'occupent de leurs affaires. Le *Corban-Baïram* est la principale des quatre solennités. Dans chaque famille, à cette époque, on tue un mouton, on se fait des cadeaux ; on illumine les mosquées, et on répand sur les pauvres les bienfaits et la charité. Les musulmans choisissent l'époque de cette fête pour entreprendre le dangereux pèlerinage de la Mecque. Le Coran ordonne à chaque fidèle de faire ce pèlerinage une fois dans sa vie, et les plus graves motifs peuvent seuls autoriser le non-accomplissement de cette règle. Dans ce cas, il est commandé au fidèle de choisir un indigent pour tenir sa place, et de pourvoir à tous les frais de son voyage. Les cérémonies du pèlerinage ne sont qu'imparfaitement connues, car les musulmans en font un mystère aux infidèles. Cependant j'ai dû des renseignements sur ce sujet à un certain Dostan-Bey, Turc zélé et dévot dont j'étais le médecin et à qui l'enthousiasme religieux faisait voir dans ma curiosité un espoir lointain de

conversion. — Plusieurs caravanes, parties des différents pays où règne la religion mahométane, se dirigent chaque année vers la Mecque. Les plus importantes sont celles qui partent de Constantinople et du Caire. La première porte les dons du sultan aux lieux saints (la Mecque et Médine). Elle est dirigée par un grand de l'empire que le sultan investit de cette dignité et qui conserve son autorité jusqu'au retour. La veille du départ, le sultan se rend à Scutari avec toute la cour et assiste à la prière que le grand Muphti préside en personne. Le lendemain de cette cérémonie, la caravane se met en chemin ; elle suit la route de l'Asie Mineure et doit traverser la Syrie et le désert. La caravane qui part du Caire ne le cède pas à celle de Constantinople en nombre et en richesse. La cérémonie qui précède son départ a un caractère vraiment majestueux. Un chameau portant les riches tapis que le pacha envoie à la Mecque et à Médine, est promené pendant un jour dans les rues du Caire, entouré de gardes d'honneur et suivi des *hadjis* (pèlerins). La caravane sort de la ville par la porte qui conduit à Suez et va camper la nuit près d'un sycomore où la tradition rapporte que la vierge Marie s'est arrêtée, lors de sa fuite ; le lendemain, elle continue son voyage à travers le désert. A une certaine distance des lieux saints, tous les fidèles sont obligés de descendre de leur monture. Une exception est faite en faveur de ceux à qui l'âge ou les infirmités ne permettent pas de marcher. Tous doivent aussi faire le dernier trajet nu-tête. Cependant cet acte de pénitence peut être remplacé par de nombreuses aumônes faites aux indigents. Arrivés à la Mecque, tous les hadjis campent autour de la Caaba, sous des tentes élevées à peu de distance les unes des autres, et se préparent à sanctifier la fête par l'abstinence et la prière ; les cinq prières prescrites par la loi sont ici de rigueur. Le principe de fraternité et d'égalité reçoit à la Mecque le plus grand développement ; tous les pèlerins se traitent en frères, et les nombreux indigents qui ont entrepris ce long voyage sont largement pourvus du nécessaire, grâce à des dons journaliers. Il faut dire, à la gloire des musulmans, que la charité n'est point faite chez eux avec ostentation ; elle n'avilit pas celui qui reçoit, elle n'enorgueillit pas celui qui donne ; c'est un devoir qu'on remplit, et la main gauche ignore toujours ce que fait la main droite.

La veille de la fête, chaque chef de famille tue un mouton devant sa tente ; c'est un véritable souvenir des religions antiques. Le sacrifice n'est prescrit par Mahomet dans aucune autre circonstance. Le lendemain tous les pèlerins assistent à la prière, qui a lieu dans le temple ; une foule immense couvre la plaine. Tous les fidèles s'agenouillent au même instant sur le sable du désert. Pendant trois jours, les pèlerins se réunissent chaque soir autour de trois puits qui se trouvent auprès de la Caaba. Chacun prend une pierre avec sa main droite et la jette derrière son épaule gauche, dans un des puits auquel il tourne le dos Les pierres seraient épuisées et les puits comblés en peu d'année, si les Imams n'avaient pas soin de les vider et de remettre les pierres à leur place ; les musulmans prétendent que ce sont les anges qui se chargent eux-mêmes de cette besogne. Jamais je n'ai pu savoir ni comprendre le sens de cette cérémonie mystique. — La Caaba était, du temps de Mahomet, un temple destiné au culte des idoles. Le grand législateur consacra le temple païen à sa religion. Les musulmans fanatiques affirment que la Caaba est descendue du ciel telle qu'on la voit à présent ; ils ajoutent que sa place était marquée de toute éternité par une pierre noire, la pierre sur laquelle Abraham devait sacrifier son fils Isaac.

Avant la venue de Mahomet, lorsque les Arabes étaient encore païens, on avait senti le besoin de suspendre toutes les hostilités pendant une certaine époque de l'année, et de placer tous les habitants de l'Arabie sous la sauve garde de la religion. Il y avait, pendant trois mois, une sorte de trêve sacrée durant laquelle les guerres étaient suspendues et l'homicide interdit. Au commencement du premier mois sacré, une foire s'ouvrait à Oukazh, non loin de la Mecque. Cette foire n'était pas seulement un grand marché ouvert aux tribus de l'Arabie; c'était une véritable arène littéraire où les nobles Bédouins venaient se disputer le prix de la poésie et du mérite. Ceux qui craignaient de rencontrer à cette foire des ennemis acharnés et qui ne croyaient pas devoir se fier à la protection du lieu et de l'époque, pouvaient rester voilés, et des rhapsodes récitaient à haute voix les paroles et les chants de ceux qui gardaient l'incognito. Cette foire d'Oukazh était la seule solennité qui établît un lien entre les diverses tribus de l'Arabie. Mahomet, qui voulait déraciner tout souvenir

du paganisme, la fit cesser; il remplaça, par le pèlerinage, cette fête de guerriers et cette lutte de poëtes.

Quand les cérémonies du *Corban-Baïram* sont terminées, tous les pèlerins vont visiter Médine; c'est dans cette ville qu'est né Mahomet. Elle occupe le second rang parmi les villes saintes; la Mecque est la première, car elle possède le tombeau du prophète, et Damas occupe le troisième rang. Les musulmans prétendent qu'un vendredi Jésus-Christ descendra, par le minaret, dans la grande mosquée de Damas, déclarera, devant tous les fidèles, que Mahomet est le plus grand des prophètes, et ira ensuite se reposer à la Caaba, dans un tombeau qui lui est réservé à côté de celui du législateur des croyants. Les musulmans, à leur retour de la Mecque, sont appelés *hadjis* ou pèlerins. Cette épithète est un véritable titre de noblesse qu'on ne manque pas de joindre à leur nom, soit qu'on leur parle, soit qu'on leur écrive, et qui leur donne droit au respect et aux égards des autres fidèles.

Ce que nous venons de dire ne doit pas faire croire que tous les musulmans apportent dans leur culte la même simplicité. Dans les nuits du Ramazan, on voit des fanatiques se réunir sur les places publiques ou devant les mosquées. Là, groupés en cercle ou placés à la file, ils s'exaltent par la méditation, et, lorsqu'ils se croient suffisamment inspirés, ils commencent à exécuter des mouvements ondulatoires de gauche à droite, mouvements de plus en plus rapides; ils prononcent en même temps avec force, mais d'une voix haletante, les mots : *Allah ou,* qui signifient littéralement *Dieu lui.* Peu à peu leur respiration devient précipitée, leurs traits se contractent, leur bouche écume; quelquefois le sang jaillit de leurs poumons, et ils ne s'arrêtent que lorsque, épuisés de fatigue et perdant connaissance, ils tombent évanouis. Ces fanatiques exerçaient autrefois une grande autorité sur le peuple ignorant; on les croyait capables d'opérer des miracles; ils ont perdu maintenant leur prestige et on les considère comme de simples mortels. La foi religieuse s'allie, chez les musulmans, à la superstition; ils craignent le mauvais œil, et chaque fois qu'ils doivent faire l'éloge des qualités physiques ou morales d'un homme, chaque fois même qu'ils vantent un animal ou un objet de quelque prix, ils commencent par prononcer cette exclamation : *Masch Allah!* que Dieu le

garde! On supposerait de mauvaises intentions à celui qui ne ferait pas usage de cette formule protectrice. C'est dans la même intention qu'on suspend, à la tête des femmes et des enfants et au cou des chevaux, des amulettes ou des pierres en couleur. Les premières contiennent des versets du Coran ou des paroles cabalistiques, les secondes sont destinées à fixer l'attention et à détourner ainsi les regards, des individus qui les portent. — A l'apparition de la nouvelle lune, on voit souvent les Turcs s'arrêter dans les rues ou aux promenades, tirer leur bourse de leur poche et manier l'argent qui y est contenu en fixant les yeux sur la lune. Cet acte peut se traduire par le vœu suivant : Puisse ma richesse augmenter ainsi que la lune va grandir tous les jours.

Les musulmans vénèrent dans le sultan le successeur, le vicaire légitime de Mahomet, et le grand pontife de l'islamisme. Le muphti est le grand juge, l'interprète suprême de la loi : il occupe le second rang dans la hiérarchie religieuse; il est cependant révocable, et le souverain a sur lui droit de vie et de mort. Le *sheriff* de la Mecque est le grand prêtre des lieux saints. C'est un des grands personnages de l'empire, mais il ne doit son importance qu'au lieu où il exerce ses fonctions. Le sultan nomme en outre trois grands *mollahs* ou grands juges; l'un réside au Caire, les deux autres ne quittent pas Constantinople, et se partagent la haute juridiction de la Turquie d'Europe (*Roumélie*) et de la Turquie d'Asie (*Anatolie*). Chaque province a en outre un *mollah* et chaque ville un *cadi :* voilà pour l'ordre judiciaire. La profession d'avocat n'existe pas en Turquie; le mot manque même dans la langue. Chaque partie défend elle-même sa cause; plaignants et accusés sont entendus, et le juge prononce d'après la loi du Coran. Le Coran étant le code civil, politique et religieux des musulmans, il s'ensuit que les juges remplissent un véritable sacerdoce. Viennent ensuite les *imams*. Ce sont les prêtres qui font les prières dans les mosquées, et qui, assistés des *kodjas,* ou maîtres subalternes, instruisent les enfants dans les écoles publiques (medrassés). Ces écoles sont attachées aux mosquées.

Les *derviches* sont, comme on sait, les moines musulmans. Il y a dans cette classe différents ordres : les *hurleurs,* les *danseurs* et les *mendiants*. Les danseurs et les hurleurs ont pour

marque distinctive un chapeau en feutre gris, sans ailes, qui a la forme d'un grand pain de sucre. Ces derviches habitent des tekés ou couvents. Chacun y a sa cellule. Plusieurs vivent dans le célibat; d'autres sont mariés, vivent avec leur femme, et ne viennent au couvent qu'à l'heure des prières. Il y en a qui exercent des métiers ou qui font le commerce, il y en a enfin qui s'occupent de science et de littérature; j'ai eu toujours à me louer de ces hommes dans les rapports que j'ai entretenus avec eux. Il ne faut pas confondre les derviches de cette classe avec les derviches mendiants. Ceux-ci sont des misérables qui croient servir Dieu en croupissant dans l'ignorance et dans l'oisiveté. On les rencontre dans les rues et dans les campagnes, quelquefois nus, souvent couverts de haillons ou les reins enveloppés de la peau d'une bête fauve. Ils tiennent une lance d'une main et de l'autre une écuelle; à leur dos est pendue une espèce de cuiller en bois, dont ils se servent pour enlever la vermine qui les ronge, et qu'ils se gardent d'écraser; car cet acte est à leurs yeux un véritable crime. Ces derviches marchent nu-tête; ils ne peignent jamais ni leurs cheveux ni leur barbe; leur figure est brûlée par le soleil; tout leur extérieur est vraiment hideux. Ordinairement ils sont inoffensifs, mais la vie de sauvages qu'ils mènent, et l'isolement auquel ils se condamnent, finissent quelquefois par altérer leur raison, et ils deviennent alors extrêmement dangereux. En allant une fois du Caire à Abousabel, je rencontrai un de ces insensés qui me poursuivit longtemps avec la vélocité et l'acharnement d'un tigre. Sans la marche supérieure de mon cheval, j'aurais succombé; car je n'avais aucune arme, et le derviche portait une lance.

La croyance à la fatalité fait partie, on ne l'ignore pas, des doctrines religieuses des musulmans. « Ainsi il était écrit, Dieu l'a voulu, » ce sont des paroles consacrées chez eux, des paroles sans réplique. Le dernier des musulmans montre dans les malheurs plus de philosophie que n'en montrait dans l'antiquité le plus sévère des stoïciens, et il faut avouer qu'une résignation si complète à la volonté de Dieu a un caractère respectable; néanmoins, poussée à ses dernières conséquences, elle dégénère en une blâmable incurie. La peste ravage tous les ans les pays des Turcs. On parle aux habitants de leur population décimée, on leur fait remarquer que le fléau n'atteint pas les Européens

qui se soumettent aux lois des quarantaines : « Vous êtes des infidèles, répondent-ils, car c'est un crime que de résister à la volonté de Dieu. » Il est vrai qu'ils opposent souvent à nos conseils, inspirés par la prudence, des arguments auxquels nous ne pouvons pas répondre. — Vous autres hommes civilisés, me disait un jour un Turc, vous n'avez pas d'entrailles. Dès que la peste atteint un des vôtres, vous prenez tous la fuite, et l'infortuné que la maladie a frappé se trouve à l'instant abandonné de sa famille et livré aux soins des mains mercenaires. Chez nous, qu'il guérisse ou qu'il meure, le malade ne cesse pas un seul instant d'être entouré de personnes qui lui sont chères. — Les musulmans portent encore plus loin le mépris du danger. Lorsqu'un pestiféré vient à mourir, tous ses amis et ses parents le lavent, l'habillent, et l'accompagnent au tombeau. Arrivés au cimetière, ils jettent des mouchoirs sur son cadavre, les y laissent tout le temps que dure la prière, et ne les ôtent qu'au moment où on descend le cercueil dans la fosse. Cette manière de témoigner de l'affection aux trépassés coûte la vie à plusieurs centaines d'individus.

Les musulmans ne font pas toujours une application logique du dogme de la fatalité. Je puis, à cette occasion, citer un exemple des plus frappants. Les Turcs instruits ont en général une haute idée du pouvoir de la médecine. — Dès qu'on connaît une maladie, disent-ils, on doit savoir la guérir. — Un jour, à Constantinople, je fus appelé dans un quartier très-éloigné du centre de la ville, pour donner mes soins à un riche négociant malade, depuis quelques jours, d'une inflammation de poitrine. Je ne fus pas longtemps à comprendre que la maladie avait fait de grands ravages, et qu'elle ne laissait guère d'espoir ; j'ordonnai à mon interprète de faire connaître mon opinion aux assistants. Un d'eux prenant la parole ; — Peut-être, me dit-il, que tu ne connais pas bien la maladie. — Je l'assurai du contraire. — Alors tu as oublié le remède qu'il faut donner ; car il est impossible qu'il n'y ait point de remède pour un homme qui est encore dans la force de l'âge, et je te conseille d'aller consulter tes livres à ce sujet. — Je ne voulus pas perdre mon temps à expliquer à ces gens les lois de la médecine ; et après avoir répété combien peu je comptais sur la guérison, j'ordonnai à tout hasard une saignée. Je fus voir le malade le lendemain,

son état avait empiré pendant la nuit; et lors de ma visite, il était déjà entré en agonie. Je fus frappé des regards farouches des assistants, mais je fus bien autrement inquiet lorsque, après avoir échangé entre eux quelques mots en arabe, croyant que je ne comprenais pas cette langue, j'entendis qu'ils se proposaient de venger sur moi la mort de leur ami. Je compris que le sang-froid pouvait seul me sauver; je m'approchai du malade, je pris son pouls, et j'annonçai avec beaucoup d'assurance qu'il allait s'opérer une crise, et qu'il était nécessaire de l'aider par une potion que j'allais préparer moi-même. A ces paroles, quelques-uns reprirent espoir, d'autres dirent que je devais envoyer chercher le remède par mon interprète; mais je m'excusai par l'importance de la préparation qui réclamait ma présence; et profitant de leur hésitation, je m'éloignai au plus vite. Si au lieu de me servir de ruse, j'avais dit à ces hommes fanatiques : — Mes amis, vous êtes des croyants, pourquoi donc reprochez-vous à la saignée une mort qui était écrite? Peut-on jamais s'opposer au *kiesmet?* — Certes, j'aurais raisonné logiquement au point de vue des croyances musulmanes; mais je risquais fort de n'être pas écouté.

D'après ce qui précède, on a pu juger que les développements de l'instruction en Turquie laissent encore beaucoup à désirer. Il faut reconnaître cependant que les connaissances élémentaires y sont assez répandues. Un *medrassé* ou école publique, est attaché à chaque mosquée; des kodjas (maîtres) salariés par l'établissement, son obligés d'y enseigner gratis à tous les enfants la lecture et l'écriture. Il y a, outre ces classes, des écoles supérieures, où on étudie la théologie, la poésie, l'arabe littéraire, le persan, la philosophie d'Aristote et les éléments de l'histoire, des mathématiques et de la géographie. Ces universités dépérissent depuis quelque temps, soit parce que les souverains se sont approprié une grande partie de leurs revenus, soit parce que la civilisation européenne ayant envahi l'Orient, l'importance des professeurs de ces medrassés est diminuée, et qu'ils ne sont plus encouragés, comme autrefois, à l'étude et au travail.

La médecine évacuante est en grand honneur chez les Turcs. Les livres qui traitent de la science médicale sont un mélange confus des préceptes d'Hippocrate, de Galène et des médecins

arabes, le tout augmenté de rêveries et de contes ridicules. Dostan-Bey me lut un jour le passage suivant, dans un livre de médecine, comme quelque chose d'admirable : « Un musulman, incommodé un jour dans son écurie par une foule de petits insectes, se dit dans son cœur : — Je serais très-curieux de savoir à quel usage Dieu a créé ces insectes. — A peine de retour à sa maison, il fut frappé de cécité. Il appela en vain à son secours les plus habiles du pays, la cécité ne guérissait pas. Un jour, à la fin, arriva chez lui un derviche qui, le voyant pleurer, s'informa de la cause de sa douleur. — Ne t'afflige point, lui dit le derviche lorsqu'il eut connaissance de son mal, car je puis te guérir. — Il appela un domestique, et l'envoya chercher une grande quantité de ces petits insectes qui se trouvent dans les écuries, en fit un cataplasme, et l'appliqua sur les yeux de l'aveugle, qui recouvra la vue à l'instant même. Le musulman comprit alors que Dieu ne fait rien sans raison; il bénit le père des miséricordes et Mahomet, son prophète. »

Depuis quelques années deux écoles de médecine ont été fondées en Orient, une à Constantinople et l'autre au Caire. La première est encore dans l'enfance ; celle du Caire est bien organisée et en pleine activité. Tous les bons ouvrages de médecine et de chirurgie de nos meilleurs auteurs sont traduits en turc et en arabe, et il faut espérer que ces livres exerceront une grande influence sur la civilisation de l'Égypte.

J'ai parlé jusqu'à présent des mœurs des Turcs en général. Ces observations ne seraient pas complètes, si je ne faisais remarquer les modifications introduites dans ces mœurs par des circonstances particulières, telles que les localités ou la différence des races. Je ne dirai rien toutefois des mœurs du Kurdistan, car elles diffèrent tellement de celles des autres contrées musulmanes, qu'elles ne pourraient être examinées en passant. Je me bornerai à parler de la population musulmane établie et domiciliée dans les provinces de l'empire ottoman. Il faut remarquer d'abord que les mœurs des gourvernés sont en Turquie beaucoup moins corrompues que celles des gouvernants; l'origine impure de ceux-ci explique assez cette différence. Mais la principale division est celle qui résulte de la différence des races arabe et turque.

Je n'ai point à m'occuper pour cette fois de la première de ces races, qui est de fait séparée de l'empire, quoiqu'elle s'y rattache encore de droit. Je ne parlerai que des différences que l'observation découvre dans les populations de la Turquie.

Deux races composent la population des provinces qui font encore partie de la Turquie d'Europe : la race slave et la race albanaise Les Albanais sont d'origine slave, mais le sang grec coule abondamment dans leurs veines ; les Bulgares et les Bosniens sont de purs Slaves. Les Albanais doivent aux nombreuses montagnes qui couvrent leur territoire et à la mer qui baigne leur rivage, autant qu'à leur nature moitié grecque, l'indépendance dont ils ont longtemps joui, malgré les efforts tentés par la Porte pour les soumettre à sa puissance. Sans la différence de religion qui partage le peuple albanais en chrétiens et en musulmans, il eût été impossible aux sultans de conserver ces provinces. Mais la haine des deux partis, exploitée par la politique du divan, est venue en aide à la Porte chaque fois qu'une des deux fractions de la population menaçait de se révolter; et c'est grâce à cette circonstance qu'elle a pu conserver l'Albanie. Les musulmans de l'Épire et de la Thessalie sont braves, rusés, indisciplinés; ils s'adonnent à la rapine; quoique ennemis du nom chrétien, la religion de Mahomet ne leur inspire point une grande vénération, et si la peur de tomber sous la domination des Grecs les rattache encore à Constantinople, ils sont toujours néanmoins jaloux de leur indépendance. Aussi les pachas qui gouvernent ces provinces sont-ils obligés de ménager les habitants pour ne pas voir flotter sur toutes les montagnes l'étendard de la révolte. Les femmes de ces montagnards ne sont pas assujetties à une surveillance humiliante : comme les hommes, elles sont jalouses de leur indépendance; mais la férocité bien connue des maris et des pères tient les indiscrets à l'écart, car la *vendetta* est plus terrible en Albanie qu'elle ne l'est même en Corse.

Les Bulgares et les Bosniens sont, de tous les musulmans de l'empire, les plus fanatiques, les plus jaloux de leurs priviléges, les plus opposés à toute réforme. Éloignés de la mer, séparés par de hautes montagnes du reste de l'empire, et n'ayant aucun rapport avec les Européens, ils nourrissent une haine profonde

contre les Autrichiens dont le pays est limitrophe à leurs frontières; ils portent dans leur religion l'intolérance des nouveaux convertis, et dans leurs opinions politiques l'opiniâtreté de la race slave dont ils descendent. Les Bulgares musulmans méprisent et souvent traitent avec cruauté leurs compatriotes de religion chrétienne. Ils sont attachés à leurs institutions et à leurs habitudes autant qu'à leur costume national, et ce n'est qu'avec peine que le sultan a pu introduire chez eux la réforme militaire et administrative. A une époque encore assez récente, nul consul européen n'avait pu s'établir en Bosnie; mais lors de la guerre continentale, l'empereur voulant ouvrir une route entre la Dalmatie et le centre de la Turquie, M. Pierre David fut envoyé consul en Bosnie. Dans les premiers mois, le consul de France eut beaucoup à souffrir du caractère inhospitalier et indomptable des habitants; mais opposant à toutes les difficultés, sa volonté de fer, sa conduite noble et ses manières généreuses, il parvint à se concilier l'estime universelle et devint pour les Bosniens un objet d'amour et de vénération. M. David eut l'honneur, lui le premier, de faire respecter des Bulgares l'uniforme français; il montra en Bosnie cette fermeté, ce courage, qui plus tard le firent bénir à Smyrne dans des jours de massacre et de pillage.

Les Turcs de Constantinople, de Smyrne et des îles de l'Archipel, doivent aux rapports qu'ils entretiennent avec les Européens et au mélange des races, la beauté de leurs traits, l'élégance de leurs manières et la tolérance de leur foi religieuse. Leurs femmes sont très-heureuses; elles jouissent, ainsi que je l'ai dit, d'une grande liberté, et leur mœurs sont douces et faciles. Dans ces pays, la terre est cultivée presque exclusivement par les Grecs, et la masse du peuple turc se livre principalement au commerce et aux métiers. Si l'ouvrier turc est un modèle de probité, le négociant ne manque pas de ruse, et pour rencontrer cette bonne foi proverbiale que la renommée accorde aux marchands musulmans, c'est vers l'Asie Mineure qu'il faut se diriger. De nombreuses caravanes descendent d'Aidin, de Coniâ et de Césarée à Smyrne, et viennent échanger dans cette ville les produits de leur sol contre ceux des manufactures de l'Europe. Rien qu'à voir ces hommes simples et rudes, au teint hâlé, aux formes vigoureuses, on devine des Turcomans d'une

race sans mélange. Ils ont conservé une foi pure, des mœurs sans tache; leur habillement n'a subi aucune réforme; ils portent au bazar leurs denrées, et pour tout contrat de vente ils touchent dans la main de l'acheteur ou du vendeur : après cette formalité l'affaire est regardée comme conclue, car leur parole est sacrée. A peine ont-ils été payés, qu'ils s'empressent d'aller trouver les boutiquiers arméniens à qui ils ont acheté des marchandises l'année précédente; ils soldent leurs comptes et renouvellent leur pacotille; ils prenent note du vendeur, et de la somme qu'ils doivent, et tout est dit. Qui sont-ils? on ne le sait pas; d'où viennent-ils? on l'ignore; ils ne donnent point de billets, aucun témoin n'assiste à la vente; ces formalités sont inutiles. Depuis le temps reculé où les Anatoliens viennent s'approvisionner sur les marchés de Smyrne, les affaires se passent ainsi, et la preuve qu'on n'a eu jamais à leur reprocher un manque de foi, c'est qu'on leur accorde toujours le même crédit. On cite plusieurs exemples de marchands anatoliens qui, se voyant près de mourir, ont appelé leurs parents auprès de leur lit, et les ont conjurés au nom du prophète de payer promptement leurs créanciers pour obtenir à leur âme l'entrée du ciel; et les parents, fidèles à la recommandation, se rendaient à Smyrne et acquittaient les dettes indiquées. Le voyageur qui visite l'Anatolie est frappé de la confiance mutuelle qui règne parmi les habitants; les marchandises sont étalées dans les rues, les magasins n'ont point de serrures, c'est à peine si on ferme les portes des maisons. Tout est placé sous la sauve garde de la bonne foi publique. L'étranger, quelle que soit sa religion, peut frapper à la porte qu'il trouve la première sur son passage et demander l'hosptalité, il sera le bien-venu, et aura droit, par sa qualité de *mussafir,* voyageur, à toute sorte d'égards et à l'accueil le plus bienveillant. Mais qu'il prenne bien garde de ne blesser en rien la susceptibilité de ses hôtes; qu'il n'aille pas, excité par une coupable curiosité, chercher à pénétrer les mystères du harem, rien ne sauverait l'indiscret d'une vengeance éclatante. Les femmes, il est bon de le dire, ne jouissent pas, dans l'Asie Mineure, de la même liberté qu'à Constantinople et dans les autres villes maritimes. Si elles peuvent compter davantage sur la fidélité de leurs époux, en revanche elles sont soumises à une surveillance plus sévère.

Un grand nombre de tribus nomades sont répandues dans les plaines et les vallées de l'Asie Mineure, on les appelle *Yourukes ;* elles sont de race turcomane. Ces peuplades, qui jouissent dans l'empire de beaucoup de priviléges, vivent sous la tente et cultivent la terre dans les lieux où elles s'arrêtent. Elles élèvent des bestiaux, tissent des tapis, fournissent les chameaux aux caravanes, et font le commerce du charbon et des planches qu'elles vont préparer dans les bois. Les Yourukes ont les qualités et les vices inhérents à la vie qu'ils mènent. Sobres, simples, hospitaliers et laborieux, ils sont pourtant adonnés au vol. Ils ne sont pas cruels, et si on court risque, lorsqu'on les rencontre dans des lieux isolés, d'être dépouillé, on n'a point à craindre pour sa vie, ni à redouter de mauvais traitements. Les femmes des Yourukes, quoique musulmanes, ont la face découverte et jouissent d'une entière liberté, mais elles travaillent de même que les hommes. Pendant l'été elles accompagnent leurs pères et leurs maris dans les forêts pour couper le bois et faire le charbon, et pendant l'hiver elles ont soin des bestiaux et tissent les tapis. La liberté dont jouissent les femmes des Yourukes, exceptionnellement à toutes celles des pays musulmans, est peut-être due à ce qu'elles montrent par le travail qu'elles peuvent se suffire à elles-mêmes, tandis que leurs coreligionnaires acceptent la suprématie des hommes comme le prix de la vie oisive qu'elle leur procure. Comme les Bedouins de l'Arabie, les Yourukes sont musulmans, mais comme eux aussi ils n'ont presque pas de religion extérieure.

Les *Zeibekes* se distinguent, parmi les populations de l'Asie Mineure, par l'originalité de leur caractère plus encore que par la bizarrerie de leur costume. Il y a, dans la démarche et les traits de ces fiers montagnards, quelque chose qui révèle le courage et l'amour de l'indépendance. Du temps des *Dérê-Beys,* les Zeibekes étaient célèbres par leur bravoure. Ils formaient la garde d'honneur de ces puissants feudataires, et faisaient la police des provinces de l'Anatolie. Mais leurs priviléges cessèrent avec le règne de leurs protecteurs. Le divan de Constantinople eut soin d'anéantir la puissance des Zeibekes lors de sa lutte avec les Déré-Beys, et le jour où il priva des droits féodaux les Ciapan-Oglou, les Carasmanoglou, et

les Davasoglou, il annula aussi les priviléges de leurs auxiliaires. Les Zeibekes irrités conspirèrent contre le sultan et essayèrent de ressaisir par la force des armes le pouvoir qu'on venait de leur arracher. Un jeune guerrier, chef d'une famille puissante, se mit à la tête de la conjuration, et, enflammé par les héroïques conseils d'une femme de sa race, qu'il aimait, aussi bien que par un sentiment de gloire et de patriotisme, il déploya l'étendard de la révolte. Soutenu par une poignée de braves (les Zeibekes n'étaient que quelques milliers), il osa se mesurer avec l'armée turque, et, profitant de la connaissance parfaite qu'il avait des lieux, et des difficultés que rencontrait l'armée ennemie dans une guerre de montagnes, il put tenir tête pendant plusieurs mois aux troupes du sultan. Le pacha qui le combattait, fatigué de la durée de cette guerre, qu'il espérait terminer en quelques jours, aima mieux se défaire de son ennemi par la trahison que de lutter avec lui sur le champ de bataille. Il n'épargna pas l'or pour acheter un traître, et le jeune héros qui avait tout sacrifié pour le salut de son pays fut lâchement assassiné au milieu des siens. A la nouvelle de sa mort, le désordre se mit dans les rangs des Zeibekes; pour cette troupe privée de chef la résistance devint impossible. Désespérant de leur indépendance, les Zeibekes se soumirent à la Porte. Cette race de guerriers avait représenté pendant plusieurs siècles, dans l'Asie Mineure, la chevalerie musulmane. Vaillants à la guerre, hospitaliers et bienveillants pendant la paix, ils marchaient à l'ennemi, le fusil à la main, une mandoline en bandoulière. Le matin ils s'animaient au combat par des chants guerriers, et le soir ils appelaient le repos par des chants d'amour. Chez eux la dignité de la femme était respectée, et, quoiqu'elle fût soumise à l'homme, celui qui aspirait à la main d'une jeune fille devait commencer par lui plaire. Que sont devenus ces chevaleresques montagnards? Émigrés, éparpillés sur le sol de la Turquie, ils ont été incorporés dans les gardes de police: ils protégent les grandes routes et donnent la chasse aux brigands. Plusieurs fois je suis entré dans leurs corps de garde pour me reposer de mes courses, et j'ai écouté avec émotion leurs chants monotones et plaintifs. L'indépendance n'est plus sur leurs fronts, leur taille gigantesque ne se redresse plus avec fierté, ils supportent leur malheur avec résignation; mais

toute leur gloire passée, tout leur caractère également porté à l'amour et à l'héroïsme, éclatent dans les airs nationaux qui les enlèvent au sentiment de leur condition actuelle.

Dr Victor Morpurgo.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages
Roqueréal, par M. Léon Gozlan. 5
Salon de 1839, par M. E. Souvestre. 39
Critique Littéraire. — *Allemagne et Italie,* de M. Edgar Quinet; par M. X. Marmier. 59
— *Le Médecin du Pecq,* par M. Léon Gozlan. . . . 67
— *Éthel,* de Custine; par Mme M..... 74
Madeline, par Mme Ch. Reybaud. 82
Système de Fourier. — *Destinée sociale,* de M. Victor Considérant, par M. A. Bussière. 118
Aux Poètes, par M. U. Guttinguer. 145
Lettres sur Munich. — La Peinture et la Sculpture, par M. H. Fortoul. — XVIII. Imitation des maîtres italiens antérieurs à la renaissance. — M. H. Hesse. 146
XIX. École Germanique. — J. Schnorr, W. Kaulback. 157
XX. École Grecque. — Louis Schwantaler, peintre et sculpteur. 166
Souvenirs Littéraires, par M. J. Janin. 176
Le Piano. — Troisième article, par M. Castil-Blaze. . . 186
Lydie ou la Résurrection, par M. Ch. Nodier. . . - . 217
Mœurs publiques et privées des Turcs, par M. le docteur V. Morpurgo. 252

FIN DE LA TABLE.